



# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES.*

*de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:



AVRIL, 1779.



TOME IV.

HUITIÈME ANNÉE.

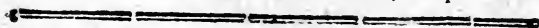


A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques;  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade*, Libraire , rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris, & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à M. *Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur, Libraire , près St. Hubert , à Liege.





# L'ESPRIT DES JOURNAUX.

---

*LETTRES physiques & morales sur les montagnes  
& sur l'histoire de la terre & de l'homme,  
adressées à la reine de la Grande-Bretagne ;  
par J. A. DE LUC , citoyen de Geneve ,  
lecteur de sa majesté , membre de la société  
royale de Londres & correspondant des acadé-  
mies royales des sciences de Paris & de Mont-  
pellier. In-8vo. de 226 pages. A la Haye ,  
chez Detune , libraire ; & à Paris , chez la  
veuve Duchesne , libraire , rue St. Jacques.  
1778.*

C'E n'est ici que la premiere partie d'un ouvrage plus étendu. M. de Luc , un des plus grands naturalistes , avoit rassemblé beaucoup de matériaux , qui devoient entrer dans un traité méthodique de cosmologie. Il s'étoit surtout appliqué à l'étude des fossiles ; & c'est au sommet des montagnes , au bord des précipices , dans le fond des vallons , qu'il avoit in-

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

terrogé la nature ; les montagnes sont les asyles où elle conserve toute son énergie , non-seulement dans la formation , la décomposition & la reproduction des êtres , non seulement dans l'homme physique , mais encore dans l'homme moral. Cette observation avoit frappé M. de Luc ; il résolut d'en faire la base de sa cosmologie ; son projet étoit immense. A mesure qu'il faisoit de nouvelles découvertes , il sentoit la nécessité d'en faire encore ; ses matériaux s'étoient multipliés ; il se proposoit de les mettre en ordre , lorsque des voyages dans les montagnes de Suisse , où il accompagnoit une personne attachée à la reine d'Angleterre , établirent une correspondance entre cette princesse & lui : cette forme le délivra de la sécheresse de la marche didactique. D'autres voyages qu'il fit ensuite dans le pays d'Hannovre , lui fournirent la confirmation de tout ce qu'il avoit vu ailleurs sur la révolution qui a donné la dernière forme principale à la surface de notre globe , & sur les travaux de la nature & de l'homme ; ainsi mêlant la morale aux descriptions les plus vivantes , la philosophie , l'histoire des phénomènes , l'étude de l'homme à celle de la nature , l'auteur a répandu l'intérêt & la variété dans cette suite de lettres. Les montagnes dans ceux qui les habitent , l'influence réciproque de la morale & de la nature , voilà ses principaux objets. Son intention n'est pas de ne parler qu'aux naturalistes , aux physiciens , aux philosophes même ; mais à l'humanité entière ; bien des per-

sonnes, dit-il, qui ne pensoient pas devoir prendre intérêt aux *pierres*, qui n'auroient pas lu un traité de *pétrifications*, auront quelque curiosité de voyager avec moi, dans des pays que l'on connoît peu, & parmi des hommes que l'on connoît encore moins. Elles étudieront cependant la nature en leur chemin; souvent elle sera interprétée par des hommes simples, & elles auront lieu de reconnoître par ces observations, que dans les choses qui tiennent au bonheur de l'humanité, il ne faut pas trop accorder à ce qu'on nomme science.

L'histoire de la terre, continue-t-il, est l'objet général que je traite; & dans quelque vue qu'on l'étudie, on ne sauroit en séparer l'histoire de l'homme, sans risquer de tomber dans l'erreur. C'est du moins ce qui m'a paru dans toutes mes recherches; j'ai trouvé entre ces deux histoires, des rapports qui m'ont frappé & très-souvent dirigé.

C'est dans ces sources que M. de Luc a pris les tableaux frappans qu'il offre à chaque page, les recits touchans dont il anime ses peintures, & les réflexions dont il les accompagne & qui naissent des faits mêmes. Il écrit à une grande reine; & au-lieu que Virgile s'étoit lié à rendre les forêts dignes d'un consul, M. de Luc fait envier aux rois, aux grands & aux riches, le sort des habitans des montagnes. Dans son ouvrage, tout est grand par lui-même, parce que tout y est peint d'après nature, sans que le peintre ait voulu employer d'autres couleurs que celles qu'elle lui a fournies;

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

il n'a pas eu besoin de se tenir en garde contre les écarts d'une imagination trompeuse ; il eût cru outrager la vérité en essayant de l'embellir.

Ce volume contient seize lettres sur les montagnes de Suisse & sur leurs habitans ; chacune a son objet ; quelques-unes sont des digressions naturellement amenées par l'histoire de l'homme moral & de l'homme physique.

La 1<sup>re</sup>. lettre rend compte à la reine, du voyage de l'auteur avec la dame angloise, de Lausanne jusqu'à Sion en Valais, le 30 septembre 1774. Depuis que nous sommes ici, dit il, nous avons entrepris des courses intéressantes : le sanctuaire des montagnes a commencé à s'ouvrir pour nous ; il y a beaucoup à voir, à sentir & à lire... Dans les environs de Bex, les montagnes commencent à s'élever, & à porter fort haut des pics qui sont déjà couverts de neige. Ce fut-là que Mlle. S\*\*\* se porta jusqu'à l'admiration. Cette masse vague se détaille, s'agrandit, se perce ; on voit l'origine des grandes vallées ; on traverse les lits des torrens fougueux qui semblent travailler à combler le lac par les débris des montagnes qu'ils démolissent ; les rochers roulés dans les pentes annoncent ce que deviendront ceux qu'on voit suspendus de toute part.

Les voyageurs restent un jour à Bex, & l'emploient à visiter des salines qui sont dans la montagne : le rocher montre en quelques endroits des veines de fels qui font espérer la découverte de la masse. Du sel marin, dans

les montagnes! dit M. de Luc, voilà un grand objet d'admiration. Ils avancent dans le Bas-Vallais, où des goîtres assez fréquens portent sur les physionomies des habitans qui en sont affligés, une empreinte d'imbécillité. Ils virent plusieurs de ces cretins, espece d'idiots qui vivent comme des moutons, & qui ne sont pas plus à craindre... Ils conçoivent le dessein de quitter un pays où l'aspect de l'espece humaine détruit le plaisir qu'on reçoit par les objets qui l'environnent.

Cependant, du haut de la montagne où Sion est bâtie, M. de Luc fait appercevoir à sa compagne *le glacier fameux du Buét*, & lui inspire la plus grande curiosité de le voir. Tout ce qu'il lui dit de la fraîcheur & de la beauté des habitans, de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur franchise, de leur hospitalité, détermine Mlle. S\*\*\*. à voir ce que son compagnon de voyage lui raconte d'après ce qu'il en a vu lui-même plus d'une fois. En attendant, ils montent jusqu'à un hermitage, avec un capitaine Sunder, qui les y conduit. La peinture que fait M. de Luc de ce site donnera l'idée de son imagination & de son style. Que ce lieu est sauvage & solitaire! dit-il : » il inspire le silence, & pendant long-» tems nous ne fûmes point tentés de parler. » On conçoit, en le contemplant, que, suivant les dispositions de l'esprit, ce peut » être le séjour du désespoir ou des délices. » Des rochers entremêlés de sapins sombres, » eux-mêmes par la mousse qui les couvre,

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» forment une variété de groupes intéressans  
» ou tristes. Le léger murmure de la rivière,  
» & le chant des oiseaux sont la plus at-  
» trayante harmonie pour les passions dou-  
» ces, ou un poison pour des cœurs trou-  
» blés. Quant à notre hermite, que nous vi-  
» sitâmes, il n'entendoit rien à leur langage,  
» & étoit là comme il eût été par-tout ail-  
» leurs, sans aucune émotion de l'ame : se-  
» rein, parce que sa vigne, son jardin & sa  
» quête lui fournissent sa nourriture, & le  
» roc creusé son habitation ; il ne lui faut  
» rien de plus, & ce n'est point philosophie,  
» c'est tempérament. Il a le sourire de ses  
» compatriotes ; il est officieux comme eux...  
» Il croit bien à ses reliques, il les fait bai-  
» ser quand on veut ; mais si l'on ne veut  
» pas, il passe outre ».

La seconde lettre contient un voyage aux *glacieres de Grindelwald*, &c. Les voyageurs font la route de Lausanne par Morat & Berne jusqu'aux bords du lac de Thun ; M. de Luc décrit tout avec ce pinceau animé dont on a déjà vu quelques touches ; il a par-tout ce degré d'imagination qui fait les peintres & les poètes ; c'est l'objet même qu'il présente à ses lecteurs, quoiqu'il se plaigne de rester par l'expression au-dessous des grands traits de la nature, sur-tout parce que ceux qui étoient destinés à exprimer le grand, ayant été appliqués par exagération au médiocre, ont perdu leur puissance sur l'imagination.

La description de la ville de Berne, de

Fribourg, où la rivière fait dans la ville même la division des pays où l'on parle françois & allemand, se trouve au commencement de cette lettre : c'est au sortir de la première de ces villes qu'on gravit au haut d'une colline qui cache entièrement les montagnes, & au haut de laquelle on découvre les sommités glacées dont la masse, la hauteur, l'éclat, la beauté du cadre de verdure qui en cachoit l'étendue sur les côtés, forment le coup-d'œil le plus imposant... Les voyageurs n'arrivent que le second jour au lac de Thun & à la ville du même nom. Ici, dit M. de Luc, notre attention commença d'être attirée par cette belle race d'hommes, qui, pendant tout le voyage, a fait notre admiration. Les chemins deviennent peu praticables, & la compagne de M. Luc est portée par 4 hommes dans un fauteuil. Tout émeut, tout attache, tout ravit dans cette route... Quand on a parcouru de tels pays, dit M. de Luc, on voit que l'imagination n'a jamais rien inventé dans la peinture champêtre, ou que si elle l'a fait, c'est tant pis pour la peinture. La nature a fait elle-même tout ce qui est beau; les Poussin, les Claude Lorrain, les Gessner ne nous charment que parce qu'ils ont su la voir.

L'auteur traite dans la 3<sup>me</sup>. lettre, du bonheur des pays qui ont conservé leurs communes, parce qu'il en avoit trouvé une très-considérable, & qu'à ce mot son cœur avoit tressailli d'aise. Il discute, en homme sensible, les raisons qui appuient l'utilité & la conser-

vation de ces terrains qui ne font la propriété de personne, parce qu'ils font celle de la communauté, & il combat le système moderne qui s'est élevé contre les communes, sous le prétexte d'une culture plus ou moins soignée : (\*) il promet de discuter plus à fond cette matière dans la suite de ses voyages.

La 4me. lettre roule sur les peuples de l'Obesland, dont l'auteur décrit la félicité, qu'il attribue sur-tout à la tranquillité de leurs ames, & à la salubrité du climat. La 5me. lettre est une continuation du même sujet, & une suite de tableaux où le physicien, le naturaliste & l'homme de goût brillent également.

Le récit du voyage aux glaciers est interrompu dans la lettre 6me., par une esquisse des environs d'Hieres & de son climat, où l'auteur & l'Angloise qu'il accompagne, vont passer l'hiver. Ils y arrivent le 22 janvier, dans une maison appartenante à M. de Mira-beau; & par un prodige, quoique moins surprenant que celui qu'offroient les montagnes de la Suisse, ils voient déjà les jardins fleurir, & leurs tables couvertes de légumes naissans; mais quoique ce pays paroisse riant & bien cultivé à nos voyageurs, ils y entrevoient de la misère... C'est la propriété qui fait la partie la plus essentielle du bonheur des gens de la campagne : où les vrais cultivateurs ne

---

(\*) Voyez le journal de décembre 1778, page 22 & suivantes.



sont que des mercénaires, le bonheur n'existe que difficilement ; dans les montagnes de la Suisse, la majeure partie du terrain appartient à ceux qui le cultivent ; & voilà ce qui les anime au travail, qui leur devenant agréable, leur est doublement utile.

Dans la 7e. lettre, l'auteur reprend le voyage aux glaciers, qu'il semble n'avoir quitté que pour varier les sensations par la diversité des objets ; il parcourt dans cette lettre les raisons de la grande variété des aspects dans les montagnes. Il fait dans la lettre 8e., des réflexions sur la fertilisation de la terre, & sur les traces marines que l'on trouve dans les continents. *Les montagnes, dit-il, ont-elles été créées avec le monde ?* » Voilà une question qui paroît » d'abord ridicule. Il semble presque qu'on demande : *l'homme reçut-il ses artères, lorsqu'il fut formé ?* Cependant on ne peut éviter cette » question sur les montagnes, depuis qu'on a » découvert qu'elles renferment des corps marins jusqu'à 7 ou 8 mille pieds d'élévation » au-dessus du niveau des mers, & jusqu'au » milieu des terres. Ce seul phénomène a plus » fait réfléchir, écrire, imaginer, déraisonner, » que presque tous les autres ensemble. Il » embrouille tellement toutes les idées sur l'origine du monde, & sur son histoire, tant » qu'il est mal vu ; il prête tellement aux conjectures dans les systèmes les plus contraires, » que c'est la pomme de discorde parmi les savans. C'est aussi, dit M. de Luc, ce qui » m'a le plus attiré dans les montagnes ; & si

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» je n'en ai pas reçu de l'instruction , je dois  
» à cette question tous les plaisirs qu'elles  
» m'ont procurés. «

La lettre 9e. , datée de Montpellier , le 17 mars 1775 , traite du bonheur conjugal dans les hameaux des montagnes. C'est dans ce lieu que nos observateurs apperçoivent enfin de près ces glaciers éternelles dont la description fait la matière de la 10e. lettre.

» Toute chaîne de montagnes nous aide à  
» concevoir ce qui s'est passé dans les Alpes  
» à cet égard. Nous n'avons qu'à la soulever  
» par l'imagination jusqu'à cette région de l'air  
» où la chaleur est rarement au degré suffisant  
» pour tenir l'eau dissoute ; alors , au lieu de  
» pluie , les nuages ne produiront le plus souvent  
» que de la neige ; alors cette neige ne  
» se fondra que dans la saison la plus chaude ,  
» & seulement au milieu du jour ; puis se re-  
» gelant pendant la nuit ; de neige qu'elle étoit ,  
» elle deviendra peu-à-peu glace solide. Les  
» amas qui se formeront sur les pentes rapides  
» devenant trop pesans pour s'y soutenir , s'é-  
» croûteront dans les vallées , qui , par-là , se  
» combleront. Les pentes moins rapides s'in-  
» croûteront dans les vallées ; & cette croûte  
» épaissie par les siècles , fera relativement à la  
» glace que nous avons coutume de voir se  
» former autour de nous , ce que des siècles  
» font à des jours d'hiver. « A ce mécanisme  
des glaciers , M. de Luc ajoute beaucoup de  
détails très-curieux.

La différence de l'hospitalité dans le monde

& aux champs, est la matiere de la 11<sup>me</sup>. lettre; comme le systême de l'auteur est que Dieu a fait l'homme bon, il est persuadé que plus l'homme est simple & isolé de toutes les combinaisons sociales, plus il sent avec énergie le besoin d'obliger ses semblables; mais il ne veut pas qu'on appelle homme simple le villageois voisin des grandes villes, & qui est déjà marchand de denrées.

Une jouissance simple, facile, de tous les jours, de tous les momens, met le bonheur de l'homme rustique fort au-dessus de celui des gens du monde, & c'est cette même jouissance qui le rend bon. L'homme heureux l'est naturellement. M. de Luc appuie cette opinion consolante de beaucoup de raisonnemens qui la fortifient, & qui vengent l'humanité de toutes les diffamations dont quelques philosophes cyniques l'ont couverte.

La 12<sup>me</sup>. lettre contient des réflexions sur les manufactures à l'égard des pays où l'agriculture n'a plus besoin d'encouragement. On voit que le citoyen de Geneve pense sur cet objet comme le célèbre Jean-Jacques Rousseau, qui s'effrayoit pour son pays des efforts qu'on faisoit pour lui faire acquérir de nouvelles jouissances auxquelles il devoit la perte de sa modération, de sa sagesse & de son bonheur. Notre voyageur, en parlant des habitans du comté de Neuchâtel, dit que leurs villages sont devenus magnifiques, mais qu'il craint bien que le bonheur n'y ait pas augmenté en proportion, ou plutôt qu'insensiblement il ne s'en

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

éloigne, enforte qu'il regrette pour eux leur ancienne profession de charpentiers & de maçons, changée en celle d'horlogers, de manufacturiers & d'ouvriers de luxe. » Le payfan » pauvre, dit-il, a trouvé une ressource plus » immédiate pour ses enfans à les envoyer aider les *indienneurs* qu'à leur faire cueillir la » mauvaise herbe dans les champs, la bonne » herbe sur les rochers & l'engrais sur les » routes ; il a peu songé qu'il auroit aussi » moins de quoi les nourrir, & qu'il envoyoit » les deux sexes fermenter en tas, exposant » des mœurs innocentes à la contagion des défauts de quelques individus. La disette générale de l'année 1770 leur fit sentir ce que » c'est que de charger un pays d'une population qui ne peut vivre que par les pays voisins, & qui ne fait plus si bien se contenter » de peu : les pays d'où venoient les bleds » n'en ayant pas trop pour eux-mêmes, ferment rigoureusement toute communication » à cet égard avec les Neuchâtelois, qui par là se virent conduits peu-à-peu jusques sur » les bords de la famine. «

Les deux dernières lettres ne sont pas moins intéressantes que les autres. L'une a pour objet l'état de l'ame sur les montagnes, matière à laquelle l'auteur aime à revenir, & sur laquelle son enthousiasme est inépuisable.

Nous n'avons fait jusqu'ici, qu'indiquer assez rapidement les sujets de ces lettres ; il eût mieux valu sans doute détacher quelques grands tableaux de cette immense collection ; mais la plu-

part ne sont pas susceptibles de réduction, & tiennent nécessairement au système de l'auteur qu'il faut étudier dans l'ouvrage même. Nous essaierons, néanmoins, de présenter à nos lecteurs quelques morceaux que nous n'avons pas lus sans partager la sensibilité qui caractérise l'auteur de ces lettres.

Au sujet de la montagne de Chaumont, près de Neuchâtel, du sommet de laquelle on découvre plusieurs de ces beaux lacs qui ornent si agréablement le pays, & plusieurs de ces vallées où se glissent les arts somptueux; M. de Luc peint l'état où se trouve l'ame, qui semble peu-à-peu se détacher des sens. » Tous mes  
» organes, dit-il, sont alors dans un calme si  
» entier, qu'ils disparoissent; je ne les apper-  
» çois plus, je suis *moi*, un être incompréhén-  
» sible, mais qui sent son existence, & pour  
» qui toute seule, elle est un bien. Je suis ce  
» villageois heureux, parce qu'il vit, à qui il  
» ne faut pas d'autre apprêt. Je suis.... Mais  
» oserai-je exprimer ainsi cette anticipation de  
» la liberté de mon ame, qui dégagée des chaî-  
» nes qui l'entravoient, s'élance vers les ré-  
» gions célestes, & goûte d'avance les dou-  
» ceurs du trépas! ... Je suis mort, & je  
» sens que la mort, est un bonheur; que je  
» ne quitte rien de ce que je pourrois re-  
» gretter sur la terre; que mon ame n'attend que  
» la durée de cet état, pour remercier sans  
» cesse l'auteur de son existence. Que j'existe,  
» oh! mon Dieu! & que je te loue! que je  
» dépouille réellement cette enveloppe corpo-

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ruelle! je n'ai besoin de me figurer rien de  
» plus, pour concevoir le parfait bonheur!..  
» Voilà, continue M. de Luc, les extases où  
» je me trouve souvent, quand je suis sur les  
» montagnes; & où je puise plus d'argumens  
» sur la spiritualité & l'immortalité de mon  
» ame, que dans tous les écrits des philoso-  
» phes. En effet, peut-on prouver *pour ou con-*  
» *tre* dans une manière si occulte en entassant  
» raisonnement sur raisonnement? «

Dans toute la nature, ce sont les montagnes pour lesquelles l'auteur montre la prédilection la plus marquée. Voici comment il en décrit l'étonnante variété. » D'abord, dit-il, » on ne pénètre jamais qu'en serpentant dans » ces labyrinthes qui, de loin, ne présentent » que des masses solides.... On n'a pas le tems » de devenir indifférent par la durée des mêmes objets d'attention : car la scène change » sans cesse à mesure qu'on tourne ces promontoires.... Une demi-heure d'inattention » suffit pour que, sans avoir changé de place, » on se croie transporté bien loin. La sérénité » ou l'inquiétude ne changent pas plus les objets de l'imagination, que la vive lumière » du soleil ou l'obscurité produite par les nues, » ne changent ceux des montagnes. La différence seule de la partie du jour en met encore une très-grande dans l'apparence des mêmes objets. Ce qui n'étoit d'abord qu'une » masse confuse, belle par son aspect sombre » qui faisoit ressortir quelque vif rayon de » lumière, étant éclairé à son tour, développe

» souvent les plus rians spectacles. Dans le som-  
» bre, tout paroissoit réuni & dans un même  
» plan : mais à mesure que le soleil s'y infi-  
» nue, les vallées se creusent, les collines  
» ou les rochers s'élèvent & se détachent, les  
» bois se distinguent des pâturages; il semble  
» en un mot qu'on fouille au sein de la nuit,  
» ou que le monde sorte du chaos. Les cau-  
» ses des bruits confus ne se développent pas  
» moins que les masses obscures : on voit alors  
» couler les ruisseaux & les torrens; l'on croi-  
» roit que la lumière fait sortir des rochers  
» ces eaux qui, auparavant sembloient rouler  
» dans les entrailles de la terre, &c. «

Les rustiques habitans de la vallée d'Unter-  
seven, d'où l'on commence à appercevoir ce  
monde de glace, fournissent à l'auteur une infi-  
nité de belles réflexions. Nos voyageurs y pas-  
serent un samedi soir. » Les hommes retirés  
» des champs, assis devant leurs maisons sur  
» des pieces de bois qui leur servoient de bancs,  
» commençoient déjà à jouir du repos de la  
» fin de la semaine, tandis que de bonnes  
» ménageres travailloient à leur rendre la mai-  
» son agréable. «

Ces femmes-là, continue M. de Luc, aiment  
leur maison, disions-nous, & leurs maris s'y  
plaisent; la magnificence peut exister sans bon-  
heur : mais la propreté rustique en est certai-  
nement le signe. Le travail qui l'a produit,  
est une surabondance de force de la volonté,  
comme des membres, qui marque qu'on a déjà  
employé sans peine ce qu'il en falloit pour

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pourvoir à des besoins plus pressans : c'est une preuve sur-tout qu'on aime sa demeure ; *douce jouissance ignorée de bien des gens !* bonheur continuél & durable , puisque ce sont les besoins naturels & journaliers de l'homme , transformés en plaisirs ! . . . . Les enfans de ces bonnes gens rassemblés çà & là en différens groupes suivant leur âge , montroient leur fanté & leur bonheur , par la gaieté de leurs jeux.

En un mot , ce peuple est certainement aussi heureux qu'il est beau , & c'est dire beaucoup , car c'est un des plus beaux peuples du monde ; mais probablement il est beau par les mêmes causes qui le rendent heureux : sa beauté est celle que nous devons supposer chez tous les êtres , au sortir de la main du créateur ; c'est-à-dire , celle qui résulte d'un but parfaitement rempli. Les hommes sont destinés à agir ; tout ce peuple est agité ; ils doivent tirer de la terre leur subsistance ; ils ont besoin de force pour la remuer , pour transporter dans leurs demeures les fruits qu'ils en recueillent ; tout est fort dans ce pays-là , hommes , femmes , enfans ; aucun ne paroît embarrassé de l'instrument qu'il manie , du fardeau qu'il porte ; ils ne sont point amaigris par la fatigue ; ils ne suent point en travaillant ; leurs mouvemens ne sentent ni la vivacité , ni la passion , ni la lenteur de l'épuisement ou de la paresse ; rien de plus qu'il ne faut , & l'effet suit sans apparence d'effort ; la fanté enfin , ce fard naturel qu'aucun art n'imité , embellit tous les visages. Le voyageur citadin & compâtissant ,



n'a donc point occasion de s'écrier ici : *voyez ce que coûte notre pain au pauvre habitant de la campagne !* il doit se dire , au contraire, *que l'homme est heureux quand il reste dans l'état le plus naturel !* & si l'on a quelque mouvement intérieur à réprimer , c'est bien moins le sentiment de la pitié , que celui de l'envie.

L'auteur décrit la beauté , la force de ce peuple , qui sont les mêmes chez les autres peuples des montagnes.

Ces détails sont sur-tout remplis de philosophie. Le peuple du moyen Valais , ne jouit ni des avantages de la force & de la beauté , ni de celui de la santé. Il porte les stigmates de la misère. Nous supprimons les réflexions de l'auteur sur cette différence que la providence a sans doute ordonnée pour quelque but particulier ; il observe que la différence qui le frappa si fort entre ces deux peuples , ne les frappe eux-mêmes que très-peu ; que ceux de l'*Oberland* sont heureux sans le dire ; & que ceux du moyen Valais , paroissent à plaindre sans le sentir ; que les uns & les autres sortent peu de leurs vallées ; qu'ils s'accoutument à leur état , parce qu'ils ne comparent point : » c'est-là le moyen général , ajoute-t-il , que » la providence paroît employer pour faire » arriver au même but , relativement au bonheur des hommes , des causes très-différentes , » & sans doute nécessaires au tout , ou pour » toujours , ou pour un tems ; « car M. de Luc pense que l'intelligence même des hommes , est un moyen donné par la providence ,

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de corriger l'influence de certaines causes physiques. Comme nous ne connoissons rien sur la durée du monde, nous ignorons si ce qui aura précédé l'entier développement de cette faculté & ses effets sur la terre, n'est point comparable quant à l'humanité entière, aux inconvéniens de l'enfance dans chaque homme....

» Il viendra dans la suite quelque homme qui  
» sera le bienfaiteur des habitans du Valais.  
» La nature des eaux semble leur nuire ; &  
» cependant elles leur viennent de la même  
» source que dans l'Oberland ; les nuées les  
» charrient également au haut de leurs mon-  
» tagnes ; c'est donc en y descendant qu'elles  
» s'alterent pour quelques cantons particuliers ;  
» c'est en se chargeant de minéraux nuisibles  
» à nos organes, qu'elles perdent leur salu-  
» brité première.... La chymie fait découvrir  
» ce qui se mêle à l'eau, & lui rend sa  
» pureté, &c.

» Cette partie du Valais semble donc avoir  
» beaucoup à gagner, tandis que l'Oberland  
» ne pourroit peut-être que perdre en chan-  
» geant d'état ; il n'a même rien tant à crain-  
» dre que l'admiration qu'il excite. Si les étran-  
» gers vont trop le voir, ils le corrompent.  
» L'avarice qu'ils y exciteront en y portant  
» un argent inutile, est le poison le plus fatal  
» que ces peuples aient à redouter, &c.

Nous n'avons pas craint de fatiguer nos lecteurs par une citation aussi étendue, parce qu'ils y verront un coin du système de M. de Luc, c'est-à-dire, la terre faite pour l'homme,

& l'homme fait pour la terre; le rapport essentiel des causes morales & des causes physiques. Par-tout où les payfans de ces montagnes, vivent du produit de leur terrein, dans des maisons de bois qu'on leur fait probablement pour des fromages, par-tout où le commerce n'a pas corrompu la douceur des sentimens naturels, M. de Luc a trouvé la même humanité, le même plaisir d'obliger sans intérêt. (\*)

Nous avons dit que tout étoit animé dans les récits de l'auteur; dans sa première lettre, il rend compte d'un voyage au glacier du Buët, élevé au-dessus du lac de Geneve de 690 toises. M. de Luc & son frere furent assaillis d'une tempête : » tout-à-coup, dit-il, le » tonnerre éclata sur nos têtes; la grêle & la » pluie furent versées à pleins seaux, & l'o- » rage nous menaça souvent avec fureur, de » nous précipiter comme elles dans la vallée.... » En ce moment, il étoit si pleinement nuit, » que nous ne nous voyons plus, je ne dis » pas, les uns les autres, mais chacun soi-même; cependant ce n'eût été rien si nous

---

(\*) Un jour M. de Luc & son compagnon de voyage s'étant écartés de la grande route sur le chemin de Geneve à Lyon, ils se trouverent altérés par la fatigue & la chaleur en traversant un vallon. *Voilà*, dit-il à son compagnon, *un chalet où nous trouverons sûrement du laitage : mais*, ajouta-t-il, *voyons si nous aurons quelque monnoie pour le payer.* A peine eut-il achevé ces mots, qu'il sortit de derrière un buisson une femme qui l'avoit entendu, & qui venant à eux avec une sorte de mécontentement, leur dit : *Eh ! voyez donc ! ne semble-t-il pas qu'on ne peut boire du lait chez nous qu'avec de l'argent.*

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» eussions été bien conduits ; mais nos guides  
 » perdirent le chemin & ensuite la tête, & ce  
 » fut à nous de guider , car nous avions plus de  
 » sang-froid. Nous n'apercevions de la mon-  
 » tagne que l'appui qu'elle donnoit à nos pieds ;  
 » c'étoit-là toute notre ressource : il falloit con-  
 » server cet appui en tâtonnant. Un bâton à  
 » la main , nous nous hasardions à sonder no-  
 » tre route.... ; de tems en tems il se présentoit des  
 » bandes de rochers à descendre ; à un pied  
 » de distance, le bâton ne trouvoit point d'ap-  
 » pui : il falloit alors se coucher par terre ;  
 » sonder , juger si l'on pourroit se glisser sans  
 » accident. A chaque succès nous reprenions  
 » courage , & c'étoit nous approcher du dan-  
 » ger de plus en plus ; car nous avions été  
 » peu-à-peu entraînés dans les bords du lit  
 » d'un torrent , qui , tout-à-coup fait une cas-  
 » cade dont nous nous approchions sans rien  
 » savoir. Le bruit des eaux qui s'y rassem-  
 » bloient , tout terrible qu'il eût été dans le  
 » calme , ne pouvoit pas nous avertir au mi-  
 » lieu du fracas épouvantable de la tempête.  
 » Nous le fûmes par un cri : *ah ! qu'est-il ar-*  
 » *rivé ?* m'écriai-je ; je suis tombé , répondit  
 » mon frere d'une voix altérée..... Quel  
 » ne fut pas notre effroi jusqu'à l'instant du  
 » moins où il put ajouter : *grace à Dieu , ce*  
 » *n'est rien , mais gagnez la gauche ; il y a ici du*  
 » *danger.* Il sentoît une pente très-glissante qui  
 » l'entraînoit vers la droite , c'étoit tout ce qu'il  
 » pouvoit découvrir ; nous fîmes donc ce que  
 » nous pûmes pour gagner la gauche , & bientôt

» nous trouvâmes une nouvelle bande de ro-  
» chers que nous n'eûmes pas le tems de son-  
» der : elle étoit de pierres feuilletées , & en  
» y arrivant , nous tombâmes aussi mon com-  
» pagnon & moi ; la pierre nous manqua sous  
» les pieds. La chute ne fut pas grande ; mais  
» ce je ne fais quoi qui donne des palpitations  
» & qui est plus prompt que la foudre , pré-  
» céda la certitude que ce ne feroit rien ; &  
» je sentis fort bien ce qu'est une chute qui  
» finit avec la vie... Etendus sur un ravin ,  
» dont nous appercevions la pente rapide , nous  
» demeurâmes quelques instans sans aucun but  
» que celui de ne pas remuer..... Pendant no-  
» tre stupeur , les éclairs nous montrèrent quel  
» danger nous venions d'éviter. Nous étions  
» sur l'un des côtés de la cascade : quelques  
» pas de plus sur la droite & nous nous serions  
» brisés comme l'eau... Nos yeux vivement  
» frappés de la lumière subite que ces éclairs  
» répandoient sur les objets , portoient des clar-  
» tés trompeuses par-tout où nous tournions  
» la tête. Si dans cet instant ils avoient vu un  
» rocher , ils en transportoient peut-être l'image  
» sur un creux : enfin tout étoit péril , nous  
» le sentions , & nous nous déterminâmes un  
» moment à subir patiemment la tempête , &  
» toute la nuit , s'il le falloit «.

Les voyageurs , dans cette détresse , con-  
jecturèrent qu'ils avoient au-dessous d'eux le  
village d'Auterne , d'où ils étoient partis ; ils  
réunirent leurs voix & poussèrent des cris qui  
furent entendus de leurs guides , qui à leur

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tour se firent entendre. » A ces cris réitérés,  
 » parut dans le fond une petite lumière; la  
 » lumière disparut un moment & reparut plus  
 » grande. Des anges, sous la figure de mon-  
 » tagnardes, travailloient à surmonter la nuit,  
 » malgré la pluie, la grêle & les vents. Un  
 » grand feu étant allumé, nous en vîmes par-  
 » tir des flambeaux qui se dirigeoient tous vers  
 » le même côté de la montagne, & qui se  
 » succédoient sans interruption à mesure que  
 » la pluie & le vent les éteignoient.... Nous  
 » remontâmes notre ravin sur la gauche avec  
 » assez de peine, & dirigés par la lumière  
 » que répandoit le grand feu, nous retrouvâ-  
 » mes celle du flambeau que nous avions d'a-  
 » bord perdu de vue : & qui étoit-ce?... Je  
 » ne suis point étonné de l'adoration des hom-  
 » mes ignorans pour les créatures bienfaisan-  
 » tes....; notre hôtesse avoit tout bravé pour  
 » venir à notre secours, &c. &c. «

Un avertissement, qui se trouve à la fin du  
 volume, nous promet une suite à cet ouvra-  
 ge, & nous croyons qu'elle sera attendue avec  
 impatience par les lecteurs honnêtes & sensi-  
 bles. Peut-être trouvera-t-on qu'il manque un  
 peu de liaison & de méthode; mais il échauffe,  
 il entraîne, il fait penser, & plus de méthode  
 lui feroit perdre une partie de ses attraits.

( *Journal des sciences & beaux-arts ; journal  
 de Paris ; journal encyclopédique ; gazette  
 universelle de littérature ; affiches & an-  
 nonces de Paris.* )

---

*DICTIONNAIRE historique des ordonnances & des tribunaux de la Lorraine & du Barrois ; dédié à monseigneur le marquis DE MIROMENIL, chevalier, garde-des-sceaux de France ; par M. Pierre-Dominique-Guillaume DE ROGÉVILLE, chevalier, conseiller au parlement de Nancy. Avec cette épigraphe :*

Présenter les matieres premieres aux travailleurs,  
& leur applanir les difficultés, voilà le but.

A Nancy, chez la veuve Leclerc, imprimeur de l'Intendance, & Nicolas Gervois, libraire ; & à Paris, chez Gogué, & Née de la Rochelle. Deux volumes, grand in-4to. de plus de 700 pages chacun. Prix 21 livres.

**L**A législation n'a pris une forme & une consistance en Lorraine, qu'à l'avènement de Léopold au trône de ses ancêtres. Les ducs ses prédécesseurs avoient donné des loix très-sages : mais les désordres inséparables de la guerre, dont cette province, par sa position entre des états puissans, ne fut que trop souvent le théâtre, ne leur laissoit aucune vigueur. Ajoutez à cela, que ces loix n'étoient point recueillies par les tribunaux supérieurs, & qu'el

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les n'avoient pas une existence durable. Ce ne fut que sous Charles III, qu'il fut ordonné aux compagnies souveraines de les consigner dans des registres. Les malheurs du regne suivant firent perdre ce commencement d'un dépôt précieux. Il en a coûté à M. de Rogéville un travail immense, des recherches infinies, pour découvrir quelques-unes de ces loix qui n'existoient qu'en manuscrit dans les cabinets des curieux, & pour acquérir les connoissances profondes qu'il a de la législation antérieure au regne de l'immortel Léopold. Pour applanir à ceux qui s'adonnent à l'étude de la jurisprudence les grandes difficultés qu'il y a rencontrées, M. de Rogéville a rassemblé ce qu'il a trouvé de loix données par les souverains de cette province, avant Léopold, & celles qui ont été portées depuis son avènement. Il les a toutes disposées par ordre alphabétique. Quant aux ordonnances anciennes, il a rapporté en entier celles qui sont encore en vigueur; il s'est contenté de donner un extrait suffisant de celles qui sont abolies. On a imprimé le recueil des nouvelles ordonnances; il suffisoit donc, comme il l'a fait, d'en donner une indication, & de marquer dans quel volume & dans quelle page elles se trouvent. Tel est le plan du dictionnaire, &c. de M. de Rogéville. La nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'en faire l'analyse : nous croyons pouvoir assurer qu'il est vraiment utile à la Lorraine ; qu'on chercheroit inutilement ailleurs la plupart des choses qu'il renferme. On y trouve plusieurs



pieces, dissertations, &c. très-curieuses & très-bien traitées. Tels sont les articles, *assises*, *chambre des comptes*, *clergé*, *contrats obligatoires*, *usure*, *cour souveraine*, *Lorraine*, *Nancy*, *université*, &c. &c. &c.

Cette collection des ordonnances peut faire connoître la forme du gouvernement de la Lorraine sous les différens ducs, & peut servir à l'histoire des mœurs anciennes de cette province. Nous y renvoyons les détracteurs du siècle présent.

A les entendre, jamais les hommes n'ont été si dépravés, jamais les vices n'ont été si multipliés, jamais la terre n'a été souillée de tant d'abominations. Ils s'écrient de tous côtés : ô tems ! ô mœurs ! vient ensuite une foule de déclamations. Ils évoquent les ombres des ancêtres, qui sont effrayés de la perversité de leurs descendans. Hommes injustes ou ignorans, cessez de nous invectiver ! consultez l'histoire, vous y verrez que les humains, à quelques nuances près, ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, & que s'il y a quelque différence, elle est peut-être à notre avantage. Tout en gémissant sur les désordres dont nous sommes tous les jours les témoins, nous pouvons dire aux censeurs de nos contemporains, que leurs peres se livroient aux crimes avec une grossièreté plus effrénée. Les ordonnances des princes à la main, il seroit possible de peindre nos aïeux des plus noires couleurs : mais notre intention n'est pas de faire le procès aux siècles passés, nous voulons seulement prou-

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ver à ceux qui calomnient le nôtre, que ce n'est pas de nos jours qu'a commencé l'âge de fer. Pour cela nous n'avons besoin que de deux ou trois articles du dictionnaire de M. de Rogéville.

*BLASPHEME.* » Il faut, dit M. de Rogé-  
 » ville, que ce crime ait autrefois été bien  
 » commun; car il n'y en a pas, sur lesquels  
 » nos anciens souverains aient rendu autant  
 » d'ordonnances. On en connoît d'abord une,  
 » donnée par Ferry, au mois de février, de  
 » l'an 1289, le jour de la fête de *Sainte-*  
 » *Agathe*, qui défend les blasphèmes & les ju-  
 » remens, à *peine d'avoir le front marqué d'un*  
 » *fer chaud.* « En 1459, le duc René réitéra  
 la même défense. Le duc Antoine, en 1510,  
 porta différentes peines, suivant les différentes  
 récidives, & ordonna qu'à la huitième fois,  
 les blasphémateurs auroient la langue coupée.  
 Les blasphèmes étoient alors si fréquens, qu'il  
 n'y eut pas de précautions que ce prince  
 n'ait prises pour les prévenir. Il prononce des  
 peines contre ceux qui ne dénonceront pas  
 les blasphémateurs, contre les juges qui négli-  
 geront de les punir : il veut que la publication  
 de cette ordonnance soit faite chaque trois  
 mois, à son de tambour. Enfin, presque tous  
 les ducs ont cru devoir renouveler ces or-  
 donnances, & enchérir sur les peines portées  
 par leurs prédécesseurs. On voit, dans ces or-  
 donnances, que les ecclésiastiques eux-mêmes,  
 n'étoient pas exempts de ce crime. Elles por-  
 tent, qu'ils seront remis à leurs évêques, pour

être punis en cas qu'ils soient requêtés, & s'ils ne le font pas, que les juges temporels les condamneront à une amende pécuniaire, tellement taxée, que pour crainte d'icelle, ils puissent prendre exemple & se contenir à l'avenir.

**BORNES.** Les ducs ont porté les ordonnances les plus féveres contre ceux qui arrachioient ou déplaçoient les bornes ou séparations des héritages. Une premiere, du 10 mars 1393, les condamne à être, à l'exemple d'un chacun, punis du fouet & de la marque d'un fer chaud brûlant sur les deux épaules, & ensuite bannis à perpétuité des duchés, avec défenses de s'y trouver, sous peine de la hart. Une autre, rendue le 17 mars 1497 par le duc René, s'exprime en des termes qui prouvent que la mauvaise foi étoit assez générale. **RENÉ**, &c. .... ayant reçu plusieurs plaintes, .... que **LA PLUPART DE NOS SUJETS & pays**, s'efforcent par une **MA-LICE NOIRE ET DAMNABLE**, & vont de jour & de nuit impunément arracher les bornes, ... au préjudice .... sur ce que les peines portées ... ne sont pas assez grandes, nous avons pris sur ce l'avis des gens de notre conseil & autres bonnes gens, avons dit, ordonné par cetui notre édit, que celui ou celle qui se trouvera avoir sciemment, ou de propos délibéré, arraché & transporté aucune borne .... fera, à l'exemple d'un chacun, puni de la mort, au lieu & place où il sera convaincu d'avoir commis ce crime. Tous les successeurs de ces princes ont été obligés de renouveler ces ordonnances. Celle du duc Antoine annonce, qu'on ne laissoit pas de continuer

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*cette maudite & détestable COUTUME.* On lit dans un réquisitoire du 20 décembre 1598, présenté par le procureur-général de la cour de parlement de Saint-Mihiel, ces mots : *Les laboureurs, admodiateurs & autres personnes de la campagne, ne font aucun scrupule ni difficulté d'arracher & transporter les bornes, ... d'autres, par une malice des plus noires, ne font aucune difficulté ni scrupule de prendre, remuer & retourner les champs de leurs voisins, & font par leurs adresses, pilleries & voleries, augmenter si adroitement leur champ, (contre toute équité & justice) qu'il se trouve presque impossible de s'en appercevoir. ...* On avoit donc dès-lors de la mauvaise foi. Donc dès-lors on ufoit d'adresse & de raffinement en s'emparant du bien d'autrui.

Par les ordonnances que nous venons de citer, on voit qu'en Lorraine, dès le treizieme siecle, l'irréligion étoit parvenue à son comble; que les peines les plus séveres n'étoient point capables de mettre un frein à la cupidité & à la mauvaise foi. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de citer les différentes loix portées contre tous les crimes qui infectoient ces tems de désordre & d'horreur; mais qu'il nous soit permis de lever encore pour un instant le voile qui doit cacher le déshonneur de nos aïeux.

Autrefois, disent nos déclamateurs, les mœurs étoient pures & décentes; les liens du mariage étoient respectés; les parens veilloient avec scrupule sur la conduite de leurs enfans; c'étoit une chose rare, une chose extraordinai-

re, que de voir une personne du sexe avoir une foiblesse. Si en cent ans il arrivoit qu'une fille s'oubliât, elle étoit pour toujours déshonorée, elle couvrait sa famille d'un opprobre éternel. En vérité c'est trop compter sur notre crédulité. Il faut, pour tenir un pareil langage, être bien sûr que ceux qui l'entendent n'ont jamais ouvert de livres, ou n'en ouvriront jamais. Que répondront ces *louangeurs du tems passé*, quand on leur appliquera le *mentiris impudentissimè*, & lorsqu'on leur prouvera que les siècles dont ils nous prônent la candeur, la pureté, la simplicité & la décence, étoient souillés par les adulteres, les fornications & toutes sortes d'impudicités; que les peres vendoient & prostituoient leurs filles; que les maris trafiquoient de l'honneur de leurs femmes; que *toute chair avoit corrompu ses voies*; que les ecclésiastiques eux-mêmes menoient une vie licencieuse & déborde, & vivoient dans un concubinage honteux. Nos inculpations ne sont pas hasardées. Telie est la disposition d'une ordonnance du 12 janvier 1583. (\*)

» CHARLES, &c. Nous sommes aussi *adver-*  
 » *tis*, qu'au moyen de l'impunité de la mau-

» vaise & impudique vie d'aucunes femmes  
 » & filles mal famées d'incontinence, le vice  
 » prend de jour à autre son accroissement,  
 » nommément à l'endroit d'aucunes personnes ec-

» clésiastiques, les maisons desquels icelles fem-

---

(\*) Premier volume, article FILLE. Page 506.

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mes ou filles débordées fréquentent pres-  
 » qu'*ordinairement* :... chose qui redonde au  
 » scandale public, vitupere de la qualité &  
 » condition *desdits gens d'église*, & opprobre de  
 » leur ordre; pour à quoi obvier, retrancher  
 » & extirper chose de si mauvais exemple;  
 » comme aussi les grands abus, turpitudes &  
 » insupportables malversations qui en revien-  
 » nent, avons ordonné & ordonnons, que  
 » toutes femmes & filles qui seront notées  
 » d'incontinence & paillardise, & qui se trou-  
 » veront fréquenter ès maisons *desdites* person-  
 » nes ecclésiastiques, ou vers lesquels *lesdits*  
 » gens d'église s'abandonneront,... seront con-  
 » trainctes, quinze jours après la publication  
 » de cette nostre présente ordonnance, deslo-  
 » ger des lieux où elles seront résidentes, à  
 » peine de cinquante francs d'amende pour  
 » la premiere fois, applicable moitié à nous...  
 » & l'autre moitié à la fabrique de l'église; &  
 » cas advenant qu'elles se trouveront n'avoir  
 » obéi à nostredicte ordonnance, dedans l'au-  
 » tre quinzaine subséquente, ou qu'elles se-  
 » roient si osées & si impudentes que d'y re-  
 » tourner, seront punies corporellement du  
 » fouet & bannissement des terres & pays de  
 » nostre obéissance«.

On est surpris que les peines soient portées  
 contre les femmes & filles seules, & qu'elles  
 ne s'étendent pas aux ecclésiastiques, qui ou-  
 blioient la dignité de leur état, & qui, à rai-  
 son de la sainteté de leur caractère, étoient  
 beaucoup plus coupables. Il faut en attribuer

la cause aux privileges immenses des gens d'ég-  
lise , privileges qui n'avoient pas encore été  
restreints dans de justes bornes. Cette impu-  
nité laissa subsister les scandales , que l'ordon-  
nance de 1583 , vouloit réprimer. Il en fallut  
donner une autre le 24 février 1600 (\*). Elle  
est conçue à-peu-près dans les mêmes termes  
que la précédente , dont elle ne differe que parce  
qu'elle décerne des peines plus séveres contre  
les femmes & filles *de mauvaise & impudique vie ,*  
*au moyen desquelles le vice prenoit de jour à autre*  
*son accroissement , nommément à l'endroit d'aucunes*  
*personnes ecclésiastiques.* » Avons ordonné & or-  
» donnons , *y est-il dit* , que toutes filles &  
» femmes vagabondes , & autres qui s'aban-  
» donnent & se prostituent publiquement , ou  
» en secret , après informations sommaires &  
» convictions , seront battues de verges &  
» fouettées par les mains du bourreau , & de  
» suite bannies à perpétuité , & leurs biens  
» acquis & confisqués à qui il appartiendra.  
» Ceux qui seront convaincus de *produire &*  
» *prostituer* filles ou femmes , seront châtiés à  
» l'arbitrage des juges , selon la qualité du  
» crime ; les *maris & peres* qui s'oublient de  
» tant de *prostituer leurs femmes & filles* , seront  
» *pendus & étranglés* , & leurs biens confis-  
» qués. Ceux ou celles qui seront convaincus  
» d'avoir *débauché* ou *vendu femmes ou filles* ;  
» seront punis de même peine de mort , & de

---

(\*) Premier volume , article FILLE. Page 507.

» confiscation. Et en outre, fait défenses à  
 » tous officiers, rapporteurs ou autrement,  
 » généralement, de *colluder, transiger & traiter*  
 » avec les infraçteurs de cette nostre ordon-  
 » nance, de laquelle voulons la *publication être*  
 » *renouvelée par chacun an, la veille de Pâque,*  
 » à peine de cent francs d'amende pour la  
 » premiere fois, de rélégation de dix ans pour  
 » la seconde, & du fouet & bannissement &  
 » confiscation de leurs biens pour la troisieme. «  
 Certainement aujourd'hui le clergé est plus  
 décent, plus régulier, & l'on ne croit pas né-  
 cessaire de prendre des précautions pour em-  
 pêcher les juges de *colluder, transiger & traiter*  
 avec les *peres qui vendent leurs femmes ou leurs*  
*filles.*

A l'article *POLIGAMIE*, (2 volume, pag. 320)  
 se trouve une ordonnance du 5 avril 1582 :  
 on y lit ces mots : » L'iniquité du tems a tel-  
 » lement gagné sur les actions d'aucuns de  
 » nos sujets, que *communément* il s'en voit pré-  
 » sentement qui ... sont si osés que de violer  
 » non-seulement les saints liens du mariage par  
 » *adultere*; mais aussi d'un esprit & malice dé-  
 » libérés, *épousent*, même du *vivant de leur par-*  
 » *tie, une ou plusieurs femmes*, commettent en  
 » ce faisant sacrilege par la pollution d'un sa-  
 » crement si digne .... A quoi desirant de  
 » notre pouvoir remédier .... deffendons par  
 » cestui édit à toutes personnes de quelque  
 » qualité & condition qu'elles soient, de con-  
 » traçter après la célébration de leurs pre-  
 » mieres nôces aucun autre mariage, du vivant



» de leur partie ; ... & si tant étoit , qu'aucuns  
» se trouvaient qui , ... nous voulons , que  
» comme infraçteurs , non-seulement de nos-  
» tre dite présente ordonnance , mais aussi vio-  
» lateurs des droits divins , ils soient punis &  
» châtiés par la peine de *mort* naturelle , exem-  
» plairement à la vue d'un chacun , &c. *Signé* ,  
» CHARLES. «

Nous donnerons ici une piece assez in-  
téressante , qui prouvera que les laïcs n'é-  
toient point traités avec la même indulgence  
que les ecclésiastiques ; cette piece a pour titre ,  
*Lettres d'abolition accordées à Jean REICHOT ,*  
*pour avoir eu commerce avec sa servante. ( \* )*

» Notre très-cher & bien aimé sujet naturel  
» Jean Reichot , est-il dit dans ces lettres d'a-  
» bolition , nous a très-humblement fait re-  
» présenter qu'il avoit vécu jusqu'ici en hom-  
» me d'honneur , sans avoir jamais commis  
» aucune faute qui puisse donner atteinte à  
» sa réputation ; & comme depuis peu il s'est  
» oublié au point d'avoir co-habité avec sa  
» servante , laquelle est devenue enceinte de  
» ses œuvres , il a eu crainte de l'infâmie ,  
» & d'encourir les peines annexées par nos or-  
» donnances ; nous suppliant en conséquence  
» de vouloir la lui remettre & pardonner sa  
» faute , & le restituer en sa bonne réputation ,  
» honneur & renommée ; à quoi inclinant ,  
» sur les bons rapports qui nous ont été faits

---

( \* ) Premier volume , article FALLE. pag. 508.

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de sa vie passée, savoir, faisons, que de  
 » notre grace spéciale, puissance & autorité  
 » souveraine, nous avons remis & pardonné  
 » ledit Reichot dans les cas susdits; à l'effet  
 » de quoi, nous faisons défenses à toutes per-  
 » sonnes de lui reprocher, soit en jugement  
 » ou dehors, &c. «

Mais c'est assez nous être arrêtés sur des ta-  
 bleaux affligeans! passons à des objets moins tristes.

NANEX. On trouve à cet article des lettres-  
 patentes de René II, du 13 juin 1495, qui  
 font trop d'honneur aux bourgeois de cette  
 ville, pour que nous n'en donnions par l'ex-  
 trait. » RENÉ, &c. (*Le préambule contient l'his-*  
*toire de la guerre faite à ce prince, par le duc*  
*de Bourgogne Charles-le-Téméraire) » & cepen-*  
 » dant nostre cousin de Bourgogne.... mit  
 » son siege de nouveau... devant nostredite  
 » ville, laquelle trouva mal fournie de vivres,  
 » à cause de la brièveté du tems, depuis le  
 » jour qu'il l'avoit renoncé, jusqu'à ce qu'il  
 » la assiégea; jaçoit que de nobles gens & de  
 » bons & loyaux bourgeois elle fut compéte-  
 » ment garnie en ce, ... toutefois par la bon-  
 » ne, vertueuse & vaillante résistance qu'il y  
 » trouva, fut ledit siege continué tout & si  
 » longuement, que tous vivres commencerent  
 » à faillir; & force fut auxdits nobles & bour-  
 » geois, lesquels aimèrent mieux mourir que de  
 » nous laisser, ... de manger chair de cheval, de  
 » chats, rats, chiens & autres telles choses pour  
 » le soutienement de leurs vies, dont longue-  
 » ment ils se soutindrent, jusqu'à ce que par

» l'aide de Dieu, notre Créateur, l'aide &  
 » l'assistance de nosdits alliés. ... nous levâmes  
 » ledit siege des mains de nosdits ennemis,  
 » grande occision fut faite d'eux, entre les-  
 » quels fut trouvé mort nostredit cousin de  
 » Bourgogne; délivrâmes & rachetâmes nos  
 » bons & loyaux sujets & bourgeois; ... con-  
 » traints de famine & d'autres grandes pau-  
 » vretés en nostredite ville de Nancy ... avons  
 » de notre propre mouvement, ... comme  
 » toujours *bien recolans de ladite loyauté, dont*  
 » *assez nous ne pouvons louer iceux nos sujets*  
 » *bourgeois... & habitans de nostredite ville de*  
 » *Nancy*, ... affranchis & exemptés perpé-  
 » tuellement & à toujours, de tous & quel-  
 » conques droits, tant de tailles, aides, char-  
 » ges, &c. *Signé, RENÉ, &c....* « Ces privi-  
 leges ont été confirmés aux bourgeois de  
 Nancy, par le duc Antoine, en des termes  
 qui leur sont bien honorables. Charles III, par  
 lettres-patentes du 28 février 1575, veut que  
 Nancy, capitale des pays de Lorraine, porte  
 en ses armoiries un écu d'argent, orné d'une  
 tige arrachée, verdoyant d'un chardon arrangé  
 de deux feuilles piquantes au naturel, à la  
 fleur purpurine, honoré d'un chef des armes  
 pleines de la grande & auguste maison de Lor-  
 raine. » En considération de ce que lesdits  
 » bourgeois de cette ville ont toujours gardé  
 » inviolablement & de tout tems la foi qu'ils  
 » doivent à leur prince, &c. «

SOUVERAINETÉ. On ne sera pas fâché d'ap-  
 prendre quelles étoient les cérémonies qu'on

### 38. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

observoit à l'installation des anciens ducs. Voici le procès-verbal d'installation de Nicolas d'Anjou :

» Au nom de Dieu, *Amen*. Par le présent  
» instrument appert à tous évidemment, que l'an  
» de l'incarnation N. S. courant 1471... le  
» septieme jour d'août, à environ les six heures après-midi. du pontificat de N. S. P.  
» Paul II... s'est à l'entrée de la ville de Nancy, du diocèse de Toul, devers la porte dite des Craffes, au devant du toit de la portiere d'icelle, en présence de moi, notaire public, des témoins souscrits, constitué en propre personne monseigneur *NICOLAS*, &c... accompagné de plusieurs seigneurs & gens de son hôtel, d'une part, & grand nombre de nobles seigneurs & gens d'église, bourgeois & commun peuple dudit duché de Lorraine, qui étoient allés au devant de mondit seigneur le duc, pour le recevoir comme duc dudit duché, & l'accompagner à l'entrée de Nancy, comme il est de coutume, d'autre part; noble seigneur messire Jacques de *LENONCOURT*, chevalier, bailli de Nancy, il, présent & parlant pour & au nom desdits nobles seigneurs, &c... adressa ces paroles à mondit seigneur le duc, dit & proposa en être ce qui s'ensuit. «

» Monseigneur, très-redouté & souverain Seigneur, vous plaît-il faire le serment & devoir que vos prédécesseurs ducs de Lorraine, ont accoutumé de prêter & faire de toute ancienneté à leur nouvelle réception

» à cette duché de Lorraine , & à leur pre-  
 » miere entrée en cette ville de Nancy , —  
 » à quoi mondit Seigneur répondit : — Volon-  
 » tiers , oui. Sur ce reprit ledit Messire Jac-  
 » ques la parole , & dit : Mondit redouté &  
 » souverain Seigneur , vous jurez & promet-  
 » tez donc loyalement & solennellement , &  
 » en parole de prince , que vous garderez ,  
 » maintiendrez & entretiendrez les trois-états  
 » de cette votre duché ; c'est à savoir , les no-  
 » bles , gens d'église , bourgeois & peuple en  
 » leurs anciennes franchises , liberté & usages  
 » qu'ils ont eu de vosdits prédécesseurs , & de  
 » ce baillerez vos lettres-patentes , ainsi que  
 » iceux vos prédécesseurs ont fait lors ; & sur  
 » ce , mondit Seigneur répondit : Oui vrai-  
 » ment. «

» Dessus toutes lesquelles choses devant dites ,  
 » ledit Messire Jacques de LENONCOURT , pour  
 » ce & au nom que dessus , a requis à moi no-  
 » taire soucrit , en être fait à tous ceux qui le  
 » puissent toucher un ou plusieurs instrumens.  
 » Fait & passé audit Nancy , les an & jour avant-  
 » dits en présence des témoins. »

*UNIVERSITÉ.* Cet article contient 144 pages ;  
 on y a rassemblé tout ce qui peut intéresser ce  
 corps savant. A la fin on a placé un état chro-  
 nologique des professeurs des facultés de droit  
 & de médecine. On y trouve des gens du mé-  
 rite le plus distingué , tels que *Guillaume de*  
*Barclay* , *Grégoire de Toulouse* , *Guinet* , *Ja-*  
*quot* , &c. &c. » On lit au sujet de ce dernier ,  
 » qu'il fut obligé de s'évader , pour se soustraire

» à l'inculpation de sortilèges que les jésuites  
 » répandoient contre lui. Le P. *Abram* assure,  
 » dans son histoire de l'université, que le jour  
 » de l'installation de *Jaqu'ot*, des personnes gra-  
 » ves & pieuses, au lieu d'un homme, ne vi-  
 » rent en lui qu'un vil pourceau couvert de  
 » boue sur tous ses membres & ses vêtemens,  
 » & de la fange la plus impure. « Le célèbre  
*Barclai*, avoit aussi éprouvé les plus grands dé-  
 sagrémens; il fut obligé de quitter la Lor-  
 raine.

Cet ouvrage a demandé de grandes recher-  
 ches de la part de l'auteur, & dans lesquelles  
 il a été aidé par différentes personnes instrui-  
 tes de la matière, & auxquelles il témoigne pu-  
 bliquement sa reconnoissance. Les juges, les  
 avocats, tous les gens de loi lui en doivent à  
 lui-même, pour avoir exécuté avec succès un  
 recueil de jurisprudence qui manquoit à la Lor-  
 raine; & nous ne doutons pas qu'il n'y soit  
 bien accueilli, ainsi que par-tout où il y aura  
 des hommes curieux de suivre les progrès de  
 la législation, & d'en découvrir l'esprit dans  
 les mœurs mêmes des peuples. Il fait attendre  
 avec impatience la seconde partie que l'auteur  
 doit publier; & où il se propose de recueillir  
 les décisions du tribunal supérieur.

(*Journal de Lorraine & Barrois ; jour-  
 nal encyclopédique ; gazette universelle  
 de Littérature.*)

---

*BIBLIOTHEQUE orientale, ou dictionnaire universel, contenant tout ce qui fait connoître les peuples de l'Orient ; leurs histoires & traditions ; tant fabuleuses que véritables ; leurs religions & leurs sectes ; leurs gouvernemens, politique, loix, mœurs, coutumes, & les révolutions de leurs Empires ; les arts & les sciences, la théologie, médecine ; mythologie, magie, physique, morale, mathématique, histoire-naturelle, chronologie, géographie ; observations astronomiques, grammaire & rhétorique ; les vies de leurs saints, philosophes, docteurs, poètes, historiens, capitaines, & de tous ceux qui se sont rendus illustres par leur vertu, leur savoir ou leurs actions ; des jugemens critiques & des extraits de leurs livres, écrits en arabe, persan ou turc, sur toutes sortes de matieres & de professions ; par M. D'HERBELOT. Tome IIe. F.--M. La Haye, aux dépens de J. Néaulme, & N. Van Daalen, libraire, in-4to.*

**C**E volume contient 753 pages : c'est beaucoup, mais les libraires ont cru avec raison ne devoir pas diviser la lettre M. qui le termine. Du reste il est aussi bien imprimé que le précédent, & depuis long-tems il n'a point paru de livre en Hollande, dont la partie typographique fût mieux soignée.

Nous avons dit dans notre premier extrait, (\*) que les Orientaux ont plus cultivé les lettres qu'on ne le pense communément, & qu'ils ont publié une multitude d'ouvrages sur toutes sortes de sujets. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter les yeux sur le mot *Ketab*, qui signifie livre. Il y a plusieurs ouvrages orientaux dans le titre desquels ce mot est nécessairement compris, comme *Ketab Hermes*, le livre de Mercure Trismégiste; *Ketab Giamash alhakim*, le livre de Giamash, philosophe Persan, &c. Un écrivain Arabe en a fait un fort long catalogue, & quoique M. d'Herbelot n'en rapporte que les principaux, cette liste, où il est uniquement question des livres dont le titre commence par *Ketab*, occupe quarante pages. Les ouvrages qui y sont indiqués roulent non-seulement sur la théologie, la morale, l'histoire, la géographie, la médecine, la poésie, &c. mais aussi sur l'histoire-naturelle, la physique, la chymie, les mécaniques, les sciences économiques, la métaphysique & toutes les parties de la philosophie; en un mot il y a très-peu de sujets traités dans nos livres, dont les savans Orientaux ne se soient occupés avec plus ou moins de succès.

Le plus ancien des poètes Arabes qui ont vécu depuis l'origine du mahomérisme, se nommoit *Lébid*. Il étoit encore idolâtre lorsque Maho-

---

(\*) Voyez l'extrait du tom. I, dans le journal de mars 1778, page 168---184.



met commença à prêcher sa nouvelle religion. Les ouvrages de Lebid étoient estimés à tel point par les Arabes, qu'ils les attachoient à la porte du temple de la Mecque. Un de ses poèmes qui commençoit par ces vers : *Toute louange qui n'est pas rapportée à Dieu est vaine ; Et tout bien qui ne vient pas de lui, n'est qu'une ombre de bien*, ayant été attaché à la porte de ce temple, il ne se trouva aucun poète qui osât rien faire en concurrence de cet ouvrage. Mais le chapitre de l'Alcoran intitulé Bacrât, ayant été un peu après attaché à la porte du même temple, lebid après en avoir lu les premiers versets, dit que les paroles qu'ils contenoient ne pouvoient sortir de la bouche des hommes sans une inspiration particuliere de Dieu, & l'on ajoute que ce motif lui fit embrasser dès-lors le Musulmanisme. Les paroles de ce chapitre sont : *Voici le livre dans lequel il n'y a aucun doute, qui doit servir de regle & de conduite à ceux qui craignent Dieu, à ceux qui croient aux choses qu'il a révélées par lui-même, qui s'exercent fréquemment dans la priere, qui font part aux pauvres des biens qu'ils ont reçus de la libéralité de Dieu, qui croient à ce qu'il a révélé à son apôtre & aux autres prophetes, & enfin à ceux qui tiennent pour certain qu'il y a une autre vie après celle-ci : car tous ces gens-là sont dans les voies de Dieu, & jouiront du bonheur éternel.* On assure que Lebid vécut jusqu'à l'âge de 140 ans, & qu'après avoir embrassé le Musulmanisme il ne fit des vers que pour remercier Dieu de sa conversion.

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Mohiar , autre poète Arabe qui se fit Mahométan , avoit été mage ou zoroastrien de religion , & il mourut l'an de l'hégire 428. Ce poète étant fort fatyrique dans ses ouvrages , le docteur Bothan Eddin lui dit un jour : fais-tu , Mohiar , ce que tu as fait en quittant le magisme pour embrasser le musulmanisme ? Tu t'es tourné d'un coin de l'enfer à un autre ; car tu étois autrefois un adorateur du feu & un disciple des mages , & maintenant tu es devenu le calomniateur des Musulmans.

Les amours de Pétrarque & de Laure ne sont pas plus célèbres parmi nous , que ne le sont ceux de Megnoun & de Leilé parmi les Orientaux. Ils ont fourni la matière à une infinité d'ouvrages en prose & en vers , que les Arabes , les Persans , & les Turcs ont composés sur leur sujet. D'Herbelot ajoute que » tous » les Mahométans regardent ces deux amans » à-peu-près comme les Juifs ont fait l'époux » & l'épouse du cantique des cantiques , allégorisant leur histoire , & s'en servant pour » élever les plus spirituels à la contemplation » des mystères divins. «

Parmi les historiens orientaux , il n'en est guère de plus célèbre que Khondemir , appelé aussi Emirkond. Son grand ouvrage est intitulé *Khelassat* , &c. c'est-à-dire , livre qui contient ce qu'il y a de plus pur & de plus exact dans les histoires authentiques & certaines. Il commence à la création du monde , & finit l'an 875 de l'hégire , & de J. C. 1471 , au règne du sultan Hossain Behadirkhan , troisième petit-

fils de Tamerlan. Khondemir étoit sujet de Hofsain , & natif de Hérat , capitale du Khorassan. N'oublions pas d'avertir que presque tout l'ouvrage de Khondemir se retrouve dans cette bibliothèque orientale , suivant l'ordre alphabétique des princes & des divers personnages dont cet historien fait mention.

Un autre historien dont les orientaux font beaucoup de cas , c'est Jouzouf-Ben-Tagri-Bardi , homme de qualité qui servoit les sultans d'Egypte. On lui donne par excellence le titre de Mouarekh-Mesr , c'est-à-dire , d'historiographe d'Egypte , à cause d'un excellent ouvrage qu'il composa sur l'histoire entière de ce pays-là , ouvrage intitulé : *Les Etoiles lumineuses sur l'histoire des rois d'Egypte & du Caire*. Jouzouf est si exact qu'il marque dans chaque année jusque à quel degré le Nil est monté ou descendu , de sorte que l'on peut dire qu'il n'y a point d'histoire plus complete dans le grand nombre de celles qui nous restent des auteurs qui ont travaillé sur l'Egypte. Sélim , empereur des Turcs , après avoir conquis ce pays , lut cet ouvrage , & le trouva si bon , qu'il commanda à Schamseddin , qui avoit été son précepteur , de le traduire en langue turque , ce qu'il exécuta fort bien.

L'article du célèbre Locman est très-curieux : nous en détacherons quelques particularités. Ce sage , dont les proverbes & les apologues sont si connus , étoit d'une condition servile , & le métier qu'il exerçoit étoit celui de tailleur ou de charpentier , quelques-uns le font aussi ber-

ger. A l'égard de son pays, tous les docteurs Musulmans conviennent qu'il étoit Abissin, natif d'Ethiopie ou de Nubie, de la race de ces esclaves noirs à grosses levres, qui sortent de ce pays-là, & que l'on vendoit en divers lieux; de sorte que Locman fut vendu parmi les Israélites, sous les regnes de David & de Salomon. Etant un jour assis au milieu de plusieurs gens qui l'écoutoient, un grand personnage parmi les Juifs, qui le vit au milieu de tant d'auditeurs, lui demanda s'il n'étoit pas cet esclave noir qui païssoit n'aguere les brebis d'un tel? Locman ayant répondu qu'oui, comment se peut-il faire, repartit le Juif, que tu fois parvenu à un si haut degré de sagesse & de vertu? --- *En accomplissant trois choses : disant toujours la vérité, gardant inviolablement ma parole, & ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardoit point.* Thaalebi rapporte dans son commentaire sur l'Alcoran, que David ayant demandé un jour à Locman : comment vous êtes-vous levé ce matin? il répondit : *je me suis levé du milieu de ma poussière.* Cette réponse donna à David une grande estime pour Locman, duquel il admira l'humilité & la sagesse. Les Orientaux ont un proverbe ordinaire dont ils se servent pour louer un homme savant : *il ne faut pas prétendre enseigner quelque chose à Locman.* Un auteur Arabe dit que le sujet qui le fit affranchir fut, que son maître lui ayant donné à manger un melon amer, il le mangea tout entier : le maître étonné de cet acte d'obéissance lui dit : comment avez-vous pu

manger un si mauvais fruit ? *J'ai reçu si souvent de votre part des douceurs*, répondit Locman, *qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé une seule fois un fruit amer que vous m'avez présenté.* Ce sentiment si honnête d'un esclave, toucha si fort le cœur de son maître, qu'il lui donna incontinent la liberté. On dit qu'il se mit ensuite au service du roi David, & que sa vie fut fort longue.

Plusieurs savans ont cru que » Locman est » le même que celui que les Grecs, qui ont » ignoré son nom, nous ont fait connoître » sous celui de sa nation, en l'appellant Esope, qui signifie la même chose en grec que celui d'Éthiopien. En effet on trouve dans les paraboles, proverbes, ou apologues de Locman en arabe, des choses que nous lisons dans les fables d'Ésope, en sorte qu'il seroit assez mal-aisé de décider si les Arabes les ont empruntés des Grecs, ou si les Grecs les ont prises des Arabes. Il est cependant certain que cette manière d'instruire par les fables, est plus conforme au génie des Orientaux, qu'à celui des peuples de l'occident. « Du reste, comme l'observe dans la suite M. d'Herbelot, la chronologie ne favorise pas cette identité de Locman & d'Ésope. » Il est constant, selon Plutarque, Pausanias, & Suidas, qu'Ésope a vécu du tems de Crésus, roi de Lydie, vaincu & pris par Cyrus, & de Solon, législateur des Athéniens. Or, Cyrus ayant commencé son regne dans la 1<sup>re</sup>. année de la 55<sup>e</sup>. olympiade, & Solon ayant

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» publié ses loix à Athenes la 3e. année de  
 » la 46e. olympiade , il faut qu'Esope ait  
 » vécu dans l'intervalle des 46 & 55 olym-  
 » piades , ou depuis l'an 3350 du monde  
 » jusques en 3390 , dans lequel tems les Juifs  
 » étoient dans leur captivité. Il paroît donc  
 » par ce calcul, que Locman qui vivoit du  
 » tems de David , mort l'an 2928 du monde ,  
 » ne peut être le même qu'Esope , à moins  
 » qu'il n'ait vécu 4 ou 500 ans ; de-là vient  
 » peut-être que les Arabes qui ont traduit les  
 » fables d'Esope en leur langue sous le nom  
 » de Locman , lui ont donné une très-longue  
 » vie ; & il est fort vraisemblable qu'ils n'ont  
 » donné à Esope le nom de Locman , qu'à  
 » cause qu'il y a un chapitre de l'Alcoran  
 » qui porte son nom, dans lequel Dieu dit  
 » qu'il lui a donné la sagesse. «

On trouve dans cet ouvrage divers exem-  
 ples de gens de basse extraction , qui par leur  
 mérite & leurs talens se sont élevés aux pre-  
 miers honneurs. *Gao* , forgeron de la ville  
 d'Ispahan , se fit chef d'un gros parti de con-  
 jurés qui se souleverent contre le tyran Zo-  
 hak , & marcha à leur tête , élevant au bout  
 d'une pique son tablier de cuir en guise d'é-  
 tendard. Il se trouva en peu de tems maître  
 d'une grande armée , & défit en bataille ran-  
 gée le tyran ; après quoi il donna la couronne  
 de Perse à Féridoun , issu de la race des an-  
 ciens rois. Pour récompenser *Gao* de ses ser-  
 vices, Féridoun lui fit présent de la ville d'Is-  
 pahan avec son territoire , & voulut que son  
 tablier

tablier qui avoit servi de signal aux conjurés, fut dans la suite l'étendard royal, & pour ainsi dire l'oriflamme de la couronne de Perse; aussi ce tablier a-t-il toujours porté le nom de *Düsfeſch Gaviani*; c'est-à-dire, l'étendard de Gao. Ce forgeron mérita par ses grandes actions de valeur & de générosité que l'empire de Perse passât dans sa famille, car Kobad, pere de Khosroës, surnommé Nourschivan, roi de la quatrième dynastie de Perse, descendoit de lui en ligne directe.

Un autre Persan nommé *Jacoub*, qui avoit été chaudronnier, parvint à gouverner cet empire, & fut le premier prince & le fondateur de la dynastie qui porte le nom de Soffarides, parce que son pere nommé *Leis* étoit *Soffar*, c'est-à-dire, ouvrier en cuivre ou chaudronnier. Ce Jacob s'ennuyant dans sa boutique, prit les armes, se fit bandoulier, & après diverses aventures il eut le bonheur de plaire à Darham, prince de la province de Segeſtan, lequel l'éleva peu-à-peu jusqu'aux premiers honneurs de la milice, de sorte que Jacob se trouva, au tems de la mort de ce prince, commandant en chef de toutes les troupes du Segeſtan. Bientôt il se rendit maître absolu de cette province, s'empara du Khorassan, & conquit enfin presque toute la Perse. Il mourut l'an 265 de l'hégire, après avoir régné onze ans. On rapporte de lui un mot qu'il feroit à souhaiter que tous les généraux d'armée méditaſſent. » Un prince étranger s'étonnant de » ce qu'il n'avoit dans sa tente qu'un seul ta-

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» pis qui lui servoit de chaise , de table & de  
 » lit , avec une paire d'armes , il lui dit : je  
 » me contente de ceci , afin que les officiers  
 » qui suivent toujours l'exemple de leur gé-  
 » néral , aient honte d'en avoir davantage ,  
 » car si j'avois plus de commodités dans ma  
 » tente , ils en voudroient tous avoir autant ,  
 » & il n'y a rien qui embarrasse plus une ar-  
 » mée que la grosseur des équipages. «

M. d'Herbelot a donné un soin tout parti-  
 culier à l'histoire des califes , des sultans & des  
 autres princes Mahométans de l'Asie. Il est vrai  
 que par l'ordre alphabétique qu'il a choisi , cette  
 histoire se trouve distribuée en une infinité  
 d'articles ; mais il a remédié autant qu'il étoit  
 possible à cette confusion. Car en parlant de  
 chaque prince , il a observé quel étoit son pré-  
 décesseur , & celui qu'il a eu pour successeur.  
 Ainsi , ceux qui voudront lire de suite l'histoire  
 de telle dynastie que ce soit , n'auront qu'à  
 remonter jusques à son fondateur , en conti-  
 nuant ensuite de prince à prince , jusques à  
 celui sous lequel elle a pris fin. De plus , com-  
 me en faisant mention du commencement de  
 chaque dynastie , il a eu soin de donner une  
 liste de tous les princes dont elles sont compo-  
 sées , c'est un autre moyen qu'il a fourni pour  
 en suivre la durée , en ayant recours à la let-  
 tre de l'alphabet , sous laquelle le nom de cha-  
 cun d'eux est rangé.

Parmi les princes dont on trouve l'histoire  
 dans ce volume , il y en a plusieurs qui par  
 leurs vertus ou leurs exploits , ont acquis la



plus grande célébrité. Tel est le fameux *Haroun* surnommé *Al-Raschid*, c'est-à-dire, le droiturier ou le juste. Les expéditions militaires de ce calife ayant été décrites par divers auteurs chrétiens, M. d'Herbelot les a passées sous silence, & il s'est borné à recueillir quelques anecdotes dans des ouvrages moins connus. *Haroun* aimoit fort les gens-de-lettres, & cultivoit lui-même les sciences. Il se faisoit expliquer le livre fameux intitulé *Maoutha*, par Malek même qui en est l'auteur; & comme il vouloit faire fermer la chambre où cette explication se faisoit, afin qu'il n'y eût que lui & ses enfans qui l'entendissent, ce docteur lui dit hardiment que la science ne profitoit point aux grands, à moins qu'elle ne fût communiquée aux petits. Un auteur Arabe rapporte que *Haroun* marchant à la tête de son armée, une femme vint se plaindre à lui de ce que ses soldats avoient pillé sa maison. Il lui répondit sur le champ : ne savez-vous pas ce qui est écrit dans l'Alcoran, *lorsque les princes passent en armes par un lieu, ils le détruisent*. La femme lui repliqua aussitôt : j'ai lu aussi dans le même livre ces paroles, *mais les maisons de ces princes seront désolées à cause des injustices qu'ils ont commises*. Cette repartie hardie & savante d'une femme, fut si bien reçue par le calife qu'il donna l'ordre de réparer tout le dommage qu'elle avoit souffert.

Un autre prince dont les auteurs orientaux parlent toujours avec admiration, c'est *Mahmoud*, premier sultan de la dynastie des *Gaz-*

nevides. On peut le regarder comme un des plus grands conquérans de l'univers, car outre toutes les Indes, il avoit soumis la Perse, la Géorgie & une multitude d'autres états. Il étoit fort laid de visage, de sorte que s'étant un jour regardé au miroir, il fut affligé de se voir si mal fait, & prononça des vers dont le sens étoit : *j'ai fait repolir la glace de mon miroir, & l'ayant présentée à mes yeux, j'ai remarqué tant de défauts en ma personne, que j'ai oublié aisément ceux des autres.* Le premier visir ayant reconnu une grande mélancolie sur le visage de son prince, prit la liberté de lui en demander le sujet. Mahmoud lui répondit : j'ai toujours oui dire que la face du prince doit réjouir la vue de ses sujets ; & je suis étonné que la mienne qui est si difforme ne leur blesse pas les yeux. Le visir lui repartit : l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine : la vertu & les qualités de l'esprit, suivant le sentiment des sages, sont le véritable fond de la beauté. Parmi vos sujets, il y en a à peine un de mille qui voie votre visage, mais vos mœurs & vos vertus sont regardées de tous. C'est par elles que vous devez gagner leurs cœurs & être l'objet de leur amour. Mahmoud profita si bien des bons avis de ce sage ministre, qu'il devint l'exemple & le modele des autres rois autant par sa probité & par sa prudence, que par sa valeur.

Les trésors que ce prince trouva dans les Indes & dans le Segestan furent si grands, que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'en écrivent les historiens. Ils disent, par exemple, qu'après avoir

pris Baarca, la place la plus forte des Indes, & qui passoit pour imprenable, Mahmoud y trouva 70 millions en monnoie d'or & d'argent, & 70 mille marcs ou 140 mille livres d'or ou d'argent en vaisselle. Les étoffes précieuses, les perles & les pierreries qui y étoient ne se purent compter ni estimer, & il y avoit entr'autres choses une chambre entiere, longue de trente coudées & large de cinq, dont les murailles & les planchers étoient d'argent massif. Ces trésors firent que Mahmoud a passé pour le plus riche & le plus puissant roi de l'Asie, qui ait regné dans le Musulmanisme. Le superbe palais qu'il fit construire dans la ville de Gaznin, des dépouilles des Indes, s'appelloit le palais de la Félicité. Il y fut enseveli l'an de l'hégire 421, dans la 63me. année de son âge; & l'on mit sur son tombeau une épitaphe, dont voici le sens : *à considérer toutes les qualités de ce grand prince, on a peine à croire qu'il soit venu au monde comme les autres hommes.*

Motadhed Billah, XVIe. calife de la maison des Abbassides, se distingua par sa justice & sa modération, & les écrivains de son siècle disent qu'il surpassa tous ses prédécesseurs dans ces deux vertus. » Ebn Amid raconte que ce » prince voulant emprunter d'un homme fort » riche quelque somme considérable d'argent, » cet homme lui dit : prenez telle somme qu'il » vous plaira; & que le calife ayant répondu, » mais quelle sûreté avez-vous que je vous » rende cet argent ? il lui repartit en ces ter-

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» mes : Dieu vous ayant confié le gouverne-  
 » ment de ses terres & de ses serviteurs, du-  
 » quel vous vous acquittez si bien , pourquoi  
 » ferois-je difficulté de vous confier aussi mon  
 » argent ? Ces paroles attendrissent si fort le  
 » calife qu'il ne put s'empêcher de verser des  
 » larmes , & qu'il se désista de l'emprunt qu'il  
 » vouloit faire. «

Mahadi, IIIe. calife de la race des Abbassides , est fort célèbre en Orient par sa libéralité & par sa magnificence. Il fit le pèlerinage de la Mecque , & il y dépensa jusques à six millions d'or. On dit entr'autres choses , qu'il fit charger sur des chameaux une si prodigieuse quantité de neige , qu'il eut de quoi se rafraîchir non-seulement au milieu des sables brûlans de l'Arabie , mais qu'il en porta encore jusques à la Mecque , dont la plupart des habitans n'en avoient jamais vu ; & il en fit conserver dans des vases de terre pour pouvoir boire à la glace , & pour maintenir les fruits en leur fraîcheur pendant tout le tems qu'il y séjourna. Un particulier de la Mecque lui ayant fait présent d'une pantoufle du faux prophete , il la reçut avec honneur , & fit un présent de dix mille drachmes d'argent à celui qui la lui présenta ; après quoi il dit à ses courtisans : Mahomet n'a jamais vu cette chaussure , mais si je l'avois refusée , le peuple auroit cru qu'elle étoit véritablement de Mahomet & que je l'aurois méprisée ; car la coutume du peuple est d'être toujours porté en faveur du plus foible contre le plus puissant. Il tenoit souvent son lit de

justice pour punir & réparer les oppressions & les violences que les grands faisoient au peuple, & il se faisoit pour lors assister par les plus graves personages & par les plus habiles jurisconsultes, afin que leur présence l'empêchât de rien décider qui fût contraire à la loi. Un jour, il dit à un de ses officiers en le réprimandant : jusques à quand tomberez-vous dans des fautes ? L'officier répondit sagement : tant que Dieu vous conservera la vie pour notre bien, ce sera à nous de faire des fautes, & à vous de nous les pardonner.

Moëz Eddaulat, l'un des plus puissans princes d'Asie, assiégeoit une place très-forte où l'émir Ali s'étoit renfermé. Celui-ci apprenant que Moëz souffroit beaucoup dans son camp, & même que le pain lui manquoit, lui en envoya toutes les nuits que dura le siege de la place, quoique pendant le jour il ne laissât pas de l'incommoder beaucoup, en le harcelant continuellement & lui enlevant toujours quelques troupes. Moëz Eddaulat étonné de ce procédé, lui envoya dire par un de ses officiers : si vous êtes mon ennemi, pourquoi usez-vous de tant d'honnêteté à mon égard ? Et si vous êtes mon ami, pourquoi vous défendez-vous avec tant d'opiniâtreté ? L'émir Ali lui fit cette réponse : comme vous nous attaquez pendant le jour, nous vous considérons dans ce tems-là comme nos ennemis, & nous vous faisons tout le mal que nous pouvons ; mais pendant la nuit que vous nous laissez en repos, nous vous regardons comme des étrangers auxquels

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nous rendons les devoirs de l'hospitalité. Cette générosité qui rappelle celle de Henri IV envers les Parisiens , toucha Moéz Eddaulat au point qu'il leva aussi-tôt le siege & se reconcilia avec l'émir.

On fait que dès avant l'ère chrétienne, il y avoit des Juifs établis dans la Chine (\*). Cette colonie n'a pas été inconnue aux auteurs Mahométans. Ils disent qu'après la mort de Moyse & de Josué , les Israélites tombèrent dans l'idolâtrie , mais qu'il en resta cependant plusieurs qui adorèrent constamment le Dieu de leurs peres, & qui faisoient des vœux pour qu'il plût à la divine bonté de les séparer des impies dont ils ne pouvoient plus supporter la compagnie. Dieu exauça leurs prieres; & par un miracle bien surprenant, leur ouvrit un grand chemin fort spacieux, par lequel ils arriverent aisément jusqu'aux extrémités de l'Orient , au de-là de la Chine, où s'étant arrêtés ils firent un établissement , dont il y a encore aujourd'hui quelques restes. C'est donc, ajoute M. d'Herbelot » une tradition assez universelle dans tout l'Orient, qu'il y a des » Juifs dans la Chine, & ses environs, & » dans la partie la plus orientale de la Tartarie. Les Européens croient que ce sont des

---

(\*) On peut voir à ce sujet une excellente dissertation de M. Brotier, intit. *De Judæis Sincensibus*. M. le professeur Barkey l'a insérée dans le 26. tome de son *Museum Haganum*, pag. 476--505.

» descendans des dix tribus qui furent transf-  
 » portées en Médie, au delà du fleuve Gozan,  
 » par Salmanazar. Il auroit pu arriver effec-  
 » tivement que ces Juifs, ou une partie d'en-  
 » tr'eux fût passée de la Médie au dessus de  
 » la mer Caspienne, dans le pays de Khozar,  
 » & eût pénétré de-là jusques dans les endroits  
 » les plus reculés de la Tartarie, qui ne sont  
 » pas si éloignés de la mer Caspienne, qu'on  
 » l'a cru jusqu'à présent. Les Mahométans qui  
 » sont très-ignorans dans la géographie, ont  
 » cru qu'il falloit un chemin fait exprès par  
 » la toute-puissance de Dieu, pour faire passer  
 » les Juifs de la Palestine en la Chine. «

L'article *Jahoud* (c'est le nom que les Ara-  
 bes donnent aux Juifs) d'où nous avons tiré  
 ce qu'on vient de lire, est très-curieux. On  
 y voit que selon les Orientaux, les Juifs ont  
 été condamnés à une captivité perpétuelle à  
 cause de leur rebellion contre Dieu, & pour  
 n'avoir pas reconnu Jesus-Christ pour le mes-  
 sie. C'est le sentiment de tous les Musulmans  
 fondé sur l'Alcoran, dans lequel Mahomet dit,  
 que *Dieu a fait connoître qu'il enverroit toujours,*  
*jusqu'au jour du jugement, quelqu'un qui châtie-*  
*roit sévèrement les Juifs, & qu'il les a dispersés*  
*parmi toutes les nations du monde.*

Les Mahométans reconnoissent J. C. pour le  
 véritable messie, annoncé & promis aux Juifs  
 dans l'ancien testament. A l'article *Issa* (*Jesus*),  
 M. d'Herbelot rapporte un passage de l'Alco-  
 ran, où il est dit : *Le messie est Jesus, fils de*  
*Marie, l'envoyé de Dieu, son verbe, & sa pa-*

*role ; laquelle il a fait annoncer à Marie. Au chapitre 2e. de l'Alcoran , on lit les paroles suivantes : nous avons donné , dit Dieu , à Jesus fils de Marie , des marques évidentes , & nous l'avons assisté & fortifié du saint Esprit. Les interpretes de l'Alcoran paraphrasent ce passage en la maniere qui suit : » Nous avons » donné à Jesus des signes par lesquels on » pouvoit le connoître aisément. Ces signes & » ces marques sont la connoissance des choses » les plus cachées , & le pouvoir de ressusciter les morts. Nous l'avons de plus fortifié » du saint Esprit , c'est-à-dire , de l'esprit de » pureté & de sainteté , de l'assistance continuelle de Gabriël , qui signifie la force de » Dieu , de la vertu du grand & ineffable nom » de Dieu , par l'efficace duquel il opéroit ses » grands miracles , & enfin de la puissance de » l'évangile d'où se tire la vie de l'ame & le » renouvellement du cœur. «*

Dans un dialogue que les Mahométans ont supposé entre J. C. & Jean-Baptiste , le premier est représenté avec un air gai & agréable , & le précurseur avec un visage triste & austere. Jean-Baptiste dit ces paroles remarquables à J. C. *Il paroît bien , Seigneur , que vous jouissez pleinement dès cette vie de la gloire & du bonheur éternel , pendant que votre serviteur est encore dans la voie & dans les exercices de la pénitence.*

On se trompe quand on croit que les Mahométans ne reconnoissent point d'autre béatitude dans le ciel que la jouissance des plaisirs



des sens. Mahomet dit dans l'Alcoran : *ne pensez pas que ceux qui sont tués dans les batailles données pour la cause de Dieu, soient morts ; car ils vivent véritablement auprès du Seigneur qui les pourvoit abondamment & les fait jouir avec un extrême plaisir de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus excellent.* Les commentateurs de l'Alcoran disent que ce bonheur des fideles dans le ciel , consiste particulièrement en ce qu'ils ne se voient pas seulement arrivés auprès de l'objet qu'ils aiment , mais qu'ils s'y trouvent intimement unis , car , ajoutent-ils , on ne peut pas concevoir un plus grand plaisir , ni de plus grande joie , que de contempler & de goûter intimement la beauté de la face glorieuse du Seigneur.

Les Mahométans expliquent les prestiges des magiciens de Pharaon , à-peu-près comme l'ont fait quelques Chrétiens modernes. Ils disent que ces magiciens avoient préparé des baguettes & des cordes pour contrefaire le miracle de Moïse , & qu'aussi-tôt que ce prophete eut jetté sa verge par terre & qu'elle fut devenue un serpent , ils jetterent aussi leurs baguettes & leurs cordes qu'ils avoient remplies de vis-à-vis argent au dedans , lesquelles se mirent en mouvement & firent plusieurs plis & replis les uns sur les autres , aussi-tôt qu'elles sentirent la chaleur du terrain échauffé par les rayons du soleil. La plupart des spectateurs qui n'osoient pas approcher de si près , crurent d'abord , à voir le mouvement de ces baguettes , que c'étoient de véritables serpens ; mais ils en furent

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

bientôt désabusés lorsque le serpent de Moïse mit en pieces, & dévora tous ces faux serpens.

Nous terminerons cet extrait par un conte oriental, que d'Herbelot rapporte à l'article *Gioraige*, & dont la moralité est fort bonne. Les Musulmans font mention dans leurs livres de trois enfans qu'ils disent avoir parlé dans le berceau. L'un de ces enfans étoit le fils d'un Israélite. La mere qui le portoit entre ses bras, voyant passer un cavalier de bonne mine, richement vêtu & bien monté, dit aussitôt : plutôt à Dieu que mon enfant fût un jour semblable à ce cavalier ! L'enfant entendant ces paroles, quitta la mamelle de sa mere, se mit à regarder fixement ce cavalier, & prononça ensuite ces paroles : ne permettez pas, Seigneur, que je devienne jamais semblable à cet homme. Sa mere bien surprise de l'entendre parler, vit passer quelque tems après un criminel que l'on fustigeoit, & elle dit à Dieu : ne permettez pas, Seigneur, qu'il en arrive autant à mon enfant. Mais l'enfant à ces paroles se tourna tout-à-coup vers elle, & pria Dieu qu'il lui arrivât un accident pareil. La mere encore plus étonnée qu'auparavant, lui demanda pourquoi il parloit ainsi ? --- Parce que le premier est un méchant homme, & que celui-ci est un homme innocent & juste, lequel au milieu des outrages qu'il souffre dit dans son cœur *Allah hasbi*, Dieu me suffit, c'est lui qui me tiendra compte de ce que j'endure. De sorte que cet homme a acquis par sa patience & par

sa résignation à la volonté de Dieu , un degré fort éminent de mérite , auquel je souhaiterois bien de pouvoir parvenir un jour.

( *Bibliothèque Hollandoise des sciences & des Beaux-Arts.* )

---

*LETTRE d'un jeune homme à son ami , sur les François & les Anglois , relativement à la frivolité reprochée aux uns , & la philosophie attribuée aux autres ; ou essai d'un parallèle à faire entre ces deux nations. Brochure de 56 pages. A Paris , chez le Jay , libraire , rue Saint-Jacques , au grand Corneille. 1779.*

O N connoît depuis long-tems l'acharnement puérile avec lequel nos superbes rivaux s'attachent à ridiculiser l'inconstance & la variété des modes françoises. Tandis que leur brillante jeunesse accourt dans la capitale étudier nos mœurs & *singer* l'élégance de nos petits-mâtres , leurs sombres vieillards dans les tavernes de Londres , font de ces *marquis du bel-air* , l'objet éternel de leurs dérisions. Si leurs fades railleries ne portoient que sur ces prétendus ridicules extérieurs , on pourroit les laisser égayer leur misanthropie aux dépens de nos élégans à talons rouges , de nos marchandes de modes , de nos bourgeoises empanachées , &c. Mais jugeant de l'esprit & du cœur des François par leur habillement & leur parure , ils

ne cessent de nous taxer de légèreté , d'inconstance , de frivolité. Leur accusation , à force d'être répétée , a trouvé quelque créance , surtout quand on a vu les François ne se mettre point en devoir de la réfuter : leur silence a passé pour un aveu. » Bien plus , quelques-uns se sont imaginés acquérir une réputation en décriant leurs compatriotes. C'est une fa-  
 » çon tacite de se louer ; on est supposé sacri-  
 » fier à l'amour de la vérité l'attachement qu'on  
 » doit à sa nation , & outre le mérite de l'im-  
 » partialité , on attribue encore aux censeurs  
 » celui d'être exempts des défauts qu'ils cen-  
 » surent. « Cette double injustice de nos en-  
 » nemis & de nos compatriotes a excité le zèle  
 » du jeune auteur de cette lettre ; il prétend  
 » venger la nation du reproche inique qu'on ne  
 » cesse de lui faire. » Et en statuant sur les faits ,  
 » sans s'arrêter aux cris de l'envie ni à ceux  
 » des petits intérêts particuliers , on verra ,  
 » dit-il , que nulle nation n'a plus de droit  
 » de s'estimer que la nôtre , ni moins donné  
 » de preuves de légèreté , d'inconstance , dans  
 » les choses essentielles. »

Il débute par cette réflexion bien sensée , que ce n'est point par le goût des ajustemens & la frivolité des actions indifférentes qu'il faut juger des sentimens d'une nation. Tous les peuples de la terre sont également dominés par l'amour de la parure. L'Africain brûlé par les ardeurs du soleil , ainsi que le Lapon au milieu des frimats & des glaces ; les sauvages qui se percent les narines pour y sus-

pendre des anneaux ; ceux qui se stigmatifient la peau , pour y tracer des figures de diverses couleurs , tous ont des ornemens recherchés , analogues à leurs climats , & à l'état de leur civilisation ; il n'est pas jusqu'à la guimpe d'une sœur converse , où le démon de la parure ne cherche à s'introduire. Pourquoi donc feroit-on un crime au François d'une affectation qui est la foiblesse de l'humanité toute entière ? Est-ce parce qu'il a poussé plus loin l'art de la parure , qu'il est plus ingénieux & plus fécond dans l'invention des jolies modes ? » Si  
» la raison sourit de l'adolescent charmé de ce  
» que la coupe dégagée d'un frac fait ressortir  
» les agrémens de sa taille , fier de l'air mutin  
» que lui donne un chapeau à la suisse , que  
» dira-t-elle du barbon qui s'enorgueillit d'un  
» habit noir ou brun , d'un profond couvre-  
» chef , & se croit sage pour avoir l'air ren-  
» frogné ? Foiblesse pour foiblesse , la première  
» a du moins quelque chose d'agréable qui la  
» fait pardonner plus facilement. «

Une des grandes preuves que les Anglois apportent de notre frivolité , est le penchant extrême des François à la galanterie. L'auteur fait voir le bien qu'on peut attendre de cette passion , contenue dans les bornes de l'honnêteté & du respect. « Le desir de plaire enseigne à  
» pardonner après avoir vaincu , fait unir la  
» générosité au courage , les vertus du citoyen  
» à celles du héros ; & il faut l'avouer , la so-  
» ciété des femmes peut seule apprendre à join-  
» dre la délicatesse du sentiment , la finesse de

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'expression, les agrémens du style, à la force  
 » des pensées. « Un jeune colonel François fai-  
 sant de la tapisserie auprès d'une jolie femme ;  
 n'emploie-t-il pas les momens de loisir que lui  
 laissent ses travaux guerriers pour le moins  
 aussi-bien que l'amiral Anglois qui reste une  
 heure entiere à voir combattre & s'entre-dé-  
 chirer deux coqs dont les pieds sont armés de  
 petits fers tranchans, & qui fait des paris con-  
 sidérables pour celui de ces *héros de basse-cour*  
 qui lui paroît avoir un air plus martial ? »

Mais si laissant à part ces reproches frivoles ;  
 on ne s'arrête qu'aux objets essentiels ; si, pour  
 juger du caractère d'une nation, on veut bien  
 considérer, non pas ses variations dans les cho-  
 ses d'agrémens, dans les habits, les coëffures  
 & les bijoux, mais sa constante fidélité pour  
 le culte de ses peres, son inviolable attache-  
 ment à ses souverains, son enthousiasme égale-  
 ment général & constant pour les principes de  
 l'honneur, enfin ses progrès dans les sciences  
 & les arts, quel peuple mérita jamais moins  
 que les François le reproche de frivolité ? Est-ce  
 sur-tout aux Anglois qu'il convient de vou-  
 loir imprimer cette tache sur le nom François ?

Tandis que l'esprit inquiet & ambitieux qui  
 les domine expose leur monarchie anarchique  
 à des révolutions perpétuelles, ne voit-on pas  
 l'Empire François, établi comme sur deux co-  
 lonnes inébranlables, l'amour des François pour  
 leurs princes, & des princes pour leurs sujets ;  
 ne le voit-on pas à l'abri de toute révolution ?  
 Comptez les meurtres des princes d'Angleterre

dont la nation entiere s'est rendue complice ,  
tandis qu'en France deux seulement ont péri ,  
victimes de monstres aveugles , que la nation  
entiere dévoue pour toujours à l'exécration  
publique ; & remarquez que ce ne sont pas seu-  
lement les faveurs de la fortune qui nous at-  
tachent à nos souverains. Les François furent  
aussi fideles à Philippe de Valois dans ses dé-  
faites , à Charles VII dans son infortune , à  
François I dans sa prison , qu'au plus puissant  
de nos princes au milieu de ses victoires , qu'au  
meilleur des rois , à Louis XVI, au sein du bon-  
heur. » N'avons-nous pas toujours été renom-  
» més par une aversion insurmontable pour  
» la domination des princes étrangers , & par  
» un dévouement entier pour ceux que leur  
» naissance rend nos freres & nos maîtres ?  
» Fiers de nos loix , & du nom de François ,  
» nous n'avons jamais obéi à ce qui ne l'étoit  
» pas : les Romains mêmes ne se sont pas au-  
» tant respectés. Quant aux Anglois , ils ont  
» plus d'une fois avili leur couronne , l'arra-  
» chant à une maison pour la donner à une  
» autre. Enfin , un Ecoissois l'obtint , cette  
» fatale couronne ; bientôt il la perdit avec  
» la tête. Son fils , après la mort de l'oppres-  
» seur , & un long exil , recueillit ce sanglant  
» héritage. Le frere de ce dernier , à la vérité ,  
» lui succéda paisiblement ; mais bientôt il se  
» vit à son tour arracher le sceptre par un  
» prince Hollandois , son ambitieux gendre.  
» Cet usurpateur impie étant mort , on éleva  
» sur le trône la fille du dernier roi détrôné ,

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» & elle s'emprefsa d'exclure de fa fucceffion  
 » fes plus proches héritiers pour la faire paf-  
 » fer à un prince Allemand. Le trône en An-  
 » gleterre eft auffi peu folide que le génie de  
 » la nation eft peu constant; elle craint fans  
 » cefle le malheureux prince qu'elle fait con-  
 » tinuellement trembler. Quel heureux con-  
 » traſte en France ! Le fouverain y eft la vive  
 » image de l'être fuprême , fon trône eft iné-  
 » branlable , la fidélité de fes peuples incorrup-  
 » tible ; le roi , la patrie préfentent la même  
 » idée ; mourir pour le chef , c'eſt ſe ſacrifier  
 » pour les fujets : le bonheur du prince eft  
 » celui de fon empire ; fes triomphes , loin de  
 » faire craindre l'excès de fa puiffance , nous  
 » font eſpérer de nouveaux bienfaits ; nous  
 » brillons de fa gloire ; enfin , comme la féli-  
 » cité d'un pere de famille eft auffi celle de  
 » ſes enfans , ainſi nous jouiſſons de celle de  
 » nos maîtres. En Angleterre l'intérêt du chef  
 » y eft diſtinct de celui du fujet. Il y a tou-  
 » jours un plan d'attaque d'un côté , de dé-  
 » fenſe de l'autre ; plus un roi eft grand hom-  
 » me dans les îles Britanniques , plus il eft craint,  
 » & l'on n'aime pas qui l'on redoute. Le roi  
 » de fon côté , dans la néceſſité d'acheter la moi-  
 » tié de ſes fujets pour contenir l'autre , trop  
 » embarrasſé du ſoin d'affermir ſa puiffance , ne  
 » voit que ce but , & ne s'occupe pas affez  
 » du bonheur de ſes fujets. Il n'eſt guere poſ-  
 » ſible de travailler à la félicité de ceux qu'on  
 » cherche à ſubjuguer. Pour qu'un état ſoit  
 » heureux , il faut que l'intérêt du chef & ce-



» lui de la nation ne soient qu'un , il faut d'un  
» côté de la soumission , des vues bienfaisantes  
» de l'autre ; une confiance réciproque ; enfin  
» il faut l'ame de Louis XVI & le cœur du  
» François. «

Ce morceau fait également honneur à l'esprit & aux sentimens du jeune apologiste de la France. Il a sans doute trouvé dans son cœur le germe de ces principes précieux ; mais il n'est pas moins louable de les avoir conservés, malgré les cris & les efforts de ces écrivains pernicieux , qui ne cessent de nous vanter

liberté chimérique pour introduire une tyrannie réelle , qui veulent des contrepoids à l'autorité souveraine , mais pour la détruire entièrement.

L'auteur n'a pu qu'indiquer ici les principes constitutifs de la monarchie françoise , tels qu'ils existent depuis neuf cents ans ( comme l'a prouvé M. Moreau , dans ses discours sur l'histoire de France ) ; ce n'est pas ici non plus le lieu de leur donner un plus grand développement. Nous aurons peut être bientôt occasion de prouver que ces principes , que tout François doit sucer avec le lait , sont le fruit de la raison autant que de l'éducation.

Un autre point , non moins essentiel , qui décide lequel peuple , de l'Anglois ou du François , mérite le plus le reproche d'inconstance , c'est l'article de la religion. Depuis Clovis tous nos rois se font honneur de protéger , par leurs exemples & leur autorité , la religion catholique ; le prince le plus adoré de ses sujets ne

put jamais les amener à quitter leur religion. En Angleterre au contraire, la religion n'est qu'une mode aussi changeante que celles de nos boucles ou de nos frisures. Ces mêmes hommes, dont les yeux délicats sont offensés des changemens de nos parures, se font tour-à-tour Catholiques ou Protestans, Quakers ou Puritains, &c. » Il n'a fallu qu'un instant d'humour, de passion, ou de libertinage d'un de ses souverains, pour faire quitter à la sagesse angloise l'ancienne religion en faveur d'opinions nouvelles. Sous Marie, le catholicisme sembla reprendre le dessus; Elisabeth lui succéda, elle fut Luthérienne, & son royaume aussi. Paris ne suit pas plus facilement les modes de Versailles, que ces hommes profonds ne suivirent successivement sur le cul-te, les opinions d'un monarque barbare & libertin; d'une reine pleine de superstitions, & d'une princesse aussi cruelle que galante & ambitieuse. «

On ne s'étendra pas davantage sur ce parallèle, tout à l'avantage des François. Cependant si l'on y réfléchit bien, on verra que l'amour national n'a point aveuglé l'auteur. Son style est simple, mais pur, & assez élégant.

( *Année littéraire.* )



---

*LA destruction des vaisseaux de FERNAND CORTÈZ, poëme lyrique, qui a remporté le prix de l'académie Espagnole le 13 août 1778; par Dom JOSEPH-MARIA VACA DE GUZMAN, docteur en droit, membre de Gremio, de l'université d'Alcala, & recteur actuel & perpétuel du college de St. Jacques des Chevaliers Mauriques de la même ville. Traduit de l'Espagnol sur l'édition de Madrid. A Paris, chez Esprit, libraire, au palais-royal, & chez les libraires qui vendent des nouveautés. In-8vo. de 24 pag. 1779.*

C E petit ouvrage est très-remarquable, & doit exciter l'attention de ceux qui cherchent à connoître l'état actuel de la littérature chez l'une des plus puissantes nations de l'Europe. C'est la traduction de la première pièce de poésie que l'académie Espagnole a publiquement couronnée depuis son institution. En lisant l'histoire de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, on ne peut s'empêcher d'admirer l'héroïque résolution de Fernand Cortès qui, avant que d'entreprendre la conquête du Mexique, détruisit lui-même sa flotte pour inspirer plus de courage à ses soldats & les réduire à l'alternative de la mort ou de la victoire. C'est cette sublime résolution qui a fourni le

sujet du poëme qui vient de remporter le prix  
 de l'académie de Madrid. Cet ouvrage nous a  
 paru plein de mouvemens , d'imagination & de  
 véritable enthousiasme. Le poëte foulant un soir  
 les bords fleuris du Mancanarez (\*), se livre  
 à de sublimes contemplations sur les héros de  
 sa patrie. Tandis que son esprit est absorbé  
 dans ces nobles idées , & qu'il retrace à sa  
 mémoire les époques mémorables de l'Espagne ,  
 une voix impérieuse se fait entendre de la voûte  
 éthérée , & vient frapper son oreille. » Jeune  
 » homme , s'écrie-t-elle , leve les yeux. Humi-  
 » lié sous cet auguste décret , poursuit le poëte ,  
 » j'obéis & je crois voir une femme , dont les  
 » traits bruns , mais réguliers , unissent les  
 » graces à la majesté. Sur son front , au lieu  
 » de myrte ou de laurier , flotte un panache  
 » éclatant. Les plus riches perles de l'occident  
 » sont étalées sur son sein. Un voile de coton  
 » parsemé de pierreries pend derrière ses épau-  
 » les : la main droite appuyée sur sa joue ,  
 » elle tire avec la gauche d'un carquois rempli  
 » de flèches , celle qu'elle veut ajuster à son  
 » arc. Ses pieds sont revêtus d'une chaussure  
 » dorée : de l'un , elle foule un globe de nua-  
 » ges ; de l'autre , elle renverse en souriant  
 » les deux colonnes d'Hercule , afin qu'on sa-  
 » che que les flots n'ont pu borner les forces  
 » espagnoles. Un groupe de génies accompa-  
 » gne la déesse. Les uns chantent l'étendue de

---

(\*) Petit ruisseau qui passe à Madrid.

» ses vastes domaines, ses richesses & son pou-  
» voir : d'autres y applaudissent au son belli-  
» queux des trompettes. Ceux-ci font brûler  
» en son honneur des gommes odoriférantes ;  
» ceux-là portent fièrement devant elle les at-  
» tributs de la royauté .... Mais bientôt à  
» leurs jeux bruyans a succédé le silence le  
» plus profond. Les pasteurs de Mantoue sus-  
» pendent leurs luttes poétiques : le fleuve  
» s'arrête, Zéphire n'ose plus répandre sur les  
» fleurs son souffle bienfaisant, & Phébus lui-  
» même, mollement penché sur ses coursiers  
» qu'il retient, prolonge les limites du jour.  
» La déesse ouvrant alors *une bouche de rose* : ---  
» Fortuné mortel, les destins veulent que je  
» sois ton guide, & qu'au nom de l'Espagne,  
» nous élevions ensemble le trophée qu'a mé-  
» rité le plus grand de ses héros : ce guerrier  
» est Fernand Cortès, & je suis l'Améri-  
» que. »

Alors la déesse arrache un tableau du temple de mémoire, montre au poète l'action de Cortès peinte en traits immortels, & répète elle-même le discours que ce héros prononça à ses braves compagnons, avant que de détruire la flotte qui les avoit menés au Mexique.

Il nous semble qu'on ne présente guere à nos académies de pieces dont le plan soit aussi hardi, aussi poétique, & qui paroissent autant que celle-ci le fruit d'une inspiration presque divine. Si l'Espagne nourrit dans son sein beaucoup de pareils poètes, nous croyons qu'elle pourra bientôt le disputer aux nations qui se

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sont le plus distinguées en ce genre parmi les anciens & les modernes.

La traduction mérite aussi des éloges. Elle a du nombre & de l'harmonie. Nous en sommes redevables à un jeune homme versé dans la connoissance de la plupart des langues de l'Europe.

( *Journal de Paris.* )

---

*LOUIS XIV, ou la guerre de 1701 : poëme en quinze chants ; par M. DE VIXOUZE, lieutenant particulier au bailliage d'Aurillac, & subdélégué. A la Haye, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques; Louis Cellot, rue Dauphine; Mérigot le jeune, quai des Augustins. In-8vo. de 268 pages, avec une gravure. ( Prix broché 3 livres. )*

**C**Et ouvrage est dédié à la nation, & nos annales en ont fourni le sujet. C'est cette guerre de la succession d'Espagne, dans laquelle toute l'Europe parut armée contre Louis XIV, époque célèbre des humiliations de ce monarque, & des désastres de la France. Ce sujet est-il heureusement choisi ? Lorsque le pere de la poésie épique chantoit la guerre de Troie, il retraçoit aux yeux des Grecs des tableaux qui flattoient leur orgueil ; il les intéressoit à des récits

recits qui leur rappelloient les belles actions de leurs ancêtres ; Virgile , à l'exemple d'Homere, consacra son génie à la gloire de ses concitoyens ; il n'imagina point de célébrer dans ses vers les exploits d'Annibal ; il peut paroître étrange que M. de Vixouze releve les trophées d'Eugene & de Marlborough , & réveille les souvenirs de Malplaquet , d'Hochstet & de Ramillies , non moins funestes aux François & non moins odieux que ne le furent aux Romains les journées de Trébie , de Cannes & de Trasimene. Cependant le dessein de l'auteur est louable ; son objet philosophique a été de peindre les funestes effets de l'ambition , de représenter les malheurs attachés au féroce amour de la guerre , de l'extirper du cœur des hommes & sur-tout des souverains. Entraîné vers ce but moral , il a dédaigné de flatter notre vanité , & cependant , non moins citoyen que philosophe , il s'est occupé , en peignant les revers de Louis XIV & les calamités de l'état , à nous tracer des leçons de magnanimité & de vertu , & les caracteres de la plupart des grands hommes qui ont illustré le dernier siecle & le commencement du siecle où nous vivons , de sorte que l'histoire des malheurs de la France devient encore un monument consacré à sa véritable gloire. On peut faire à M. de Vixouze des critiques plus sérieuses ; son ouvrage est plein de maximes sages , de sentimens généreux , de mouvemens nobles , & , comme nous l'avons dit , de grands caracteres ; mais il n'y faut point chercher le

grand pathétique, ni l'unité de dessein dans le tissu de la fable, ni les grandes images dans les divers tableaux dont elle est ornée. L'intérêt est foible; on est peu attaché par le sujet, qui appartient plus à l'histoire qu'à la poésie, & dont l'ordre est suivi avec une froide méthode; ni par le plan, qui n'a point de netteté, de simplicité, ni de proportion; ni par le style, qui manque presque toujours d'énergie & souvent de propriété. Les situations sont mal préparées, froides, invraisemblables, parce que la fiction sort de l'ordre général des choses, & que la nature commune & la nature extraordinaire se trouvent bizarrement rapprochées. Les anciens faisoient intervenir les dieux dans l'épopée, les modernes y ont fait intervenir les esprits célestes, ou ils ont personifié les passions; M. de Vixouze, à la place de ce merveilleux qui est l'ame du poème, a eu recours à un merveilleux philosophique, & du seul genre, selon lui, qu'un siècle éclairé puisse admettre; il l'a pris dans l'idée d'un être auteur du mal, conformément au système des deux principes, qui a régné chez presque tous les peuples de l'univers, mais qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos opinions. C'est une faute, puisque le poète doit trouver les esprits préparés par la vraisemblance à croire ses fictions, & que cette vraisemblance n'est que leur conformité avec la nature ou avec les idées reçues. Il y a un vrai, même dans la fiction. Nous n'entrerons point dans tous les détails des qualités que les mai-



tres de l'art exigent dans une action épique ; nous observerons seulement que si dans le premier chant , où Louis dit , *l'Europe est à mes pieds* , on trouve la dignité du personnage , on n'y trouve pas la grandeur & l'importance qui constituent l'action héroïque , puisqu'il ne s'agit pas de la chute d'un empire , comme dans Homère , ou de sa fondation , comme dans Virgile. Il est question dans le poëme de M. de Vixouze de mettre la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe , & le sceptre d'Angleterre dans les mains de Stuart ; ce qui rend double une action qui doit être simple ; c'est ainsi que Lucain entasse dans sa *Pharsale* plusieurs événemens. Outre ce défaut d'unité , sa durée nous paroît un peu longue : les critiques , d'après les exemples de l'*Iliade* , de l'*Odyssée* & de l'*Énéide* , ont pensé que cette durée ne devoit pas s'étendre au-delà d'une année , depuis le moment où le poëte commence sa narration , & elle embrasse dix ans dans le poëme de M. de Vixouze , qui s'est asservi à la marche des événemens , & ne jette dans ses récits que des faits épisodiques , racontés confusément par des personnages oisifs & froids qui souvent ne contribuent qu'à interrompre l'action principale , & qu'à noyer la scène dans une multitude d'incidens sans intérêt , & d'aventures languissantes. Mais il est tems de faire connoître le plan & la division du poëme ; nous aurons l'occasion de citer quelques-uns des beaux vers qui s'y trouvent en assez grand nombre. Il commence par une invocation à la philosophie.

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La tendre humanité parlera par ma voix ;  
Puisse son cri monter jusqu'au trône des rois !

Charles II , roi d'Espagne , nommé par son testament , pour son successeur au trône , Philippe , petit-fils de Louis XIV ; mais Léopold réclame pour son fils les droits que le sang lui donne au trône Espagnol ; le poète alors représente Dieu résolu d'abaisser la puissance d'un roi superbe qui avoit abusé de la victoire ;

Il punit les sujets des fautes de leur roi.

Il soumet la France à l'empire de ce génie puissant que l'Egypte invoquoit sous le nom de Typhon , & qui seul est l'origine du mal physique & moral.

Fier rival de Dieu même , il combat sa bonté.

Le monstre va trouver la Guerre & l'Ambition , qui sont personnifiées ; tous trois réunis pour ravager la terre se placent sur les sommets des Alpes , d'où ils découvrent l'Europe , pour épier le moment favorable à leurs projets. Léopold cependant anime par ses députés la haine de tous les rois contre Louis , il envoie Valfstein en France pour pénétrer les projets de Versailles , tandis qu'il députe Eugene en Hollande , chez

Ce peuple dont les mœurs secondent le courage ( 1 ),

---

(\*) Ce vers peindroit bien mieux les Suisses que les Hollandois.

Qui déteste les rois autant que l'esclavage.

Valstein a vu Chamillard & sa foiblesse ; il élude la paix & rejoint Eugene ; leurs discours dans l'assemblée des états ; celui de Valstein est écrit avec assez de force & d'éloquence , & la harangue d'Eugene est inutile , puisqu'il ne fait que demander ce qu'on a déjà accordé à son collègue. Les Hollandois envoient des députés en Angleterre ; Eugene les suit. Portrait de Guillaume I. affoibli par la vieillesse & gagné par Poignac :

Ce rival de Louis sentoît mourir sa haine.

Typhon saisit ce moment pour forcer l'Angleterre à se déclarer contre la France ; il s'élève dans les airs & s'abat sur les murs d'Albion. Ce premier chant se passe en dépurations & finit par un morceau en vers libres sur la liberté que Dieu laisse à ce génie malfaisant :

Seule source du bien , peut-il vouloir le mal ?

Morceau déplacé , puisque l'auteur dit que l'homme est près de penser que Dieu lui-même fait céder sa bonté à sa colere ,

Ou qu'un être caché , nuisible , malfaisant ,  
Fait subir sous ses loix son funeste ascendant ;

ce qui détruit l'effet de la fiction des deux prin-

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cipes, en faisant sentir que l'auteur, qui veut la persuader, n'en est pas persuadé lui-même. Le poëte doit prendre garde sur-tout de ne pas s'écarter de la route qu'il s'est frayée; il faut qu'il paroisse croire ce qu'il invente, & qu'il soit le hardi témoin de ses mensonges. Nous observerons que ce changement de mesure dans les vers, que le poëte a adopté à la fin & au commencement de chaque chant, & souvent même dans le milieu, à dessein de répandre dans son poëme une variété desirable, demanderoit, pour être approuvé, une profonde connoissance de l'harmonie : au reste, il avertit qu'il mettra tout l'ouvrage dans la forme des vers alexandrins; nous sommes persuadés cependant que cette innovation pourroit être heureuse; mais il n'appartient qu'à un grand poëte d'en donner l'exemple avec le modele.

CHANT II. Le monstre a vu les sentimens pacifiques de Guillaume; il inspire aux Anglois de rejeter la paix; de-là il se transporte au temple de la Fatalité, & lui demande d'ouvrir à ses yeux le livre des arrêts du sort.

De l'un à l'autre pôle, & des bornes du monde,  
S'élève un temple obscur, dont l'enceinte profonde  
Est celle de la terre & des cieux & des mers;  
Son étendue immense embrasse l'univers;  
Un mur mystérieux, un rempart invisible  
*Aux profanes humains le rend inaccessible.*

Ceci paroît inintelligible : où sont donc placés les *profanes humains*, s'ils ne sont pas dans ce temple, qui est par-tout ?

C'est là que le présent, le passé, l'avenir,  
 L'un à l'autre enchaînés, viennent se réunir;  
 Une déesse aveugle à ce temple préside;  
 La fortune la suit & jamais ne la guide;  
 Son nom chez les mortels est la Fatalité.

Une voix annonce dans les airs les plus  
 grands malheurs pour la France; mais l'ange  
 protecteur de cet empire veut le sauver; il va  
 trouver Louis, qui hésite s'il embrassera la cause  
 de Stuart, après la mort de Guillaume, & s'il  
 doit combattre Anne. L'ange prend les traits  
 de la patrie éplorée; Louis la console & re-  
 pousse ses noirs pressentimens; l'ange s'envole,  
 il se rend chez Maintenon, & lui annonce qu'il  
 veut couronner Stuart. Pourquoi l'ange de la  
 France veut-il la sauver, ou comment le peut-  
 il, si le génie du mal n'agit qu'en ministre de  
 la colere de Dieu? Cette malheureuse fiction  
 jette un embarras confus dans tout le poëme.  
 Voici le portrait que l'auteur trace de Main-  
 tenon, qu'il appelle reine,

Si l'on peut cependant appeler de ce nom  
 Celle qu'on vit sans faste & sans ambition,  
 Par les nœuds les plus saints associée au trône,  
 Loin d'affecter le rang que la faveur lui donne,  
 Fuir d'un frivole éclat le dangereux honneur,  
 Et d'un hymen secret préférer la douceur.

C'est au lecteur à juger s'il reconnoît à ce  
 portrait le caractère de Mde. de Maintenon (\*).

---

\*) Il dira sans doute, que Mme. de Maintenon

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le poète ajoute ces vers qui ont plus de vérité, avec l'expression du sentiment :

Des courtisans oisifs la foule l'importune ;  
Et son ame , au-dessus d'une vaine fortune ,  
Solitaire au milieu des flots d'adorateurs ,  
Regrette ses beaux jours perdus dans la faveur (\*).

Louis lui peint ses tourmens secrets ; il y a de beaux vers dans son discours , tels que ceux-ci :

Hélas ! le sort des rois est de veiller sans cesse,  
Hélas ! un souverain ne goûte aucune paix ;  
Son sceptre le dévoue à ses derniers sujets...  
Toujours avec douleur il voit former des vœux  
Pour un regne nouveau qu'on se peint plus heureux.

Stuart , à l'instant , se présente & se jette aux pieds de Louis , qui le relève ; cette situation

---

n'avoit point de faste , mais beaucoup d'ambition : cette passion étoit en elle trop adroite pour être fastueuse.

(\*) Voyez ses lettres , & sur-tout celles qu'elle écrivoit au comte d'Aubigné , son frere ; elle ne cesse d'y répéter , pendant que toute la France paroît être à ses genoux : *Eh ! ne voyez-vous pas que je meurs d'ennui ? ... Je voudrois être morte.* On pourroit lui appliquer ce que Bossuet , dans son oraison funebre du chancelier le Tellier , dit du fameux cardinal de Retz : *Nous l'avons vu s'attirer une dignité qu'il voulut à la fin quitter , comme trop chèrement achetée , ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître... , & enfin comme peu capable de contenter ses desirs : tant il connut son erreur & le vuide des choses humaines.*

est héroïque. Le caractère du prince Anglois est ferme; celui de Louis est noble; il ne promet rien, son conseil va s'assembler; mais quelque parti qu'il prenne, ma cour, dit-il, fera votre asyle; c'est-là qu'est ce beau vers:

Je le jure aujourd'hui par votre malheur même.

**CHANT III.** Le poëte invoque la Politique: Il veut révéler ces intrigues secrètes qui préfidant au conseil des rois & à la fortune publique, ces mystères ténébreux qui sont la science de tromper & que l'injustice a rendus nécessaires à la foiblesse. C'est dans le sein des cours, dit-il, que s'allument ces feux qui dévorent les nations; tandis que d'utiles travaux occupent les citoyens dans leurs paisibles foyers, la guerre assemble tout-à-coup ses fleaux autour de leurs asyles; & la foudre qui tombe sur leurs têtes, part des trônes agités où les rois sont assis, environnés d'orages.

Fiers monarques, c'est vous qui forgez ces tempêtes.

Fidèle à son but moral, M. de Vixouze ne manque pas une occasion de faire le procès aux rois guerriers & conquérans. Il les attaque, les poursuit, les harcèle sans cesse; il les cite avec toute leur gloire & tous leurs crimes au tribunal de la raison & de l'humanité; il voudroit déraciner de tous les cœurs ces absurdes préjugés qui ont fait admirer le délire atroce de l'ambition; il s'attache sur-tout à peindre la folie & la fureur de cet esprit

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de conquêtes qui a fait les héros & les malheurs du genre humain. Tout dans son poëme ramene le lecteur à ces idées philosophiques , mais elles sont trop prodiguées dans les détails ; les mêmes tableaux reviennent s'offrir sans cesse avec les mêmes couleurs ; leur multitude nuit à leur effet , & l'on se lasse de suivre un auteur , qui paroît toujours tourner dans un cercle.

Louis assemble son conseil , expose les malheurs de Stuart & délibère s'il doit l'abandonner ou le défendre. Chamillard conseille le premier parti ; Vauban ouvre l'avis le plus noble , & c'est celui que le roi embrasse. Ce moment est imposant ; la scène a de l'intérêt & une grandeur digne de l'épopée.

On aime à voir le magnanime Vauban s'écrier :

Ah ! le premier devoir d'une âme généreuse  
Doit être de venger la vertu malheureuse.

Le reste de son discours détruit avec force les raisons opposées par Chamillard ; la haine antique de deux nations rivales , l'orgueil des Anglois , leur esprit d'indépendance , y sont parfaitement peints.

Venger les malheureux est le plus beau des droits,  
*Et la France en tout tems fut l'asyle des rois.*

Ce dernier vers est une imitation trop visible d'un beau vers de Zaire. On voit alors reparoître la *Fatalité* & *Typhon* , personna-



ges oiseux qui, sans rien faire, s'applaudissent d'avoir tout fait. C'est la *Fatalité*, dit l'auteur, qui forme la ligue fameuse des Anglois, de l'empereur, de la Hollande, de Gènes & de l'Espagne.

Leur vengeance est commune, ainsi que leurs affronts.

Mais le sort réservait pour rassurer la France, un homme qui réunit les talens d'un guerrier & d'un ambassadeur : c'est Villars,

Villars, fier ennemi des lâches courtisans ;  
C'est un nouvel Hector qui ne craint point d'Achille.

Vainement appuyé de Maintenon, éloigné par Chamillard, rappelé dans les dangers qui menacent l'état, il est choisi pour commander l'armée. Louis envoie son petit-fils dans ses nouveaux états, sous la conduite de Vendôme & de Berwick ; ses adieux sont touchans ; il s'exprime en pere & en roi dans un discours plein de nobles sentimens & de beaux vers. Nous n'en citerons qu'un petit nombre.

Heureux celui qui fait adorer sa puissance !  
Comme il vit sans soupçon, il marche sans défense ;  
Jamais de ses soldats le fastueux rempart,  
Dans le sein de la paix, n'envirogne son char.

Il est vrai que le faste de Louis XIV, sembleroit démentir ses conseils ; l'auteur paroît avoir prévu cette objection, en lui faisant dire :

Écoute ces leçons ; ta heureuse jeunesse

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Doit recueillir les fruits de ma longue vieillesse.

Cinq stances en rimes croisées terminent ce chant; c'est encore une déclamation contre la guerre & l'ambition des princes.

Le 4<sup>me</sup>. chant offre le tableau des premiers succès de Bervick à Almanza, d'Eugene dans l'Empire, de Vendôme & de Catinat en Italie. L'envie fait rappeler Villars, qu'on a envoyé dans les Cevennes. Chamillard lui destine pour successeur, Marfin & Villeroy, tous deux jaloux de sa gloire. D'assez beaux vers, tels que celui-ci :

Je veux chanter Louis & non pas le flatter,

mais noyés dans de froides & longues réflexions qui tuent le poète. Bataille d'Hochstet. Déclamation contre la guerre, en vers de différentes mesures.

CHANT V. Invocation à Bellone; le poète veut qu'elle lui inspire des sons *qui peignent ses fureurs*. Autre invocation à l'Humanité, pour apprendre aux hommes qu'ils sont freres. Suite de la description de la bataille d'Hochstet, qui avoit été interrompue par la fin du 4<sup>me</sup>. chant. Autre invocation à la Renommée. Nouvelle description du même combat. Autre description encore du même, après une déclamation contre l'ambition des princes; apostrophe aux soldats; réflexions sur la mort. Encore une longue déclamation sur la folie de la guerre, suivie d'une autre déclamation encore, mais

souvent de beaux vers, & même des morceaux entiers écrits avec chaleur.

CHANT VI. On recommence le combat ; que la nuit avoit suspendu. Victoire des Anglois. Beaux vers sur le Danube, qui engloutit une partie de l'armée française. Eugene court en Italie, Marlborough en France ; défaite de Villeroy à Ramillies. Maintenant annonce ces revers à Louis ; le poëte a conservé à ce monarque toute sa dignité dans son humiliation. Philippe est vaincu en Espagne ; Amédée joint la Savoie à la ligue, mort de Marfin. On rappelle Villars, qui repasse en Flandres. Nous citerons une imitation heureuse d'un morceau des *Géorgiques*.

O Flandres ! tes fillons, témoins de notre rage,  
S'engraissent par le sang, le meurtre & le carnage ;  
Les épis dans ton sein naissent ensanglantés ;  
Les murs de sang humain y sont tous cimentés,  
Et l'actif laboureur, en y creusant la terre,  
Trouve les ossemens déposés par la guerre.

Villars est battu à Malplaquet ; ce qui donne occasion à M. de Vixouze, de prendre un vers presque entier à Voltaire :

Quel chef est sans erreur ? Quel homme est sans foiblesse ?

Celui de Voltaire est connu de tout le monde. La comparaison qui suit, nous a paru belle ; l'auteur peint Villars affailli par une foule d'ennemis, mais toujours audacieux, & se frayant une route à travers mille morts.

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ainsi, quand l'aiglon, déchaîné dans les airs,  
Excite la tempête & soulève les mers,  
On a vu mille fois, levant sa tête altière,  
L'oiseau de Jupiter achever sa carrière,  
Et parmi les éclairs, environné de feux,  
Poursuivre au haut des airs son vol audacieux.

CHANT VII. Le début de ce chant est un morceau de philosophie absolument inutile, en vers de 10 syllabes; il ne sert qu'à couper le récit du combat que M. de Vixouze, prodigué de descriptions, continue ou plutôt recommence dans ce chant : nous retrouvons plusieurs traits heureusement empruntés de *la Henriade* (\*) dans la peinture d'un combat singulier de Villars & d'un inconnu :

Villars est plus ardent, plus fort, plus téméraire;  
Il veut joindre de près son vaillant adversaire.  
Celui-ci, moins bouillant & non moins courageux,  
Fait briller plus d'adresse en ce combat affreux.  
Les deux camps ennemis ressentent leurs atteintes;  
On les voit partager leur espoir & leurs craintes.  
Nous semblons triompher, quand Villars est vainqueur,  
Et l'Anglois jette un cri de rage & de douleur.  
Chacun des deux partis de la voix les anime;  
On porte jusqu'au ciel leur valeur magnanime.  
Il savent tour-à-tour s'élever, s'abaisser,  
Se craindre, s'éviter, s'atteindre & se presser.

Cet inconnu est l'homme au masque de fer,

---

(\*) Voyez dans le 10me. chant de ce poëme le duel de Turenne & de d'Aumale.

le duc de Vermandois, fils de la Valliere. On ne s'attend pas à cette aventure romanesque, qui ne peut inspirer qu'un intérêt de curiosité, & qui ne le satisfait pas. Il fait lui-même le récit de son histoire fabuleuse à Ofilde, guerriere angloise, déjà éprise pour lui d'un amour secret, même avant de le connoître; elle apprend qu'en venant combattre sous Eugene, il a voulu se venger des traitemens rigoureux que l'altiere Montefpan lui a fait essuyer; Ofilde plaint ses malheurs, admire son courage, & sent redoubler le tendre intérêt que ce jeune héros lui a inspiré; mais elle est malheureuse elle-même & réduite à se taire, parce que les récits du prince lui ont appris qu'elle a une rivale aimée. Il ne faut pas d'autre critique de cet inutile épisode. La défaite de Villars répand la consternation dans le royaume, toute la France éclate en murmures contre l'orgueil de Louis, on oublie ces tems d'ivresse où il étoit l'idole de la nation, l'on oublie ses vertus, ses travaux & le long cours de ses prospérités, on ne voit que ses malheurs. *Réflexions philosophiques sur l'éclat trompeur des succès, & sur l'injustice des jugemens des hommes.*

C'étoit dans nos succès qu'il nous falloit gémir.

CHANT VIII. Invocation au bonheur.

Le pauvre quelquefois te loge en sa chaumière;  
Rarement tu parois dans le palais des rois,  
Mais jamais tu n'entres au temple de la guerre.

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le poëte peint pour la millieme fois les malheurs qu'elle traîne à sa suite , mais c'est un beau vers que celui-ci :

Le souverain triomphe , & les peuples gémissent.

Il faut encore louer M. de Vixouze d'avoir toujours peint avec noblesse le caractère de Louis. Il le représente après la défaite de Villars aussi grand & aussi magnanime qu'il le fut en effet ; on le voit plus ferme au milieu des revers former le projet d'aller porter la guerre au sein de Londres même & de rétablir Stuart sur son trône.

Tel jadis Annibal se couvrit de lauriers ,  
En cherchant les Romains jusques dans leurs foyers.  
Son aspect présentoit à ce peuple né libre  
Carthage menaçante avançant vers le Tibre.

Débarquement en Ecoffe. Une tempête affreuse engloutit la flotte. Mort de Léopold , Joseph lui succede.

Léopold commença ces funestes débats ;  
Il meurt sans voir le sort qu'auront ces grands combats :  
Ainsi dans ses projets souvent l'homme succombe ;  
Nos yeux tendent au ciel , & nos pas vers la tombe.

Eugene attaque Lille ; Louis envoie son fils ,  
au secours de la Flandre ; Boufflers s'enferme  
dans la ville assiégée. Typhon reparoit ; il médite d'achever notre perte , & consulte encore  
*la Fatalité.*

Il s'élance aussi-tôt d'un vol précipité  
Vers ces mondes divers qu'un autre jour éclairé ,

Et dont l'immense poids semble presser la terre.  
C'est le monstre fatal, qui contre nos vaisseaux,  
Venoit d'armer la foudre & soulever les flots.  
Il s'éleve d'un vol hors de notre hémisphère;  
Et touchant d'une main à l'axe de la terre,  
Il dérange à son gré l'équilibre des cieux.  
L'univers ébranlé sent ce désordre affreux;  
Il fait du monde entier chanceler la machine;  
La nature gémit & craint pour sa ruine;  
Les fougueux aquilons fondent sur ces climats;  
Jamais on n'éprouva de plus rudes frimats.

La peinture de l'hiver de 1709 suit cette fiction, dont le merveilleux poussé jusqu'à une exagération gigantesque ne seroit pourtant pas sans effet, si la vigueur du style répondoit à l'audace de l'idée. Nous n'en remarquerons point les négligences, & nous aimons mieux louer le morceau sur la mort du dauphin, l'élève de Fénelon, beau morceau de poésie, de sentiment & de philosophie. Aimable Fénelon, dis le poète, c'est toi qui formas son enfance :

Tu prodiguois pour lui ces leçons si sublimes,  
Du bonheur des humains immortelles maximes.  
L'austère vérité lui parloit par ta voix.  
Les rois, lui disois-tu, sont les sujets des loix.  
Esclave de l'état, mais sous un titre auguste,  
Le plus puissant de tous doit être le plus juste.  
Bannissez loin de vous les vils adulateurs;  
Seroit-il des tyrans s'il n'étoit des flatteurs?  
La tendre humanité, la tendre bienfaisance,  
Doivent des souverains tempérer la puissance.  
Les cris d'un peuple heureux font l'éloge des rois.  
Que de vils favoris, que de viles maîtresses  
N'envahissent jamais vos coupables largesses.

Louis est frappé par ce coup imprévu ; sa constance succombe ; ses pertes domestiques lui rendent encore plus douloureux le sentiment des malheurs publics. Cependant Lille assiégée est en proie aux horreurs de la famine & de la peste , & la description de ces deux terribles fléaux achève ce huitième chant.

CHANT IX. Louis, le plus malheureux des rois & le plus malheureux des pères, voit sa postérité descendre au tombeau & la France pencher vers sa ruine. Le chagrin le dévore, & des larmes coulent de ses yeux. Des nouvelles accablantes viennent encore lui déchirer le cœur : il apprend en même-tems & la prise de Lille & la mort de ce fils de la Vallière, si tendrement aimé, qui périt dans un combat singulier.

CHANT X. Le poète conduit Villars en Angleterre, d'où ce héros, après l'exil de Marlborough & l'alliance de la reine Anne avec Louis, passe en Italie pour ménager la paix. L'Italie moderne offre une riche matière aux descriptions de M. de Vixouze en contraste avec les tableaux de l'Italie ancienne. M. de Vixouze s'est fait une gloire d'imiter dans ces morceaux l'auteur de la *Henriade* ; il suit son héros à Naples & décrit le Vésuve ; le voyage de Villars à Byzance amène encore la description de la Grèce, où il nous montre Athènes ignorante & Sparte asservie ; de-là l'auteur contemple la famille des arts errante sur ce globe changeant, & prédit qu'un jour on les verra bannis de nos climats fleurir au sein de l'Amérique.



Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.

M. de Voltaire l'avoit dit, & M. de Vixouze le répète. En général notre auteur n'est pas assez en garde contre ses réminiscences, & ses vers offrent une foule d'hémistiches empruntés de nos meilleurs poètes. Celui-ci est tiré tout entier de la tragédie de *Mahomet*. A l'égard de cet amas de descriptions dont ce chant est surchargé, elles nous ont paru aussi riches & aussi élégantes qu'elles nous semblent déplacées dans un moment où l'intérêt du poème est à son comble, & où le lecteur ému & entraîné souffre impatiemment qu'on ralentisse sa marche & qu'on cesse de l'émouvoir.

CHANT XI. Louis se résout à demander la paix ; mais ses ennemis orgueilleux exigent qu'il s'arme contre son propre fils pour le détrôner (\*), & Eugene menace de s'avancer vers Paris. L'indignation réveille le courage des François, & Louis répond avec une noble fermeté :

---

(\*) Le marquis de Torcy rapporte dans ses excellens *mémoires* les termes de cette odieuse proposition : les alliés déclarent que leur volonté est que le roi de France se charge, ou de persuader au roi d'Espagne, ou de le contraindre lui seul & par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie ; qu'on accorde à la France une trêve de deux mois pour cette opération, & qu'après l'expiration de ce terme, on lui fera la guerre, si elle n'a pas réussi dans son entreprise.

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La paix qu'on veut me vendre est indigne de moi ;  
Je la voulois en pere , & la refuse en roi.

Un généreux enthousiasme faisisit tous les citoyens ; ils offrent tous au monarque leurs richesses & leur sang ;

Le trône est un autel chargé de leurs trésors.

Rien de plus beau que ce moment : jamais on ne vit mieux ce que peut l'honneur sur les François , & jamais Louis ne fut plus grand. C'est à cette époque que l'auteur place l'arrivée du Czar Pierre en France.

Il part sur un vaisseau , l'ouvrage de ses mains ;  
Pour apprendre à régner , il quitte son Royaume ;  
Du rang de souverain , il monte à celui d'homme.

Ce prince veut être l'arbitre de la paix , & une entrevue est proposée entre Eugene & Villars.

CHANT XII. Ce chant entièrement épisodique , est consacré aux arts ; ainsi l'invocation à Minerve , par où il débute , est bien placée. Pierre admire Versailles, les jardins tracés par le Notre , les chefs-d'œuvre du Poussin , de Mignard & de le Brun. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer quelques-uns des vers heureux dont ce chant est rempli.

Ici la toile vit , là le marbre respire (\*)

---

(\*) M. de Voltaire a dit dans le 6e. chant de la *Henriade* :

La toile est animée , & le marbre respire.

Sous les traits d'Aglæé , de Daphné , de Philire ;  
Li paroît un Bacchus , de ceps environné ,  
Entouré de festons , de pampres couronné ;  
Sous les traits d'Adonis que le marbre a de grace !  
Sous l'aspect d'un vainqueur que le marbre a d'audace !  
*Etonnant* dans Persée , & nerveux dans Milon ,  
Il change avec Prothée & de forme & de nom ...  
Plus loin Narcisse en pleurs , dans ses tendres soupirs ,  
Donne au marbre amolli de l'ame & des desirs.  
Ici l'enfant malin a l'air de nous sourire ;  
Mais sa malignité sous le marbre transpire.

Le czar quitte Versailles & visite Paris ; le Louvre , les académies des sciences & des arts , nos superbes manufactures , nos bibliothèques , nos spectacles , &c. , intéressent tour-à-tour sa curiosité , & sont pour M. de Vixouze autant de sujets de descriptions qui font de ce chant une galerie de tableaux attachans. Le morceau des invalides est plein de beautés mâles & touchantes , & la plupart des autres offrent des détails précieux par la grace & l'élégance. C'est l'histoire de nos arts qui passe en revue devant nos yeux ; nous regrettons sur-tout de ne pouvoir citer un entretien sublime de Fénelon & du czar ; mais en détacher quelques vers , ce seroit en diminuer les beautés. Il faut pourtant en rendant justice à tout ce que ce chant offre d'agréable , convenir que le sujet du poëme y disparoît entièrement : ce n'est qu'aux derniers vers qu'on parle d'une entrevue concertée entre Eugene & Louis. Le poëte paroît avoir oublié qu'elle avoit d'abord été résolue entre ce même Eugene & Villars.

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

CHANT XIII. Louis , en présence d'Eugene , autrefois son sujet , paroît trop humilié. Cette entrevue est suivie de jeux dont Louis , avec assez peu de vraisemblance , ordonne lui-même la pompe ; il n'est pas naturel de songer à des fêtes au milieu du deuil & des larmes. Nous hasardons la même critique sur une chasse qui termine ces fêtes publiques ; au moins elle amène un épisode singulièrement intéressant ; c'est la rencontre que Louis fait dans un lieu retiré & solitaire , d'un sage vieillard qui , sans le connoître , lui donne de grandes leçons. Qu'il est beau le moment où le monarque attendri s'écrie en pleurant : Je suis ce roi qui par ses armes n'a que trop fait le malheur de son peuple , & j'emporte ces regrets au tombeau ! Ce vieillard est Pélisson.

CHANT XIV. Un nouvel incident vient rompre toutes les mesures prises pour ménager la paix. C'est Marlborough qui , du fond de sa retraite , conduit par sa haine , accourt vers les chefs ennemis , & ranime dans leurs cœurs l'ardeur des combats. Déjà Douai est investi , & le sort de la France paroît attaché au destin de ses murs ; Louis ordonne à Villars de voler à son secours & de combattre , résolu de s'enfévelir sous les ruines de la monarchie & de périr avec le nom François , si l'ennemi remporte la victoire. Mais cet effort magnanime épuise ses forces , les dangers de l'état s'offrent à son esprit , & l'infortune de son peuple achève d'accabler sa vieillesse ; il succombe & touche à ses derniers momens. Il adresse au ciel une

prière touchante qui perce le trône de l'Eternel. Un oracle retentit dans les cieux, & annonce qu'il vaincra avant de mourir, & que son fils héritera du sceptre de ses peres : un ange consolateur descend pour le conduire au temple du Destin, & la chaîne éternelle de la nature se découvre aux yeux du monarque mourant : il voit dans ce temple les sages de tous les tems, & les rois qui ont rendu leurs peuples heureux ; s'il est quelques guerriers parmi cette troupe choisie, ils ne doivent point cette faveur céleste à leurs brillans exploits ; ils ne la doivent qu'à leurs vertus : ce sont ces titres qui y ont placé Louis IX & Henri IV ; ce qui amène heureusement l'éloge de ces deux rois.

CHANT XV. La nature, après avoir révélé à Louis tout ce qui a précédé son regne, lui révèle les événemens qui suivront sa mort ; la régence du duc d'Orléans, le ministère du cardinal de Fleury, la bataille de Fontenoy, & tout ce qui a illustré le siècle de Louis XV : il voit d'autres grands hommes succéder aux grands hommes qui semblerent naître à sa voix ; l'illustre Rousseau, le mâle Crébillon, l'immortel citoyen de Geneve, que nous avons perdu, & Voltaire que nous pleurons encore, & Buffon dont le génie nous reste, & que leur perte doit nous rendre encore plus cher. Les noms de d'Aguesseau & de Montesquieu ne sont pas oubliés & ne pouvoient pas l'être ; mais le palais du destin se referme, & les deux camps rivaux demandent le combat. C'est

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cette célèbre bataille de Denain qui sauve la France ; alors le Très-Haut arrête le pouvoir du génie malfaisant qu'il avoit déchaîné : Philippe remonte sur le trône d'Espagne, & Louis XIV meurt.

Il s'écrie : O vous , rois , qui gouvernez la terre ,  
Gardez-vous d'imiter mon amour pour la guerre.

C'est le sujet de la belle estampe qui est à la tête du poëme , où ce roi est représenté dans son lit de mort , adressant au jeune dauphin des conseils que tant de rois ont oubliés pendant leur vie , & dont ils ne se sont souvenus que pour les répéter à leurs enfans.

Nous nous sommes bornés à faire connoître le plan & la marche de ce poëme , en indiquant seulement quelques-uns des défauts qui le déparent : les longueurs , les répétitions fréquentes , le ton de déclamation , un merveilleux étranger à nos mœurs & à nos opinions , les détails prodigués , l'abus sur-tout des maximes philosophiques , & beaucoup d'incorrection & de négligence dans le style , voilà ce qui ne peut échapper à la critique la moins sévère. L'entassement des faits jette de la confusion & de la langueur dans les premiers chants ; une foule de circonstances peu importantes retarde souvent la marche de l'action , qui s'expose lentement & manque généralement de rapidité ; les événemens ne sont pas toujours assez préparés , & ne concourent pas ensemble à un seul intérêt : il y a des chants épiques où cet intérêt ne se fait point sentir ;  
mais

mais ces défauts sont compensés par les beautés ; nous avons cité un grand nombre de vers heureux : rien de mieux imaginé que les épisodes du Czar & de Pélisson. Le caractère de Louis est plein de dignité & de noblesse : le siècle dernier & le siècle de Louis XV repassent sous nos yeux dans une foule de tableaux où tout ce que la France a d'illustre retrouve ses ancêtres & sa gloire. Enfin l'auteur a peint par-tout l'honneur, qui est le caractère de la nation, & des sentimens qui prouvent à la fois le citoyen vertueux, le philosophe sensible, l'homme digne de cultiver les lettres & fait pour les honorer.

( *Journal encyclopédique.* )



---

*RECHERCHES historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation Hollandoise : traduites du Hollandois de M. le baron ONNO SWIER DE HAREN, gouverneur de West-Stellingwerf, commissaire-général de l'infanterie Suisse de la république de Hollande, directeur de la société des sciences de Flessingue, &c. &c. A Londres, & se trouve à Paris, chez Couturier pere, aux galeries du Louvre, in-12. de 220 pages. 1779.*

**C**Et ouvrage est plus curieux & plus intéressant que le titre ne semble le promettre. Il est question de savoir si les Hollandois ont été les instigateurs de la persécution & de la proscription du christianisme au Japon ; & si, pour conserver leur commerce dans ce royaume, ils ont eux-mêmes abjuré ou défavoué la religion chrétienne. M. le baron de Haren, très-connu par ses talens & par les bons ouvrages qu'il a donnés dans sa langue, a voulu justifier ses concitoyens de cette imputation ; & il nous paroît l'avoir fait d'une manière très-satisfaisante ; mais les faits, les vues & les réflexions qu'il a semés dans cette discussion, rendent son ouvrage très-intéressant & digne de l'attention des meilleurs esprits.



Le hafard fit découvrir le Japon aux Portugais en 1542; le hafard y conduifit les Hollandois l'an 1600. Saint François-Xavier, ce courageux apôtre de la religion, s'y rendit en 1549, & y laiffa des miffionnaires de fon ordre, qui y firent en peu de tems un nombre prodigieux de profélytes. En 1566, il y avoit déjà un évêque du Japon, & au bout de quarante ans on y comptoit 1800 mille Japonois chrétiens.

Le fameux Tayco-Sama, qui en 1566 réuniftoit tout le Japon à fon empire, fut effrayé des progrès d'une religion fi oppofée à celle de fon pays, & fur-tout de l'influence que les miffionnaires de cette religion étrangere avoit prife fur l'efprit des peuples.

Par un édit, publié en 1587, il fit abattre toutes les croix & toutes les églifes des chrétiens, bannit du Japon tous les miffionnaires, & ordonna, fous peine de la mort ou de l'exil, à tous les Japonois Chrétiens d'abjurer le chriftianifme.

Les Jéfuites firent feffemblant d'obéir; les autres moines miffionnaires, moins adroits, continuèrent à catéchifer & à prêcher: il y en eut vingt-fix crucifiés pour avoir défobéi à la loi. Cette rigueur n'eut pas de fuite; le gouvernement fe relâcha fur l'exécution de la loi; mais un incident pofférieur vint ranimer fa vigilance. Le pilote d'un vaiffeau Efpagnol, arrivé au port d'Uzando, vanfoit un jour la puiffance de fon maître, & monfroît à un commiffaire de l'empereur, fur une mappemonde,

tous les pays qui obéissoient à Philippe II , tant en Amérique qu'en Europe ; les Japonois , surpris d'une domination si étendue , demandèrent de quels moyens on s'étoit servi pour former une monarchie si vaste ? » Rien n'est plus » aisé , répondit le Castillan : nos rois com- » mencent par envoyer dans les pays qu'ils » veulent conquérir , des religieux qui enga- » gent les peuples à embrasser notre religion ; » & quand ils ont fait des progrès considéra- » bles , on envoie des troupes qui se joignent » aux chrétiens , & n'ont pas beaucoup de peine » à venir à bout du reste. «

Ce propos ayant été rendu à l'Empereur , augmenta sa haine pour le christianisme & sa défiance des missionnaires ; cependant il ne poursuivit pas les Chrétiens avec sévérité , & ne fit punir de mort aucun converti pour cause de religion. Sa mort , arrivée en 1598 , fit cesser toutes les persécutions , & ranima le zèle des missionnaires.

Il ne laissoit qu'un fils mineur , nommé Fidé-Jori , âgé de six ans. Avant de mourir , il choisit Ongoschio , roi de Bandone , pour être régent de l'empire & tuteur du jeune prince ; mais il associa à Ongoschio un conseil de régence , composé de princes & de grands. Ongoschio , fort ambitieux , habile politique & grand général , s'empara de toute l'autorité : le conseil de régence voulut défendre ses droits ; il s'alluma une guerre civile très-sanglante ; les Chrétiens prirent parti pour le jeune roi ; Ongoschio fut victorieux ; regardant

dès-lors les Chrétiens comme des ennemis personnels & dangereux, il forma le dessein de les exterminer.

Tout cela se passoit avant que les Hollandois eussent pénétré au Japon; & les députés qu'ils y envoyèrent en 1609, fort occupés des intérêts de leur commerce, ne songerent point à se mêler des affaires de religion.

En 1638, les Chrétiens du royaume d'Orima, poussés à bout par les rigueurs qu'on exerçoit contr'eux, se révolterent. Ils s'assemblerent au nombre d'environ 40000 hommes. L'empereur fit marcher contr'eux une armée formidable, qui les resserra dans le fort de Ximabara, & les y assiégea. Les Hollandois, prévoyant l'issue de cette révolte, avoient fait partir tous leurs vaisseaux pour les Indes, à l'exception d'un seul. La cour de Jédo força le capitaine de ce vaisseau à se rendre devant Ximabara, & à tirer sur la forteresse. Les rebelles forcés à la fin, périrent les armes à la main, & dans les supplices. Ce fut-là le principe & l'époque de l'abolition du christianisme au Japon, & de la proscription de tous les étrangers; on fait que les Hollandois seuls y sont admis, mais à des conditions bien avilissantes.

» Depuis 1641, dit un écrivain éloquent  
 » & bien instruit, ils sont relégués dans l'île artificielle de Desima, élevée dans le  
 » port de Nangazaki, & qui communique  
 » par un pont à la ville. On désarme leurs  
 » vaisseaux à mesure qu'ils arrivent, & la  
 » poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, le

» gouvernail même sont portés à terre. Dans  
 » cette espece de prison , ils sont traités avec  
 » un mépris dont on n'a point d'idée , & ils ne  
 » peuvent avoir de communication qu'avec les  
 » commissaires chargés de régler le prix & la  
 » quantité de leurs marchandises. Il n'est pas  
 » possible que la patience avec laquelle ils  
 » souffrent ce traitement depuis plus d'un sie-  
 » cle , ne les ait avilis aux yeux de la nation  
 » qui en est le témoin (\*) «.

M. de Haren prouve que le christianisme n'étoit que le prétexte de la révolte d'Arima ; qu'elle fut excitée par des payfans vexés par leurs seigneurs , & mécontents du gouvernement , auxquels se joignirent des bandits & des vagabonds ; que le capitaine du vaisseau Hollandois n'avoit point le pouvoir de refuser le service qu'on lui demandoit , & que ce ne fut pas l'effort de son artillerie qui fit prendre les rebelles dans le fort de Ximara. Il justifie encore plus solidement ses compatriotes sur le reproche qu'on leur a fait d'avoir abjuré la religion chrétienne , & de s'être soumis à cracher & à marcher sur le crucifix pour conserver leur commerce. Il faut lire ces détails dans l'ouvrage même ; mais ce qu'il faut lire surtout , ce sont des réflexions très-philosophiques sur les rapports des mœurs & des institutions du Japonois , avec l'introduction du

---

(\*) *Histoire philosophique & politique des établissemens Européens dans les deux Indes* , T. 1 , p. 225.

christianisme , & sur la ressemblance de leur ancien gouvernement avec le système féodal , système qui n'étant point le produit d'une législation particuliere, comme l'ont cru plusieurs auteurs, mais celui de certaines circonstances générales, a dû se retrouver à-peu-près sous les mêmes formes par-tout où les mêmes circonstances se sont réunies.

Nous allons détacher du livre que nous annonçons, quelques réflexions propres à faire juger de l'esprit de l'auteur.

Après avoir fait voir que l'intérêt politique d'Ongoschio le forçoit à exterminer une religion, dont les sectateurs, attachés au légitime héritier du trône, étoient pour lui des ennemis irréconciliables & dangereux, il ajoute :  
» à cette cause générale d'une cruauté inouïe,  
» se joignit une raison particuliere, qui, d'un  
» côté, a rendu la constance & la fermeté  
» dans les tourmens aussi soutenues qu'admirables, & de l'autre, l'obstination & la barbare aussi terribles qu'incroyables.

» Nous avons déjà remarqué que le dogme  
» de la métempsychose étoit un des principaux  
» points de la religion des Japonois. Cette  
» doctrine, que Brama avoit enseignée dans  
» l'Inde, avoit été portée par Xaca en Orient,  
» & par Odin dans le Nord ; & personne  
» n'ignore que de tous les principes de la religion répandus parmi les hommes, il n'y  
» en a jamais eu aucun qui ait inspiré une  
» plus grande indifférence pour la mort, principalement dans des contrées où l'intempérie

» du climat accoutume les hommes , pour  
 » ainsi-dire , dès le berceau , à toutes les pei-  
 » nes & à toutes les fatigues de la vie «.

Les isles du Japon , entourées de toutes parts de mers orageuses , ont un climat rude & variable. Exposés pendant l'été à des chaleurs brûlantes , & à un froid excessif pendant l'hiver , environnés de volcans & sans cesse secoués par des tremblemens de terre ; inquiétés par le débordement continuel des rivières , & menacés par des infections périodiques de l'air , les habitans du Japon se familiarisent , pour ainsi-dire , en ouvrant les yeux , avec toutes les images de la mort : aussi le suicide y est-il beaucoup plus commun , pour la moindre cause , que chez tout autre peuple connu.

» La résignation des Chrétiens dans les tour-  
 » mens qu'on leur faisoit subir , parut un ou-  
 » trage au gouvernement d'un pays , où , par  
 » un convention tacite , mais générale , on re-  
 » garde la mort comme une chose de peu de  
 » conséquence. Pour empêcher cette préten-  
 » due foiblesse , on chercha à rendre la sépa-  
 » ration de l'ame d'avec le corps aussi doulou-  
 » reuse , & ( ce qui étoit plus sensible encore  
 » pour les Japonois ) , aussi honteuse qu'il étoit  
 » possible , par les tourmens les plus longs &  
 » les plus horribles , & par les plus abomina-  
 » bles prostitutions. Mais comme ces moyens  
 » ne suffirent pas encore , on promulgua enfin  
 » la loi qui défendoit aux Chrétiens de mou-  
 » rir martyrs «.

» Cela doit d'abord paroître un paradoxe ,

» mais n'est cependant pas moins vrai. Le  
» Chrétien qui refusoit d'apostasier , étoit ex-  
» posé à des tourmens qu'on augmentoit par  
» degrés , en présence de chirurgiens , qui  
» étoient chargés d'avertir lorsque le patient  
» pourroit succomber sous la douleur. Alors  
» on portoit cet infortuné dans un bon lit ,  
» où on lui donnoit tout ce qui pouvoit le  
» rappeler à la vie , en le soignant avec la  
» plus grande attention , & en l'exhortant sans  
» cesse avec ironie à ne point abrégér sa vie ,  
» s'il vouloit mourir martyr de la foi. Lors-  
» que les inspecteurs assuroient que le patient  
» se trouvoit en état de souffrir de nouveaux  
» tourmens , les bourreaux recommençoient  
» leurs cruautés «.

Il seroit étonnant qu'après une si cruelle persécution il fût resté un Chrétien au Japon ; c'est cependant ce qui est arrivé. Telle est la nature de l'esprit humain qu'il se révolte contre la violence , & s'attache avec plus de force à la liberté qu'on veut lui ravir. Rien n'effraie les hommes en qui cet esprit naturel d'indépendance est exalté par un sentiment religieux.

Une preuve que le christianisme n'a jamais été éteint au Japon , est tirée d'un mémoire curieux remis en 1717 , par le médecin Chinois Tchín-Mao à l'empereur Cam-Hi. Les Européens , y est-il dit , se servoient de la religion pour corrompre le cœur des Japonais ; ils en attirèrent un grand nombre dans leur parti , & attaquèrent ensuite l'empire au dehors

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& au-dedans , & peu s'en fallut qu'ils ne s'en rendissent maîtres ; mais ayant été repoussés , ils se retirèrent. Ils ont encore des vues sur le Japon , & ne désespèrent pas de le soumettre. C'est ce même mémoire qui , sous le regne de Yong-Tching , fils & successeur de Cam-Hi , a fait proscrire les Jésuites & le christianisme de toute la Chine , à l'exception de Pékin.

L'auteur croit appercevoir beaucoup de rapports entre la politique des anciens empereurs Romains & celle des souverains du Japon. Ces derniers ont imaginé les moyens les plus singuliers pour ruiner les seigneurs Japonois. On leur a persuadé que c'est une faveur singulière que de recevoir l'empereur à leur table. Ces seigneurs sont avertis un an auparavant , & ce tems est nécessaire pour faire les apprêts de la fête : » car outre qu'il faut songer à se pro-  
 » curer tout ce que la nature & l'art peuvent  
 » produire de plus précieux & de plus rare ,  
 » une maison qui a été habitée & des meubles  
 » qui ont déjà servi ne sont pas dignes de re-  
 » cevoir sa majesté impériale. On demolit aussi-  
 » tôt le château ou le palais de celui qui doit  
 » donner à dîner à cet illustre convive , pour  
 » le rebâtir & le meubler de nouveau avec  
 » la plus grande magnificence. En 1702 , le  
 » Seigneur de Canga devoit avoir le bonheur  
 » de recevoir sa majesté impériale avec toute  
 » sa cour , & douze mille hommes étoient uni-  
 » quement occupés tous les jours à bâtir le  
 » palais destiné pour cette réception.... Il est fa-  
 » cile de s'appercevoir que les seigneurs du Ja-



» pon ne demeurent opulens qu'autant que sa  
 » majesté impériale le trouve bon. «

Nous avons dit plus haut que le suicide est beaucoup plus commun chez les Japonois que chez tout autre peuple connu. « Lorsque les seigneurs » font bâtir des palais ou des châteaux , il » s'élève souvent parmi leurs domestiques des » contestations pour obtenir la préférence de » se faire enterrer tout vifs sous les fondemens ; » ce qu'on croit devoir beaucoup contribuer » au bonheur du maître qui doit habiter le » bâtiment. Il est encore d'usage à la mort d'un » prince , que dix ou vingt des principaux officiers s'ouvrent le ventre en public , pour » donner une preuve de leur fidele attachement à leur bienfaiteur. «

Toutes ces recherches se font lire avec intérêt , & il nous semble qu'on ne peut que rendre justice à la profondeur & à la sagacité des observations de M. le baron de Haren.

( *Mercur de France ; journal de Paris.* )



*TRAITÉ des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche & des parties qui y correspondent , suivi de notes , d'observations & de consultations intéressantes , tant anciennes que modernes ; par M. JOURDAIN , dentiste reçu au college de chirurgie. A Paris , chez Valleyre l'aîné , imprimeur-libraire , rue de la Vieille-bouclerie , 1778. 2 vol. in-8vo. d'environ 700 pages chacun. Prix 10 liv. broché , avec figures.*

L'Art du Dentiste avoit paru borné jusqu'à présent à l'extraction des dents , à la façon de les nettoyer , de les redresser , d'en mettre d'artificielles , &c. Mais ces différentes opérations ayant été comprises dans la chirurgie en général , on en a formé une branche particulière qu'on a cru devoir confier , après un examen scrupuleux , à quelques personnes qui s'y sont spécialement attachées , ce qui a donné naissance à différens traités qui ont paru sur cette matiere.

M. Jourdain avoit d'abord suivi la route de ses confreres. Ses traités d'odontalgie , des dépôts des sinus maxillaires , des caries & des fractures de l'une & de l'autre mâchoire , &c. enfin , ses essais sur la formation des dents comparée avec celle des os , en font la preuve. Mais après s'être long-tems exercé sur ce qu'on

peut nommer la mécanique de l'art du dentiste, cet auteur l'a envisagé sous son vrai point de vue chirurgical. Ses premiers idées à cet égard sont développées (\*) dans des mémoires particuliers sur les fistules, les ulcères, les caries du palais, sur les traitemens les plus convenables pour les abcès & fistules qui avoisinent la base de la mâchoire inférieure ; enfin plusieurs autres observations, données en différens tems, & qui ont pour objet les maux de la bouche & de ses dépendances, confirment que M. Jourdain s'occupoit depuis long-tems des maladies chirurgicales de cette partie, & des opérations qui y sont les plus convenables.

Ce travail, ainsi dispersé & restreint dans les bornes, que prescrivent de simples mémoires, ne pouvoit pas former un corps de doctrine complet sur cette partie de l'art de guérir, qu'on sembloit avoir presque abandonnée, puisqu'aucun auteur n'avoit rien fait de suivi sur cette matière, jusqu'à ce jour. M. Jourdain a senti l'inconvénient de cette espèce de disette ; & c'est pour y remédier qu'il s'est déterminé à composer son traité des maladies & des opérations vraiment chirurgicales de la bouche & des parties qui y correspondent, &c. Le titre seul de l'ouvrage annonce que l'auteur a abandonné tout le manuel grossier de son art. L'extraction même des dents ne lui a pas paru assez chirurgicale ; &

---

(\*) Voy. *Journal de médecine*, tome XIV, XXI, XXXII, XXXVII.

d'ailleurs les autres auteurs s'en sont tellement occupés, qu'il n'a pas cru devoir en parler dans ce dernier ouvrage.

Le traité des maladies dont il s'agit, est un exposé très-étendu des différens maux qui attaquent l'intérieur & l'extérieur, de la bouche, la langue, les sinus maxillaires, &c. & qui exigent les secours de la chirurgie. Pour jeter plus de jour & moins de confusion sur cette partie de l'art de guérir, M. Jourdain a divisé son ouvrage en deux parties qui forment 2 vol. in-8vo. La première a pour objet les maladies des sinus maxillaires en général, c'est-à-dire, les différens abcès, fistules, ulcères, caries, carcinomes, exostoses, &c. auxquels ces cavités peuvent être exposées. Il rappelle dans cette partie l'époque à laquelle la chirurgie en général a paru vouloir s'occuper de ces maladies, les mémoires qui ont paru à ce sujet, & les différens moyens que l'on a proposés pour les traiter. Sur ces objets divers il fait part, tant des réflexions & observations des anciens & des modernes, que de ce que lui a fourni sa propre expérience. Ce plan est le même partout, soit qu'il traite des maladies du palais, de celles de son voile, de la luette, des amygdales, &c. M. Jourdain a cru aussi devoir parler des maladies de l'œil & de celles du nez, qui par leur connexion avec les premières parties peuvent étendre leurs effets jusques sur les sinus, la voûte du palais, &c.

Dans la seconde partie, M. Jourdain s'occupe d'abord du parallèle que l'on doit faire

des maladies de la mâchoire supérieure avec celle de l'inférieure, relativement à la position de ces parties, & de celles qui les avoisinent. Les caries, les abcès & autres tumeurs en général occupent les premiers chapitres. L'auteur parle ensuite des fistules, des ulcères, des caries, des carcinômes & des exostoses de cette mâchoire. Les maladies des gencives, celles des alvéoles, quelles qu'en soient les causes, les maladies des levres, celles des joues, de la langue, du filet, des ranines, des conduits salivaires, sont autant d'objets que l'auteur a traités dans des chapitres & des sections particulières.

Chacune de ces maladies est exposée d'après un point de doctrine que l'auteur établit d'abord, & qu'il confirme ensuite par des observations particulières & des opérations, pour lesquelles il a été souvent obligé, suivant les circonstances, d'imaginer ou de corriger des instrumens, dont il donne la description, ainsi que la manière de s'en servir.

Enfin, pour mieux remplir son objet, M. Jourdain a cru devoir rendre compte de plusieurs consultations intéressantes relatives aux objets qu'il a entrepris de traiter, & faire revivre quelques dissertations utiles que le laps du tems paroissoit avoir ensevelies dans l'oubli.

Le public doit savoir gré à cet auteur d'avoir enrichi l'art de guérir d'un ouvrage qui manquoit à la chirurgie. Plusieurs années d'étude & d'observations faites sous les meilleurs maîtres & dans l'hôpital le plus célèbre de la

capitale, l'avoient d'abord mis à portée d'acquérir beaucoup de connoissances & les meilleurs principes sur la chirurgie en général ; une étude particuliere & suivie des maladies de la bouche, beaucoup de talens, de la dextérité & une pratique de plusieurs années ne pouvoient manquer d'en faire un artiste très-distingué dans sa classe. Il seroit même à souhaiter qu'en médecine comme en chirurgie, à raison de la trop grande étendue des connoissances que chaque partie exige, chacun en embrassât une & s'y adonnât spécialement. Les principes que l'on cherche à établir en général étant toujours trop vagues, sujets à une infinité de restrictions & d'exceptions, lorsqu'il s'agit de les appliquer à des organes particuliers ; il est toujours avantageux & souvent nécessaire de voir réuni en un seul point tout ce qui est relatif à leurs maladies. Cela est si important, que l'expérience prouve que les traités particuliers sont en général les meilleurs ouvrages & les plus utiles qu'on ait en médecine & en chirurgie.

L'ouvrage de M. Jourdain est écrit avec ordre, avec clarté, & même avec autant de précision que cette matiere pouvoit le permettre. On a reproché à l'auteur un peu de prolixité dans ses observations, qui d'ailleurs sont très-bonnes, & qu'il a recueillies d'après sa propre expérience ; mais on sent que l'auteur auroit manqué son but s'il eût trop abrégé certains détails, certains exemples qui deviendroient inutiles s'ils n'étoient scrupuleusement développés. Nous croyons que ce nouvel ouvrage de M.

Jourdain doit mettre le sceau à la célébrité qu'il s'est déjà acquise par ses savantes opérations & par ses autres écrits.

(*Gazette de santé; mercure de France; gazette universelle de littérature.*)

---

*ELOGE de M. le maréchal DÜ MUY, qui a remporté le prix, au jugement de l'académie de Marseille, le 25 août 1778, par M. LE TOURNEUR. Brochure in-8vo. de 59 pages. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, & chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins. 1778.*

**S**I les éloges publics n'étoient consacrés qu'à l'amusement; on pourroit présenter à l'émulation des candidats académiques, les panégyriques de ces hommes celebres, dont les qualités plus brillantes que solides, dont les actions plus éclatantes qu'utiles, peuvent cependant enflammer l'imagination des jeunes orateurs, mais si le but des éloges est, comme on n'en peut douter, d'offrir des modeles à la vertu plus encore qu'à l'éloquence, il semble qu'une société de vrais sages ne devroit jamais décerner ce tribut de louanges qu'à des hommes que la vertu réclame, & sur lesquels la religion n'a point à gémir. C'est le principe qui a dirigé sans doute l'académie de Marseille dans le choix du modele qu'elle vouloit présenter à

l'admiration publique ; ce choix lui fait honneur & méritoit assurément l'encens délicat que l'orateur , dans son exorde , fait brûler à sa gloire.

Après avoir tracé le portrait du vrai sage , M. le Tourneur ajoute : » tel fut l'homme vertueux & rare dont vous voulez honorer la mémoire , homme juste & éclairé qui savez l'apprécier ! ce choix vous honore vous-mêmes ; il prouve que vous n'avez point dégénéré de vos ancêtres , que vous n'êtes point déchu de ces tems de splendeur , où Rome encore maîtresse du monde se vantoit de leur amitié fidèle , les distinguoit de toutes les nations qu'elle traitoit de barbares ; ne nommoit jamais Marseille sans un éloge de ses mœurs & de ses études , & respectoit encore chez vos aïeux des vertus qu'elle avoit perdues. Vous méritez encore aujourd'hui le même tribut de justice & de louange que leur paya Tacite , dans ce monument simple & immortel qu'il a consacré à la gloire de son beau-père , l'illustre & vertueux élève de votre ville fameuse. Que n'ai-je ses pinceaux énergiques & profonds , pour peindre aussi un nouvel Agricola , né sous votre ciel & l'ami d'un second Germanicus ! Il est difficile de trouver quelque chose de plus adroit & de plus heureux que l'application du morceau de Tacite sur la ville de Marseille , & la comparaison de M. du Muy & de feu Mgr. le dauphin avec Agricola & Germanicus.



L'orateur a cru devoir secouer le joug des divisions ; il retrace les vertus de son héros dans l'ordre même où les avoit rédigées un guerrier sensible & lettré (\*), qui, pour soulager sa douleur, s'étoit plu à recueillir tous les traits connus d'un oncle si cher à sa tendresse.

M. le Tourneur passe légèrement sur les premières études & les premières campagnes du jeune du Muy. » La paix le ramene dans » la capitale ; il est dans la fleur de la jeunesse, avec un cœur sensible, une imagination » vive, un esprit plein de grâces & de gaieté ! » que d'écueils pour une jeune ame sur qui » les passions vont secouer de toutes parts » leurs dangereuses étincelles ! que de vices délicats & parés de fleurs tendent leurs pièges sous ses pas & tentent de le corrompre ! Mais déjà les semences de la vertu ont » jetté dans son cœur de profondes racines ; » déjà sa raison combat & maîtrise ses passions. Dans notre siècle & dans la profession des armes, au milieu de la contagion » des exemples, du Muy a des mœurs, du » Muy conservera sa jeunesse exempte de remords ; & si son cœur sensible doit un jour » céder au penchant de l'amour, il attendra » que la vertu lui en nomme l'objet, & que » le tems en épure la flamme «.

---

(\*) M. le marquis de Creguy, qui a épousé la fille de M. le marquis du Muy, frère aîné du maréchal.

On conviendra qu'il est difficile de louer d'une manière plus délicate & plus vraie. L'éloge de la digne compagne de M. du Muy ne pouvoit être amené d'une manière plus naturelle.

Pour se préserver de la corruption des mœurs, le jeune du Muy court chercher dans la retraite & le travail un asyle contre les dangers de son âge & de son état. Il acquiert une foule de connoissances qui ajoutent encore aux graces naturelles de son esprit ; » car » il ne faut pas voir en lui un de ces hommes nés sérieux & mélancoliques que la nature a privés des dons de plaire, délaissés dans la solitude par la société qui les fuit, & que le vice semble dédaigner & abandonner à la vertu... S'il fut le *Caton* de son siècle, il n'en mérita pas moins ce titre si recherché de nos jours, & qu'on ose préférer à la vertu même, le titre d'homme aimable. Celui d'homme juste étoit plus cher à son cœur. Suit une anecdote de sa jeunesse qui montre quels étoient dès-lors son humanité & son amour pour la justice. Ces vertus lui étoient communes avec son frere qui guidoit ses premiers pas dans la carrière. » Leur poste avoit été fixé près d'une ferme qui leur servoit d'asyle : elle est malheureusement embrasée par une étincelle tombée de la main d'un imprudent qui est à leurs gages. Déjà sur les cendres encore fumantes s'élèvent de nouveaux édifices aux yeux du fermier consolé qui reçoit encore ce qui leur reste d'or. *Nous n'en avons pas*

» *davantage*, lui dit le jeune du Muy.... Ce  
» n'est pas un superflu destiné à leurs plaisirs,  
» dont ils font le sacrifice; la bourse pater-  
» nelle ne s'ouvre qu'à des tems marqués,  
» mesure ses dons avarés sur les besoins, &  
» ne répond jamais des accidens. Il falloit des  
» années entières de privations & de détresse  
» pour remplir ce vuide. Qui de nos guer-  
» riers eût bravé cette humiliante perspective  
» & expié à ce prix la faute d'un valet? C'est  
» par de pareils traits, ajoute M. le Tourneur,  
» *qu'il faut saisir & juger l'homme, & qu'on*  
» *peut calculer la force de sa vertu.* On remar-  
» quera comme cette anecdote, si disparate de  
» ce qui précède, a été amenée par cette tran-  
» sition si simple, *celui d'homme juste étoit plus*  
» *cher à son cœur.* Tous les faits, quoiqu'en  
» grand nombre, rapportés dans cet éloge, sont  
» tous amenés, enchainés sans affectation, on di-  
» roit presque sans art, ce qui en est le comble.

Quand la vertu ne se dément point dans les  
» occasions obscures, on peut être bien sûr qu'elle  
» sera à l'épreuve des plus grands sacrifices, &  
» qu'elle saura donner à l'ame cette élévation qui  
» forme les héros. » Aussi je ne suis point étonné  
» de retrouver du Muy à Crevel, renversé  
» sur la poussière, & baigné dans son sang,  
» relevé par ses soldats, combattant encore &  
» sauvant les derniers bataillons de notre ar-  
» mée; sa valeur est la plus vulgaire de ses  
» vertus, & cette gloire, toute belle qu'elle  
» est, lui est commune avec mille guerriers.  
» C'est à Varbourg qu'il faut considérer du

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Muy; c'est au milieu des revers que son  
 » ame va montrer sa grandeur & s'élever au-  
 » dessus de la foule des héros«.

L'orateur rassemble tous les traits qui, pour la première fois, illustrent la défaite de son héros. Il avoit prévu l'impossibilité de vaincre une armée, plus forte du double que la sienne, située avantageusement, commandée par Ferdinand, qu'il suffit de nommer. Le vainqueur ne peut entamer notre armée dans sa retraite, & retournant sur le champ de bataille, en comptant les soldats qu'il a perdus, reste étonné d'avoir vaincu. Cependant du Muy a la modestie sublime de *n'attribuer ses malheurs qu'à ses fautes* ; il pousse l'héroïsme jusqu'à ne daigner pas même envoyer à la cour d'apologie de sa conduite ; il laisse l'envie triompher ; mais il n'est pas assez lâche pour accuser un guerrier recommandable, que les intrigans de la cour veulent perdre ; il ne demande qu'un emploi subalterne, puisque nos armes ont essuyé quelques revers quand il commandoit en chef ; on lui offre le commandement de l'Alsace, enlevé au général, que l'envie est parvenue à faire disgracier ; mais ne craignez pas qu'il *accepte la dépouille* d'un héros. » Où puisoit-il, » dit M. le Tourneur, cette morale sublime, » si étrangère dans les camps, si nouvelle dans les cours ; cette hauteur d'ame qui l'élevoit » au-dessus des passions les plus chères aux » guerriers, & le mettoit sans effort au niveau des actions les plus héroïques & des » sacrifices les plus extraordinaires ; ce courage

» moral, toujours tranquille, toujours égal,  
» qui n'étoit point chez lui un accès, un élan  
» passager, mais un état habituel, une force  
» constante, agissante plus ou moins, selon  
» la foiblesse ou la puissance de l'obstacle qu'il  
» falloit vaincre? Il les devoit à l'union in-  
» time de la raison & de la religion.

» Il n'est point ton héros, philosophie insen-  
» sée, fille de l'orgueil & de l'impiété, qui  
» n'élèves la raison que pour la précipiter,  
» te vantes de tout approfondir pour tout dé-  
» truire; qui voudroit anéantir le Dieu qui  
» soutient l'homme au-dessus du néant, ou du  
» moins l'exiler de son propre ouvrage, & le  
» condamner à une espee d'inaction & de  
» sommeil éternel: chimere aussi cruelle qu'im-  
» pie, qui, laissant l'homme au milieu de l'u-  
» nivers, comme dans une solitude immense,  
» en fait un être abandonné, qui agit sans  
» motif, vit au hasard & meurt sans espoir...  
» Du Muy pensoit que le téméraire qui tente  
» d'ébranler cette colonne sacrée, est un in-  
» sensé qui veut s'écraser lui-même sous le  
» temple qu'il renverse; que la religion né-  
» cessaire au peuple, à cette foule nombreuse  
» qui se trouve dès le berceau opprimée par  
» la nature, & condamnée à lutter toute sa  
» vie contre les besoins, est un frein plus né-  
» cessaire peut-être aux grands & aux rois;  
» & que le sage doit frémir à la seule idée  
» que la religion s'éteigne dans le cœur de  
» ces maîtres de la terre, qui ne se verroient  
» plus alors que comme les tyrans nécessaires

» d'un troupeau de victimes dévouées par la  
 » fatalité à leurs caprices & à leurs plaisirs. «

La religion étoit la base de toute sa conduite. Mais il méprisoit cet esprit de superstition amoureux des nouveautés qui s'attache aux pratiques singulières, invente des devoirs, & préfère aux ordres de Dieu les caprices de l'homme. Sa raison éclaira toujours sa piété. Un ministre dont la nation a regretté la retraite volontaire & prématurée, disoit à son sujet : *je craignois en traitant avec lui de heurter des préjugés ; mais je ne lui ai trouvé que des principes.*

L'intimité de ce héros de la vertu avec feu Mgr. le dauphin est célèbre ; voyez dans l'éloge les principes de cette union, ses progrès, ses suites. » Ligue sublime & sacrée, s'écrie » l'éloquent orateur, de deux ames vertueuses » qui préparoient ensemble le bonheur d'une » génération ! Que ne pouvons-nous révéler » leurs secrets entretiens sur les dangers auxquels les passions exposent les rois ! Combien de fois ils se sont promis l'un à l'autre » d'être fideles à la vérité & à leurs sages » principes ! Combien de vœux que le ciel » seul entendoit, pour le bonheur d'un peuple qui, malgré sa légèreté, éprouve toute » la constance & toute la tendresse de l'amour » filial pour ses rois, & qui se livre si promptement à l'enthousiasme de la vertu, dès » qu'une main souveraine & chérie en ranime » la flamme qui n'est jamais éteinte dans son » cœur. «

Mgr.

Mgr. le dauphin vouloit connoître les forces & les besoins d'un royaume que la nature l'appelloit à gouverner. Il crut ne pouvoir s'adresser à personne plus en état de remplir ses vues avec autant de zèle & d'intelligence que M. du Muy ; il revenoit déposer aux pieds du prince ce trésor d'observations en tout genre & de mémoires utiles qu'il avoit recueillis. » Il goûtoit le plaisir de lui montrer par  
» tout un royaume plein de force & de res-  
» sources , & une nation qui bénit toujours  
» le nom de ses rois & ne les accuse jamais  
» de ses maux ; lorsqu'il lui fallut tout-à-coup  
» se préparer avec elle au plus grand , au plus  
» inattendu des malheurs. Hélas ! la France &  
» lui étoient bien loin de prévoir , que la  
» providence avoit choisi le fils plutôt que le  
» pere pour la rendre heureuse ! Quel deuil  
» la couvrit dans ces jours de calamité ! Quel  
» deuil plus profond encore attrista le cœur  
» de du Muy , spectateur de ce long combat  
» de la jeunesse & de la mort ; lui qui voyoit  
» plus que personne toute l'étendue de notre  
» perte ! Son ame , toute forte qu'elle étoit ,  
» n'eût pu , sans le secours de la religion ,  
» soutenir le douloureux spectacle de son au-  
» guste ami , perdant par degré sous ses yeux  
» les forces & la vie ; sans l'espérance d'une  
» vie immortelle , il n'eût pu soutenir les ap-  
» proches du moment de leur séparation vio-  
» lente. Il ne peut se familiariser avec l'idée  
» de survivre à un prince qu'il a si tendre-

» ment aimé , dont il connoît toutes les pen-  
» sées & les vertus. «

Du Muy étoit prêt à suivre son auguste ami dans le tombeau , si c'eût été le décret du tout-puissant ; car mourir n'étoit pour lui , comme il le disoit lui-même , que la dernière action de sa vie : mais il a promis au dauphin mourant de vivre , & d'aider de ses conseils & de ses lumières les augustes fils de ce grand prince. Il sera fidèle à sa promesse ; mais avant d'approcher du trône une grande épreuve l'attend. Des officiers distingués , aveuglés par un sentiment de jalousie & de haine contre leurs supérieurs , se sont oubliés au point de les calomnier & de les accuser d'odieuses concussions sur le malheureux soldat. Du Muy est chargé de les juger. Les passions frémissent autour de lui , il n'entend que la voix de la justice , s'expose à tout , & rétablit la discipline énervée par un acte salutaire de rigueur.

» Restez dans l'obscurité des conditions pri-  
» vées , ames molles & faciles , qui , voulant  
» le bien , n'avez pas le courage nécessaire  
» pour l'accomplir. Si vous aimez l'état , n'ap-  
» prochez jamais du conseil des rois , & ne  
» vous chargez point de l'autorité publique.  
» Dès qu'il s'agit de gouverner les hommes  
» & de les forcer à vouloir , pour leur bon-  
» heur , ce que veulent la justice & les loix ,  
» il faut une ame forte qui , s'élevant au-dessus  
» des ménagemens & des vaines bienveillances ,  
» sache se dépouiller de la fausse pudeur qui  
» sacrifie l'état au particulier , soumet la con-



» science à la crainte des ressentimens, & se  
» fait un tarif de rigueur ou d'indulgence sui-  
» vant les rangs & les fortunes : une lâche  
» bonté ruine & perd l'état, comme une im-  
» probité hardie & décidée. «

Un si grand caractère éprouvé par soixante années de travaux & de sacrifices, est digne de faire entendre la vérité aux rois, sur tout à un jeune prince qui ne desirer rien tant que de la connoître. On voit avec plaisir & un certain étonnement, dans cet éloge, le détail des principes d'administration, des projets & des opérations de cet excellent ministre, qui, comme l'auguste prince qui l'avoit admis dans les secrets de son cœur, n'a pas été assez connu pendant sa vie. Nous ne parlerons que de son équité, de son inflexible justice dans la distribution des faveurs. L'amitié même, parée des graces & des attraits d'un sexe redoutable pour l'homme juste, sollicite en vain une exception unique pour le neveu d'un guerrier qu'il aime, & qui a bien mérité de la patrie ( M. de Broglie. ) Du Muy étouffe le penchant de son cœur & n'écoute que sa justice : *Je suis bien aise, dit-il à son amie, que vous m'ayez fait cette demande ; quand on saura que je vous ai refusée, personne n'osera plus me demander une grace injuste.* Paroles charmantes, qui prouvent les graces de son esprit ainsi que la fermeté de son cœur.

On a pu juger par les différens morceaux pris au hasard dans cet éloge, du mérite de la diction, car elle est parfaitement soutenue.

## 124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous allons citer cependant encore la péroration toute entière , qui est d'une étendue suffisante pour ne laisser aucun doute sur le talent de M. le Tourneur.

» Du Muy sera pleuré long-tems dans ses  
 » terres , où une foule d'habitans pauvres  
 » voyoient tous les ans les moissons croître  
 » pour eux dans ses domaines , où l'orphelin  
 » a perdu en lui un second pere , où du Muy  
 » partageoit avec ses vassaux le fardeau imposé  
 » sur eux pour les besoins de l'état. Retraites  
 » obscures , asyles de l'indigence , & vous ,  
 » pasteurs , dépositaires de la charité publique ,  
 » répandus dans la Flandre & dans la capitale ,  
 » vous seuls connoissez le cours silencieux &  
 » caché de ses largesses ! C'est dans votre sein  
 » que s'enfvelit cette partie précieuse de l'histoire  
 » de cet homme de bien , qui n'a eu que  
 » l'Eternel & vous pour témoins. Combien  
 » de pieuses libéralités sa main invisible dérobait  
 » encore à vos yeux ! Combien de jeunes  
 » vertus il a sauvées du vice où les exposoit  
 » la misere ! Combien de familles honnêtes &  
 » infortunées fleurissoient aux yeux de la société ,  
 » soutenues par ses secours ignorés ! Et  
 » vous , braves guerriers , qui restés sans fortune  
 » & sans emploi , étiez réduits à pleurer  
 » la paix comme votre calamité particulière ,  
 » vous , pour qui du Muy s'étoit chargé de  
 » solliciter les gratifications dues à vos services  
 » & nécessaires à vos besoins , apprenez un  
 » secret que votre reconnoissance ignore encore ;  
 » il est permis de le révéler sur sa tom-

» be ; apprenez que sa bienfaisance acquitta  
» seule envers vous la dette de l'état , & qu'il  
» vous trompa par un généreux mensonge ,  
» en vous cachant le refus qu'il avoit essuyé  
» & que sa main répara.

» Vertueux du Muy , homme de bien , c'est  
» sous ce titre que ton nom sera consacré dans  
» les fastes de notre histoire : il suivra chez  
» nos derniers neveux , dans une éternelle so-  
» ciété , le nom du prince à qui tu fus dé-  
» voué : ta mémoire sera toujours chere à  
» son auguste fils , que tu as servi trop peu  
» de tems ; mais ton ame immortelle le sert  
» encore auprès de l'Etre-suprême. Oui , du  
» haut des cieux où tu as rejoint son auguste  
» pere , tu t'intéresses toujours avec lui au  
» bonheur de la France ; tous deux vous con-  
» tinuez d'inspirer le cœur du jeune roi , qui  
» nous promet le regne des mœurs , des loix  
» & de la religion ; tous deux vous contem-  
» plez d'un regard satisfait les transports nais-  
» sans de la nation , dans l'espérance prochaine  
» d'un héritier qui rassemble les vertus de  
» l'aïeul & du pere. Si le Ciel daigne l'accor-  
» der à nos vœux , nous n'aurons plus qu'une  
» priere à lui adresser sur son berceau ; nous  
» lui demanderons encore un sage , tel que  
» du Muy , pour former sa jeunesse , & un  
» trône toujours entouré de ministres qui lui  
» ressemblent. «

Cet éloge est un des meilleurs qu'aient pro-  
duits depuis long-tems les concours académi-  
ques. Simple sans bassesse , pur sans affectation ,

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quelquefois énergique sans enflure , le style ne laisse presque rien à desirer qu'un plus grand nombre de mouvemens oratoires. Le fond en est très-intéressant pour ceux qui aiment la vertu & la vraie sagesse. Le style en est toujours conforme au caractère du héros que l'auteur célèbre. C'est ainsi qu'il convenoit de louer un homme qui a dû naturellement exciter moins d'enthousiasme que d'estime : mais avec l'estime des gens raisonnables & des gens de bien qui ne l'accordent pas légèrement , on peut se passer de l'enthousiasme du vulgaire , qui est d'autant moins flatteur , qu'il est souvent plus aveugle & plus précipité.

( *Année littéraire ; journal de Paris.* )



---

*PRÉCIS historique sur la vie & les ouvrages de M. PASSEMAN, ingénieur du roi, pour servir de supplément à l'article qui le concerne dans le Dictionnaire des artistes, avec une notice de plusieurs artistes anciens, omis dans cet ouvrage, suivie de quelques notes sur le supplément à la France littéraire; par M. SUE le jeune, ancien prévôt du college de chirurgie, & membre des académies de Montpellier, Rouen, Dijon, Lyon & Bordeaux. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez J. F. Bastien, libraire, rue du Petit-lion, fauxbourg Saint-Germain. 1778. In-8vo. de 65 pages.*

**L**A critique honnête, décente, juste & vraie de M. Sue, lui a mérité des remerciemens de la part de M. l'abbé de Fontenai, auteur du *Dictionnaire des artistes*. La modération de ces deux auteurs peut servir d'exemple à bien d'autres que le moindre trait blesse, & qui montrent la plus excessive & la plus ridicule sensibilité. Le zèle de M. Sue, pour la gloire de M. Passemant est des plus louables : il a épousé sa fille cadette, & il n'a pu lire sans peine dans le *Dictionnaire des artistes* un article concernant son beau-pere, » qui laisse, dit-il, » tout à désirer & sur la vie & les ouvrages » de ce fameux artiste ». M. l'abbé de Fonte-

nai a répondu, que s'il s'est trompé, ce n'est  
 pas tout-à-fait sa faute. » Ne trouvant rien,  
 » ajoute-t-il, sur la vie de M. Passémant,  
 » dans aucun ouvrage imprimé, & voulant  
 » cependant rendre à un homme aussi célèbre,  
 » le tribut d'éloges qui lui étoit dû, flatté  
 » même d'être le premier à le lui payer, je  
 » m'adressai à M. Nicolet, son élève & son  
 » successeur, qui occupe au Louvre, avec ma-  
 » dame Passémant, le logement que Louis XV  
 » avoit accordé au mari de cette dernière. M.  
 » Nicolet eut la complaisance de se rendre à  
 » mes desirs; & j'écrivis, sous sa dictée, les  
 » principales époques de la vie de M. Passe-  
 » mant. Je devois naturellement supposer qu'il  
 » les connoissoit parfaitement, & je crus qu'il  
 » étoit inutile de prendre d'autres informa-  
 » tions «.

Si cet article du *Dictionnaire des artistes* est  
 aussi défectueux que le prétend M. Sue, il lui  
 a fourni du moins l'occasion d'en donner un  
 que nous devons croire fondé sur la plus  
 exacte vérité. Nous allons en extraire les prin-  
 cipaux traits, pour faire connoître un homme  
 qui a si bien mérité des arts.

Claude-Siméon Passémant nâquit à Paris en  
 1702. Son pere, qui jouissoit, dans l'état hon-  
 nête qu'il avoit embrassé, d'une estime & d'une  
 considération, fruits d'une probité à toute  
 épreuve, donna tous ses soins à former le  
 cœur & l'esprit de ce fils unique. Il lui fit  
 faire ses études au college Mazarin. Une grande  
 disposition pour les sciences, un esprit vif &

net, joint à une conception aisée, firent parcourir au jeune Passemant, avec une rapidité étonnante & presque sans effort, la carrière des études scholastiques. Ce fut alors qu'il jetta les fondemens solides de cette grande réputation qu'il s'est acquise par la suite dans la physique, & qu'il ébaucha ses calculs pour la perfection de cette fameuse pendule à sphère, qui est à Versailles. Les livres qui traitoient des diverses parties de la physique, étoient sa lecture favorite; & il falloit que la prédilection pour ces sortes d'ouvrages fût en lui bien déterminée, pour choisir, à l'âge de quatorze ans, pendant une assez longue convalescence, & dans le besoin de se défennuyer, l'ouvrage de Bion, intitulé : *l'usage des globes céleste & terrestre*, &c. Le fruit qu'il retira de cette lecture, fut la construction d'une sphère assez exacte qu'il acheva en très-peu de tems.

Cependant, sa mere, qui étoit restée veuve depuis quelques années, le pressoit de prendre un état qui, selon elle, fût plus solide que toutes ces vaines occupations auxquelles son goût l'entraînoit : elle le plaça chez un procureur. Un élève d'*Uranie* ne pouvoit pas se plaire au milieu du tumulte & des clameurs qui deshonnorent le sanctuaire de *Thémis*. Tout l'avantage qu'il retira de son court séjour chez le procureur, fut de concevoir une horreur invincible, qu'il conserva le reste de ses jours, pour les formes, la procédure, la chicane, &c. Afin de complaire toujours à sa mere, il se détermina à prendre le parti du

commerce, & entra en conséquence chez un marchand de drap. Tous les momens de loisir qu'il avoit, & il en avoit beaucoup, il les consacroit à ses études favorites; c'est-à-dire, à tout ce qui avoit pour objet l'optique & l'astronomie. Ses travaux ne furent pas infructueux : ils le firent connoître & attirèrent chez lui des connoisseurs, des gens de mérite de tout état, qui lui furent par la suite d'un grand secours. Les premiers savans dont il fit connoissance, furent MM. Cassini & Julien le Roi. Etonnés de trouver dans un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ, des talens qui, pour l'ordinaire, ne sont que le fruit d'une expérience longue & tardive, ils se firent un plaisir, sur-tout le premier, de l'aider, tant de leurs conseils que de leur crédit auprès des grands, dont la protection est si nécessaire pour tirer le mérite de l'oubli, & lui procurer le tribut d'éloges & d'admiration qui lui est légitimement dû.

La mort de la mere de M. Passemant l'obligea pendant quelque tems de suspendre ses travaux ordinaires. Il crut même devoir embrasser un état qui lui assurât un rang dans la société; & ce fut dans ces vues qu'il se fit recevoir marchand mercier; mais pour soutenir son nouvel établissement, & pour se débarrasser même des détails minutieux du commerce, qui l'auroient distrait de ses occupations favorites, il songea à se marier, & bientôt après, il contracta, à l'âge de 31 ans, avec mademoiselle Marie-Louise Ollivier, une union qui a été un vrai modèle en son genre.



Cinq ans après son mariage, M. Passemant publia un ouvrage auquel il travailloit depuis long-tems, & qui lui a fait le plus grand honneur. Il est intitulé : *Construction d'un telescope de reflexion, de seize pouces, jusqu'à six pieds & demi; ce dernier faisant l'effet d'une lunette de cent cinquante pieds, avec la composition de la matiere des miroirs, & la maniere de les polir & de les monter. On y a joint un traité de l'art de faire facilement les grands verres objectifs, les oculaires & des lentilles de differens foyers, avec la construction des lunettes & des microscopes, & leurs principaux usages : ouvrage utile aux artistes qui voudront s'appliquer à cet art nouveau, & aux curieux qui souhaiteront se construire eux-mêmes un telescope, vol. in-4to. avec figures. A Paris, chez Lottin, 1738. Cet ouvrage utile où M. Passemant a divulgué la maniere de faire les telescopes, que les artistes en ce genre tenoient dans le plus grand secret, fut aussi-tôt enlevé que publié, & il est devenu si rare, qu'il ne se trouve guere qu'à la bibliotheque du roi (\*). Plusieurs années après, il fit imprimer un petit livre intitulé : *Description & usage des telescopes, ouvrages & inventions de M. Passemant, ingénieur du roi au Louvre, à Paris. Cet ouvrage étoit principalement destiné à être distribué à ceux qui, instruits par la renommée des**

---

(\*) Par un trait de modestie ou d'indifférence presque unique, M. Passemant lui-même n'en avoit pas conservé un seul exemplaire.

différens travaux de cet habile artiste, vou-  
loient en prendre une connoissance plus exacte,  
& il le composa dans cette seule vue. MM.  
Ollivier & Nicolet, ses élèves & ses succes-  
seurs, en ont donné une seconde édition, avec  
des augmentations.

C'est ici le lieu de faire connoître les dif-  
férentes découvertes & inventions de M. Pas-  
semant. Nous emploierons les propres expres-  
sions de l'auteur de son éloge.

L'époque de sa vie la plus intéressante, &  
celle qui jeta les premiers fondemens de la  
grande réputation dont il a joui, est celle où  
il eut l'honneur de présenter (en 1749) à  
Louis XV, une pendule astronomique, cou-  
ronnée d'une sphere mouvante, qui est placée  
dans un des grands appartemens de Versailles.  
Nous apprenons par les *Mémoires de l'acadé-  
mie royale des sciences* de cette année, page  
183 de l'*histoire*, que les révolutions des pla-  
netes y sont si précises, qu'on ne trouveroit  
pas en trois mille ans, un seul degré de diffé-  
rence avec les tables astronomiques. Le roi en  
fut si content, qu'il gratifia l'auteur d'une pen-  
sion de mille livres, & lui accorda un loge-  
ment au Louvre : il lui commanda en même-  
tems une pareille pendule pour le roi d'Espa-  
gne ; mais des circonstances particulieres em-  
pêcherent l'exécution de cet ordre.

La même année M. Passéman en fit une  
pour le grand-seigneur, propre à être mise sur  
un bureau ; au bas, d'un côté, étoit le cadran  
où il y avoit un soleil de diamans, qui se le-

voit & se couchoit régulièrement, & de l'autre côté étoit représentée une lune avec un globe, dont la moitié éclairée étoit couverte de diamans blancs, & l'autre moitié obscure de diamans bleus.

Cinq ans après, en 1754, M. Passemant en fit exécuter une autre singulière d'environ cinq pieds de haut, qui représentoit les différens instans de la création, réunis sous un même point de vue, & qui étoit pour le roi de Golconde. Il seroit trop long d'en donner ici la description : on peut la lire dans l'opuscule dont nous avons parlé plus haut. Nous dirons seulement que le roi ayant voulu voir cette pendule, elle fut transportée à Trianon où étoit alors sa majesté, & vue de la cour, qui en témoigna sa satisfaction à l'auteur dans les termes les plus flatteurs. C'étoit un présent que destinoit M. Dupleix, au roi de Golconde, avec lequel il étoit très-lié. Elle fut même embarquée pour sa destination : mais des troubles survenus & d'autres raisons firent qu'elle fut renvoyée à Paris, & achetée à la vente de M. Dupleix, par M. de Baquencourt, son neveu, chez qui elle est maintenant, rue Bergere.

En 1751, M. Passemant présenta au roi, pour le château de Bellevue, un télescope de trente-deux pouces.

En 1755, il en présenta à sa majesté un autre, le premier de cette espèce, de quatre pouces de longueur, & placé dans un bec à corbin, monté sur une canne avec trois cartouches

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

représentans d'un côté, celui du milieu, un globe terrestre, autour duquel des personnes étudient; celui de devant, un vieillard qui dresse une carte de géographie; & celui de derrière, un géometre qui tire des lignes. Il y a de même, de l'autre côté, trois cartouches représentant celui du milieu une sphere, tellement en relief, que les cercles semblent détachés & la terre au milieu, avec plusieurs personnes occupées à l'examiner; celui de devant, un astronome qui prend la hauteur du soleil avec un quart de cercle; & celui de derrière, un philosophe qui démontre aux assistans sur un planisphere, les routes des planetes.

La même année, M. Passemant fit pour le roi une boîte d'optique, pour être placée sur une table garnie d'un dessert, & une chambre obscure particuliere, à laquelle il ajouta un second & un troisieme ajustement, qui représentoit au tiers un portrait de grandeur naturelle, en sorte qu'on pouvoit dessiner plusieurs personnes sur un même tableau.

Ce fut encore la même année qu'il présenta au roi le premier barometre de douze pieds de hauteur, qui eût encore été fait. Tandis que le barometre simple parcourt deux pouces du beau tems au mauvais, celui-ci fait plus de dix pieds de chemin. Les premiers jours qu'il fut placé à Choisy, le roi le vit varier du soir au matin, de cinq pieds de hauteur. Sa sensibilité est si grande, qu'on le voit, lors des grandes pluies ou des grands vents, monter & descendre plusieurs pouces en quelques minu-

tes. A chaque coup de vent, il s'arrête & descend en un instant de plusieurs lignes. Mais en 1759, M. Passemant fit plus; il imagina un barometre de dix-huit pouces de hauteur, dont le tuyau formé en zigzag, parcouroit six pieds de chemin du beau au mauvais tems. Il affuroit pouvoir rendre un barometre environ quinze cents fois plus sensible que le barometre ordinaire. *Pour une ligne, disoit-il, je soutiens qu'on peut avoir neuf pieds de chemin.* Le même jour il fit au roi la description du barometre qu'il avoit rendu propre pour la mer, en ôtant, par un moyen des plus simples, la variation continuelle dans laquelle est sur un vaisseau la colonne de mercure.

En 1757, il présenta au roi une machine parallaxique, montée en cuivre, sur une boîte de forme triangulaire, où étoit renfermé un mouvement qui faisoit tourner un télescope garni d'un micrometre. Cet instrument suivoit le ciel toute la nuit; & on pouvoit ralentir ou accélérer son mouvement, suivant celui de la planète qu'on observoit. Cette piece est dans le cabinet du château de la Muette.

Cette même année, il présenta au roi un grand miroir ardent de glace, de quarante-cinq pouces de diametre, qui fait un si grand effet, qu'un morceau d'argent placé au foyer, est fondu en trois secondes. La matiere fondue tombe de sept pieds de hauteur dans un vase d'eau, & s'étend dans l'eau comme une toile d'araignée. Sa chaleur est si grande, que ni

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'air, ni l'eau, ne peuvent la mettre en grenailles, &c. &c.

Le 12 août 1759, M. Passémant présenta à sa majesté un télescope de vingt-deux pouces de long, dont le miroir a plus de trois pouces de diamètre. La combinaison des miroirs avec les verres est telle, qu'on peut se servir de ce télescope à la main, ainsi que l'a éprouvé le roi, aussi facilement que d'une lunette de trois pieds & demi de longueur. M. le maréchal de Conflans, commandant l'escadre de Brest, après avoir fait des comparaisons avec les lunettes de mer, a été si content de son effet, qu'il a voulu le faire voir au ministre de la Marine, & en avoir sur son escadre, ainsi que M. Bigot de Morogues, capitaine des vaisseaux du roi, & le capitaine Thurot. Le même jour, l'auteur présenta au roi un autre télescope de huit pouces, ayant un très-grand champ.

Cette même année, il finit pour M. le marquis de Marigny, deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, d'un pied & demi de diamètre chacun, qu'il rendit mouvans par une mécanique singulière de son invention, renfermée & cachée. Ces globes tournent sur eux-mêmes ; l'un, le céleste, en vingt-trois heures, cinquante-six minutes, quatre secondes ; l'autre, le terrestre, en vingt-quatre heures. Ils n'ont besoin d'être montés que toutes les semaines. Depuis que M. le marquis de Marigny les a présentés au roi, ils sont dans le cabinet du château de la Muette.

M. Passémant a beaucoup perfectionné l'hor-

logerie. On en a déjà eu la preuve dans les trois pendules de son invention, dont nous avons parlé plus haut. Il en a fait une à équation en 1760, qui va un an avec sept livres & demi de poids. Mais c'est sur-tout dans la composition des montres à équation que brilla son génie. Les siennes eurent l'agrément d'avoir le tems vrai & moyen. Il fit aussi des montres à répétition dans lesquelles il est parvenu, par un arrangement particulier des pieces de la cadrature de la montre, à les mettre à découvert & sensibles à la vue. Il eut l'honneur de présenter au roi la premiere le 28 mai 1760, & son journal porte que sa majesté depuis ce tems, en a toujours été très-satisfaite.

Le 4 mai 1761, il présenta au roi une nouvelle lunette de trois pieds de longueur, ayant plus de seize lignes d'ouverture, au lieu de sept qu'a une lunette ordinaire, & qui donnoit par conséquent quatre fois plus de lumiere. Deux ans après, M. Passemant présenta au roi de nouvelles lunettes de poche, d'une commodité & d'une perfection singulieres, tellement que, dès qu'elles furent connues, l'auteur ne pouvoit suffire à la quantité qu'on lui en demandoit. Elles ont toujours joui depuis & jouissent encore de la même réputation.

Les ouvrages de M. Passemant dont nous venons de rendre compte, prouvent l'étendue de ses connoissances & la fertilité de son génie : en voici d'un autre genre qui font autant d'honneur à son cœur, qu'à son esprit. On a vu ci-dessus que le desir seul d'être utile à ses

concitoyens , & un défintéressement signalé l'avoient porté à écrire pour dévoiler ce dont plusieurs artistes faisoient un secret. Le même patriotisme , le même desir de rendre service à l'humanité lui inspirerent un projet , dont nous allons donner un détail succinct ; c'est celui de faire venir les vaisseaux à Paris.

La premiere annonce de ce projet se trouve dans la gazette de France du 7 octobre 1765 , où il est dit *que le sieur Passément , ingénieur du roi , & le sieur Bellard , avocat aux conseils ( que M. Passément a intéressé dans le succès de cette affaire ) ont eu l'honneur de présenter au roi le 2 du même mois , un plan en relief , & un mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver des vaisseaux à Paris.* Mais il y avoit déjà long-tems que M. Passément en avoit conçu l'idée , & tenté même de le faire agréer au roi. Car je trouve , dans les papiers qui m'ont été remis à ce sujet , dit M. Sue , que dès le mois d'août 1760 , une personne qui jouissoit alors à la cour de la plus grande faveur , présenta pour lui , sur ce sujet , un mémoire au roi ; ce prince eut la bonté de faire dire à l'auteur quelques jours après , *que le projet lui plaisoit fort , mais qu'il en falloit remettre l'exécution après la paix.*

Au mois de mai 1765 , quatre mois environ avant que le plan en relief fût présenté au roi , M. Bertin dit à M. Bellard , *que le projet plaisoit toujours à sa majesté , mais qu'elle entendoit l'exécuter par elle-même , & non par une compagnie , que d'après cela il pouvoit donner un*



*mémoire.* C'est ce que les auteurs exécuterent ; ils en donnerent plusieurs tant au roi qu'aux ministres , avec deux plans en relief ; l'un pour le roi , & l'autre pour M. Bertin. Le jour que M. Passemant eut l'honneur de présenter le premier au roi , dans le même appartement où est sa pendule à sphere , toute la cour s'y trouva , en présence de laquelle il fit , pendant près d'une demi-heure , la description verbale de son projet , & prouva la facilité de son exécution ; ce qu'il démontra encore à tous ceux qui se présenterent pendant que le roi fut à la messe. Feu M. Gabriël , dont personne ne révoquera en doute les talens , fut un des premiers à applaudir à l'idée du projet : il s'en déclara le protecteur , & ce fut lui qui conseilla de présenter le plan & les mémoires à feu M. de Trudaine , ce qui fut exécuté le lendemain.

Il ne nous est pas possible d'entrer ici dans le détail de tout ce qui regarde le plan & les mémoires. On trouvera des détails à ce sujet dans l'ouvrage de M. de Lalande , *sur les canaux de navigation* , que nous avons annoncé dans notre dernier journal , ( *page 42.* ) Il suffit que le public sache que ce projet consiste à rendre Paris port , comme il l'a été autrefois , à rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville , & à y faire arriver , dès la première année de l'entreprise , les vaisseaux qui des quatre parties du monde viennent mouiller dans le port de Rouen. Il ne faut pour cela que surmonter , par des canaux pratiqués au-dessus

des dix ponts qui sont sur la Seine , depuis Rouen jusqu'à Paris , l'obstacle qu'ils forment à l'arrivée des vaisseaux , & de creuser dans certains endroits le lit de la rivière , pour qu'elle soit navigable en tout tems , & cela pour vaincre le second obstacle qui peut naître dans certains tems des basses eaux. Suivant le devis estimatif des ouvrages , fait & signé par un habile architecte ( M. le Noir ) , & qui fut mis dans le tems sous les yeux du ministre , la dépense totale , sans y comprendre les épuisemens , ne monteroit qu'à 19,737,400 liv. en y comprenant le coût des ponts tournans & des portières. Quant aux moyens de finance proposés , ils sont aussi simples que l'ouvrage , & ne consistent que dans une très-modique imposition sur des objets qui n'en supportent aucune.

L'avantage de ce projet a été si bien reconnu par des gens du métier , qu'on n'eut pas plutôt appris en quoi il consistoit , qu'une compagnie d'armateurs de Dieppe offrit , dans le cas même où le seul ouvrage projeté à la tête des ponts seroit effectué , sans creuser le lit de la Seine , de faire construire douze navires de cent cinquante tonneaux chacun , tirant huit pieds d'eau , avec lesquels ils iroient charger des morues en Islande , & les viendroient décharger en droiture à Paris par les mêmes navires. Cela est si vrai , qu'un négociant de Dieppe ( M. le Brun ) écrivit , dans le tems , à M. Passéant , de mettre dans ses mémoires l'offre qu'il faisoit de remplir les engagemens

dont nous venons de donner le détail. En voici la preuve par un extrait de sa lettre.

» J'apprendrai , Monsieur , avec un grand  
» plaisir , la réussite de votre entreprise pour  
» faire monter les vaisseaux tout chargés au  
» nouveau port... Dépêchez-vous donc. Aussi-  
» tôt que vous aurez l'agrément du roi pour y  
» travailler , je me propose d'amener avec moi  
» deux constructeurs de navires & vingt char-  
» pentiers , pour faire construire douze navires  
» de cent vingt à cent trente tonneaux , de  
» soixante-deux pieds de quille , dix-huit pieds  
» de pont , huit pieds de calle , vingt pouces  
» de vibord , &c. &c. «

Quand M. Passemant n'auroit rendu que ce service à sa patrie , il mériteroit certainement les hommages de ses concitoyens & la reconnaissance de la postérité , qui , si son projet a lieu , jouira du fruit de ses veilles & de ses travaux. Son unique ambition étoit d'en voir l'exécution : mais la mort l'a enlevé avant qu'il eût pu jouir de cette douce satisfaction. Il fut tout-à-coup attaqué d'une maladie soporeuse , qui , en moins de vingt-quatre heures , le mit au tombeau , le 6 novembre 1769. Il a eu de son mariage trois enfans , dont un garçon mort en bas-âge , & deux filles. L'aînée a épousé M. Salomé , maître en pharmacie à Paris , & la cadette , comme nous l'avons dit , M. Sue. Pour tracer en deux mots l'éloge de M. Passemant , il suffit de dire que la probité fut son caractère dominant , la vérité , l'ame de ses discours , la justice & la droiture du cœur , celle de ses

actions, & enfin la religion, le principe & le but de toutes ses démarches.

A la suite du précis historique sur la vie & les ouvrages de M. Passavant, M. Sue a placé une notice abrégée & alphabétique de plusieurs artistes anciens, tant sculpteurs que peintres omis dans le *Dictionnaire des Artistes*. Ce sont d'excellens matériaux pour une seconde édition de ce Dictionnaire, annoncée par M. l'abbé de Fontenai. La brochure est terminée par des notes sur la première partie du *Supplément de la France littéraire*. M. Sue y relève quelques fautes échappées à M. l'abbé de la Porte, auteur de cette compilation, qui avoit rangé M. Sue, au nombre des morts. » J'ignore, » dit l'auteur, si M. Sue a l'honneur d'être » connu de M. l'abbé de la Porte; mais je » m'imagine que la réputation du premier dans » l'anatomie & dans la chirurgie, égalant au » moins celle de l'autre dans les lettres, il est » extraordinaire que celui-ci annonce comme » mort depuis plusieurs années, un chirurgien » très-connu, & qui tous les ans professe publiquement, pendant trois mois de suite, » l'anatomie aux écoles. «

( *Journal des sciences & beaux-arts; journal de Paris; affiches & annonces de Paris.* )

---

VERS sur VOLTAIRE , petite brochure in-12.

A Paris , chez Esprit , libraire , au Palais-Royal.

**L'**Événement de la mort de M. de Voltaire , n'a point autant produit de vers qu'on devoit s'y attendre , & les muses ont témoigné leur douleur par leur deuil plus que par leurs plaintes. Ce silence , justifié sans doute par la difficulté de célébrer dignement cet homme célèbre , est un nouvel hommage à sa mémoire. M. de Chab \*\* , lié plus particulièrement avec lui , honoré de ses bontés depuis quinze ans , reçu chez lui avec la plus grande distinction , & retenu à Ferney plus de six mois , n'a dû écouter que sa reconnoissance , & remplir un devoir que l'amitié lui rendoit précieux. La brochure que nous annonçons est composée de deux pieces , l'une échappée dans les premiers momens de sa douleur , & qui étoit connue des amis de M. de Voltaire peu de jours après sa mort ; l'autre écrite plus à loisir , est intitulée : *Apothéose de Voltaire au Parnasse*.

La premiere est l'épanchement d'une ame sensible , frappée de la perte d'un grand homme & d'un ami. Dans la seconde , M. de Voltaire est considéré comme grand écrivain , & ses principaux ouvrages y sont caractérisés & appréciés avec goût.

C'est à la campagne que l'auteur apprend la mort de Voltaire.

De l'asile champêtre où je vis retiré,  
Aux charmes de l'étude obscurément livré,  
Du désert qui me cache aux intrigues du monde,  
Quel bruit inattendu trouble la paix profonde,  
De quel nouveau malheur suis-je donc averti?  
Un cri sourd & lugubre au loin a retenti,  
De la douleur publique éloquent interprète,  
La France le redit, l'Europe le répète.  
Par-tout j'entends ces mots, de pleurs interrompus,  
La mort vient de frapper, & Voltaire n'est plus.  
Il n'est plus! lui qu'hier on admiroit encore,  
Qui tout brillant des feux de sa première aurore,  
Étonnoit l'univers au déclin de ses ans,  
Il meurt, lui devant qui la vieillesse & le tems  
Venoient avec respect déposer leur empire!  
Que de talens détruits! un homme seul expire.

Il sera difficile d'exprimer plus heureusement qu'on ne l'a fait dans ce dernier vers l'universalité des talens de M. de Voltaire & le regret qu'inspire une telle perte.

L'auteur rappelle le couronnement de M. de Voltaire au théâtre.

Hélas! j'étois présent; mes yeux ont vu sa gloire,  
Aux acclamations qu'élevoit tout Paris,  
J'ai vu des pleurs couler de ses yeux attendris,  
Ah! l'orgueil satisfait ne verse point de larmes,  
Du bonheur d'être aimé son cœur goûtoit les charmes.

L'auteur s'élève avec indignation contre les calomnies répandues sur M. de Voltaire, & dont

dont plusieurs se sont réveillées au moment de sa mort. Il atteste les parens, les amis de ce grand homme, témoins de sa bienfaisance, & enfin les infortunés qui en ont été les objets ; il les voit pleurant aux pieds de la statue de M. de Voltaire.

Ah je vous reconnois ! ô Sirven, ô Calas !  
Innocens qu'il sauva de l'opprobre du crime,  
Vous, mortels opprimés, & par lui secourus,  
Des deux bouts de la France ils sont tous accourus ;  
Ils entourent Voltaire, & leur foule l'assiege ;  
Son ombre s'applaudit d'un si brillant cortège :  
Que la haine sur lui fasse pleuvoir ses traits,  
Il marche environné des heureux qu'il a faits ;  
Leurs cris ont étouffé les clameurs de l'envie.

Que vas-tu devenir, naissante colonie,  
Ouvrage de ses mains, si cher à sa bonté ?  
Il peupla ce séjour jadis inhabité.  
L'indigence en pleurant y cherchoit un asyle,  
Et bientôt sous l'abri d'un toit humble & tranquille,  
Elle essuyoit ses pleurs, elle oublioit ses maux.  
Là d'heureux artisans vaquoient à leurs travaux.  
Des fruits d'une industrie utile & nécessaire,  
Il trafiquoit pour eux aux deux bouts de la terre,  
Et dans leurs ateliers versoit à pleines mains,  
Le prix de leur travail, & l'or des souverains.  
O Ferney ! ô retraite aux malheureux si chère !  
De ce peuple orphelin qui plaindra la misère ?  
Ces champs, ces champs si beaux, & de moissons  
couverts,  
Les verrons-nous changés en de tristes déserts ?  
Protégez-les, ô vous dont ils sont l'héritage,  
D'un zèle bienfaisant éternisez l'ouvrage !  
Voltaire tout entier respire dans ces lieux.

Que ne puis-je revoir cette aimable retraite,  
 C'est-là que j'ai connu celui que je regrette,  
 C'est-là que ses conseils ont daigné m'éclairer,  
 C'est-là qu'en ce moment je voudrois le pleurer.

Nous n'avons pu nous refuser au plaisir de transcrire ce morceau dont le ton nous paroît d'une sensibilité aimable & touchante.

Le fond de la seconde piece est plus poétique, & présente une fiction agréable, quoique peut-être elle ne soit pas assez fondée. L'auteur suppose qu'Apollon, convoquant tous ses sujets du Parnasse, revient parmi eux *après cent ans d'absence*. Quand il a vu le fameux siècle de Louis XIV écoulé, il a vu que le dernier degré de perfection dans les beaux-arts touchoit au premier de leur décadence, & il demande aux muses s'il s'est trompé. Il est assez difficile de supposer poétiquement que Voltaire ait travaillé soixante ans à l'insu d'Apollon. Où étoit donc le Dieu des arts, s'il n'étoit pas auprès de l'auteur de *Zaïre* & de la *Henriade*? Quoi qu'il en soit, cette fable amène l'éloge de Voltaire, fait par chacune des muses d'une manière très piquante. Chacune d'elles vante les plus beaux monumens de l'art auquel elle préside, & il se trouve à la fin qu'ils ont tous été élevés par la même main. Calliope cite la *Henriade*, & un autre poëme qui en est aussi différent que *l'Orlando* l'est de la *Jerusalem*; elle caractérise ainsi le premier des deux poëmes François:

Regarde cet écrit enfanté sous mes yeux ;



Il peint d'un roi guerrier les combats glorieux ;  
 Il peint d'un roi clément la bonté, la justice :  
 Des fables du vieux tems le frivole artifice  
 N'a point déshonoré ces augustes récits ;  
 La raison n'admet point ces prodiges vieilliss.  
 Au siècle qui m'entend le vrai seul pouvoit plaire , &c.

. . . . .

*Uranie aussi-tôt se montrant :*

Vante au Dieu qu'elle sert les fruits de sa sagesse.  
 Si jadis inspirant l'ingénieux Lucrece ,  
 Elle avoit embelli de poétiques fleurs  
 D'un rêve mal conçu les absurdes arrets ;  
 Si des mondes encor la merveille *éphémère* ,  
 En style très-galant n'a peint qu'une chimere ,  
 Ces essais du génie ont été surpassés.  
 Sur de sages écrits, en rimes cadencés ,  
 La vérité répand sa féconde lumiere ;  
 Newton vient de parler le langage d'Homere.

Peut-être cette expression de *merveille éphémère*, en parlant des mondes de Fontenelle, paroîtra-t-elle peu juste, si l'on fait réflexion que cet ouvrage se lit encore avec plaisir, qu'il est même en grande partie conforme à la bonne philosophie, puisque dans tout ce qui regarde le système planétaire, ce n'est qu'un développement de la théorie de Copernic & de Galilée, qu'il n'est erronné que dans l'hypothese cartésienne des tourbillons, & qu'il aura toujours le mérite d'avoir montré le premier comment on pouvoit embellir & égayer les matieres les plus abstraites, mérite qui ne peut pas être *éphémère*.

Apollon jette les yeux sur une foule de  
bagatelles charmantes en vers & en proë.

Ayant lu quelques tems , il vouloit toujours lire.

Clio l'interrompt pour de plus grands objets.

Cet écrit, distingué par de grands caractères ;  
N'est point l'effort aisé des communs plagiaires.  
Maigres historiens , sans critique & sans goût ,  
Qui redisant toujours ce qu'on a dit par-tout ,  
Usent à ce métier leurs indigentes plumes ,  
Et des erreurs d'autrui composent vingt volumes.  
Ici la raison parle & se fait écouter ;  
Elle pèse les faits , elle instruit à douter ;  
Elle peint de l'esprit la ténébreuse enfance ,  
Et ces siècles d'erreur , de crime , d'ignorance , &c.

On peut remarquer le goût & l'esprit de  
l'auteur , qui ne fait point présenter les comé-  
dies de M. de Voltaire par Thalie ; voici com-  
me il se tire de ce pas délicat.

Moliere cependant avec un ris malin  
Sur un œuvre comique avoit porté la main ,  
Il lisoit *l'Ecoffaise* , *Olban* , *l'Enfant prodigue*.

Il observe que l'art a pris une forme nou-  
velle.

Il est vrai , lui répond cette jeune immortelle ,  
Ton génie épuisa ce qu'il a de plus beau ;  
N'y pouvant ajouter , j'ai fait un art nouveau.

Melpomene paroît enfin :

Sa figure imposante  
Conserve l'air altier qu'autrefois lui donna

Le peintre audacieux d'Horace & de Cinna;  
 Une douleur touchante adoucit & tempere  
 La mâle austérité de ce grand caractère.  
 Sa voix est telle encor qu'en ces jours si brillans,  
 Où du tendre Racine elle animoit les chants.  
 Mais souvent elle a pris un essor plus rapide ;  
*D'un trouble impétueux le sentiment* la guide ;  
 Son poignard aiguisé pénétra plus avant, &c.

Ce dernier vers rappelle ce vers si connu  
 des *Saisons* de M. de S. Lambert :

D'un poignard plus tranchant il arma Melpomene.

Enfin Apollon demande quels sont les auteurs de tous ces immortels écrits. Clio lui répond.

Tu les couronnes tous en couronnant Voltaire.

.....  
 Viens, lui dit Apollon, jouis de ma présence,  
 Mortel, dont le génie étonne ma puissance.

*Dans* le cours passager de tes rapides ans,  
 Comment as-tu suffir pour tant d'objets si grands ?

Je n'eus qu'un sentiment, lui répondit Voltaire,  
 Lui seul il remplissoit mon ame toute entiere ;

De l'instinct des beaux-arts je me sentis presser,  
 Mon besoin le plus grand fut celui de penser.

Quand le coup de la mort accabla ma foiblesse,  
 Dans les plus longs projets il surprit ma vieillesse ;

Je mourois, & pour moi quand tout alloit finir  
 Mon génie embrassoit un immense avenir.

C'étoit en effet le seul sentiment durable & toujours soutenu de M. de Voltaire ; & un de ses amis lui disant un jour qu'il lui faudroit plusieurs corps pour suffire à l'inconcevable acti-

## 150 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tivité de son génie : si j'en avois cent, répondit-il, je les fatiguerois tous.

L'idée de cette seconde pièce est ingénieuse. On y remarque plusieurs vers heureux, des morceaux d'une sensibilité touchante, & l'on trouve dans ces deux pièces le ton de philosophe aimable que M. de Chab<sup>\*\*</sup>. a répandu dans quelques ouvrages du même genre, que ses amis connoissent, & que M. de Voltaire estimoit.

(*Mercure de France ; Journal de Paris.*)

**EINLEITUNG** in die Bucherkunde, &c. *Introduction à la connoissance des livres, par M. DENIS, garde de la bibliothèque impériale de Garelli, & professeur au college Thérésien. A Vienne, chez de Trattner, imprimeur & libraire de la cour impériale & royale, 1777, in-4to.*

### SECOND EXTRAIT.

XVIII. **O**ù, quand, & par qui l'imprimerie a-t-elle été inventée ?

Depuis plus d'un demi-siècle qu'on en dispute, on n'est pas encore tombé d'accord, si c'est à Strasbourg, Harlem ou Mayence; en 1430, 1440 ou 1457; par Jean Gutenberg, Laurent Coster, ou Jean Faust.

Schoepflin, dans ses *Vindiciæ typographicæ*, Argent., 1760, in-4to. tient fort pour Stras-

bourg; Meermann, dans ses *Origines typographicae*, Hagæ Com. 1765, in-4to. pour Harlem; de Heinecke, dans ses *Nachrichten von kunstlern*, Leipzig, 1760, in-8vo. & dans l'*idée générale d'une collection complete d'estampes*, ibid. 1771, in-8vo. pour Mayence.

De part & d'autres on n'a pas assez distingué les essais de l'art, de ses progrès & de sa perfection. Au plus tard vers le commencement du XIVe. siecle, les cartes à jouer, faites au moyen d'une forte d'impression, avec des planches de bois gravées en relief, étoient connues en Allemagne. Des curieux conservent dans leurs cabinets des recueils d'images imprimées de la même façon, & accompagnées au bas & quelquefois au revers du nom des saints représentés, & de quelque sentence ou relation édifiante. M. Heinecke en a vu un de l'an 1423 dans ses voyages, & il en décrit nombre dans l'*idée générale* ci-dessus citée, pag. 250 & 317. Il y en a à Vienne, à Passau, à Goettweich de considérables pour la quantité des feuilles de figures & de texte qui forment des especes de livres avec des titres & des préfaces. C'est-là ce que M. Denis appelle des essais.

XIX. Schoepflin, sur la foi d'un acte authentique inséré dans ses *Vindiciæ*, rapporte que Jean, de la noble famille de Sorgenloch, nommé aussi *Gutenberg, Gensfleisch, der Junge*, génie industriel, quitta Mayence sa patrie, l'année de la mort de son pere en 1430, & vint demeurer à Strasbourg où il exerça secrètement plusieurs arts, tels que

ceux de tailleur de pierres précieuses & de miroitier , & s'affocia, pour une somme d'argent, André Drizehen, Jean Ruffe & André Heilmann, auxquels il découvrit ses essais d'impressions de livres. André Drizehen étant mort en 1438, Gutenberg envoya avertir Nicolas, frere d'André, de retirer les pieces d'imprimerie qui lui appartenoient, de maniere que personne ne pût voir ce que c'étoit. George Drizehen voulut entrer dans la société à la place de feu son frere. N'y ayant point été reçu, il intenta procès à Gutenberg pour en obtenir un compte. On entendit des témoins dont les dépositions font mention de presses, d'achat de plomb, de formes, d'impressions. Cependant le secret de l'art ne fut point recherché, & Gutenberg le continua à Strasbourg avec ses deux autres associés jusqu'en 1445. Ici finissent les documens de Strasbourg touchant Gutenberg, que nous verrons certainement retourné dans sa patrie en 1450. Voici les livres que M. Schœpflin nous donne pour avoir été imprimés à Strasbourg avec des caractères mobiles de bois, par Gutenberg & ses associés ou successeurs.

*Gesta Christi.* En onze feuilles, in-4to.

*Soliloquium Hugonis.* In-4to.

*De missâ liber.* En 28 feuilles in-4to.

*De judæorum & christianorum communione,* petit in-folio.

*Henrici de Hassia expositio super dominicam orationem.* 15 feuilles in-4to.

*Consuetudines feudorum.* In-4to.

*Psalterium latinum.* In-12.

Malheureusement on ne trouve sur aucun de ces livres ni le lieu, ni l'année de l'impression. Un seul indique l'année 1448; il a pour titre : *Liber de miseria humane condicionis Lotarii dyaconi sanctorum Sergi & Bachi cardinalis qui postea Innocentius tercius appellatus est.* Anno Dni. 1448. Ce livre n'est pas unique, comme le prétend Schoepflin, puisqu'il est aussi dans la bibliotheque de Garelli. Mais qui prouve, dit M. Denis, que 1448 est l'année de l'impression? Ne peut-ce pas être celle du manuscrit? Et quand cette année seroit certaine, Gutenberg ne peut-il pas l'avoir imprimé aussi-bien à Mayence qu'à Strasbourg?

Le traité de *judæorum & christ.*, &c. se trouve à Vienne, dans la bibliotheque de M. de Focki, pleine de raretés typographiques. La ponctuation par le point unique, le fait juger plus ancien que les impressions où les deux points & le point interrogant sont admis.

Meermann, champion d'Harlem, raconte que Laurent Janszon, mal-nommé *Coster*, né à Harlem, environ en 1370, & mort vraisemblablement en 1440, s'avisa un jour, en se promenant, de faire des lettres avec de petits morceaux de bois, dont il se servit pour imprimer l'alphabet, le *pater*, l'*ave Maria*, le symbole & trois prieres latines, qu'il donna à ses neveux, & qu'on suppose aujourd'hui entre les mains d'Enschede, fondeur de caractères, & imprimeur à Harlem. Depuis il imprima de même le *speculum humanæ salvationis*, & le

## 154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Donat.* Après sa mort en 1440, un de ses ouvriers, nommé Gensfleisch, s'enfuit avec les ustensiles qu'il avoit dérobes, & érigea une imprimerie à Mayence, où il employa des caracteres de métal. Il avoit un jeune frere, nommé Gutenberg, qui essaya d'exercer le même art à Strasbourg ; mais il revint à Mayence avec son frere en 1445. Cependant les héritiers de Coster réparèrent le dommage que le vol leur avoit causé, ils graverent des planches de bois & aussi des caracteres mobiles, & ils imprimerent des ouvrages auxquels ils ne mirent point leur nom, ni l'an de l'impression. Le bruit de l'invention alla en Angleterre. Le roi Henri VI, suivant le conseil de l'archevêque Bouchier, envoya en Hollande débaucher des ouvriers. Un certain de Courcelles se laissa gagner & enseigna l'imprimerie à Londres & à Oxford.

Tout ce récit de Meermann, sans excepter l'épisode d'Angleterre, a l'air d'une fable mal tissue, aussi contraire aux documens touchant la famille de Gutenberg, qu'au sentiment des plus savans Anglois. L'archevêque Parker dit dans son livre de *antiquitate Britannicæ Ecclesiæ*, Lond. 1572, & dans la vie même de l'archevêque Bouchier, que l'imprimerie a été inventée à Strasbourg.

XX. On allegue contre ces récits que l'existence d'un art ne se prouve sûrement & incontestablement que par la représentation de quelque bon ouvrage de cet art : or Strasbourg n'en représente aucun avant 1471 ; Harlem



aucun avant 1484; au lieu que Mayence en produit un de 1457. Gutenberg fit des essais à Sstrasbourg; les actes le démontrent. Bien! mais essayer, chercher, & découvrir ne sont pas la même chose.

Pourquoi n'a-t-on rien dit de Coster pendant 128 ans, avant que Junius en eût parlé sur des ouis-dire dans sa Batavia? Van Mander, qui a fait imprimer à Harlem même, une histoire des artistes Hollandois jusqu'en 1604, n'en dit pas un mot. Jacques de Jongh, qui a donné à Amsterdam, en 1764, une nouvelle édition de l'ouvrage de Van Mander, y dit dans une note qu'il y avoit encore des gens même en Hollande qui doutoient de l'existence de Laurent Coster.

Gutenberg n'ayant point apparemment réussi à Sstrasbourg, revint à Mayence en 1445. En octobre 1449, il passa un contrat avec Jean Faust, bourgeois considérable de Mayence, dont le frere Jacque, Orfevre, étoit bourgmestre en 1462, lorsque l'électeur Adolf, dont il suivoit le parti, surprit Mayence. Par ce contrat, Gutenberg en reçut de l'argent, l'admit dans sa société, & lui engagea son industrie & son imprimerie.

Pierre Schoiffer, en latin *Opilio*, de Gernsheim dans l'électorat de Mayence, qui étoit encore copiste à Paris en 1449, & de la belle main duquel Schoeppfin nous a présenté des exemples dans la Ville, planche de ses *Vind. Typ.* entra aussi dans la même société. Il a l'honneur d'avoir imaginé les poinçons & les

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

matrices pour la fonte des caractères ; & s'étant appliqué avec une ardeur infatigable à perfectionner la nouvelle invention , par reconnoissance Faust lui donna en mariage Christine sa fille.

Gutenberg n'ayant pu payer Faust assez exactement , fut cité judiciairement en 1455 , & obligé de lui abandonner son imprimerie. Il entra au service de l'électeur en qualité de gentilhomme ; un certain Homery le pourvut de nouveaux ustensiles avec lesquels il est probable qu'il a imprimé les livres de ce tems-là , qui portent le titre de Mayence , sans les noms de Faust & de Schoiffer. Il y a apparence qu'il étoit mort avant le 24 de février 1468 , jour de la date de la quittance donnée par Homery à l'électeur pour la restitution des ustensiles d'imprimerie. Le décret d'admission à la cour électorale & la quittance sont rapportés T. III.

*Reg. Mog.*

- Cependant Faust & Schoiffer , anciens associés de Gutenberg , imprimèrent des livres considérables in-folio , à la fin desquels ils mirent leur nom , le lieu & le tems de l'impression. Voici ceux qu'on connoît suivant l'ordre chronologique.

1457. *PSALMORUM CODEX* , dont on connoît seulement cinq ou six exemplaires. Il y en a un dans le bibliothèque de l'empereur à Vienne , que M. de Heinecke appelle exemplaire vierge , à cause de sa beauté.

1459. *Idem*, dont on trouve la description dans  
l'idée générale, pag. 273.

— Guil. *DURANDI rationalis divinorum  
officiorum.*

1460. *CLEMENTIS* pape Quinti constitutiones.

1462. *BIBLIA LATINA.*

— *Bible Allemande.* M. Naft, dans son mé-  
moire historique & critique sur les six premières  
éditions des bibles allemandes, imprimé à Stutt-  
gard, 1767, in-8vo. en allemand, a levé, dit  
M. Denis, les doutes sur l'existence de cette  
bible dont on possède un exemplaire à Stuttgart  
dans la bibliothèque du consistoire, un à Louif-  
bourg dans la bibliothèque ducal, & un aussi à  
Vienne dans la bibliothèque de Garelli, si, dit  
toujours M. Denis, la description de M. Naft  
est exacte. Dans la souscription de la bible al-  
lemande crue de l'imprimerie de Baemler à  
Augsbourg, en 1467, on avertit qu'elle est en  
plus beaux caractères que toutes les bibles alle-  
mandes précédemment imprimées. Il y en avoit  
donc déjà d'imprimées.

1465. *Liber SEXTUS Decretalium.*

— *Officia & paradoxa Ciceronis.*

1466. *Idem.*

Le nom de Faust ne paroît plus sur aucun  
livre imprimé à Mayence après ces offices de  
Cicéron : ce qui donne à croire qu'il est mort  
environ dans ce tems. Il est vrai que Martaire  
allegue encore *Chrysostomi Homil.* 1468, per Joh.  
Fust. Mais le nom seul de Faust sans celui de  
Schoiffer rend cette édition suspecte. De-  
puis cette époque jusqu'en 1499, on ne voit

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus que le nom de Pierre Schoiffer à la fin des livres imprimés chez lui; la ville de Mayence y est souvent qualifiée dans les souscriptions de *impressorie artis inventrix climatrix que prima*, ou l'équivalent : ce qui a continué fort avant dans le XVIe. siècle. Les descendants de Faust se sont perpétués à Francfort-sur-le-Mein, où ils ont occupé les premières magistratures, & ont tenu un rang distingué parmi les savans. Ceux de Schoiffer ont aussi des descendants à Boissleduc en Hollande, & en Suede.

Concluons cet article par ces paroles de Leibnitz, tom. VI, *Geneva*, 1768, pag. 209. *Hos quos dixi*, il avoit nommé Gutenberg, *inventores esse tam certum censeo quam quicquam aliud in historiâ*. C'est se moquer, ajoute-t-il, que de produire contre eux un Laurent Coster.

XXI. L'art fut tenu secret à Mayence jusqu'au pillage de cette ville en 1462 ; d'où beaucoup d'ouvriers fugitifs se répandirent en diverses contrées de l'Europe. Il y a un Lactance imprimé in-folio à l'abbaye de Soubiac dans la campagne de Rome dès l'an 1465. Les épîtres familières de Cicéron ont été imprimées in-folio à Rome en beaux caractères, en 1467, par Schweynheim & Pannartz qui en 1472 y avoient déjà tiré de presse 28 ouvrages tant des peres de l'église que des auteurs classiques, faisant en tout 12475 exemplaires, dont ils avoient si peu vendu, que la pauvreté les força de recourir à la charité de Sixte IV, par une requête qu'on peut lire à la tête du dernier volume de leur édition de la glose de Nic. de

Lyra, en 5 vol. in-folio. Schweynheim s'appliqua aussi à la gravure en cuivre, & avoit travaillé aux cartes de la géographie de Ptolémée que son associé, qui se nomme alors Arn. Bucking, adressa à Sixte IV en 1478. Ulric Han imprima à Rome environ dans le même tems [ 1467 & suiv. ] Les artistes postérieurs, tels que Nicolai, Lauer, &c. n'y ont pas porté l'imprimerie à un plus haut degré de perfection.

Baemler eut une imprimerie à Augsbourg en 1466, & des émules célèbres dans Schuffler, Zeiner de Reutlingen mort en 1475 ou 1478, qui a donné la première édition de *Thomas à Kempis de Imit. Christi*, Sorg & Schoensperger. Ils imprimèrent beaucoup de livres allemands dont on chercheroit en vain les titres chez les bibliographes étrangers.

Jean de Spire donna à Venise en 1469, une très-belle édition des Ep. de Cicéron, in-folio. Il a encore imprimé dans la même année, l'histoire naturelle de Plin, & est mort en travaillant au S. Augustin de *Civitate Dei*, achevé par Wendelin son frere, qui a aussi publié de très-belles éditions, telles qu'un Strabon latin, in-folio. en 1472. On a de Jeanfon, aussi à Venise, un superbe Quintilien, in-folio. de 1471. Jean de Cologne & Jean Manthen de Gherretzem, y imprimoient aussi parfaitement. Leur *Pii II Historia rerum ubique gestarum*, 1477, in-folio, est un morceau de maître. Erhard Ratdolt d'Augsbourg, célèbre par ses éditions de livres de mathématiques, s'étoit joint à eux.

## 160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

De retour dans sa patrie en 1488, il y imprima aussi. Du grand nombre d'imprimeurs Vénitiens jusqu'à Alde Manuce, on ne nomme plus qu'Octavien Scoti de Monza.

En 1470, le prieur des écoles de Sorbonne, qui étoit Allemand, attira à Paris Ulric Gering de Constance, avec Martin Crantz & Michel Friburger de Colmar, tous trois imprimeurs Allemands. Gering y mourut riche en 1510 : cependant ni eux ni leurs successeurs ne s'y firent pas une glorieuse réputation, dans ces commencemens, excepté Ant. Berard qui imprima en 1487, la première bible françoise, en même-tems qu'une foule de livres de Chevalerie ; tandis que l'Italie multiplioit avec profusion les plus magnifiques éditions des livres les plus nécessaires. Mais au siècle suivant les François se distinguèrent aussi par la beauté & le choix de leurs impressions.

En la même année 1470, l'imprimerie fut établie à Milan, par Ant. Zarot. Ses éditions sont nombreuses & très-belles, ainsi que celles de Philippe de Lavagna & de Christophe Waldarfer. Il est juste de leur joindre Léonard Pachel, Ulric Scinzenzeler & Minutianus qui, en 1498, a le premier recueilli les ouvrages de Cicéron, en deux vol. in-folio.

En la même année 1470, Henri Rumel commença de rouler la presse à Nuremberg. De la même ville, Koburger a peu d'égaux, pour le grand nombre de livres qu'il a imprimés. *Lesser Typogr. jubilans.* Lips. 1740, in-8vo. lui donne 24 presses. On compte de lui 17 bibles seulement,

dont une belle latine de 1477, & une magnifque allemande de 1483, avec des fig. en bois. Son Boece de 1473, avec la traduction allemande, est encore un superbe ouvrage.

On voit l'imprimerie, toujours en 1470, exercée à Foligni, par de Orfinis & Neumeifter, qui a donné en 1472, le premier Dante; & à Cologne, par Pierre de Olpe, Conrad Winter de Hombourg, & Jean Koelhot de Lubec, également en 1470.

XXII. En 1471, Azoguido introduisit l'imprimerie à Naples. *Primus in suâ civitate artis impressorie inventor* : c'est ainsi qu'il souscrit son Ovide, in-folio. de 1471. Après lui Benoît Hectoris & Platon de Benedictis y ont longtems exercé l'art avec honneur. Gerard de Lifa, Flamand, le porta à Trévise, où il travailloit encore en 1492, avec un caractère particulier imitant l'écriture, comme on le voit dans les rares dialogues de Petrus Hoedus, *de amoris generibus*, 1492, que Corn. Agrippa a comptés mal-à-propos parmi les livres chatouilleux. Ils sont anti-érotiques.

M. Baur, syndic de Spire, a publié en 1764, un mémoire in-8vo. sur l'établissement de l'imprimerie à Spire, lequel en assure l'honneur à trois Pierre Drach. Ce mémoire est intitulé en latin, *Primitiæ Typogr. Spirensis*, & en allemand, *Nachrichten von der ersten Drachischen Buchdruckerey*. A Spire, &c. Les Hist sont venus plus tard. Leibnitz avoit déjà observé que le *speculum conscientiæ*, supposé de 1446 n'est que de 1496. Voyez Leibnitz. T. VI. édition de Geneve, 1768, pag. 209.

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ici M. Denis rappelle l'erreur du libraire Debure, dans sa bibliographie instructive, vol. Théolog. p. 313, qui a l'occasion du *speculum conscientiae*, ouvrage de Lamsheym, chanoine régulier, imprimé chez Conrad Hist, a pris Hist pour l'abrégé d'*Historicus*, & le nomme Conrad l'historien. Ces fréquentes méprises des libraires françois, ont donné de l'humeur à M. Denis, & lui font dire qu'on peut les écouter quand ils parlent de la valeur des livres, mais qu'ils perdent la tramontane, si-tôt qu'ils prétendent s'élever jusqu'à la littérature. Ainsi la Caille, dans son hist. de l'imp. fait de l'*Onomasticon Brunfelsii* un *Ostomalticon*; des imprimeurs Ant. Zarotus & Henr. à S. Ursio, un Zoratus & un Jerosme à S. Visio : Osmont, dans son diction. typogr. place Dominicus Baudius, au siècle d'Auguste, entre Properce & Virgile : dans la bibliographie instructive de Debure, *Bern. de Lutsemburgo*, inquisiteur, est avec les Luthériens; Contr. Vorstius & Spanheim le fils, au milieu des catholiques polémiques; au contraire Cochleus, dans les *traités singuliers hétérodoxes*. Le même fait deux hommes d'Hermannus Levilapis & Hermann Lichtenstein, imprimeur à Vicence en 1475.

Sixte Reffienger, né à Strasbourg, prêtre d'un grand mérite, fut imprimeur à Naples en 1471. Dans le premier âge de l'imprimerie, des clercs & des religieux ne dédaignèrent pas de l'exercer, la considérant comme un moyen de continuer dans la retraite, avec plus de promptitude & de facilité, le travail de co-



piste, auquel plusieurs s'étoient appliqués avec autant d'avantage pour eux-mêmes, que pour le public. A Rostoc, la communauté des prêtres; à Augsbourg, les Bénédictins; à Florence, les Dominicains; à Wittemberg, les Augustins ont eu des imprimeries. Clément de Padoue, J. B. Farfengus & Locatellus, imprimeurs à Venise; Jean Weissenburger, à Nuremberg, étoient prêtres. Beaucoup d'autres se souscrivent clercs. Cavalus, Carme, a imprimé en 1480, à Gênes.

Les premiers imprimeurs de Florence, ont été en 1472, Bernardin & Dominique Cenni; de Mantoue, Pierre Adam, maître George, & maître Paul, Allemands; en 1473 à Ulm, Jean Zeiner; à Louvain, Jean de Westphalie, &c. en 1474, à Turin; Jean Fabri de Langres & Johannin de Petro; à Gênes, Mathias d'Olmütz en Moravie, & Michel de Munich; à Esslingen, Conrad Fyner de Gerhuffen.

Jusqu'à ce moment, on a donné, le *Petri Nigri tractatus contra perfidos judæos*, en 1475, pour le premier livre sorti des presses de Fyner, mais M. Denis a découvert un S. Thomas sur Job de 1474, dans la bibliothèque de l'évêque de Neustadt, avec cette souscription: *Explicit postilla in Job. F. Thome de Aquino anno 1474, per... Fyner, in-folio*. Cet ouvrage est relié avec plusieurs autres. M. Denis néglige de dire s'ils sont du même imprimeur & de la même année.

A Basle, Bernard Richel a aussi commencé

## 164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'imprimer en 1474 ; en 1475 , à Lubec , Luc Brandis de Schaff ; en 1476 , à Lyon , Barthelemi Buyer ; en 1477 , à Westminster , Caxton , à l'appui de quoi on cite deux essais sur l'origine de l'imprimerie , Londres , 1774 , in-8vo. en anglois ; André de Worms à Palerme ; en 1478 à Geneve. On a de cette époque en cette ville , deux livres sans nom d'imprimeur : le 1er. est le livre *des Saints Anges* du Cordelier Eximènes , & le *livre de Sapience* , trad. du *Latin... pour les simples prêtres* , qui n'entendent ni le latin ni les écritures : tel est le titre ; en 1483 , à Stockholm , Jean Schnell : voyez *J. Alnandri Historiola artis typogr. in Sueciâ* , Upsl. 1722 , pag. 15 , in-8vo ; à Copenhague , Godefroi de Ghemen , en 1493 ; sur la fin du XVe. siecle , à Cracovie , Jean Haller de Nuremberg ; voyez le mémoire de Dan. Janoski , en allemand , *Nachr. von rar. Poln. Buchern*. Dresd. 1747 , pag. 35 , in-8vo ;

M. Denis n'a point oublié les progrès de l'imprimerie , dans les principales villes d'Espagne , pendant le même XVe. siecle. Mais il s'étend avec une complaisance particulière , sur son sort dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche. Jusques-là , il semble avoir suivi presque pas à pas l'histoire de l'imprimerie de Prosper Marchand , en évitant les fautes soigneusement corrigées par le savant auteur du supplément. Cependant il ne cite nulle part cet excellent supplément. C'est merveilleux qu'il soit si souvent d'accord avec lui sans le connoître.

XXIII. Mathias Corvin, roi de Hongrie, prince curieux de livres, fit venir d'Italie, André Heff, qui imprima à Bude, en 1473, une chronique latine de Hongrie, petit in-folio, laquelle est un bon extrait de celle de Thurocz; & il la dédia au chancelier Ladislas Geréb, qui fut depuis archevêque de Kalotza. Néanmoins pendant plus de soixante ans après, les livres à l'usage des Hongrois, paroissent imprimés chez les étrangers; à Venise, à Strasbourg. Ce n'est plus qu'en 1539, que Benoit Abadi, sous la protection du comte Nadasdi, a imprimé à Zigeth, une grammaire hongroise & latine, in-8vo. & en 1541, une traduction hongroise du nouveau-testament, in-4to. Michel Toeroek imprima à Debreczin, vers l'an 1562, plusieurs ouvrages de Pierre Mélius, duquel les *propositiones de Jah & Jehova*, parurent in-4to. au Grand-Waradin, en 1568. La *confessio montanarum civitatum*, est de 1578, à Neusohl, par Scholz; *Epitome rerum Hungaricarum* de Ranzanus, à Tyrnau, de 1579, in-8vo; la même année à Bartfeld, Georg. Koltsarii *postilla Hungarica*; ensuite à Galgocz, à Leutschau où Breuer a flori; au château de Visoly du comte Bathory, d'où est sortie en 1589, in-4to. toute la bible de Calvin, de la traduction de Gaspard Karoly & de l'impression de Valentin Manskowitz.

En Transilvanie, Honter qui avoit appris la profession à Basle, imprima en 1539 à Cronstadt, *Enchiridion Mim. & Distia Sapientum* de Pub. Syrus. Heltai imprima en 1541, *Sebasl.*

*Tinodii historiola expugnatae urbis Budensis & de incaptivatione Valentini Torokii. Libellus de remediis adversus luem pestiferam*, de Bauffner, est imprimé à Hermanstadt en 1550, in-8vo. Hofhalter avoit une imprimerie en 1567, à Weissenbourg ou Albe-Julie, laquelle produisit plusieurs ouvrages des anti-Trinitaires : ce qui engagea Etienne Bathory à la supprimer.

La plupart du contenu dans ces articles de Hongrie & de Transilvanie, a été fourni à M. Denis par M. de Windisch, sénateur à Presbourg, & il reconnoît devoir ceux de Bohême & de Moravie qui suivent, au savant Voigt.

En 1488, la bible en langue vulgaire fut imprimée à Prague, & reimprimée ensuite par Tischnow à Kuttenberg. Il y eut des presses à Pilsen & à Jungbunzlau au commencement du XVIe. siècle. Quoiqu'alors les Bohémiens fissent encore souvent imprimer à Venise, à Nuremberg, à Leipzig; témoin la bible des Hussites à Venise en 1506, par Lichtenstein : les imprimeurs de Prague ne demeurèrent pas oisifs.

Le *Chronicon Joh. de Thurocz*, & le *Libellus de modo in jure studendi*, furent imprimés à Brinn en Moravie en 1488. Prostnitz & Olmutz ont imprimé au XVIe. siècle. On a vu aussi florir l'imprimerie que le baron de Zerotin a fondée pour les freres Moraves à Kraltitz, non loin de Namieft.

Il n'y a point de monumens qui établissent que l'imprimerie ait été exercée à Vienne en

Autriche avant 1493. Le feu pere Schier, auteur exact, dans sa *Commentatio de primis Vindobonæ typographis*, n'en offre point de plus ancien que l'ouvrage sorti des presses de Jean de Winterberg, en latin de *Hiberna arce*, lequel ouvrage est intitulé : *Begencknus Kayserlicher Majestæt Frederichs des III*, 1493, in-4to. On en conserve un exemplaire dans la bibliothèque du couvent de Lilienfeld, & un dans celle de la ville à Vienne. Ses éditions, la plupart de livres de liturgie, vont jusqu'en 1514. En 1510, deux autres imprimeurs travaillèrent à Vienne en société jusqu'en 1514, que chacun d'eux travailla pour son compte. L'un de Liebenthal en Silesie se nomme Jérôme Victor, autrement Doliarius ou Philovallis : il alla en Pologne où il introduisit le premier dans l'imprimerie les lettres Polonoises, en 1518. Voyez *Janociana sive Poloniae Autorum Memoria*. Varf. 1776. pag. 297., in-8vo. Son Philippe & Alexandre de la traduction d'Angelo Cospì du grec de Diodore, 1516, in-4to. peut être comparé pour le mérite typographique aux plus belles éditions de cet âge. Le second s'appelle Singrenius ou Syngriener d'Oeting en Baviere. Son Solin avec le commentaire du savant cordelier Riccutius Vellinus de Camerino, in-fol. est son meilleur ouvrage. Le catalogue de leurs éditions en allemand, latin, grec, syriaque, italien, & de celles de leurs successeurs, se trouve dans la *Commentatio* de Schier. Schier donne Hofhalter, autrement Skrzetuski, pour un Polonois. Cet imprimeur

## 168 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étoit Flamand suivant Molnar, qui paroît le bien connoître, dans sa dédicace de son *Idea Christianor. Ungarorum sub tyrannide Turcicâ*. Oppenh. 1616 in-4to.

Les Jésuites avoient établi en 1559 dans leur college de Vienne, devenu depuis leur maison professe, une imprimerie pour les livres de théologie & de classe. Au bout de trois ans ils l'abandonnerent. On a dans la bibliotheque de Garelli une petite chrestomathie grecque, *Viennæ Austriæ in ædibus collegii Cæsarei Soc. Jes.* 1560, in-8vo. *Jean Gerson de imitatione Christi*. Ibid. 1561, in-12. *S. Hippolytus de consummatione mundi*. Ibid. 1562. In-12.

A Grats en Stirie on n'a point découvert de plus ancienne impression que celle de *Dav. Saxen rhetoris Elegiacon de miseria humanæ vitæ. Græcii Styriæ metropoli ex officinâ typographicâ Zachariæ Bartschii*, 1570, in-4to.

A Leibach en Carniole les Luthériens avoient une imprimerie conduite par Manlius ou Mandl, dont on a les oraisons funebres de Herwards d'Auersberg, en 1576, & des livres de religion.

M. Denis donne pour la premiere impression de Fribourg en Brisgaw, *Francisci Nigri libellus de ratione epistolæ scribendi*, in-4to. 1499.

XXIV. L'imprimerie a porté en latin divers noms. Dans les plus anciennes édit. de Mayence elle est appelée *adinventio imprimendi seu caracterizandi & ars impressoria*; ensuite *chalcographia*, jusqu'assez avant dans le XVIe. siècle: par exemple, dans le privilege de l'empereur Maximilien, au commencement du Tite-Live de Schoiffer en

1518.

1518. *Typographia* n'est guere usité avant 1489. Dans le *Psalterium quintuplex* de 1509, l'imprimerie d'Henri-Etienne est nommée *officina chalcotypa* ; & *ars formularia* dans le *Jodoc. Clichtovæi elucidatorium ecclesiasticum* de la même imprimerie, en 1516. Les artistes furent aussi appelés *impressores*, *chalcographi*, *typographi*. Platon de Benedictis, imprimeur à Bologne, se nomme *urbis ejusdem stampatorem* dans son Suétone de 1488, expression qu'avant l'imprimerie des livres, on avoit employée pour désigner les imprimeurs des cartes à jouer.

On commença d'imprimer avec des lettres gothiques, & ensuite avec de belles-lettres latines que Schweynheim, Pannartz, Han & Jean de Spire imiterent des meilleurs manuscrits d'Italie. Il y a quelques lettres grecques mal formées dans les *paradox. Cicer.* joints aux *officia* de Faust & Schoiffer ; & d'un peu mieux conformées dans le *Gellius* de Schweinheim, à Rome, 1469 : mais en général les imprimeurs qui n'étoient pas pourvus de caracteres grecs laissoient un espace qu'on remplissoit avec la plume. Le premier livre grec paroît avoir été imprimé à Milan par Denis Paravisinus en 1476. C'est la grammaire de Const. Lascaris. Creston, carme de Plaisance, fit aussi imprimer à Milan en 1481, un Pseautier grec & latin ; & Bernardin Nerlius gratifia le monde savant du premier Homere complet en 1488 à Florence. Le premier essai des lettres hébraïques fut fait à Esling en 1475, par Conrad Fyner, dans le *tractatus Petri Nigri contra perfidos judæos*. Les Juifs

eurent l'an 5238 de leur ère , & 1478 de l'ère chrétienne , leur première imprimerie hébraïque à Piobe di Sacco dans le Padouan , où ils imprimèrent *les quatre ordres*. Ils en avoient aussi une à Soncino au Milanez en 1484. Porrus a le premier employé les caractères arabes dans le Pseautier en cinq langues que Justiniani , évêque de Nebbio, a fait imprimer à Genes en 1516.

La rareté des plus anciens livres, les fait estimer fort chers , quand ils sont bien conservés. Un Plin de Jean de Spire , 1469, a été acheté 43 livres sterling pour le Muséum Britannique à la vente du docteur Askews. Le Quintilien de Schweynheim , 1470, a été vendu environ 405 florins d'Hollande, & le César du même, 1472, environ 420 florins d'Hollande, tous deux à la vente de Menars.

Il reste un très-grand nombre d'anciens livres imprimés sur du parchemin. Jamais peut-être aucune imprimerie n'en a tant consommé que celle de Mayence, & peut-être par-tout a-t-on long-tems tiré un certain nombre d'exemplaires sur cette matière plus durable que le papier, qui cependant étoit bien meilleur autrefois que celui employé dans notre siècle & au siècle précédent.

Le premier format a été l'in-folio. *L'Augustinus de veræ vitæ cognitione*, avec les armes de Faust & de Schoiffer, est peut-être le premier in-4to. & l'*Augustinus de singularitate clericorum*, imprimé en 1467, par Olric Zel de Hanau, le premier in-8vo.

On voit des signatures au bas des pages



d'*Hieronimi expositio symboli apostolorum*, à Oxford, 1498, in-8vo. Mais elles n'ont été imitées par les autres imprimeurs que long-tems après.)

Il y a déjà des réclames dans le Tacite sans nom d'année, que plusieurs attribuent à Jean de Spire, & que M. Denis croit plutôt de Wendelin.

Le Pseautier de 1457, a des capitales : mais elles ne sont pas tout-à-coup devenues communes. On en laissoit la place vuide, ou bien on y imprimoit un caractère plus petit que celui du texte, afin que les peintres ou enlumineurs pussent y mettre leurs ornemens proportionnés à la dépense que chacun vouloit faire. On en conserve dont la fraîcheur des couleurs récréé encore la vue après 300 ans. Smith, consul d'Angleterre à Venise, possédoit un recueil choisi de livres rares des premiers imprimeurs, enrichis & embellis de fleurs & d'autres figures à la première page, aux capitales & ailleurs, dont le catalogue est imprimé.

La multitude des abréviations imitées des manuscrits, rend pénible la lecture des anciennes éditions, sur-tout des livres de droit & de théologie scholastique, dont M. Denis dit qu'on peut bien se passer. Le point a été le premier signe de repos ; puis est venu aussi le double point : la virgule a été usitée plus tard, quoiqu'elle se trouve abondamment dans les *Philipp.* Cicer. de Han.

Les Vénitiens paroissent avoir accordé le premier privilege d'imprimer en 1494, à Lich-

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tenstein , pour son *Vincentius Bellovacensis* , à la fin duquel il est imprimé. Ensuite il y en a un de Milan de 1495 , en faveur de Michel Faernus & d'Euch. Silber aux œuvres de Campanus ; un du pape à la géographie de Ptolomée pour Tosinus, en 1506 ; un de France en 1507 , pour Verard , aux épîtres de S. Paul ; & un impérial pour les sermons de Geiler en 1514 , par Gran , à Haguenau. Le Procope & le Pindare de Rome, 1506 & 1515 , sont accompagnés d'un privilège qui frappe les contrefacteurs d'excommunication.

XXVI. Les souscriptions sont quelquefois fort simples, & ne contiennent que la plus brieve désignation du lieu & du tems avec le nom de l'imprimeur. Quelquefois aussi elles sont plus étendues, & il y en a qui invitent à l'acquisition par des vers élégans. Tels sont en effet les huit vers qu'on lit à la fin d'un Justin & d'un Florus , in-folio. sans nom d'année, de lieu & d'imprimeur, & qui commencent par ces mors, *Aurea Justini* , &c. & les douze que Barth. Pajellus, gentilhomme de Vicence, a composés pour l'édition de Paul Orose, in-folio, par Hermann Lichtenstein, allemand, né à Cologne & imprimeur à Vicence. M. Denis les copie en entier, & avertit d'une faute de Debure, dans le catalogue de Gaignat, T. II, pag. 41. Debure voit Hermann & Cologne ; & sans en lire davantage pour en prendre exactement le sens, il pose : à Cologne, par Hermann.

XXVII. Parmi les imprimeurs qui ont ho-

noyé leur art & servi les sciences dans le XVIe. siecle , M. Denis compte en Italie , Alde Manuce , qui se nommoit aussi Pius & Romanus ; quoique né à Bassano ; Pius , en mémoire d'Alberto Pio , prince de Carpi , son élève , & non le pieux , comme l'a mal rendu Clément. Il ne paroît point qu'on ait de lui d'ouvrage plus ancien que *Constant. Lascares Erotemata* , à Venise , 1494. Il abandonna les lettres gothiques ou monacales , & introduisit les cursives. Il travailloit sur-tout au grec. Il écrivoit à Léon X : *Si possem , mutarem singula errata nummo aureo* , dans son Platon de 1513 , dont un exemplaire en parchemin a été vendu 55 guinées , il y a peu de tems , en Angleterre. Ses enfans & son petit-fils lui succéderent. On a des catalogues de leurs édit. Unger a publié sur le plus ancien des Aldes , une *Dissertatio de Vita Aldi*. Wittenb. 1753. Paul , le plus jeune , imprima aussi à Rome. La bibliothèque de Garelli , en conserve *Math. Curtii Papiensis Libellus de prandii & cenæ modo*. Romæ per Paul. Manut. 1562. In-4to. très-rare. Daniël Bomberg d'Anvers , s'appliqua , avec le secours de savans Chrétiens & Juifs , en 1515 , à donner à Venise des éditions hébraïques très-estimées. Vincent Vaugris , François & Gabriël Giolito de Ferrare , s'y sont aussi distingué par des impressions correctes , belles & rares.

Dès 1497 , les Juntas ou de Jonty , avoient commencé d'imprimer avec succès à Florence. Un de leurs descendans s'établit à Lyon , un autre à Venise. Leurs éditions sont l'ornement

## 174 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

des bibliothèques. Les *opera Ciceronis* de Lue-  
Antonio de Jonty , qui sont très-rares , ont été  
vendus depuis peu 230 & 240 florins en Hollan-  
de. On nomme encore dans les imprimeurs de  
Florence Laur. Torrentinus, dont tous les li-  
vres sont rares.

A l'égard de la France, Joffe Ascensius Ba-  
dius ayant épousé à Lyon la fille de Trechfel,  
vint exercer l'imprimerie à la fin du XVe. siècle  
à Paris, où il maria ses deux filles (Mo-  
reri dit, sœurs, Art. Badius, & filles, Art. Etien-  
ne), l'une à Robert-Etienne, fils d'Henri Ier.  
du nom; & l'autre à Michel Vascosan, tous  
deux fameux imprimeurs au commencement du  
XVIe. siècle. On estime par-dessus tous les ou-  
vrages de Badius, ses *Brunonis opera*, 1524,  
in-folio. L'imprimerie d'Henri-Etienne, passa à  
Simon de Coline avec la veuve; ce qui n'em-  
pêcha pas Robert de s'y livrer & de donner  
de très-belles éditions. Son fils Henri II étoit  
plus savant que son père, mais un moindre  
artiste. Il mena une vie errante, & mourut mi-  
sérable à l'hôpital de Lyon. Antoine, dernier  
de son nom, est mort en 1674, à l'Hôtel-  
Dieu de Paris. La bibliothèque de Garelli pos-  
sède 70 de leurs éditions, parmi lesquelles il  
y en a de la plus grande rareté. Après eux on  
n'oublie point Wechel, ni les Morel, ni Ni-  
velle, Turnebe, Sonnius, Patisson, Cramoisy,  
Vitré, tous à Paris; Dolet, Gryphius, Rouillé  
à Lyon, Crespin & les de Tournes à Ge-  
neve.

XXVIII. Pour l'Allemagne, on passe rapi-

dement sur Amerbach, les Petri, Cratander, Curio, Bebel, pour venir à Froben d'Hamelbourg en Franconie, qu'on peut nommer l'Alde des Allemands. C'étoit un homme zélé pour son art, droit & désintéressé. Il imprimoit sur de fort papier avec de très-beaux caractères. Erasme le préféroit à tous les autres imprimeurs. Après avoir imprimé les Peres Latins, il avoit commencé les Grecs, quand la mort l'arrêta : son fils Jérôme & Episcopus son gendre les continuerent. Sa veuve épousa Herwagen, dont Erasme loue le Démonstheue, & qui a donné le premier recueil des *Rerum Germanicarum*, 1532, in-folio. Herbſt ou Oporinus, qui avoit été correcteur de Froben pour le Grec, imprima aussi très-bien lui-même en société avec Winter. Tous ces artistes travaillèrent à Basse.

En 1503, Thomas Anshelmi de Bade ouvrit son imprimerie à Pforzheim. Les magnifiques *Rudimenta Hebraica* de Reuchlin, sortis de ses presses en 1506, lui assurent un des premiers rangs parmi les imprimeurs les plus habiles.

Jérôme Commelin, qu'on peut comparer à Etienne pour les éditions grecques : témoins son Athanase & son Chrysostôme, imprimoit à Heidelberg. L'imprimerie d'André Wechel a long-tems subsisté à Francfort & à Hanau avec réputation, sous lui & ses successeurs Jean Wechel, Marne & Aubry. Voegelin s'est distingué à Leipzig.

Cependant aucun de ces imprimeurs n'a ac-

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

quis la renommée de Plantin , François établi à Anvers. Comme Etienne , il exposoit les épreuves aux yeux du public , & récompensoit la découverte des fautes. La *Biblia Polyglotta* , lui fit donner par Philippe second , le titre de son premier & archi-imprimeur : mais ce ne fut pas ce qui l'enrichit. Il avoit trois imprimeries & trois filles : il donna l'aînée à Rapheleng avec l'imprimerie de Leide ; la seconde à Moret avec l'imprimerie d'Anvers ; & la cadette à Beys avec l'imprimerie de Paris , qui tous trois & leur postérité ont long-tems conservé le nom & la réputation de Plantin.

Après eux les Elzevirs se sont heureusement annoncés , d'abord à Leide en 1595 , & ensuite à Amsterdam. Abraham , Bonaventure , le jeune Louis & Daniël , ont eu le plus de lustre. Il ont donné de jolies éditions portatives des auteurs classiques & autres livres choisis. M. Denis dit que la bibliothèque de Garrelli possède 90 éditions des Elzevirs. La Hollande a toujours produit des chef-d'œuvres typographiques, entr'autres les auteurs *cum notis variorum*. Les *origines typographicæ* de Meermann , ne cessent point de faire honneur à ses presses modernes.

Les plus vantées des éditions angloises sont sorties de l'imprimerie de l'université d'Oxford , laquelle imprimerie on a nommée *Theatrum Sheldonianum* , du nom de l'archevêque Sheldon , son fondateur. On loue encore les auteurs classiques Grecs , imprimés à Glasgou , par les Foulis , l'Horace , gravé de Pine ; le Virgile

& l'Horace de Birmingham, 1757 & 1770, in-4to.

L'exactitude des éditions est l'effet du savoir des correcteurs. Les principaux savans & les personnages constitués en dignité n'ont pas toujours dédaigné de rendre aux lettres un service aussi essentiel que celui de la correction des bons livres : c'est un des principaux mérites des premières impressions. L'évêque André corrigeoit les impressions de Schweinheim, & Campanus celles de Han à Rome; Const. Lascaris & Demetr. Chalcondiles, celles du premier Alde Manuce, &c. Zeltner a donné à Nuremberg en 1720, in-8vo. *Theatrum variorum eruditorum qui speciatim typographiis operam præstiterunt* : livre qui traite de la correction & fourmille de fautes.

XXIX. M. Denis fait connoître les marques, signes ou symboles des principaux imprimeurs, à-peu-près de même que Bailler, Orlandi, Lefser & Rotscholz; puis il passe à la troisième époque.

XXX. Un moyen aussi facile que l'imprimerie de multiplier les livres, a dû beaucoup augmenter le nombre & la grandeur des bibliothèques. On ne célèbre ici que les plus fameuses, en commençant par celles d'Italie.

Nicolas V fonda la bibliothèque du Vatican à Rome. Après la prise de Constantinople par les Turcs, Calixte III acheta pour 40000 ducats de manuscrits grecs qu'il y déposa. Sixte IV la fit mettre en ordre & pourvut aux appointemens des bibliothécaires & des écrivains, à la tête desquels il mit Platine. Sixte-Quint bâ-

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tir le bel édifice où elle est maintenant placée dans des armoires fermantes à clef dont les portes sont ornées de peintures. Elle s'accrut sous Clément VIII des livres de Fulvius Ursinus ; sous Grégoire XV de ceux de la bibliothèque de Heidelberg, & dans la suite de ceux des ducs d'Urbin, de la reine Christine de Suede, du marquis Capponi, du Cardinal Quirini, & d'autres. Les cardinaux Sirlet, Casenate, Noris, Quirini, & Albani encore vivant, ont été les principaux bibliothécaires du Vatican. Ils ont eu sous eux, en qualité de seconds bibliothécaires, Holstenius de Hambourg, Allatius de Scio, Schelfstrate d'Anvers, & Joseph Simonius Assemani, Maronite, qui se sont particulièrement illustrés. Ce dernier a donné au public le catalogue raisonné des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, sous le titre de *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana*, en 4 vol. in-fol. *Roma typis congreg. de Propag.* 1719 & suiv. La bibliothèque du Vatican renferme 40000 manuscrits, & seulement 30000 livres imprimés. Plusieurs seigneurs & plusieurs communautés ont à Rome des bibliothèques précieuses ; celles de Barberini, Chigi, Farnese, des Oratoriens, des Basiliens, des Dominicains de la Minerve, qui leur a été léguée par le cardinal Casenate avec un revenu pour son entretien.

La bibliothèque de Laurent de Medicis à Florence tient le second rang entre celles d'Italie. Côme-le-Grand, non content d'avoir fondé des bibliothèques considérables dans quatre mo-



nasteres, voulut aussi en acquérir une riche pour sa maison. Lui, son fils Pierre & son petit-fils Laurent, pere du pape Léon X, firent une grande dépense dans ce dessein. Laurent envoya Jean Lascaris deux fois en Orient avec la permission du Sultan Bajazet, pour acheter des livres grecs. Cette bibliotheque endommagée par les François, fut vendue aux Dominicains de Florence & par eux, au cardinal de Medicis, depuis Léon X, qui la fit transporter à Rome. Clément VII, de la même maison, la renvoya à Florence dans l'église de St. Laurent, où la magnificence des ducs a continué de l'enrichir. Entre 4000 manuscrits, il y en a un de Virgile du Ve. siecle. Le Signor Bandini, qui en est aujourd'hui bibliothécaire, a mis au jour en trois vol. in-fol., le catalogue des Mss. grecs & le premier vol. de celui des Mss. latins. La bibliotheque du palais du grand-duc, laquelle a eu Magliabecchi, pour bibliothécaire, est aussi considérable, ainsi que celle des Bénédictins de Ste. Marie.

La bibliotheque Ambrosienne à Milan, fondée par le cardinal Frédéric-Borromée, neveu de St. Charles, & augmentée par le cardinal Gibert-Borromée, est riche de 15000 manuscrits & de 60000 vol. imprimés. Muratori & Saxius en ont été les bibliothécaires les plus renommés par leurs écrits. Dans les *Antiquit. Ital.* de Grævius, T. IX, liv. 5, il y a un traité de Boscha, aussi bibliothécaire de la bibliotheque Ambrosienne; qui a pour titre, *Hemidecas de origine & statu bibliothecæ Ambros.*

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*Mediol.* lequel a aussi été imprimé en particulier en 1672 , in-4to. Nous ne nous arrêtons point sur les raretés de ces bibliothèques d'Italie , parce que la plupart sont décrites dans le *Diar. Ital.* de Montfaucon & dans d'autres ouvrages connus.

La bibliothèque de S. Marc est la plus belle de Venise. Pétrarque en jeta les fondemens , le cardinal Bessarion lui fit présent de ses 533 manuscrits , & les cardinaux Grimani & Alexandre lui ont aussi laissé leur succession. Montfaucon n'obtint point la permission d'y faire toutes les recherches qu'il auroit désiré : mais depuis , en 1740 & 1741 , le bibliothécaire Zanetti en a publié le catalogue.

La bibliothèque Ducale de Modene , a plus de 30000 vol. & 1500 manuscrits. On voit parmi les livres au-delà de 200 éditions rares du XVe. siècle , & un recueil de tous les livres imprimés en Russie. Muratori , le même qui avoit été précédemment bibliothécaire de la bibliothèque Ambrosienne , & Zaccaria en ont été bibliothécaires & sont remplacés par M. Tiraboschi , auteur de l'*hist. de l'ordre des Humiliés* , qu'en fait s'occuper à continuer son *histoire littéraire d'Italie*.

La bibliothèque de l'Institut de Bologne , possède déjà cent mille volumes , quoique cet institut n'ait été fondé qu'en 1712 , par l'illustre comte Marfigli. Les manuscrits du fondateur , ceux d'Ulysse Aldrovandus & du pape Benoît XIV , son bienfaiteur , y sont gardés. Ce pape l'a gratifiée d'environ 20000 volumes.

Voyez *Commentarii de Bonon. scient. & art. Instituto*. T. I. Bonon. 1748.

Les bibliothèques de l'université de Turin, dont Pafinus a publié le catalogue des Mss. du palais royal de Capo di Monte à Naples; de Padoue, dont Thomadini a aussi fait imprimer le catalogue des Mss. méritent d'être mentionnées.

XXXI. En France, la bibliothèque du roi a proprement pour fondateur François I, qui réunit ce qu'il trouva de livres dans son château de Blois, où Charles d'Orléans avoit commencé d'en recueillir, avec ceux de Fontainebleau, en y ajoutant ce qu'il en avoit fait acheter en Asie, en Grece & en Italie. Il choisit pour son bibliothécaire, Guillaume Budée qui sous les rois suivans, eut pour successeurs, Castellan, Mondoré & Amyot. Henri IV. la fit porter à Paris, & par le conseil de son bibliothécaire Jacques-Auguste de Thou, il l'augmenta de plus de 800 manuscrits que Catherine de Médicis avoit apportés avec elle. Rigault, Bignon, Dupui, Colbert frere du ministre, tous successivement bibliothécaires, furent zélés pour son accroissement. La vente des livres de Fouquet, celle de Mazarin durant sa proscription, celles de Golius & de Gaulmin y firent entrer 9000 volumes tant imprimés que manuscrits. Le Bénédictin Mabillon acheta pour le roi 4000 volumes dans ses voyages. Le Jésuite Bonvet en apporta 49 de la Chine; il en vint du Levant. Enfin Louis XIV, qui avoit à peine 5000 volumes

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à son avènement à la couronne, en laissa 70000. Les abbés de Louvois & Bignon firent des achats également considérables pendant le regne de Louis XV, en sorte qu'aujourd'hui elle passe pour contenir 70000 manuscrits & 94000 imprimés. Le catalogue des manuscrits a été publié en 4 volumes in-folio, 1739-44. L'abbé Sevin a dressé le Ier. vol. qui fait connoître les manuscrits Orientaux, & le IIe. qui fait connoître les Grecs. Le IIIe. & le IVe. vol. des Latins, sont de Melot & de Caperonnier. Il n'a encore paru du catalogue des livres que les Théologiens, les Jurisconsultes, & les Humanistes, en six vol. in-folio.

La bibliothèque du cardinal Mazarin étoit de 40000 vol. avant sa dissipation. Le cardinal, de retour, tâcha d'en recueillir les débris, & la laissa au college des Quatre-Nations où elle est ouverte au public. Elle peut aller à 37000 volumes.

Du tems de François Ier. l'abbaye de S. Victor avoit déjà une bibliothèque publique qui a été augmentée particulièrement de celles de Bournonville, Tralaye & Cousin.

Celle de l'abbaye de Ste. Genevieve est riche de plus de 60000 vol. dont les plus précieux lui viennent du legs de l'archevêque de Rheims le Tellier, en 1710 ; l'archevêque avoit lui-même publié son catalogue à Paris, 1693, in-folio. Sur ces bibliothèques, M. Denis cite le plus souvent Maichel, *Introd. ad Hist. lit. de Bibliothec. Paris. Lipsiæ*, 1721.

La Sorbone a hérité de la bibliothèque du

cardinal de Richelieu, & possède beaucoup de livres des trois Allemands qui ont les premiers imprimé à Paris.

Les Bénédictins de St. Germain-des-Prés jouissent de la plus précieuse après celle du roi. Le pere du Breul l'avoit commencée. L'abbé d'Entrée l'a grossie de ses 12000 vol. Les livres de l'abbé Renaudot & du cardinal de Gèvres lui ont été donnés. Il y avoit déjà 40000 vol. au commencement du siècle, à présent elle a bien 8000 mille Mss. y compris ceux du chancelier Seguier & de l'évêque de Metz Coislin.

Les jésuites en possédoient à Paris deux fameuses, celle du college de Louis-le-Grand, nombreuse en humanistes, de laquelle du Duc, Petau, Briet, Coisart, Garnier, & au moment de la dernière disgrâce, le savant abbé Brottier, illustre par sa superbe édition de Tacite, ont été bibliothécaires, & celle de leur maison professe, comprenant les legs de Ménage, de Guyet & de Huet. L'acte de la donation de Huet est transcrit dans Schellhorn. *Am. Lit.* L. V. L'une & l'autre ont été dispersées.

M. Denis ne fait mention d'aucune bibliothèque des provinces de France.

La bibliothèque de l'Escurial fondée par Philippe II, & qui est à la garde des Jéronimites, est la plus riche d'Espagne. Arias Montanus en a été le premier & le plus docte bibliothécaire. Les livres du cardinal Sirlet, tous notés de sa main, & de l'archevêque de Tarragone Antoine Augustin, y ont été portés, ainsi que les 3000 Mss. enlevés près de Salé à Muley Zi-

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dan , roi de Maroc. Casiri , Maronite , appelé exprès de Rome pour dresser le catalogue des Mss. arabes , en a publié en 1770 le I<sup>er</sup>. & dernier volume , rempli par les seuls articles d'histoire & de géographie. Le I<sup>er</sup>. vol. embrasse toutes les autres sciences. Voyez ce catalogue intitulé : *Bibliotheca Arabico-Hispana Escorialensis*. Matriti. 2 volumes in-fol. 1760-70 ; & les lettres de Clarke sur l'Espagne , très-instructives touchant les Mss. hébreux , grecs & latins de l'Escorial.

On ne dit qu'un mot de la bibliothèque de la cathédrale de Tolède ; de celle de l'université d'Alcala , où sont les livres du cardinal Ximènes ; & de celle de l'université de Salamanque qui a les livres de Ferdinand Nugnez , premier maître de grec en Espagne.

On ne nomme qu'une seule bibliothèque en Portugal , celle du monastere de Mafra , où Baret , dans la 29<sup>e</sup>. lettre de ses voyages , Leipzig , 1772 , dit avoir trouvé 80000 volumes.

XXXII. La capitale d'Angleterre n'a point d'ornement plus somptueux & plus utile que le Museum Britannique. La première de ses trois divisions comprend la bibliothèque royale de 90000 volumes , & celle de Hans Sloane de plus de 40000. Henri VII avoit commencé la bibliothèque royale , de laquelle on a une description publiée à Londres en 1659 , in-8vo , sous le titre de *The Royal Library* , qui en fixe la situation en ce tems , d'où l'on peut juger de son accroissement prodigieux jusqu'au nôtre. La seconde division contient plus d'un million

de diverses productions naturelles. La troisième appartient aux Mss. qui consistent en 30000 articles tant en livres qu'en documens. Ce sont les Mss. de Harley, de Birch, de Sloane, de Cotton & du Roi. David Casley a donné en 1734, en anglois, in-4to. le catalogue de ceux du Roi; & Th. Smith avoit donné celui de Cotton en 1696, à Oxford à *Theatro Sheld.* In-folio.

Dans les deux universités d'Oxford & de Cambridge, chaque college a sa bibliothèque. Celle dite de Bodley tient le premier rang à Oxford, & a été considérablement augmentée des livres de Selden, de l'archevêque Laud, du chevalier Digby, du comte de Pembroke. Beaucoup de livres y sont enchaînés comme à Florence. En 1738, Bourles, Fysher & Langford en ont donné le plus nouveau catalogue en deux vol. in-fol. A Cambridge, la bibliothèque de l'université contient, entr'autres dépôts précieux, les livres de l'archevêque Mathieu Parker, & George I a acheté pour elle 24000 vol. laissés par l'évêque d'Ely Jean Moor. Ses Mss. sont décrits dans les beaux catalogues de Bernard : *Catalogi libr. Mss. Angliæ & Hiberniæ, in unum collecti.* 1697, 2 volumes in-folio.

En Hollande, Thysius a fondé la bibliothèque de l'université de Leide. Holmann y a fait présent de ses livres, & Joseph Scaliger de 208 Mss. orientaux. Elle a aussi acquis ceux d'Isaac Vossius. Il y a peu d'années qu'elle s'est encore accrue des livres de Prosper Marchand

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& d'un nouveau legs de 16000 carolins. On en a plusieurs catalogues imprimés, ainsi que des bibliothèques de l'académie de Franeker, de l'université de Groningue, d'Utrecht, & de la bibliothèque publique d'Amsterdam.

M. Denis ne fait mention que d'une seule bibliothèque en Suede, celle de l'université d'Upsal, dont Celsius a donné l'histoire en 1745, sous ce titre : *Bibliotheca Upsal. Historia*. Upsl. in-8vo.

Il y a à Varsovie, en Pologne, une bibliothèque qui n'a d'égale en Europe, que celle de l'empereur, s'il est vrai qu'on y compte 300,000 volumes. C'est la bibliothèque de Zaluski, ouverte au public en 1746. Benoît XIV a lancé l'excommunication contre quiconque en distrairoit quelque livre. Cependant elle en a perdu dans les derniers troubles. Son laborieux bibliothécaire, M. Janoski, a donné en 1747, à Dresde, in-8vo. l'état des livres Polonois rares qu'on y conserve; & à Cracovie, en 1752, l'état des Mss. Après la mort de l'évêque de Kiow, dernier propriétaire, le roi & la république en ont pris possession, & le comte Ignace Porocki, grand-notaire de Lithuanie, en a obtenu la présidence. Elle est considérée comme la bibliothèque du royaume. C'est pourquoi le bibliothécaire Janoski a daté de *bibliotheca patriæ*, le premier tome de ses *Janociana*, ou *Poloniæ autorum memoria*. A Varsovie, 1776, in-8vo.

Le Czar Alexis, pere de Pierre-le-Grand, avoit rassemblé environ 500 Mss. pour la bi-



Bibliothèque synodale de Moscou. Schiada de Céphalonie, en a décrit 447 dans ses *arcana bibliothecæ synodalis & typographiæ Moscuensis sacra*. Leipzig, 1724, in-folio. Aujourd'hui la bibliothèque impériale de Péterhof & celle de l'académie des sciences, sont en bon état. C'est-là tout ce que M. Denis en raconte.

XXXIII. En Allemagne, plusieurs villes & universités ont des bibliothèques publiques très-renommées. Celle d'Ausbourg commença à s'élever en 1537, par les soins de Bétulée, vulgairement de Birk. Le conseil fit acheter à Venise, pour 800 ducats, les Mss. grecs d'Antoine Eparchus, évêque de Corfou ; & Welfer y mit toute sa bibliothèque particulière. Elle a donné l'exemple aux autres, de présenter leurs trésors au public, en faisant imprimer en 1575, le premier catalogue de ses Mss. grecs, qui fut dressé par Wolf. Le second catalogue dressé en 1595 par Hoeschel, est déjà quadruple du premier. Dans le troisième de 1675, Reiser a admis aussi les Mss. latins. Le catalogue de ses livres a aussi été publié plusieurs fois.

La bibliothèque de Basle, médiocre pour la quantité des livres, abonde en Mss. de conséquence. La suppression des cloîtres a donné naissance à celle de Berne, enrichie encore des Mss. de Bongars, de la valeur desquels on peut s'assurer en lisant le catalogue des Mss. de cette bibliothèque, mis au jour par le bibliothécaire Sinner, en trois vol. in-8vo. 1760-1772, dont on a encore un abrégé de 1773.

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le catalogue des livres imprimés, a été aussi donné en 1764. La bibliothèque de Zurich, peut être connue par ses catalogues ; le 1er. de 1629, in-4to. ; le second de 1744, in-8vo. 2 vol. quoique tous les livres n'y soient pas compris.

La ville de Francfort-sur-le-Mein a une bibliothèque qui étoit de 13000 vol. en 1728, suivant le catalogue in-4to. que Lucius en a alors publié. Il nous apprend dans la préface qu'elle date de l'an 1484, que Louis de Marpurg lui légua ses livres, en partant pour son voyage de Palestine. Les livres de Jung, entre lesquels on prise un curieux recueil de 116 vol. d'écrits politiques, & les livres orientaux & rares de Job Ludolf, y ont été ajoutés.

Les dix mille volumes de Bulow ont servi de fondement à la bibliothèque de l'université de Gottingen, que la générosité des princes, la vigilance des curateurs & l'industrie des préposés a extrêmement multipliée. Le comte de la Lippe-Buckebourg, grand ami des savans, l'a pourvue d'un très-grand nombre de livres Espagnols & Portugais, qu'il a connus pendant ses voyages & son séjour en Portugal. Elle consistoit en 60000 volumes, en 1765, suivant Putter, dans son essai d'une histoire de l'université de Gottingen, in-8vo. en Allemand. C'est un grand avantage pour cette bibliothèque, d'être aujourd'hui confiée à Mrs. Heyne & Dieze, après avoir perdu M. Hamberg en 1773.

Il y a à Leipzig, deux fameuses bibliothèques.

ques publiques : la bibliothèque de l'université, appelée la bibliothèque Pauline, parce qu'on l'a placée dans l'ancien couvent des Dominicains, dédiée à St. Paul, est composée en grande partie des livres qui ont appartenu aux couvens circonvoisins avant leur destruction. Feller a fait imprimer à Leipzig, en 1686, & encore en 1704, in-12. son discours, *de ortu & incrementis Paulinæ*, auquel il a joint un catalogue de ses Mss. On y compte 24000 vol. imprimés, & 1600 Mss. aujourd'hui sous l'inspection de M. le conseiller Bel [ Moréri dit 8000 Mss. ] L'autre bibliothèque est celle du conseil, fondée en 1677, par l'avocat Grosse. Quand elle fut ouverte en 1711, on y comptoit 14000 vol. & 500 mss. A présent le nombre des volumes est monté à 30000, & celui des Mss. à 600. Dans le programme d'ouverture, M. Gotze a décrit les plus intéressans & rapporté des anecdotes curieuses. M. Muller en a aujourd'hui l'inspection.

La bibliothèque de la ville de Nuremberg, a aussi été fondée avec les débris de celles des moines licentiés. Saubert en a donné l'histoire en latin, sous le titre, *Historia biblioth. reipub. Norimberg.* 1643, in-12. Just. Jac. Leibnitz en a fait connoître les raretés dans ses *Memorabilia biblioth. Norimberg.* 1643, in-12. Elle est pleine de raretés typographiques, dont la diligence de M. de Nurr fait espérer un catalogue exact.

La bibliothèque de l'université de Prague a souffert dans ses antiquités par le feu que les

Huffites y mirent en 1422 , mais elle a été rétablie & agrandie par les dons du chancelier comte de Sternberg , d'un prêtre nommé Doerfelmeyer , & avec les livres doubles de la bibliothèque impériale. La bibliothèque de la cathédrale est considérable par le nombre de ses Mss. en langue vulgaire.

XXXIV. Avant de parler des bibliothèques des princes d'Allemagne qui en ont assez permis l'accès pour qu'on les connoisse , on ne peut s'empêcher de regretter la perte de celles de Bude & de Heidelberg , quoique la première n'appartînt qu'au voisinage d'Allemagne.

Mathias Corvin commença celle de Bude en 1476. Il entretenoit quatre écrivains à Florence , & trente dans sa capitale , qui ne travailloient presque que sur du velin. La quantité de ses livres tant de Grece que d'Asie & de tout pays , parvint à 30000 , qu'il mit sous la direction des savans Italiens Ugolet , Fontius , Martius & Felix de Raguse. Ladislas & Louis , successeurs de Corvin , ignorant la valeur de ce trésor amassé avec tant de peine , en distribuerent une partie en présens. Depuis 1526 que Solyman eut pris Bude , une autre partie fut continuellement pillée par les Turcs & par les Chrétiens. Le cardinal Pazmany offrit inutilement aux Turcs 30000 florins du reste. Enfin quand les Impériaux eurent repris Bude en 1686 , il ne s'y trouva plus que 290 volumes endommagés , qui furent transportés dans la bibliothèque impériale de Vienne. Voyez Schier : *dissertatio de regie Budensis bibliothecæ ortu , lapsu ,*

*interitu & reliquiis.* Vindob. in-4to. ; aussi la description de la salle de ces livres en vers, par Naldus Naldi, dans le tom. III des *Miscell. Hist. Hung.* de Bel, & enfin ce qu'en dit Olahus in *Hungariâ* C. V. Ed. Kollar. Vienne 1763, in-8vo.

La prise d'Heidelberg, par Tilly, fit tomber sa bibliothèque en la puissance du duc Maximilien de Baviere, qui en fit présent à Grégoire XV. En 1662 (ne faut-il point 1622 ?) Léon Allazzi, bibliothécaire du Vatican, vint à Heidelberg, & chargea plus de 100 mulets, suivant Reimmann, *Hist. Lit.*, & 200 suivant Baring, *Clav. Dipl. Hanov.* de tout ce qu'il lui plut de ces livres qui sont encore au Vatican, reconnoissables aux armes de Baviere. La cour Palatine en a souvent demandé le renvoi, & avoit député Spanheim à Rome pour l'obtenir. Il ne lui a encore été rien rendu qu'un Mss. de famille.

La bibliothèque royale de Berlin reconnoît proprement pour fondateur, l'électeur Frédéric-Guillaume. On y a de tems en tems incorporé des recueils, dont celui de Spanheim est le plus intéressant. Elle surpassoit 30000 vol. en 1715, sous la direction de la Croze. Outre les Mss. de Spanheim, elle possède les orientaux de Petræus, 118 vol. de recueils historiques de Mazarin, & 30 de Wicquefort ; in-fol. M. le conseiller Stosch en a l'inspection. On en peut apprendre davantage dans l'essai d'une histoire de la bibliothèque royale de Berlin. 1752, in-8vo. en Allemand.

## 192 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le duc Auguste de Brunswick entreprit en 1604 d'avoir une bibliothèque dans son château d'Hitzaker, laquelle on appelle de son nom la bibliothèque d'Auguste. Pour la commencer, il acquit les collections des deux Curions, de Cluten & de Freher. Il en écrivit long-tems le catalogue de sa propre main. Dans la suite elle a été transportée à Brunswick, & enfin à Wolfenbittel. Déjà elle comptoit en 1661 au-delà de 2000 Mss. & de 28415 liv. impr. Ritthaler, Hongrois, & le grand Leibnitz, en ont été bibliothécaires. M. Lessing honore aujourd'hui cet emploi. Il nous a fait connoître une partie de ses richesses dans les 1er. & second mémoires qu'il a publiés à Brunswick en 1773, in-8vo. Consultez aussi *Historia bibliothecæ Augustæ*. Leipzig, 1745--46, in-4to.

La bibliothèque électorale de Dresde a commencé en 1588, lorsque l'électeur Auguste y plaça les livres des Werther & de George Fabricius, auxquels on a ajouté ceux de Taubmann de Wittemberg, de Braun d'Elbing, de Besser, consistant en 15000 articles rares, & les riches collections de Bunau & de Bruhl, dont on a des catalogues de main de maître. L'abbé Goetze a recueilli pour elle dans le cours de ses voyages un grand nombre de Mss. & de livres importans; & il a rendu public ce qu'elle a de plus curieux dans son ouvrage Allemand, en 3 vol. in-4to. intitulé: *Curiosités, &c. Merkwürdigkeiten*. Dresde. 1744. On a fait espérer que Mrs. Crusius, Franke & Canzler en auroient donné un catalogue complet.

La

La bibliotheque royale d'Hannovre n'est pas moins opulente. Fleischer l'a le premier mise en ordre ; & après lui Leibnitz en a pris soin en 1676 : ses livres & ses Mss. en font aujourd'hui partie. Eccard & Hahn, successeurs de Leibnitz dans le même poste , se sont rendus célèbres.

Celle de Baviere à Munich, consistoit déjà en 11000 vol. l'an 1595. Elle est composée des collections des anciens princes , de celles de Fugger, de Lucretius , de Ratisbonne, &c. M. d'Oefele, historiographe de Baviere , en prend soin. On remarque que les Bavares ont été des premiers éditeurs des catalogues de livres imprimés , Christophe Ferg ayant publié en 1599 , celui de la bibliotheque d'Ingolstadt.

Il n'est fait aucune mention des bibliotheques de ceux des princes Allemands, qui y laissent trop peu pénétrer , pour qu'elles soient assez connues.

. XXXV. Quoique tous les princes de la maison d'Habsbourg aient protégé les sciences & aimé les livres , l'empereur Maximilien Ier. peut être considéré comme le principal fondateur de la bibliotheque impériale de Vienne. Il fut secondé par Conrad Celte , poëte Latine , des propres livres duquel elle fut augmentée ; après lui Cuspinien y mit quelques ruines de la bibliotheque de Bude & les livres de quelques cloîtres Autrichiens ; & après Cuspinien , Gaspar de Nydpruck , & Latz , médecin de Ferdinand Ier. la gouvernerent, Sous eux les

collections de Faber , évêque de Vienne , & de Dersschwam , grossirent la bibliothèque impériale. Elle s'est encore accrue de 240 Mss. que Busbecke avoit recueillis pendant son ambassade en Orient , & qu'il laissa à Maximilien II ; & de plusieurs livres rares de Lazius. Tandis que Blotius de Delft en eut l'administration , elle acquit assez de renommée pour que Lipse , dans la préface de son édit. de Tacite , à Anvers , 1648 , in-folio , en écrivit à l'empereur en ces termes : » Votre seule cour de Vienne a » plus de savans que tous les royaumes des » autres , & votre bibliothèque abonde si fort » en monumens de tout genre , qu'elle égale , » si elle ne surpasse pas , celles de Philadelphie » & de Pergame «. Blotius en fut le premier qui porta expressément le titre de bibliothécaire. Sous lui 2618 vol. de Sambuky entrèrent dans la bibliothèque impériale. Plusieurs livres se perdant par sa négligence , on lui substitua d'abord Strein , puis Tengnagel , suivis de Rechberger & de Mauchter. Cependant Lambeck , neveu d'Holstenius , y trouva peu d'ordre , quand l'empereur Léopold l'y appella en 1663. Il s'appliqua si assiduellement à y en apporter , qu'on peut dater de lui la seconde époque de cette bibliothèque florissante. Ses livres particuliers , ceux du château d'Ambras au Tyrol , & ceux du marquis Gabrega réunis , la firent monter à 80000 volumes. Sous le titre de *Commentarii de Augustâ Bibliothecâ Casarea* , il entreprit un ouvrage très-étendu qui devoit comprendre en XV livres , toute l'histoire littéraire de cette immense bibliothèque. Mais



il n'en mit au jour que VIII livres en 1665--1676, qui sont devenus rares; c'est pourquoi le bibliothécaire actuel, en donne une nouvelle éd. avec des additions & des corrections, de laquelle les 3 premiers liv. ont paru en 1766, 1769, 1776, in-folio. Nessel, successeur de Lambeck, fit imprimer en 1690, à Vienne & à Nuremberg, in-folio, un catalogue des Mss. grecs & orientaux qui n'est qu'un extrait sec de Lambeck, avec ce titre: *Breviarum & supplementum commentar. Lambeccian. sive catalogus*, &c. Nessel étoit si peu communicant, qu'on disoit après sa mort: *Nunc bibliotheca patet quia Nesselius latet*. Gentilotti poursuivit jusqu'au XVe. livre les commentaires de Lambeck; & de bibliothécaire il devint évêque de Trente. Charles VI lui donna pour successeur Garelli son médecin, & Riccardi, de l'avis desquels il éleva aux sciences sur les fondemens posés par Léopold, un temple qui n'a point de pareil sur la terre. Il fut de nouveau enrichi de la bibliothèque de Hohendorf, de 6731 vol. & de 252 manuscrits; de celle de Cardon, Espagnol, de 4000 volumes; du prince Eugene, de 15000 vol. & 237 manuscrits; d'autres Mss. tirés de Naples; de celle d'Herceus, garde impérial des médailles; & aussi de celle de Riccardi. Enfin il fut ouvert au public, en y ajoutant deux gardes, Forlosia & Spannagel. Riccardi mourut en 1726, & Garelli en 1739. Ainsi Forlosia demeura le premier garde jusqu'en 1745, que l'impératrice-reine, héritière aussi de l'amour de son auguste pere pour les

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

livres , nomma bibliothécaire le baron de van Swieten , son médecin , d'un nom immortel dans la république des lettres , comme dans l'Empire de la maison d'Autriche. Il distribua les livres superflus aux universités de Prague & d'Inspruck , & à divers couvens de mendiants. Il fit parfaitement relier plusieurs milliers de vol. qui ne l'étoient point. Il fit venir des livres de tous les pays , notamment ceux de l'imprimerie turque , qu'Ibrahim Effendi avoit établie à Constantinople ; & il joignit les bibliothèques suivantes à l'impériale : la bibliothèque secrète de Charles VI : les livres de celle de Garelli qui manquoient dans la bibliothèque impériale : ceux du château archiducal de Glatz : la collection du comte Starhemberg , contenant un grand nombre d'articles touchant la séparation des religions : l'ancienne bibliothèque de l'université de Vienne : & la bibliothèque manuelle de François Ier. A la mort de Swieten , M. le conseiller de Collar a été nommé surintendant de la bibliothèque impériale. Il a pour adjoints Mrs. de Martinez & Heyrenbach , en qualité de second & troisième garde , desquels l'un connoît les langues , l'histoire & les arts modernes , & l'autre est profondément versé dans la diplomatie & dans tout ce qui appartient au moyen âge. La bibliothèque impériale , depuis qu'elle a hérité de celle de van Swieten , contient à présent environ 300,000 vol. y compris environ 12000 de Mss. Elle est ouverte en été à huit heures , & en hiver à neuf heures du matin , jusqu'à midi.

Tout ce que M. Denis a rapporté ici de la bibliothèque impériale, il convient l'avoir pris des commentaires de Lambeck, avec les additions de M. de Collar.

XXXVI. Indépendamment de la bibliothèque impériale, il y a à Vienne d'autres bibliothèques publiques. Celle de la ville de Vienne est considérable par l'abondance des anciennes éditions. Lambacher, qui en étoit bibliothécaire, a publié en 1750, la 1<sup>re</sup> partie de son catalogue, sous ce titre : *Bibliotheca antiqua Viennensis Civica*, &c. *Viennæ*, in-4to. qui ne comprend que les livres de théologie depuis 1460 jusqu'en 1560. La mort l'a empêché de le finir.

La bibliothèque de Windhag, ainsi nommée de son fondateur Entzmüller, comte de Windhag, est ouverte depuis 1678. Elle a un bibliothécaire de l'ordre des Dominicains, avec un aide, & l'entrée en est permise depuis neuf heures du matin jusqu'à 12, & depuis 2 heures du soir jusqu'à 4. Le catalogue, *Bibliotheca Windhagiana*, *Viennæ*, in-4to. en a été donné en 1733, accompagné d'une bulle d'excommunication contre ceux qui en déroberoient aucun livre. Elle en mérite un nouveau depuis qu'en 1764, elle a été augmentée des 6000 vol. de l'acad. d'agriculture, en sorte qu'elle compte à présent 30000 vol.

La bibliothèque de Geschwind, ouverte depuis 1723, n'est pas si considérable. On l'appelle ainsi de son fondateur le baron de Geschwind, feld-maréchal. Le catalogue, *Catalogus*

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Bibliotheca Gschwindiana* , in-8vo. en a été imprimé à Vienne en 1732.

Le fils de Garelli médecin & bibliothécaire de l'empereur , que nous avons dit avoir légué à la bibliothèque impériale ceux de ses livres qui lui conviendroient , étant mort en 1741 , deux ans après son pere , non-seulement il en a donné le reste au public par son testament , mais il a encore laissé un fond considérable pour leur entretien & leur accroissement à perpétuité. En 1748 , l'impératrice-reine a ordonné que cette bibliothèque , sous la dénomination de bibliothèque impériale de Garelli , seroit ouverte les dimanches , les fêtes & les Jours à la jeune noblesse du college Thérésien seulement , & à tout le monde les autres jours de la semaine. Les livres que la bibliothèque royale s'étoit appropriés , ont été remplacés libéralement par une multitude d'autres précieux. Elle ne contient que onze mille volumes , mais choisis. Froelich de Gratz en a été bibliothécaire le premier ; Khell de Linz l'a été ensuite : tous deux très-savans dans les médailles. Après la mort de Khell , la place a été donnée à M. Denis , qui s'en reconnoît redevable entre autres bienfaits , à l'évêque de Neustadt.

La réunion des bibliothèques des Jésuites a formé la nouvelle bibliothèque de l'université , qui a été ouverte le 13 mai 1777.

On ne dit rien de plusieurs bibliothèques de la noblesse & des maisons des chanoines réguliers , des Bénédictins , des Cisterciens , qui ne

sont point publiques , parce qu'il faut se borner.

Il nous reste encore à copier le système d'un arrangement de bibliothèque , tel que M. Denis l'a exécuté pour la bibliothèque impériale de Garelli.

Quoique cet extrait ne soit que trop long , nous ne saurions le finir sans témoigner du déplaisir de la prévention continuelle du bibliothécaire Allemand pour sa patrie , & contre les plus célèbres bibliographes & bibliothèques de France. Quand il lit dans les *mém. de l'acad. des inscript.* tom. XXIX. pag. 367 : » La » bibliothèque du roi surpasse en richesses & » en nombre de volumes toutes les bibliothèques du monde « , il n'y peut plus tenir , & s'exclame : *Semper ego auditor tantum.* Pour les bibliographes , s'il daigne lire le supplément à l'histoire de l'imprimerie , il admirera lui-même sa conformité avec l'illustre anonyme qui en est l'auteur , & il conviendra que ce bibliographe , quoique François , n'est inférieur à aucun qu'on connoisse.

Entre autres fautes qui se sont glissées dans l'impression du premier extrait de cet ouvrage au mois de mars dernier , on doit avertir de celles-ci. Pag. 174 , au lieu de la visitoit quelquefois ; Robert-Etienne ; mettez , y visitoit quelquefois Robert-Etienne ; & pag. 175 , au lieu de livre , mettez Live.

---

ISAIAH : a new translation , &c. *Isaïe : traduction nouvelle , avec une dissertation préliminaire , des notes critiques & philologiques , & des éclaircissmens. Par M. ROBERT LOWTH , docteur en théologie , lord-évêque de Londres. In-4to. Londres, chez Cadell.*

**L**Es prophéties d'Isaïe sont connues de tous les Chrétiens un peu instruits; c'est un des monumens les plus respectables & les plus précieux de l'antiquité , puisqu'elles sont le fruit de l'inspiration divine ; mais indépendamment de ce grand & auguste caractère , elles ont encore le mérite infiniment rare d'offrir aux littérateurs & aux gens de goût , des modèles de poésie sublime , qui l'emportent presque autant sur les chef-d'œuvres les plus parfaits des poètes profanes , que le Dieu qui inspira Isaïe , sur les vaines divinités de la fable. Quoi de plus superbe que le chant de joie du prophète sur la chute du roi de Babylone ! Quels mouvemens animés , quelle rapidité , & en même tems quelle grandeur d'idées , quelle terrible peinture de la chute d'un tyran impie & orgueilleux ! D'un autre côté , quelle douceur , quelle onction dans le cantique d'Ezéchias ! Dans ces deux morceaux si différens , on trouve réunies toutes les grandes qualités poétiques ; élévation d'ame , force d'imagination ,

pathétique de sentimens & d'expressions, & tout cela au degré le plus éminent, à un degré qu'il ne semble pas que la foiblesse humaine abandonnée à elle-même ait jamais pu atteindre. Mais ce n'est pas à nous qu'il convient de faire l'éloge d'un prophète; ce seroit dégrader en quelque sorte la majesté divine empreinte dans ses ouvrages, que d'en louer simplement le mérite littéraire, & il appartient à d'autres d'en développer les grandes instructions.

La traduction nouvelle que nous annonçons, ouvrage d'un prélat respectable qui est en même tems un savant du premier ordre, comme la plupart des évêques d'Angleterre, nous a paru très-propre à faire sentir les beautés de ces divines prophéties aux Anglois qui ne peuvent pas les lire dans l'original. Les savans & les théologiens en apprécieront l'exactitude; pour nous, à qui cet examen est interdit par beaucoup de raisons, nous nous bornerons à rendre compte de la dissertation préliminaire qui est faite pour intéresser tous les lecteurs curieux par les matieres dont elle traite, & les vues qu'elle renferme.

On peut la diviser en deux parties principales; dans l'une, le respectable auteur entreprend de prouver que les prophéties d'Isaïe ont été écrites en vers, & discute à cette occasion les sentimens des savans sur la versification hébraïque; dans l'autre il expose le système de traduction qu'il a adopté, & les difficultés particulières qui se trouvent dans la

traduction des livres de l'ancien testament , tant par la nature des langues & l'extrême différence des mœurs & des institutions anciennes & modernes , que par le mauvais état où les originaux nous sont parvenus , & par l'incertitude & l'obscurité qui regnent sur plusieurs points essentiels de la grammaire hébraïque. Reprenons la première partie.

» On croit généralement , dit M. l'évêque  
 » de Londres , que les prophéties d'Isaïe sont  
 » écrites en prose. On reconnoît que le style ,  
 » les pensées , les images , les expressions en  
 » sont poétiques au plus haut degré ; mais  
 » qu'elles soient écrites en vers , & que l'au-  
 » teur ait observé une mesure , un rythme , enfin  
 » ait suivi ce système de versification , quel qu'il  
 » soit , qui distingue les livres de l'ancien testa-  
 » ment reconnus pour poétiques , tels que le  
 » livre de Job , les psaumes & les proverbes ,  
 » des livres historiques écrits en prose pure ,  
 » c'est ce qu'on n'a jamais supposé ; au moins  
 » ce n'a jamais été l'opinion générale. Les  
 » sentimens des savans sur la versification hé-  
 » braïque sont très-variés ; ils n'en ont que  
 » des idées vagues , confuses & imparfaites ;  
 » cependant on a toujours cru que certains  
 » livres de l'ancien testament étoient écrits en  
 » vers , mais que les ouvrages des prophètes  
 » n'étoient pas de ce nombre.

M. l'évêque montre qu'il y a une parfaite conformité entre le style des prophéties , & celui des livres reconnus pour écrits en vers , & que cette conformité s'étend à tous les ca-



raçteres poétiques qui distinguent ces livres de la prose pure. Le premier & le plus évident de ces caractères se tire des poèmes hébreux alphabétiques ou acrostiches. Cette espèce de poème consiste en vingt-deux lignes, ou vingt-deux systèmes de lignes, ( périodes ou stances ), nombre égal à celui des lettres de l'alphabet hébreu ; & chaque ligne ou stance commence par la lettre correspondante à son ordre numérique. Il existe dans les livres de l'ancien testament, douze de ces poèmes , dont trois par lignes & neuf par stances ; les quatre premiers chapitres des lamentations de Jérémie sont de ce nombre , & un des quatre est de la première classe.

» Nous pouvons raisonnablement conclure ,  
» en premier lieu , que les poèmes parfaitement  
» alphabétiques , ( c'est-à-dire , qui le sont par  
» lignes ) , sont composés de vers proprement  
» dits , de vers résultans de l'observation de  
» quelques loix d'harmonie , & ayant une  
» cadence , mesure , nombre ou rythme quel-  
» conque. Car il seroit contre la nature des  
» choses , & l'analogie ne permet pas de sup-  
» poser , que des lignes de simple prose dans  
» lesquelles on auroit négligé absolument le  
» nombre & l'harmonie , fussent distribuées sur  
» une échelle de division si exacte , & qui  
» porte des marques si évidentes d'étude &  
» de travail , de combinaison & de justesse. Je  
» présume qu'on m'accordera aussi aisément à  
» l'égard des autres poèmes , divisés par les  
» lettres initiales en stances subdivisées par

## 204 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» des repos en un nombre de lignes presque  
 » toujours égal, que ces poèmes sont du même  
 » genre que les premiers, & composés pa-  
 » reillement de vers ; & en général à l'égard  
 » du reste des poèmes hébreux qui ont à d'au-  
 » tres égards les mêmes caractères que les  
 » poèmes alphabétiques, & qui sont divisés  
 » en lignes ou stances régulières & proportion-  
 » nées les unes aux autres, que ces poèmes  
 » sont aussi composés de vers, & distingués  
 » de la prose non-seulement par le style, les  
 » figures, la diction, par la grandeur des  
 » idées & la richesse des images, mais par  
 » leur division symétrique en lignes & quel-  
 » quefois en stances, qui ayant entre elles  
 » une égalité, conformité ou proportion ap-  
 » parente, étoient en quelque sorte mesurées  
 » par l'oreille, suivant de certaines loix gé-  
 » nérales relatives à ce qu'on appelle mètre,  
 » rythme, harmonie ou cadence.

» Nous pouvons conclure encore de l'exa-  
 » men des poèmes parfaitement alphabétiques,  
 » que quelle que soit la qualité constitutive  
 » du vers hébreu, ce n'est certainement pas  
 » la rime, ou la similitude & la correspon-  
 » dance des finales des vers ; car comme les  
 » finales sont infailliblement marquées dans ces  
 » poèmes, & qu'on ne trouve point qu'elles  
 » correspondent pour le son, soit qu'on pro-  
 » cède par distiques ou par tercets, il s'ensuit  
 » évidemment que la rime n'est pas nécessaire  
 » aux vers hébreux. Les formes grammaticales  
 » du langage hébraïque dans les verbes, les

» pronoms & les pluriels des noms, sont si  
» simples & si uniformes, & cela influe telle-  
» ment sur les terminaisons des mots, que la  
» consonnance des finales ne peut pas s'éviter  
» entièrement, & qu'on en voit quelquefois  
» des exemples; mais bien loin qu'elle consti-  
» tue une partie essentielle de la versification  
» hébraïque, il ne paroît pas même qu'on l'ait  
» cherchée comme un ornement accessoire,  
» ni qu'elle ait été en aucune manière l'objet  
» du travail ou de l'attention. «

» Que les vers hébreux aient quelque chose  
» de régulier dans leur forme & dans leur  
» composition, c'est ce qui paroît probable  
» quand on considère leur égalité & uniformité  
» apparente, & leur distribution évidemment  
» relative à celle des membres d'une phrase.  
» Mais quant au genre de leur harmonie, ca-  
» dence, metre ou rythme, quant aux loix  
» de versification qui y sont observées, les  
» exemples que nous avons ne nous appren-  
» nent rien qui puisse nous conduire à une  
» bonne théorie ou à une hypothèse raison-  
» nable sur ce sujet. Car l'harmonie résulte du  
» rapport, de la proportion & de la correspon-  
» dance de différens sons combinés, & le vers,  
» de l'arrangement des mots & de la distri-  
» bution des syllabes relativement au nombre;  
» à la quantité & à l'accent; donc l'harmonie  
» & la vraie modulation du vers dépendent  
» d'une parfaite prononciation de la langue, &  
» d'une connoissance égale des principes &  
» des regles de la versification, & le metre

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» suppose une connoissance exacte du nombre ;  
 » de la quantité , & dans quelques langues ,  
 » de l'accent des syllabes. Mais la vraie pro-  
 » nonciation de l'hébreu est perdue , & plus  
 » absolument perdue que celle d'aucune autre  
 » langue morte ; car l'écriture hébraïque , sem-  
 » blable aux autres écritures orientales , ex-  
 » primant seulement les consonnes , & étant  
 » dépourvue de voyelles , cette langue est muette  
 » en quelque façon depuis deux mille ans , &  
 » se refuse à toute articulation ; le nombre  
 » des syllabes est incertain dans une infinité  
 » de mots ; la quantité & l'accent sont totale-  
 » ment inconnus. Dans l'ignorance où nous  
 » sommes de toutes ces particularités essentièl-  
 » les , & dans l'impossibilité d'en acquérir une  
 » connoissance certaine , comment pourrions-  
 » nous parvenir à celle de la versification hé-  
 » braïque ? Cette ignorance est une vérité re-  
 » connue & qui paroît incontestable ; mais  
 » quand il se trouveroit quelqu'un qui vou-  
 » droit soutenir la bonté de la ponctuation  
 » des Massorethes , ( quoiqu'elle contredise le  
 » peu de notions que nous avons sur la pro-  
 » nonciation hébraïque , & qui ont pour elles  
 » des autorités bien antérieures & d'un plus  
 » grand poids , celles des Septante , d'Origene  
 » & d'autres écrivains anciens ) il faudroit  
 » toujours convenir que personne , en suivant  
 » ce , système n'a pu réduire la versification  
 » hébraïque à aucun principe d'harmonie. Et  
 » certes il n'est pas étonnant que des regles  
 » de prononciation , données , comme tout le

» monde en convient, mille ans après qu'on  
» a eu cessé de parler cette langue, ne puis-  
» sent pas nous faire trouver le véritable son  
» des vers hébreux. Mais s'il a été impossible  
» aux Massorethes d'assigner la véritable pro-  
» nonciation de leur langue, quoiqu'ils eussent  
» jusqu'à un certain point, dans leur travail,  
» le secours de la tradition, comment nous  
» seroit-il possible aujourd'hui que nous som-  
» mes encore plus éloignés de la seule source  
» des connoissances en ce genre, l'instruction  
» orale, de perfectionner ou de corriger leur  
» systême, ou de le remplacer par un systême  
» meilleur & plus propre à nous mettre au  
» fait des loix de la versification hébraïque?  
» C'est une entreprise vaine dont l'objet est  
» au-dessus de notre portée, & le but hors des  
» limites de la raison & de l'imagination hu-  
» maines. La question relative au metre hé-  
» breu est maintenant dans le même rang que  
» celle qui concerne les accens grecs. Il est  
» très-probable que le metre hébreu étoit sou-  
» mis à des loix certaines; il est incontestable  
» que la langue grecque encore vivante avoit  
» une modulation fixée par des accens cer-  
» tains; mais un sourd de naissance pourroit  
» aussi-bien parvenir à se faire une idée juste  
» du son, qu'un critique de nos jours à con-  
» noître la véritable modulation du grec par  
» les accens, & celle de l'hébreu par les metres.  
» Tout ce qu'on peut inférer de la for-  
» me des poëmes alphabétiques, c'est, je crois,  
» que les poëmes hébreux sont écrits en vers

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» proprement dits ; que l'harmonie de ces vers  
 » ne résulte pas de la rime , c'est-à-dire , de  
 » la consonnance des finales , mais de quelque  
 » espece de rythme , & probablement de  
 » quelque espece de metre , dont les loix sont  
 » maintenant inconnues pour toujours , & aussi  
 » qu'il y a une correspondance évidente entre  
 » les vers & un rapport évident entre leur  
 » composition & celle des phrases ; la struc-  
 » ture de ceux-là dépendant jusqu'à un certain  
 » point de la distribution de celles-ci ; de ma-  
 » niere qu'en général les stances forment des  
 » périodes , les vers des membres de phrases ,  
 » & que les repos des uns correspondent aux  
 » repos des autres , caractère particulier qui  
 » s'observe dans tous les livres hébreux écrits  
 » en vers , & qui les distingue de ceux qui  
 » sont en prose pure.

L'auteur appelle *parallélisme* la correspondance des vers entr'eux , & il distingue trois sortes de vers paralleles ; paralleles *synonymes* , paralleles *antithétiques* , & paralleles *synthétiques* ; il cite des exemples de ces trois parallélismes , & tire les uns des livres reconnus généralement pour poétiques , & les autres des prophéties d'Isaïe.

Les vers paralleles *synonymes* , sont ceux qui expriment le même sens en termes différens , mais équivalens ; tels sont ceux-ci du pseaume 21.

*Jehova, de robore tuo latatur rex ;  
 Et de salute tuâ quam exultat valde !  
 Desiderium animi ejus das ei ;*

*Pronuntiatum labiorum ejus non avertens proximè (\*)*

Tels sont ces autres d'Isaïe , ch. 55.

*Requirite Jehovam , dum præsto est ;  
 Invocate eum , dum est propinquus :  
 Derelinquat improbus viam suam ;  
 Et vir iniquus cogitationes suas.  
 Revertatur que ad Jehovam , ut misereatur ipfius ;  
 Et ad Deum nostrum , quia plurimum condonat.*

Il y a de ces vers paralleles qui contiennent chacun deux membres ou propositions.

*Jehova , inclina cælos tuos , & defcende ;  
 Tange istos montes , & fument :*

Pf. 144.

*Non ædificabunt , & alius inhabitabit ;  
 Non plantabunt , & alius comedet.*

ISAÏ. 65.

Quelquefois le parallélisme consiste dans la répétition d'une partie de la premiere phrase.

*Vox mea ad Deum fertur quum exclamo ;  
 Vox mea ad Deum , ut aurem advertat ad me.*

Pf. 77.

*Nam deprimit habitatores loci alti ,  
 Urbem editam , dejicit eam :  
 Dejicit eam usque in terram ;  
 Deturbat eam in pulverem usque :  
 Conculcabit eam pes ;*

(\*) Version de Tremellius & de Junius ; ainsi que les citations suivantes.

*Pedes pauperis , vestigia tenuium.*

ISAÏ. 26.

Il y a des tercets paralleles; ce sont trois vers correspondans qui forment une espece de stance, & dont deux ordinairement sont synonymes.

*Improbus autem videns indignatur ;  
Dentibus suis frendens contabescit ;  
Desiderium improborum perituum est.*

Pf. 112.

Il y a aussi des quatrains paralleles, formés de deux distiques liés entr'eux par le sens & la construction. Le psaume trente-septieme est composé tout entier de semblables stances, dont les initiales sont relatives à l'ordre numérique. Le passage suivant d'Isaïe est du même genre.

*Agnoscit bos possessorem suum ;  
Et asinus præsepe Domini sui :  
Sed Israel me non agnoscit ;  
Populus meus non animadvertit.*

ISAÏ. 1.

Le parallélisme est quelquefois alternatif; c'est-à-dire, que le premier vers correspond au troisième, & le second au quatrième.

*Sed quam alti sunt cæli supra terram ;  
Prævalet benignitas ejus erga timentes eum :  
Quam longe abest oriens ab occidente ;  
Longe amovet a nobis defectiones nostras.*

Pf. 103.



*Sed dicitis, nequaquam, nam insidentes equo fugiemus ;  
idcirco fugietis :*

*At levi jumento vehemur ;*

*Idcirco leviores erunt qui persequentur vos.*

ISAÏ : 30.

Les vers parallèles *antithétiques*, sont ceux qui forment antithèse l'un avec l'autre.

*Filius sapiens latitiâ afficit patrem ;*

*Filius vero stolidus mæstitiæ est matri suæ.*

PROV. 10.

Il y a de doubles antithèses, c'est-à-dire de vers à vers, & de membre à membre.

*Illi incurvant se, & cadunt ;*

*Nox verò surgimus, & consistimus.*

PS 20.

Quelquefois l'antithèse résulte de deux distiques opposés l'un à l'autre, qui forment un quatrain.

*Quamvis hi montes recederent ;*

*Et hi colles dimoverentur :*

*Attamen benignitas mea à te non recedet ;*

*Et fœdus pacis meæ non dimovebitur.*

ISAÏ. 54.

Les vers parallèles *synthétiques*, sont ceux qui ont la même forme de construction ; dans ceux-là le mot ne répond pas au mot, ni le sens au sens, comme équivalent ou contraire ; mais il y a conformité dans le tour de la phrase

## 212 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& de l'expression, dans le mode des verbes, dans le cas des noms, &c.

*Laudate Jehovam, terrestria;*

*Cete, & omnes abyssi;*

*Ignis & grando, nix & exhalatio;*

*Ventus turbineus efficiens verbum ejus, &c.*

Ps. 148.

*An hujus modi esset jejunium quod eligo?*

*Dies quo affligit homo animam suam?*

*An incurvare ut juncum caput suum?*

*An ut quis cilicium ac cinerem sibi sternat?*

*An hujus modi vocabis jejunium;*

*Et diem acceptum Jehovæ?*

*Nonne hoc est jejunium quod eligo?*

*Ut solvatis nexus improbitatis;*

*Dissolvatis fascēs loris vindos;*

*Ac dimittatis conquassatos ut sint liberi;*

*Et omne lorum dirumpatis, &c.*

ISAÏ. 58.

» Ces trois sortes de vers paralleles, ont  
 » chacun leur caractere & leur effet particu-  
 » lier. On les emploie donc dans des occasions  
 » différentes... L'art se fait sentir dans l'élé-  
 » gance étudiée des paralleles synonymes. Ils  
 » sont d'usage principalement dans les poèmes  
 » de peu d'étendue; tels que plusieurs pseau-  
 » mes, les prophéties de Balaam, & celles  
 » d'Isaïe, qui sont pour la plupart de petits  
 » poèmes séparés. Le parallélisme antithétique  
 » est sur-tout propre à donner de la finesse &  
 » de la force aux adages & aux sentences mo-  
 » rales; c'est pourquoi il abonde dans les pro-  
 » verbes de Salomon; mais on en trouve peu  
 » d'exemples ailleurs. Le parallélisme synthéti-

» que est celui qui se rencontre le plus sou-  
 » vent dans le poëme de Job , composé sur  
 » un plan étendu & écrit d'un style très-éle-  
 » vé , quoiqu'on y trouve plusieurs beaux  
 » exemples du parallélisme synonyme , & que  
 » la distribution des vers y soit très-exacte.  
 » Un heureux mélange de ces trois especes ,  
 » produit une agréable variété , & elles se font  
 » valoir mutuellement. «

M. l'évêque de Londres observe ensuite  
 qu'il y a dans les vers hébreux , une autre  
 différence qui résulte de leur longueur respec-  
 tive. Ceux que nous avons cités sont très-  
 courts , il y en a d'autres infiniment plus  
 longs ; & la distinction qu'on en fait , est fon-  
 dée sur l'autorité des poëmes alphabétiques , &  
 sur-tout de ceux dans lesquels l'initiale de cha-  
 que vers marque son ordre numérique , ce qui  
 ne permet pas de se tromper sur la juste éten-  
 due du vers. Voici des exemples de cette nou-  
 velle espece :

*Ego vir ille sum qui experitur afflictionem , virga fu-  
 roris illius :*

*Me ducit & agit tenebris , non autem luce.*

*Tantum mihi adversans obvertit manum suam toto die.*

*Ferit carnem meam & cutem meam , confringit ossa mea.*

JER. Lam. 3.

*Doctrina Jehovæ integra est , restituens animam :*

*Testimonium Jehovæ verax , sapientiam afferens im-  
 perito :*

*Mandata Jehovæ sunt recta latificantia animum ;*

*Præceptum Jehovæ purum illustrans oculos.*

Ps. 19.

## 214 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Vox multitudinis in istis montibus , ad similitudinem  
populi ampli ;*

*Vox tumultuosa , regna gentium congregatarum :  
Jehova exercituum lustrat exercitum bellicum.*

ISAÏ. 13.

Ces notions sont non-seulement curieuses en elles-mêmes , mais encore susceptibles d'application , & elles peuvent être très-utiles à un traducteur pour le guider dans l'interprétation des livres saints , dont il ne suffit pas de comprendre & de rendre le sens avec fidélité , mais dont il faut aussi imiter les tours & les formes distinctives , & si l'on peut le dire , attraper l'air & la ressemblance. » Sans cette » attention , vous montrez votre original sous » des traits qui ne sont pas les siens , & » revêtu d'ornemens qui sembleront étrangers » à ceux qui sont familiarisés avec son vrai » costume. Sébastien Castellio est au premier » rang parmi les interpretes modernes de l'é- » criture , par ses talens critiques & son savoir » théologique ; mais en voulant donner à sa » traduction un tour nouveau , & en s'écar- » tant entièrement de la forme hébraïque , » pour prendre celle de la phrase latine , il a » fait quelque chose qui n'est ni de l'hébreu , » ni du latin ; l'hébreu a totalement disparu , » & le tour latin n'est pas bien faisi ; on re- » grette la simplicité hébraïque , & on est fa- » tigué de l'élégance affectée du latin. Ce dé- » faut est général , mais il est sur-tout frap- » pant dans les morceaux poétiques. En voici » un exemple :

*Quum Israelitæ ex Egypto , quum Jacobæa domus  
emigraret è populo barbaro ,  
Judæi Israelitæ Deo fuere sanctitati atque potestati.  
Quo viso , mare fugit , & Jordanis retrocessit.  
Montes arietum , colles ove natorum ritu exiliverunt.*

» Les barbarismes de la Vulgate sont certai-  
» nement préférables ; car quoique cette der-  
» niere version soit dénuée d'élégance , elle con-  
» serve néanmoins la forme & l'esprit de l'hé-  
» breu , & en fait sentir la force jusqu'à un  
» certain point.

*In exitu Israel de Egypto , domus Jacob de populo  
barbaro ,  
Facta est Judæa sanctificatio ejus , Israel potestas ejus.  
Mare vidit , & fugit : Jordanis conversus est retrorsum.  
Montes exultaverunt ut arietes , & colles sicut agni  
ovium.*

» On tombe infailliblement dans la foiblesse  
» & l'insipidité , en s'écartant des formes na-  
» turelles d'un original qui a un mérite réel  
» & une force qui lui est propre ; car il est  
» presque impossible de compenser la perte de  
» ces avantages , par quelques ornemens ac-  
» cessoires que ce soit. Le principal devoir d'un  
» traducteur , est sans doute d'exprimer fidèle-  
» ment & exactement le sens de son auteur ,  
» mais ce n'est pas le seul qu'il ait à remplir ;  
» dans un ouvrage de goût & de génie , il ne  
» doit pas seulement instruire , il doit encore  
» chercher à plaire , & à plaire , s'il est possi-  
» ble , par les mêmes moyens que son auteur.  
» Si le plaisir que nous fait un ouvrage , ré-

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» sulte en grande partie d'une certaine maniere  
» de composition , d'une certaine forme de  
» construction , comme c'est le cas sur-tout  
» dans la poésie hébraïque , le traducteur ne  
» doit jamais perdre de vue cette maniere &  
» cette forme ; négliger d'y rapporter sa tra-  
» duction , c'est renoncer à toute espece de  
» succès.

» Cette attention scrupuleuse à la forme &  
» au caractère de composition des livres de  
» l'ancien testament , est non-seulement utile  
» & même nécessaire au traducteur jaloux de  
» faire passer dans sa copie la force , l'esprit  
» & l'élégance de son original , elle peut en-  
» core lui être d'un grand secours , si on le  
» considère simplement comme interprete ; elle  
» lui fera souvent trouver le sens des expres-  
» sions & des phrases obscures , elle lui fera  
» quelquefois connoître la véritable leçon dans  
» les passages où le texte est altéré ; elle le  
» mettra dans le cas de vérifier une correc-  
» tion fondée sur l'autorité des manuscrits ou  
» des anciennes versions. «

M. l'évêque de Londres , cite , à l'appui de  
ce qu'il vient de dire , les versets 14 , 15 &  
18 , du chapitre 28 d'Isaïe , dans lesquels le  
parallélisme sert à déterminer le sens des mots ,  
& à rectifier deux fautes anciennes qui se trou-  
vent dans le texte.

Nous voici parvenus à la seconde partie de  
cette dissertation , sur laquelle nous ne pouvons  
nous étendre autant que sur la première , &  
dont

dont nous nous contenterons d'extraire quelques passages qui en donneront une idée.

» La première & la principale attention d'un traducteur, doit être de rendre nettement le sens littéral & grammatical de son auteur, & d'en faire passer dans sa langue, autant qu'il est possible, les expressions & les phrases, au moyen d'expressions & de phrases équivalentes. On lui accorde de l'indulgence à d'autres égards; on peut l'excuser d'avoir affoibli dans sa traduction, l'élégance, l'esprit & la sublimité de son auteur; mais le défaut de fidélité n'admet point d'excuse, & ne mérite aucune indulgence, sur-tout lorsqu'il s'agit d'ouvrages aussi importants que l'écriture sainte, dans laquelle presque tout dépend de la phrase & de l'expression, particulièrement dans les prophéties, dont le sens littéral conduit souvent à des sens cachés & des explications mystérieuses, qui ne peuvent avoir de solidité qu'autant que l'interprétation des mots est juste & exacte. Car quelque sens que l'on suppose renfermé dans les mots d'une prophétie, spirituel, mystique, allégorique, ce sens dépend toujours du sens littéral. Celui-ci est le seul fondement sur lequel on puisse établir de pareilles explications, & tout ce qui ne porte pas sur cette base est faux & ruineux. »

3 L'auteur éclaircit cette observation par un exemple.

» Si dans le vingtième verset du cinquante & unième chapitre d'Isaïe, les mots hébreux

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ne signifient pas *ὡς σευτλιον ἡμιεφθον* , *ut*  
 » *beta semi costia* , comme les Septante l'ont tra-  
 » duit , mais *sicut oryx irretitus* ; que devient  
 » l'explication que Théodoret donne de cette  
 » image. *Εδειξεν αυτων δια μεν τε υπνετο ραθυμον*  
 » *δια δε τε λαχανα το ανανδρον significavit horum* ,  
 » *per somnum quidem , segnitiam , per olus vero ,*  
 » *ignaviam* ? Suivant cette interprétation , le  
 » prophete a voulu peindre la lâcheté & l'ab-  
 » battement d'esprit de ses compatriotes ; au  
 » lieu que son idée étoit d'exprimer la rage  
 » impuissante des Juifs pris dans le piege de  
 » leurs iniquités , & se débattant en vain sous le  
 » poids des jugemens de Dieu. L'explication  
 » que Procope a donnée de ce passage suivant  
 » la version d'Aquila , de Symmaque & de  
 » Théodotion , qui est probablement la véri-  
 » table , n'est pas moins fausse que la précé-  
 » dente. *Le prophete* , dit-il , *compare le peuple de*  
 » *Jerusalem à l'Oryx* , *c'est-à-dire* , *à un oiseau* ,  
 » *& le représente par-là pris dans les pieges du*  
 » *démon & dévoué à la colere de Dieu*. Ces idées  
 » absurdes & très-éloignées du dessein de l'au-  
 » teur , sont de l'invention des commentateurs ,  
 » qui ne travaillent que sur des traductions in-  
 » fidelles. C'est le cas où se sont trouvés la  
 » plupart des peres de l'église , qui ont écrit  
 » des commentaires sur l'ancien testament.

M. l'évêque de Londres fait voir plus bas  
 quelle idée on doit avoir de la ponctuation des  
 Massorethes.

» La ponctuation des Massorethes , qui in-  
 » dique la prononciation de l'hébreu & fixe



» les formes des différentes parties du discours,  
» la construction des mots , la distribution des  
» phrases & la liaison des membres , est en ef-  
» fet une interprétation du texte hébreu , que  
» nous ont donnée les Juifs modernes , & qui  
» ne remonte pas au-delà du huitieme siècle.  
» Elle mérite attention dans la traduction du  
» nouveau testament. Les Juifs ont déterminé  
» par leur ponctuation le sens & la construc-  
» tion de certains mots , qui dénués de points  
» étoient susceptibles de différens sens , suivant  
» la prononciation & la construction différen-  
» tes qu'on leur assignoit. Le sens qu'ils ont  
» donné à ces mots , est celui dans lequel ils  
» ont entendu les passages , comme un traduc-  
» teur rend un mot dans sa langue suivant le  
» sens qu'il lui donne , & ce sens n'est fondé  
» sur aucune autre autorité que celle qui ré-  
» sulte de l'observation des regles d'une bonne  
» critique. Mais comme dans les langues d'Eu-  
» rope , les voyelles sont une partie essentielle  
» du discours écrit , les savans , à la renaissance  
» des lettres , lorsqu'on commença à étudier  
» le texte original des saintes écritures , s'ima-  
» ginerent , sans trop de fondement , que les  
» points voyelles étoient des accompagnemens  
» nécessaires des lettres hébraïques , que par  
» conséquent ils étoient de la même date que  
» ces lettres , qu'au moins on en avoit reconnu  
» la nécessité , lorsque l'hébreu étoit devenu une  
» langue morte , & qu'ils avoient été ajoutés  
» par Esdras , lorsqu'il recueillit les livres de  
» l'ancien testament , & en forma un corps ca-

» nonique. Dans cette supposition, on regarda  
 » les points voyelles comme une partie essen-  
 » tielle du texte hébreu, & le sens qui en ré-  
 » sultoit comme à-peu-près infailible & fondé  
 » pour ainsi-dire, sur l'autorité divine. Aussi  
 » les versions en langues vulgaires à l'usage  
 » des églises protestantes, sont-elles comme les  
 » versions latines, des copies exactes du texte  
 » hébreu ponctué; ce sont dans le fait des  
 » versions de la seconde main, des traductions  
 » de la traduction ponctuée que les Juifs ont  
 » faite du texte nud de l'ancien testament. Je  
 » ne prétends point nier l'utilité de cette in-  
 » terprétation, ni rien diminuer de son mé-  
 » rite par ces observations; elle est peut être,  
 » à tout prendre, préférable à toutes les an-  
 » ciennes versions; elle a probablement le  
 » grand avantage d'être fondée sur la tradi-  
 » tion, & d'être conforme en général à la  
 » manière dont les Juifs entendoient & expli-  
 » quoient l'écriture dans les anciens tems, &  
 » elle a été certainement d'un grand secours  
 » aux modernes pour les conduire à la con-  
 » noissance de la langue hébraïque. Mais elle  
 » leur auroit été infiniment plus utile, & ils  
 » auroient fait par son moyen de plus grands  
 » progrès dans l'intelligence de l'écriture, s'ils  
 » s'étoient bornés à la consulter, sans se soumet-  
 » tre entièrement à son autorité; & s'ils s'en  
 » étoient servis comme d'un secours, plutôt  
 » que de la suivre comme un guide infailli-  
 » ble, &c.

Forcés de nous arrêter, nous ne pouvons

qu'inviter ceux de nos lecteurs qui entendent l'anglois, & qui veulent s'instruire sur ces matieres, à lire en entier cette savante dissertation, & les notes nombreuses dont la traduction est accompagnée. Les savans mêmes peuvent y trouver à profiter.

(*Critical Review.*)



---

## M Ê L A N G E S.

---

### I D É E S

*Sur la réformation des cimetières , adressées aux auteurs du Journal des sciences & beaux-arts. (\*)*

1°. **L**A salubrité de l'air fut toujours regardée, par les médecins, comme un des objets les plus essentiels à la conservation de l'espèce humaine ; mais la politique s'est rarement occupée des préceptes consacrés dans le code de la médecine ; ce n'est qu'à mesure qu'ils se développeront, qu'ils deviendront familiers, & que, sous les regnes de la bienfaisance, on pourra espérer d'heureuses applications.

2°. L'homme vivant consomme, en 24 heures, par sa seule respiration, 20 muids d'air, chacun de 288 pintes, & il en consomme 40 muids par les vapeurs qui s'exhalent de son corps. Ainsi renfermé dans une chambre, il

---

(\*) L'importance du sujet nous a engagés à insérer ce morceau dans notre journal ; mais nous nous abstiendrons de prononcer sur toutes ces idées.

en gâteroit 60 muids en 24 heures. Il lui faut donc beaucoup d'espace à cet égard.

3°. Une chandelle médiocre en consomme autant qu'un homme ; le feu de nos foyers en détruit à-peu-près la même quantité. Une infinité de vapeurs détruisent l'air ainsi que la respiration de l'homme & sa transpiration ; sous ce point de vue , il lui faut plus d'espace encore.

4°. L'homme meurt, les végétaux & les animaux périssent, les générations se succèdent. Les especes n'en souffrent pas, ce sont les individus. La putréfaction fait la nuance & le lien des générations : c'est la loi de la nature.

5°. A tous les pas il se forme des foyers putrides, soit du fait de l'homme, soit du fait de la nature. Telles sont en général les mouffetes des mines, les vapeurs du charbon, les exhalaisons marécageuses, celles des fermentations vineuses, & d'une infinité de manufactures & laboratoires, des fours à chaux, des brûlis des végétaux, celles des fosses d'aisance, des hôpitaux, des prisons, des lieux publics, des camps, des cimetières, des fumiers, &c.

6°. L'atmosphère, ce fluide immense qui environne le globe, ce moyen si essentiel à tous les êtres vivans, par lequel la nature établit entr'eux un genre d'égalité, dont leur vanité ne peut se défendre, devient le réceptacle & le laboratoire des dissolutions & de leurs principes : elle dissipe, atténue, corrige les foyers putrides ; mais elle travaille en grand,

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& peut les transporter en masse, si l'homme n'a soin de concourir en prévenant ces foyers.

7°. Les vapeurs méphitiques nuisent moins par elles-mêmes que par leur séjour & leur stagnation, par le défaut de courans d'air qui, en les divisant & les dissipant, en affoiblit l'action, la rend nulle ou même salutaire; aussi voyons-nous sans cesse la nature composer & décomposer, sans beaucoup d'inconvéniens; c'est par des agitations continuelles dans l'air, par des fermentations, par des pluies alternatives qu'elle dissipe, atténue, modifie, combine & précipite les exhalaisons terrestres, & rend par-là sans effets les différens foyers putrides.

8°. Les moyens que l'art emploie contre les attaques de ces foyers destructeurs, sont le renouvellement d'un air libre & pur, les irritans, les alkalis volatils ou les acides, suivant la nature du foyer putride, dont l'objet de l'art est d'arrêter ces effets sur les individus.

9°. C'est à la police publique à prévenir; par de bons réglemens, ces foyers dont l'air peut se charger en masse; elle y parviendra & établira par-tout la salubrité, en imitant la nature, en établissant par-tout des courans d'air, en le renouvelant sans cesse, & en empêchant toute stagnation & amas de vapeurs nuisibles.

10°. C'est en divisant les hommes, au lieu de les entasser dans les villes, comme la na-

ture l'a indiqué , en divisant la subsistance qu'elle leur offre à la surface ; c'est en usant des dons simples qu'elle leur présente ; en exerçant leurs corps en plein air ; en travaillant à s'entr'aider , au lieu de s'entre-détruire ; en embellissant la terre , au lieu de la dégrader , en mettant tous les points de sa surface en valeur ; en corrigeant les petites négligences que la nature affecte , au lieu de les accroître ; c'est en prévenant les torrens & les stagnations des eaux, en les distribuant par-tout avec plus d'uniformité ; en répandant par-tout le parfum des fleurs & de la verdure ; c'est en corrigeant des foyers inévitables , par des mélanges , des fermentations , par un usage éclairé du feu & autres élémens , que les hommes pourront vivre contents sur la terre.

11<sup>o</sup>. La propreté des maisons , leur grandeur , leur distance , leur simplicité , leur exposition bien entendue & bien aérée ; la propreté , la grandeur , la disposition des villes , des rues , des grands chemins , des lieux publics ; les hôpitaux , les prisons , les cimetières , les boues , les marais , les professions qui répandent des exhalaisons mal-saines , les boucheries , les lieux d'aisance ; à la campagne , la construction des maisons , des étables , la position des fumiers , les eaux croupissantes , les fontaines , les boissens , les alimens , &c. : tous ces objets pourroient fournir matière à des réglemens sages , & exigeroient , de la part du gouvernement , une inspection active & surveillante , dans toutes les parties du Royaume , laquelle ne

## 226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pourroit être confiée qu'au rapport des médecins.

12°. Bornons nos réflexions actuelles à l'objet des cimetières , dont on s'occupe aujourd'hui avec raison.

13°. Les anciens peuples mettoient les corps morts dans des caves. Les Romains quitterent la méthode des catacombes , pour adopter celle de brûler leurs morts. Cependant , pour éviter la dépense , ils jettoient souvent les corps de leurs esclaves dans des trous de terre ; mais ils eurent toujours la salubrité en vue , & ils recommanderent avec soin la sépulture hors des villes.

14°. La sépulture dans nos églises , ne peut être qu'une suite d'une piété mal-instruite , ou de la vanité , ou de la nécessité des circonstances. Nous croyons que dans aucun cas elle ne doit être permise , parce que c'est grossir un foyer naissant. Il n'arrive que trop souvent , que l'air croupit dans les églises , par leur construction , par le défaut d'attention à ouvrir les portes & les fenêtres ; on s'en apperçoit souvent à l'odorat. C'est pourtant là où les fideles se rassemblent & portent leurs sueurs , leur transpiration , qui se confond avec les vapeurs de la cire qu'on y brûle ; c'est dans ce moment de confusion , qu'on affecte encore de tout fermer , pour ménager la voix d'un chancre ou d'un prédicateur. Il n'est que trop ordinaire aussi d'y voir des personnes attaquées de vapeurs ou d'asphixie , & c'est pourtant là encore où l'on va répandre avec pompe , une conta-



gion qui a déjà porté son premier coup au sein d'une famille ; parce qu'un cadavre commençoit à infecter une maison, est-ce une raison pour qu'il aille encore infecter un lieu public ?

15°. La méthode des caveaux peut être une condescendance favorable aux préjugés ou à la vanité ; mais, elle ne remédie à rien, elle est au moins inutile, si elle n'est pas nuisible, & je le prouve.

16°. Si les émanations cadavéreuses ne peuvent pas pénétrer une couche de six pieds, la dépense des caveaux est superflue : il suffit alors d'ensevelir tout bonnement dans les églises à six pieds de profondeur. On n'aura à craindre que la contagion qui peut se répandre par la fouille d'un terrain gras, vapoureux, formé des débris de plusieurs générations ; & celle que peut exhaler le cadavre pendant son séjour dans l'église, jusqu'à ce qu'il ait été déposé à cette profondeur.

17°. Mais si les émanations peuvent pénétrer cette couche de six pieds, la méthode des caveaux vous éloigne de votre but & vous prépare un foyer plus dangereux : car en inhumant au sol extérieur, si la quantité qui s'exhale chaque jour est égale à un, cette petite quantité se dissipe néanmoins par le renouvellement lent & continu de l'air dans les églises ; elle ne peut pas faire un objet sensible en frappant ; vous avez un air impur, mal-sain ; mais il n'est pas contagieux.

18°. Que faites-vous en construisant un caveau ? L'exhalaison à travers la couche de son

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

sol intérieur étant également d'un petit jour , cette petite quantité qui se feroit peu-à-peu évaporée en plein air au sol extérieur, se trouve au contraire concentrée dans l'intérieur du caveau ; elle se joint à la même quantité évaporée le lendemain ; toutes ces petites sommes accumulées au bout d'un an font un objet trois ou quatre cens fois plus dense. C'est la boîte à Pandore ; tremblez pour celui qui le premier aura le courage ou l'imprudence de l'ouvrir. Frappé de la contagion , il va la répandre. C'est un petit foyer putride que vous avez su ménager avec art. C'est la vapeur méphitique qui s'exhale par les fentes d'une caverne souterraine ; c'est la peste portée au loin dans un ballot de laine ; c'est ce que vous faites journellement dans vos cachots & dans vos fonds de calle. La même quantité de charbon, qui brûlée dans la rue sans inconvéniens , donnera des mal-aîses dans la cuisine , suffoquera dans la cave. Concluons donc que la méthode des caveaux est une dépense en pure perte, sujette à beaucoup d'inconvéniens , & qui dégénérera tôt ou tard par la négligence des ministres , la vanité des grands ou le défaut de police ; la loi doit franchir le pas sans distinction.

19<sup>e</sup>. C'est sur ces mêmes principes qu'il est sage de proscrire les cimetières des villes , des gros bourgs , & de tous les lieux fort habités où la stagnation & l'immobilité de l'air déjà souillé par la fumée & la transpiration , le dispose à se surcharger de miasmes putrides que

les vents peuvent de plus porter en masse çà & là.

20°. Il n'est donc plus question que des cimetières hors l'enceinte des villes , & c'est là-dessus que nous allons proposer quelques rêveries ; les morts n'en diront rien , les vivans pourront s'en amuser , & imaginer mieux sur la meilleure forme possible des cimetières ; mais la pratique la plus simple , la moins sujette aux inconvéniens de la contagion , & qui réunira le plus d'autres avantages , méritera toujours la préférence.

21°. On observe que les émanations cadavéreuses peuvent produire des effets funestes , en perçant en détail une couche de terrain de trois à quatre pieds d'épaisseur. Fixons la profondeur à six pieds au moins , afin de pouvoir tirer parti de la surface par quelque fourrage sans inconvénient. Cette verdure pourra absorber & changer dès la première main les émanations , si elles ont lieu , & leur substituer le parfum des fleurs.

22°. On observe qu'il seroit dangereux de r'ouvrir une sépulture avant quatre ans. Jusques-là , les vapeurs n'étant pas entièrement épuisées , elles pourroient sortir en masse , & devenir un foyer de putréfaction. On en conclut avec raison qu'il faut au cimetière de chaque paroisse , un espace quadruple à celui qu'exige le nombre moyen des morts qu'on y enterre chaque année. Mais si nous trouvons le moyen de ne jamais r'ouvrir les sépultures , nous éviterons l'inconvénient de la contagion ,

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& celui d'enlever à la culture un terrain considérable.

23°. On estime qu'il faut donner à chaque cadavre deux pieds & demi de large sur six de long ; plus ajouter à la largeur quatre pieds de chaque côté , & ajouter aussi deux pieds vers la tête & autant vers les pieds ; ce qui fera un espace quarré de dix pieds d'une face , & de deux pieds & demi de l'autre ; & une surface de cent cinq pieds quarrés ; ce qui faisant environ trois toises par chaque mort , supposeroit un cimetiere de 600 toises pour une paroisse où il meurt année , commune, cinquante personnes.

24°. On exige que les cimetieres soient placés dans des endroits aérés , où l'ombrage , l'humidité , la stagnation , puissent le moins possible condenser les vapeurs , & à des distances suffisantes des lieux habités , pour que les vents ne puissent pas les y porter en masse ; qu'elles aient le tems d'être dissoutes avant que d'y arriver , que les vents sur-tout du nord y abordent aisément , & que les murs en soient peu élevés. Mais si on ne r'ouvre plus les sépultures , & qu'on soit assuré que la vapeur ne pénètre point la couche , on pourra être moins délicat sur le choix du lieu , & on aura plus singulièrement en vue l'amélioration du territoire.

25°. La culture est la base de la population : si les miasmes putrides ne sont plus sensibles au-delà de quatre pieds , en fixant la sépulture à six , nous ne risquons rien d'en employer

un à la production de quelque fourrage , au lieu de tombes , qui rendent le sol nul ; ce fourrage répandra un parfum qui purifie l'air , absorbe les vapeurs , si elles ont lieu. Cette première élaboration , suivie d'une seconde , chez les animaux , ne peut avoir aucun inconvénient.

26°. Je suis d'avis que sans autre formalité , l'on enterre les morts en plein champ ; qu'on prenne le premier terrain à la sortie des villes ou bourgs ; qu'on y plante la croix ; qu'on commence par ouvrir une tranchée de 10 pieds en quarré sur 6 de profondeur. Ce sera une première fosse ouverte & destinée au premier mort. On le recouvrira du déblai d'un autre quarré de 10 pieds toujours sur 6 de profondeur. Ainsi la fosse restera ouverte d'avance , & exposée aux yeux de la police. Quelque planche ou palissade pourront empêcher l'éboulement des terres. On placera le mort la tête contre le dernier remblai ; par-là il se trouvera recouvert de 6 pieds de terrain , & environné de 4 pieds sur toutes ses faces.

27°. On iroit ainsi en avant & toujours labourant la terre. Quand on auroit fini une tranchée , on en commenceroit une autre collatérale , toujours sur le même pied. S'il se trouvoit du roc , tuf ou pierraille , tout seroit porté à la surface ; au lieu de tombe , on jetteroit tant de tombereaux de chaux vive , de marne , d'argille , ou de sable , suivant la nature du terrain & sur l'avis de l'inspecteur.

28°. On enfermeroit comme un parc d'une palissade simple , mais solide , l'espace de ter-

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rein nécessaire à chaque paroisse, pendant 6 ans, à 100 pieds quarrés pour chaque mort. Cette palissade ou clair-voie, seroit aux frais de la paroisse. Si elle vouloit faire les avances de grilles de fer brut & sans art, elle le pourroit.

29°. Deux fossoyeurs-entrepreneurs, seroient nommés par la police pour ouvrir les tranchées, voiturier les tombereaux convenus. Ils auroient pour solde pendant six ans, le produit du terrain consacré; ou la paroisse leur feroit un supplément en argent suivant les conventions au rabais. Les fossoyeurs ne pourroient mettre le terrain qu'en fourrage & en verd; les boues & balayures des villes leur appartiendroient.

30°. Le propriétaire ne pourroit exiger aucun dédommagement pour son terrain; mais au bout de six ans on le lui rendroit tout amélioré, effrondé, épierré, engraisé.

31°. Au bout de quatre ans pour la première fois, & ensuite tous les deux ans, on iroit en procession transporter la croix, abandonner au propriétaire un tiers de l'enclos, avancer les palissades d'autant, bénir le terrain, le consacrer, l'affranchir, le mesurer & arrêter solennellement le genre d'amélioration qui lui convient, en présence de l'inspecteur; car il y en auroit d'établis dans chaque arrondissement.

32°. Si la paroisse vouloit enclorre de murs son cimetière, elle le pourroit; mais ce ne seroit qu'après qu'il auroit été ainsi labouré

de morts successivement & en entier, ou à condition qu'il le feroit, qu'il auroit été amélioré sur le plan arrêté par l'inspecteur; & les murs formeroient un enclos d'une étendue propre à occuper une famille par la culture à bras; ce que j'estimerois à six, huit arpens environ, suivant la nature du sol. Ce terrain d'ailleurs seroit toujours affranchi de cens, rentes, & de toute espece de redevances, excepté la dîme royale.

33°. Les fideles auront un moyen bien simple & bien entendu d'exercer leur piété; ce ne sera pas à brûler de la cire, ou à sonner la grosse cloche. J'épargnerai même les frais de cercueil; le même en forme de brancard pourra servir à plusieurs morts; mais parmi le peuple les parens & amis se rendront au convoi avec une beche & une hotte sur le dos, remplie de chaux, cendres, argille, sable, ou autre engrais qui aura été fixé. On déposera ces marques de deuil à la porte du mort; on se rendra à l'office; de-là, on ira prendre le mort; ce seront les prêtres qui iront au temple, & le viendront accompagner, & le prendre chez lui, ou dans un lieu de dépôt; on suivra le convoi & le chariot qui portera le défunt avec la chaux ou autres mélanges; arrivé au champ des morts, le pasteur jettera la premiere pellée de terre. A ce signal, tous s'empresseront à remuer les cent-pieds quarrés de terre, à ouvrir la nouvelle tranchée, en comblant la derniere, à bien épierrier, mélanger, & niveler le terrain.

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

34°. Ordinairement le jour de deuil est un jour perdu pour la famille, & les amis du défunt étant employés, à la campagne, à pleurer dans le vin, & à la ville à pleurer dans de fades visites de deuil ou dans une pompe funebre, je demande qu'il soit sanctifié par le travail, & consacré à l'agriculture. Combien ce seroient de journées gagnées pour l'amélioration du territoire! On signaleroit son zèle & son attachement pour le défunt, en fouillant plusieurs quarrés à la fois; on en seroit quitte pour reculer plutôt les barrières, & ceci pourroit devenir un objet de rivalité parmi les paroisses qui signaleroient à l'envi leur respect pour les morts.

35°. C'est ici que la charité des riches ou la distinction qu'ils affectent, trouveroit un champ vaste; ils pourroient faire suivre le convoi d'un nombreux domestique, de tous les pauvres & manœuvres, & leur faire distribuer sur les lieux, du pain, des alimens, des largesses, & leur faire employer cette pieuse journée à fouiller la terre. Il seroit permis & vertueux de célébrer de même le quarantième & même l'anniversaire. Les parens & amis invités, enveloppés d'une tunique de toile ou d'étamine, uniforme de convoi, donneroient l'exemple, & mettroient la main à l'œuvre. Chacun en l'honneur du défunt emploiera cette sainte journée à s'améliorer par la pensée de la mort, comme il améliore la terre par son travail; il pensera qu'il est sorti de la terre, & qu'il faut qu'il y rentre, (c'est pour lui



peut-être qu'il travaille, ) qu'il est pétri de terre végétale, que c'est elle qui le nourrit, qu'il tient la place d'un être qui vaudra mieux que lui : de plus, il sera citoyen, & goûtera en ce jour la satisfaction de travailler pour la patrie, d'améliorer son territoire, & de se voir côte-à-côte avec ces êtres précieux qui travaillent à le substantier. Pour moi qui aime mieux creuser la terre que de rendre en cérémonie ces malheureuses visites de deuil, & d'avoir la tête cassée du bruit des cloches, je promets de m'y trouver tout des premiers, & de bien payer les sonneurs s'ils veulent me suivre si-tôt qu'ils auront sonné autant qu'il faut pour avertir que ce jour est consacré.

36°. Et vous, grands de la terre, qui rougissez de mêler vos cendres à la rôture, il vous sera permis de vous en éloigner ; mais ce sera en améliorant l'espace que vous mettrez entre elle & vous. Vous ne dédaignerez pas ce service public. Il vous faut des mausolées, des inscriptions. Vous assurez des pensions aux serviteurs de votre luxe. Eh bien, faites effondrer un espace de sept à huit arpents ; ce qu'il faut à-peu-près pour occuper une famille. Alors, il vous sera permis de l'enclore de murs. Faites-vous ensevelir au milieu de cet enclos, & sur votre tombe bâtissez une maison pour la famille à laquelle vous destinez l'enclos. Cette brave famille reposera sur vos cendres ; elle les bénira ; vous vivrez dans son cœur, parce qu'elle vivra par vos bienfaits : voilà un beau mausolée ! Sur le front

rispice de la porte, permettez-vous une épitaphe simple : *vita ex morte* , *D. D... Pietas familiæ D. 'D ... , memoriæ familiæ....* &c. La patrie pourra aussi élever de tels monumens aux grands hommes : *Patria bene merenti D. D...* Si vous pouvez encore prêter à votre ombre quelque reste de jouissance, quel affreux séjour lui préparez-vous dans ces funestes caveaux ! Un enclos aéré, embelli, habité, & qui retentit de bénédictions & de reconnoissances ne vous plaira-t-il pas davantage ? N'est-ce pas-là où vous aimerez à vous reposer ? Mais si vous réservez aux vôtres le droit de sépulture dans cet enclos, souvenez-vous que les cendres du fondateur ne peuvent jamais être troublées, & que ce droit ne passera qu'à une branche de la famille qui ne pourra être enterrée qu'à une des extrémités de l'enclos.

37°. Nos cimetières mobiles ont bien des avantages sur les cimetières fixes ; ils écartent toute crainte de contagion, puisqu'on n'y trouve jamais une sépulture. Vous épargnez des murs de clôture ; de bonnes palissades suffisent pour défendre l'approche des bestiaux & des bêtes féroces. Vous épargnez encore la dépense des tombes, & vous rendez au contraire à la culture, un terrain considérable qui lui est enlevé dans tout le royaume. Je permets au fossoyeur d'y semer du fourrage avec l'attention d'enterrer à six bons pieds. Je n'y vois pas d'inconvénient pour les bestiaux ; & dans le fait, quoique nos cimetières actuels soient assez bien clos, je sais qu'on y intro-

duit souvent les bestiaux pendant la nuit, ou qu'on y arrache l'herbe : rien d'ailleurs de plus propre à égayer l'air, & ranimer les esprits que le parfum des fleurs & des plantes substitué à la surface des cimetières.

38°. Un autre avantage inestimable, est que dans tous les cas, il est bien tems de renouveler les cimetières. Est-il possible qu'un même terrain, qui depuis des siècles se trouve sans cesse tourné, fouillé, engraisé du débris des générations, ne contracte pas enfin un caractère putride & méphitique, & ne produise pas la contagion que nous cherchons à éviter ? Votre respect pour les morts n'est-il pas choqué de voir si souvent remuer, je ne dis pas les cendres, mais les ossemens encore sanglans de vos ancêtres ?

39°. Enfin, vous réunissez l'avantage d'améliorer le territoire ; la terre est faite pour être défrichée ; l'homme y doit mettre sa gloire, il doit lui rendre ce qu'il en a reçu, & finir par engraisser le champ qui l'a nourri : c'est le dernier service & le seul pour plusieurs. Que la mort le rappelle au moins à l'ordre qu'il a troublé de son vivant ; il consiste à défricher par-tout, & à répandre uniformément l'engrais, le produit, la population, au lieu de les entasser en masse sur différens points de la terre. Ceux qui connoissent le prix & l'étendue possible de l'agriculture, sauront m'apprécier.

40°. Insensiblement, me direz-vous, les cimetières s'éloigneront trop des villes ; mon curé pourra en gronder, j'en conviens, mais

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

je lui assurerai qu'il s'en portera mieux & qu'il verra bientôt sa dîme & son casuel s'accroître avec la population. Sa paroisse deviendra un jardin; les habitations seront plus rapprochées. Cependant les cimetières se multiplieront; de proche en proche, le territoire se défrichera & recevra les cendres de son consommateur, & c'est l'ordre de la nature.

41°. Cet ordre se rétablira bien plus vite, si par une noble émulation les grands s'empres sent à se choisir ce genre de mausolée; & si les paroisses se forment de pareils enclos, lesquels étant défrichés & engraisés, seront concédés aux pauvres orphelins qui, issus de familles vertueuses, marcheront sur leurs traces. Que la capitale donne l'exemple, & le royaume en sentira bientôt les bons effets.

( *Journal des sciences & beaux-arts.* )

---

### TRÈS - HUMBLE Requête au Tribunal d'Education (\*).

**S**I jamais un pere du peuple vous assemble en corps, vous amis des enfans, amis de l'humanité, daignez jeter un regard de compassion sur mon triste sort, & détruisez un préjugé dont je suis la victime. Nous sommes deux jumelles; & les deux yeux de l'homme ne se ressemblent ni ne s'accordent pas mieux que

---

(\*) L'idée de cet ingénieux badinage est prise dans le *Museum Allemand*.

nous n'aurions pû faire ma sœur & moi sans la partialité de nos parens , qui a mis entre nous la plus grande distinction. Leur premier soin dès notre enfance fut de m'accoutumer à regarder ma sœur comme un être d'un rang plus élevé. On lui fit en toute occasion prendre le pas sur moi , & les soins qu'on donna à notre éducation , furent entièrement conformes à cette aveugle & absurde prédilection. On négligea entièrement la mienne , on me laissa croître & grandir , sans penser seulement à moi , tandis que rien ne fut épargné pour l'instruction de ma sœur. On lui donna des maîtres d'écriture , de dessin , en un mot , pour tous les arts & exercices utiles & agréables. Pour moi , s'il m'arrivoit de me saisir d'un pinceau , d'une plume , d'une aiguille , on me traitoit de laide , d'impertinente ; & très-souvent des menaces & même des coups furent ma récompense. A peine ma sœur daignoit-elle m'associer à quelques exercices de ménage , mais uniquement pour l'accompagner , & autant qu'elle ne pouvoit se passer de mon assistance.

Du reste je fus traitée dans la famille comme un membre presque superflu , & l'on crut faire assez pour moi en me laissant vivre pour figurer à côté de ma sœur , qui jouoit toujours un grand rôle & passoit pour un personnage fort essentiel dans la maison. Or , je vous le demande , Messieurs , est-il rien de plus injuste que de prodiguer exclusivement toute sa tendresse à un de ses enfans , de négliger entièrement la culture des talens que l'autre ne manqueroit pas de déployer avec un peu d'en-

couragement, enfin d'établir entre des sœurs parfaitement égales un rang & une préséance, qui doit détruire entr'elles toute intelligence & accord réciproques. Pour comble de malheur, c'est le sort de notre famille, que le soin de pourvoir à la subsistance de la maison retombe entièrement sur nous deux. Et comme on ne m'a appris aucun métier, ma sœur en reste seule chargée. Supposez, Messieurs, qu'il lui survienne une indisposition, & il en est plusieurs auxquelles elle est sujette, comme des rhumatismes, des crampes, & sur-tout la goutte, que deviendra dans ce cas notre pauvre famille, réduite comme elle est à ne subsister que de son seul travail? Nous péririons sans doute de misère, car je n'ai pas seulement assez d'habileté pour griffonner une supplique de mendiant, & j'ai dû employer un secours étranger pour transcrire la requête que j'ai l'honneur de vous adresser. Que seroit-ce si nous la perdions absolument, cette superbe sœur, si elle venoit à mourir! Il ne nous resteroit sans doute aucune ressource.

Daignez, Messieurs, agréer mes très-humbles remontrances, & recommander aux parens à venir un égal & juste partage d'affection & de soins entre tous leurs enfans.

Je suis avec un très-profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble servante.

*LA MAIN GAUCHE.*

( *Bibliothèque Hollandoise des sciences  
& des beaux-arts.* )

LETTRE

*LETTRE de M. de VOLTAIRE, sur les plus célèbres  
auteurs du siècle de Louis XIV.*

Madame Dupuy, épouse du secrétaire perpétuel de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, plusieurs années avant son mariage, écrivit à M. de Voltaire, pour le consulter sur les ouvrages qu'elle devoit lire; elle en reçut la réponse suivante, qui contient des avis utiles & les vrais sentimens de M. de Voltaire sur les plus célèbres auteurs du siècle de Louis XIV.

*Aux Délices, le 20 juin, près de Geneve.*

**J**E ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, & il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, & que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne, doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, & que personne ne peut donner. Le Tasse & l'Arioste vous rendront plus de services que moi, & la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-tems en possession

## 242 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des suffrages du public, & dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens & s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple ; tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature ; on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres. Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux ; la moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse & l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; & les François sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel, madame de Sévigné & d'autres Dames écrivent, comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans ; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paroissez faite pour leur ressembler. Il y a des piéces de madame Deshoulières, qu'aucun auteur de nos jours ne pourroit égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité noble Racine s'exprime toujours. Chacun croit en le lisant, qu'il diroit en prose tout ce que Racine a dit en vers ; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout. Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrois vous en dire. Vous verrez que nos bons écri-



vains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement & noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude, il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, & de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir & son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

(*Journal des savans.*)

*LETTRE de J. J. ROUSSEAU, à M. R\*\*\*.*

On a communiqué aux auteurs du *journal de Paris*, cette lettre de M. Rousseau, en réponse à M. R\*\*\*, étudiant à Geneve; nous croyons qu'elle fera plaisir à nos lecteurs: elle prouvera de plus en plus combien ce philosophe cherchoit à être utile à la jeunesse par la sincérité de ses avis. M. R\*\*\* a fait depuis, dans l'*Encyclopédie*, les mots *Tolérance & Vertu*, & l'article J. J. Rousseau dans les *mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*.

*A Montmorenci, le 6 février 1759.*

**O**N ne sauroit aimer les peres sans aimer des enfans qui leur sont chers; ainsi, Monsieur, je

vous aimois sans vous connoître, & vous croyez bien que ce que je reçois de vous n'est pas propre à relâcher cet attachement. J'ai lu votre ode, j'y ai trouvé de l'énergie, des images nobles, & quelquefois des vers heureux; mais votre poésie paroît gênée, elle sent la lampe & n'a pas acquis la correction. Vos rimmes, quelquefois riches, sont rarement élégantes, & le mot propre ne vous vient pas toujours. Mon cher R\*\*\* quand je paye les complimens par des vérités, je rends mieux que ce qu'on me donne.

Je vous crois du talent, & je ne doute pas que vous ne vous fassiez honneur dans la carrière où vous entrez. J'aimerois pourtant mieux pour votre bonheur, que vous eussiez suivi la profession de votre digne pere; sur-tout si vous aviez pu vous y distinguer comme lui. Un travail modéré, une vie égale & simple, la paix de l'ame & la santé du corps qui sont le fruit de tout cela, valent mieux pour vivre heureux que le savoir & la gloire. Du moins en cultivant les talens des gens-de-léttres, n'en prenez pas les préjugés; n'estimez votre état que ce qu'il vaut, & vous en vaudrez davantage.

Je vous dirai que je n'aime pas la fin de votre lettre; vous me paroissez juger trop sévèrement les riches. Vous ne songez pas qu'ayant contracté dès leur enfance mille besoins que nous n'avons point, les réduire à l'état des pauvres, ce seroit les rendre plus misérables qu'eux. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui ne le sont pas pour nous. Eh,

Monfieur, fi nous avons les vertus contraires aux vices que nous leur reprochons, nous ne fongerions pas même qu'ils font au monde, & bientôt ils auroient plus befoin de nous que nous d'eux ! Encore un mot & je finis. Pour avoir droit de méprifer les riches, il faut être économe & prudent foi-même, afin de n'avoir jamais befoin de richesses.

Adieu mon cher R\*\*\*, je vous embraffe de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU.  
( *Journal de Paris.* )

LETTRE de M. B...., avocat au parlement ,  
adreffée à l'auteur de la Gazette des Tribunaux ,  
le 6 février 1779.

M O N S I E U R ,

Il faut fe défendre , quand on eft cité au tribunal de l'opinion, par quiconque y peut avoir de l'influence.

Dans l'éloge de François Quesnay , qui vient de paroître , M. d'Alembert s'exprime ainfi :  
» Son pere étoit un vertueux avocat, qui se  
» livroit tout entier à fa profeflion ; mais un  
» peu autrement , à la vérité , que la PLUPART  
» de fes confreres ; c'est-à-dire, plus utilement  
» pour fes cliens que pour lui. Il étoit bien  
» plus occupé d'accommoder les parties, que  
» de plaider pour ou contre elles, & d'em-

» pécher les procès , que de les faire durer ;  
 » aussi ne fit-il pas fortune «.

Tout cela signifie que la **PLUPART** des avocats exercent leur *profession* plus *utilement* pour eux . que pour leurs cliens ; qu'ils sont *bien plus occupés de plaider pour ou contre les parties , que de les accommoder ; & de faire durer les procès , que de les empêcher ; & que c'est-là ce qui leur fait faire fortune.*

Il y a sans doute beaucoup de finesse & d'esprit dans cette petite honnêteté littéraire ; & je ne demanderai point à M. d'Alembert de quel droit il se permet d'injurier & de calomnier une classe d'hommes respectables , dont les lumières & les talens ont toujours été utiles à la société.

Mais j'observerai qu'il ne se passe pas un jour où , par le ministère & le conseil des avocats , il n'y ait quelque procès étouffé dès sa naissance , ou éteint par transaction ; & qu'ils ont toujours regardé cette partie de leurs fonctions , comme la plus essentielle & la plus honorable.

Je ne parle pas de leurs assemblées de charité , dans lesquelles tous les pauvres qui se présentent sont écoutés avec autant d'attention que de respect. Ces consultations gratuites sont un devoir indispensable. Je dis seulement que leurs cabinets sont ouverts en tout tems aux indigens & aux opprimés ; & que s'il existe un seul de ces infortunés qui , dans une cause juste , n'ait pas trouvé de défenseur parmi les avocats , il peut élever la voix , & les couvrir de confusion.

Quant à la *fortune*, on fait assez qu'elle n'est point l'apanage de cet état, & je défie M. d'Alembert de citer seulement dix avocats, qui depuis deux cens ans, aient fait une fortune un peu remarquable.

Encore ceux qui ont eu cet avantage, ne l'ont-ils dû qu'aux places que leur mérite & leurs longues veilles leur avoient fait obtenir; car on peut bien dire des avocats, ce que M. de Montesquieu a dit des magistrats, qu'ils exercent une profession où l'on ne trouve que le travail pour récompense du travail.

Les avocats ne sont point étrangers à la république littéraire. Ils en sont citoyens. Ils aiment les lettres; il les cultivent, ils honorent ceux qui s'y distinguent; il est donc odieux que des gens-de-lettres deviennent leurs détracteurs.

Enfin, il seroit possible que dans le nombre très-considérable des avocats occupés, quelques-uns n'eussent pas ce noble désintéressement qui caractérise leur profession; mais parce que dans les gens-de-lettres il s'en trouve aussi plusieurs qui, loin d'être irréprochables sur ce point, ne dédaignent pas de s'occuper de ce que M. d'Alembert appelle *le solide*, sera-t-il juste de l'imputer à la *plupart*? C'est à M. d'Alembert lui-même que je m'en rapporte.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Monfieur,

Votre, &c. Signé B... A... au P.

*LETTRE à un des auteurs de la Bibliothèque Hollandoise des sciences & des beaux-arts.*

M O N S I E U R ,

**V**ous n'aurez point de peine à vous rappeler la romance charmante de M. Berquin , dont le refrain est :

Dors mon enfant , clos ta paupiere ,  
 Tes cris me déchirent le cœur ;  
 Dors mon enfant , ta pauvre mere ,  
 A bien assez de sa douleur. (\*)

Je le cite de mémoire , & je suis persuadé que tous ceux qui ont lu cette jolie piece dans sa nouveauté , pourroient en faire autant. Je me souviens aussi qu'en annonçant dans votre journal , le recueil de M. Berquin , vous avez rendu à l'auteur le service de citer & de copier ce morceau , comme un échantillon de ses talens. C'étoit en effet l'annoncer très-avantageusement. Et dans tout ce que M. Berquin a publié , ou du moins dans tout ce que j'ai vu de lui , je ne crois pas qu'il y ait

---

(\*) Voyez notre journal de décembre 1776 , pag. 370.

rien sur quoi il pourroit préférer d'être jugé : simplicité du sujet , graces naïves & touchantes de l'exécution , versification douce , légère , harmonieuse , tout concouroit à en faire un de ces petits chef-d'œuvres qu'on distingue à la première lecture , qu'on apprend par cœur en les lisant , qu'on retient sans peine quand on les a lus une fois , & qui semblent toujours faire un nouveau plaisir.

L'extrême simplicité qui regne d'un bout à l'autre dans cette charmante pièce , est sans doute ce qui la distingue le plus , & ce qui me frappa sur-tout singulièrement la première fois qu'elle me tomba sous les yeux. On n'y est guere accoutumé de nos jours ; on ne s'y attend sur-tout pas dans les productions quelconques qui nous viennent de la France. Il regne dans nos écrits de tout genre , dans notre langue , dans nos sociétés , dans nos mœurs enfin , & je dirois presque dans nos pensées , un ton maniéré , pour ne rien dire de plus , qui est le revers de cette aimable simplicité , de ce langage du cœur , de ce beau naturel du *bon vieux tems* , qu'on ne cesse de regretter , & qu'il seroit si facile de faire renaître , si l'on ne s'obstinoit seulement pas à en étouffer le germe qui est dans notre cœur. Enfin , Monsieur , pour en revenir à la pièce de M. Berquin , la seule de son espèce , après les romances de *Moncrif* , je pouvois à peine en croire mes yeux , en la voyant paroître à Paris vers la fin du XVIIIe. siècle Je fus tenté de la croire imitée de quelque vieille romance gau-

loise , déterrée peut-être par M. de la Curne de Ste. Palaye , & communiquée à M. Berquin par M. l'abbé Millot , à qui l'on ne doit sans doute pas pardonner d'avoir privé le public des originaux qui ont servi de canevas à son histoire des Troubadours.

Je ne me trompois qu'à demi , & je vous écris , Monsieur , pour vous faire part de ma découverte. La romance ou ballade , imitée par M. Berquin , n'est pas gauloise , mais angloise ou plutôt écossoise , & faite il y a deux siècles. Il ne reste au poète françois que le mérite de la versification ou de l'imitation ; & l'on doit sans doute lui savoir gré d'avoir conservé dans sa traduction , autant qu'il étoit possible , la simplicité de l'original. Je vous l'envoie ci-joint , copié sur l'édition qu'en a donné M. Percy , dans son recueil précieux d'anciennes romances & ballades angloises & écossoises , intitulé : *Reliques of Ancient Poetry* , Londres , 1767 , in-8vo. 3 vol. Il s'y trouve , T. II. p. 194 , publié sur un Mss. que l'éditeur possède.

Je ne ferai pas la comparaison de la piece angloise avec la françoise. Il faut pour bien entendre & bien juger la première , non-seulement entendre le patois dans lequel elle est écrite , mais encore s'être familiarisé avec le genre de ces pieces , les avoir entendu réciter par des gens du pays , ou chanter dans leurs orgies , avec cet enthousiasme tout particulier , qui dérive d'un patriotisme tout particulier aussi , très-inconnu dans nos sociétés froides & factices , & dont on chercheroit difficilement l'é-



quivalent ailleurs que parmi des montagnards.

Je ne me permettrai d'ailleurs qu'une seule remarque au sujet de cette pièce. C'est qu'elle a de commun avec la plupart de ses pareilles, une qualité qui en rehausse beaucoup le prix, celle d'être historique & d'avoir rapport à un personnage très-fameux dans l'histoire.

La pauvre femme, qui est l'héroïne de la romance de M. Berquin, a beau nous intéresser par ses plaintes naïves, par la douceur de ses sentimens, par l'ingénuité touchante de son cœur; son sort est celui de mille victimes... dirai-je du libertinage, ou de l'abus qu'un sexe fier & capricieux fait tous les jours de la faiblesse de l'autre, souvent malgré les sermens les plus sacrés, & en dépit des loix non moins sacrées de la nature. L'intérêt qu'inspirent ces victimes malheureuses de l'erreur d'un moment, est diminué par leur nombre, & tel qui se sent remuer jusqu'au fond du cœur par la romance de M. Berquin, s'est peut-être vingt-fois exposé légèrement à causer le mal sur lequel il verse des larmes. Mais dans la pièce anglaise, c'est une femme de la première distinction, c'est l'épouse délaissée du mari d'une reine aussi célèbre dans l'histoire par ses malheurs que par des faiblesses trop exagérées, qui nous invite à nous intéresser à son sort, & son histoire est liée avec celle de deux royaumes. Car enfin, il n'est pas douteux que la *Lady Anne Botwell*, dont le nom se trouve à la tête de la romance, ne soit *Lady Jeanne Gordon*, épouse du Comte de Botwell, qui

s'en sépara pour monter sur le trône d'Ecosse en acceptant la main de l'infortunée *Marie Stuard*.

Il est vrai que l'éditeur, M. Percy , n'est pas tout-à-fait de cet avis. Il avoit toujours été dans la même opinion , dit-il , mais il en est revenu depuis , par la considération que le comte de Bothwell avoit 60 ans passés lors de son mariage avec la reine d'Ecosse , & qu'ainsi il n'est guere probable que la perte d'un époux aussi âgé pût inspirer des plaintes telles qu'en offre la romance , à l'épouse qu'il venoit de sacrifier à son ambition.

Je pourrois répondre à cette difficulté , que si c'en est une , elle ne dépose pas davantage contre l'origine ou l'occasion supposée de la romance , qu'elle ne sert à la défense de la reine Marie elle-même , & à appuyer la preuve que l'habile & ingénieux auteur d'un essai publié en Ecosse , il y a quelques années (\*), a tirée de l'âge avancé de Bothwell , en faveur de cette princesse. Car s'il est vrai que le comte de Bothwell fût trop âgé pour causer à une épouse abandonnée des regrets tels qu'en inspire la perte ou la perfidie d'un époux jeune & aimable , à plus forte raison il devient de la dernière invraisemblance que ce même vieillard eût pu exciter les desirs d'une Princesse plus jeune de vingt ans , & perdue de débauches , s'il en faut croire les historiens fa-

---

(\*) *Essay on the evidences against Mary Queen of Scots.*

natiques & partiiaux du tems, ou vendus à son ennemie la reine Elifabeth d'Angleterre. Ce sexagenaire auroit-il enflammé une telle princesse, au point de l'engager à l'élever sur le trône en l'épousant publiquement, en dépit des liens sacrés qui l'attachent à une autre, & malgré les murmures d'une nation révoltée des écarts de leur souveraine, comme le prétendent les mêmes historiens.

Je pourrois, dis-je, faire valoir cette réflexion, dont l'évidence est, je crois, frappante; mais j'aime mieux ne rien décider dans la cause importante de la reine Marie d'Ecosse, & je me contenterai d'une autre réflexion, par laquelle il redevient très-probable, quoi qu'en dise M. Percy, que la dame *Anne Botwell*, articulée au titre de la ballade, n'est autre que la première femme de l'époux de la reine Marie. C'est que rien n'oblige à croire que ce morceau ait été composé par la dame Botwell elle-même. La plupart de ces sortes de romances ou ballades, qui se rapportent à quelque personnage fameux ou à un trait de l'histoire nationale, ont été composées quelque tems après par les Bardes ou ménestriers du pays, & ils ne se sont pas toujours scrupuleusement tenus aux circonstances vraies & même vraisemblables du fait, ni observé la fidélité qu'on exige des historiens. Or, pour éterniser un fait tel que le mariage du comte de Botwell avec la reine Marie, & le rendre encore plus odieux aux yeux de la postérité; quoi de plus propre, supposé que le poète se

croie permis d'arranger à sa fantaisie les circonstances du fait, qu'e d'intéresser cette postérité au sort d'une épouse devenue victime de l'ambition de son mari, & de prêter à cette femme délaissée tous les sentimens d'une première passion pour un époux adoré & digne d'exciter ses plus vifs regrets, même après la perfidie la moins équivoque.

Lady *Botwell* sera alors, comme j'ai dit, *Jeanne* ou *Jane GORDON*, fille puînée de *George Gordon*, quatrième comte de *Huntly*, & d'*Elisabeth*, fille de *Robert lord Keith*. Divorcée avec le comte de *Botwell*, elle épousa en secondes nœces *Alexandre comte de Sutherland*, & après sa mort, *Alexandre Ogilvie of Boyne*. Dans l'histoire de la poésie d'Ecosse, par *Rob. Douglas* (Edimb. 1764, in-folio) d'où j'ai tiré ces détails, il n'est fait mention ni à l'article de *Jeanne*, même pag. 301, ni à celui du comte de *Botwell*, pag. 85, 86, d'aucun de ses enfans. Mais à l'article d'*Alexandre XV, comte de Sutherland*, pag. 665, je trouve que *Jeanne* lui a donné sept enfans, dont deux filles ; & je doute qu'elle en ait eu de son dernier mari non plus que du premier ; de sorte que c'est une nouvelle fiction du poète, qui la représente comme berçant le fils du perfide qui venoit de l'abandonner, mais une fiction qui naissoit tout naturellement du point de vue, où l'auteur imagina de placer son sujet afin de le rendre plus intéressant.

Voilà, Monsieur, les détails qui concernent cette petite découverte littéraire. Mon but, en

vous la communiquant, & en consentant même que vous en fassiez usage dans votre journal, si vous le jugez à propos, n'est pas de déroger au mérite de M. Berquin, & de lui faire gravement un procès de plagiat. C'est être original, que d'imiter comme il a fait. D'ailleurs on est accoutumé à voir messieurs les beaux-esprits françois se mettre cavalièrement au-dessus des conventions littéraires, & négliger d'indiquer les sources où ils ont puisé, comme font les pédans d'Allemagne & de Hollande. Il résulte une utilité réelle, & la seule que j'aie en vue, de l'annonce de ma découverte. C'est d'ouvrir aux poètes, en France ou ailleurs, qui se sentiroient le même talent que M. Berquin, une source de richesses, très-peu connue hors de l'Angleterre, & qui pourroit servir à nous ramener au goût de la belle nature & au langage simple du cœur, qu'on ne retrouve plus que dans ces monumens précieux des siècles que nous nommons barbares. Le recueil de M. Percy ; un autre nommé l'*Evergreen* ; celui de Allen Ramsay, intitulé fort platement, *Tea-table Miscellany*, Lond. 1750, in-8vo. 4 vol. mais qui n'en est pas moins précieux, & où par parenthèse la plainte de Lady Botwell se trouve avec des variations assez considérables (pag. 120) ; enfin un recueil publié dernièrement d'après un Ms. de *Barryne* : toutes ces collections de ballades, vau-devilles, romances angloises & écossaises, tant anciennes que modernes, & les unes plus jolies que les autres, méritent d'être entre les

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;  
mains de tous ceux qui aiment la poésie, &  
présente un champ vaste aux poètes qui vou-  
droient s'exercer à les imiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*LADY ANNE BOTHWELL'S LAMENT.*  
*A Scottish Song.*

Balow, my babe, ly stil and sleipe!  
It grieves me fair to see thee weipe :  
If thoust be silent, Ise be glad,  
Thy mairning maks my heart ful sad.  
Balow, my boy, thy mithers joy,  
Thy father breides me great annoy.

Balow, my babe, ly stil and sleipe,  
It grieves me fair to see thee weipe.

Whan he began to court my luv,  
And with his sugred wordes to muve,  
His saynings fals, and flattering cheire  
To me that time did not appeire :  
But now I see, most cruell hee  
Cares neither for my babe nor mee.

Balow, &c.

Ly stil, my darling, sleipe a while,  
And whan thou wakest, sweetly smile :  
But smile not, as thy father did,  
To cozen maids : nay God forbid!  
Bort yett I feire, thou weilt gae neire  
Thy fatheris hart, and face to beire.

Balow, &c.

I cannae chuse, but ever will  
Be luv' to thy father stil :  
Whair-eir he gae, whair-eir he ryde,  
My luv with him maun stil abyde:

In weil or wae, whair-eir he gae,  
 Mine hart can neire depart him frae.

Balow, &c.

Be doe not, doe not, prettie mine,  
 To faynings fals thine hart incline;  
 Be loyal to thy luvèr trew,  
 And nevir change hir for a new:  
 If gude or faire, of hir have care,  
 For womens banning's wonderous fair

Balow, &c.

Bairne, an thy cruel father is gane,  
 Thy winsome smiles maun eise my paine;  
 My babe and I'll together live,  
 He'll comfort me whan cares doe grieve:  
 My babe and I right fast will ly,  
 And quite forgeit man's cruelty.

Balow, &c.

Fareweil, fareweil, thou falsest youth,  
 That evir kist a womans mouth!  
 I wish all maides be warnd by mee  
 Nevir to trust mans curtesy;  
 For if we doe bot chance to bow,  
 They'll use us than they care nor how.  
 Balow, my babe, ly stil, and sleipe,  
 It grieves me fair to see the weipe.



## POÉSIES FUGITIVES

## ÉPIÔRE A M. DUCIS,

*Sur la tragédie d'Œdipe chez Admete.*

**T**OI qui peignis d'Hamlet la mère criminelle ,  
Et du vieux Montaigu la fureur paternelle :  
Des ruines d'Athènes , aux accens de ta voix ,  
Tu rappelles Œdipe ; il se lève , & je vois  
Cet auguste vieillard , sans tombeau , sans patrie ,  
Errant , & poursuivi par la triple furie ,  
Luttant contre le sort , au sort abandonné ,  
De forfaits , de douleurs , d'ombres environné ,  
Par des fils criminels exilé de son trône ,  
S'avancer , appuyé sur le bras d'Antigone .  
O pitié ! quand par elle en tremblant soutenu ,  
Devant le Cytéron d'un pas lent parvenu ,  
Cherchant quelque rocher pour reposer sa tête ,  
Aux lieux de son berceau ton Œdipe s'arrête ,  
Et s'y vient emparer du tombeau qui le fuit .  
Emule de Sophocle à ta voix reproduit ,  
Tu peins à mes regards , comme aux siècles antiques ,  
L'attendrissant tableau des vertus domestiques .  
Qu'Antigone m'émeut ! qu'elle est chère à mon cœur !  
Elle pleure , je pleure , & je crois voir ma sœur .  
Tu peins encor , tu peins d'un plus grand caractère  
Ce fils que le remords traîne aux pieds de son père ,  
Dont il vient implorer sa grâce avec terreur ;  
Et ce père outragé , dont la sainte fureur  
Maudit un fils ingrat , se désarme & s'empresse



De rappeler en vain , par des vœux de tendresse ,  
Sa malédiction , qui montant vers les cieux ,  
Souleva sans retour la vengeance des Dieux.  
Quand mon cœur transporté s'émeut avec franchise  
Un spectateur jaloux , dont le cœur se déguise ,  
Du beau qui le poursuit craignant l'impression ,  
Accuse ton sujet d'une double action.  
Je sens , & malgré moi ma critique est muette ,  
Je pleure avec Œdipe , & pleure avec Admete.  
Ainsi , par un défaut qu'on n'ose censurer ,  
Racine , que le goût a raison d'adorer ,  
Joignit contre la règle ( & l'amour lui pardonne )  
L'intérêt d'Andromaque à celui d'Hermione.  
Par un seul intérêt je me sens entraîné ,  
Lorsqu'Œdipe mourant , à l'autel prosterné ,  
Sauve d'Admete en pleurs , la compagne fidelle.  
D'un front calme au trépas s'avançant au lieu d'elle ,  
Ce vieillard , soixante ans par ses maux consacré ,  
D'un rayon prophétique à genoux éclairé ,  
Sublime , & tout-à-coup détaché de la terre ,  
Emporté vers le ciel dans les feux du tonnerre ,  
Expire en prononçant avec tranquillité  
L'hymne consolateur de l'immortalité ;  
Et les Dieux assemblés préparant sa couronne ,  
Les Dieux qu'il va rejoindre , & dont l'œil l'environne ,  
Célébrant dans le ciel l'heure de son trépas ,  
S'avancent en triomphe au-devant de ses pas.  
Cythéron , Cythéron ! que de fois ma pensée ,  
A travers tes rochers , tristement élançée ,  
Sous le tombeau d'Œdipe ira s'ensevelir.  
Quelles grandes leçons elle y peut recueillir !  
Je le vois consolé par sa seule innocence ,  
A la fureur des Dieux voué dès sa naissance ,  
Accepter le malheur comme un fardeau sacré  
Que leur pouvoir impose ou retire à son gré ;  
Et faisant taire enfin sa plainte légitime ,  
Justifier le ciel dont il est la victime.

## 260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Je vois comment la main de la Divinité,  
 Se déroband dans l'ombre & dans l'éternité,  
 Vers ses destins divers pousse la race humaine,  
 Qui suit les yeux fermés la force qui l'entraîne.  
 Elle frappe : j'adore, & n'osant la juger  
 D'un œil profanateur, je crains d'interroger  
 La nuit mystérieuse où ses décrets reposent,  
 Et j'attends qu'en secret de mes jours ils disposent.  
 Ainsi la tragédie en vers religieux  
 Proclamoit autrefois les oracles des Dieux.  
 Les Dieux la remplissoient de leur gloire éternelle.  
 Tu lui rends, cher Ducis, sa pompe solennelle;  
 Et de ton sujet même atteignant la grandeur,  
 Du feu de ton génie animant sa froideur,  
 Notre langue en tes mains, plus libre & plus fertile  
 Approuve en s'élevant l'audace de ton style.  
 L'art n'en dégrade point la première vigueur,  
 Il est fort & sublime, & vrai comme ton cœur.  
 Ton cœur parle en tes vers, & lui seul les inspire;  
 De tes simples vertus le doux charme y respire :  
 Des spectateurs touchés vois l'attendrissement  
 Comme pour un ami s'épancher doucement,  
 Chacun de son laurier voudroit parer sa tête,  
 Et des sensibles cœurs ton triomphe est la fête.  
 Mais l'envie appelant ses ministres secrets,  
 Contrainte d'admirer, se désigne à leurs traits.  
 Qu'importe? Ta réponse est déjà préparée.  
 Tu dis, & de Macbeth l'ombre dénaturée (\*)  
 A regret se réveille, & tremblante à ta voix  
 Vient subir le remords une seconde fois.  
 Pourfuis : console enfin de sa gloire perdue  
 La tragédie en deuil, cette épouse éperdue  
 Qui pleure son Voltaire avec le genre humain;  
 Qui jadis dans la Grece, un poignard à la main,  
 Au milieu des tombeaux par Eschyle appelée,

---

(\*) M. Ducis travaille à la tragédie de *Macbeth*.

Sur la scène au hasard couroit échevelée,  
 Oui, montre à nos regards cette divinité  
 Dont Sophocle para l'agreste nudité;  
 Et qui de l'art aussi fuyant la tyrannie,  
 Inspira cet Anglois, dont l'informe génie  
 Commande le silence au goût présomptueux;  
 Montre cette déesse aux traits majestueux  
 Que vers nous conduisit le pere d'Emilie;  
 Des ornemens du goût par Racine embellie,  
 Et dont l'art élevé soixante ans fut transmis  
 Au peintre de Zopire & de Sémiramis.  
 Regarde, cher Ducis; du tombeau de Voltaire  
 Elle tourne ses pas vers le toit solitaire  
 Où plein des morts fameux tu veilles dans la nuit:  
 Elle t'y trouve seul, méditant loin du bruit  
 Entre Œdipe & Macbeth; & ton cœur digne d'elle  
 S'ouvre à l'enthousiasme, & reçoit l'immortelle.  
 J'ai vu dans les vallons des heureux Andelys (\*),  
 Par les pas de Corneille autrefois annoblis,  
 L'asyle où ce grand homme évoquoit sur la scène  
 De sa Rome au tombeau l'ombre républicaine.  
 Là, dans le fond d'un bois, sous un toit retiré,  
 Au milieu de ses fils, & d'un frere adoré,  
 Imitant les vertus que son pinceau retrace,  
 Il reposoit en paix comme le vieil Horace;  
 Et des antiques mœurs la touchante beauté  
 De son génie encor paroît la majesté.  
 Cependant son rival, dont la sage élégance  
 Aspire à détrôner sa romaine éloquence,  
 Ce tendre confident des secrets de l'amour,  
 Racine environné des pompes d'une cour,  
 Que des plus beaux esprits embellissoit l'élite,  
 Peignoit pour la charmer le galant Hippolyte.  
 Ce n'est point à la cour que ton cœur inspiré

---

(\*\*) Petite ville de Normandie où ont vécu les deux Corneilles.

Eût tracé des vertus le tableau révéral ,  
 Alceste & son époux s'y trouveroient peut-être.  
 Mais borné sans orgueil au toit qui t'a vu naître ,  
 Du peuple bel-esprit dédaignant les clameurs ,  
 Ton génie honoré, que protègent tes mœurs ,  
 A pris, sans le savoir, son touchant caractère  
 A côté de ta fille, à côté de ta mère.  
 Tu peignois Antigone, elle étoit sous tes yeux.  
 Trop heureux l'écrivain qui, comme ses ayeux ,  
 Libre, & dans le secret d'une famille aimée ,  
 Qu'honore sa vertu plus que sa renommée ,  
 Peut cultiver les arts en aimant ses rivaux !  
 Et lorsque le succès couronna ses travaux ,  
 A sa tendre famille, où l'amour le rappelle ,  
 Reporte ses honneurs qu'il partage avec elle !  
 Poète qui prétends à d'illustres destins ,  
 Fuis des arts & du goût les docteurs incertains !  
 Va chercher res parens, l'amitié, la retraite ;  
 Paris seroit-il donc le séjour d'un poète ?  
 Paris, où tous les jours affligeant tes regards ,  
 Des scandales nouveaux déshonorent les arts ?  
 Contemple ces Germains aujourd'hui nos modèles ,  
 De la simple nature interprètes fideles ,  
 Qu'égale parmi nous le grand peintre des Mois (\*) ;  
 Ils habitent en paix la campagne & les bois :  
 En extase égaré sur les Alpes antiques ,  
 Haller y célébroit les vertus helvétiques ,  
 Ou de sa Marianne (\*\*), en des momens de deuil ,  
 D'un chant mélancolique honoroit le cercueil.  
 Ami, tu fuis comme eux le tumulte des villes.  
 Que de fois regagnant les champêtres asyles ,  
 Et rabaisant ta lyre au doux chant du pasteur ,

---

(\*) M. Roucher, dont le poëme va bientôt paroître.

(\*\*) C'est le nom de la femme de Haller.

Tu suis, dans son Tibur, ce sublime orateur,  
 Thomas qui te chérit, dont la mâle pensée,  
 Ennoblit l'éloquence à flatter abaissée,  
 Qui jadis à des morts prostituoit sa voix,  
 Et mentoit devant Dieu sur la tombe des rois;  
 Ce peintre de Descarte & du grand Marc-Aurele;  
 Thomas, qui loin du bruit, sans parti, sans querelle,  
 Simple, s'avance en paix vers la postérité,  
 Des ombres qu'il célèbre avec gloire escorté.  
 Du génie & des mœurs vous offrez les modèles,  
 L'amitié réunit vos vertus fraternelles :  
 Acceptez mon hommage, & daignez adopter  
 Un jeune ami des arts qui ne fait point flatter,  
 Mais qui sentit toujours le besoin respectable  
 D'aimer, & de chanter le talent véritable.  
 Du talent qui s'éteint conservez le flambeau !  
 Nos pleurs ont de Voltaire arrosé le tombeau,  
 Et mon hymne funebre osa s'y faire entendre (\*).  
 Rousseau, dont la mémoire est si chère au cœur tendre,  
 Dort sous les peupliers de ce nouvel Eden,  
 Où son ombre s'égare autour de Gérardin (\*\*).  
 D'autres noms, il est vrai, notre France s'honore.  
 D'Alembert & Buffon leur survivent encore.  
 D'Alembert, notre appui, ce sage respecté,  
 Qui d'un zèle prudent servit la vérité,  
 Successeur de Bacon, vainqueur de Fontenelle,  
 Qui préside à ce temple, où sa voix paternelle  
 Encourageant des arts les jeunes nourrissons,  
 De l'honneur & du goût leur dicte les leçons;  
 A ce temple, où toujours malgré la calomnie,  
 Transmis de main en main, le flambeau du génie,

(\*) L'auteur a fait un éloge en vers de Voltaire quelques jours après sa mort.

(\*\*) On sait que Rousseau est enterré dans les jardins d'Ermenonville, sous le bosquet des peupliers.

## 264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Que Descarte aux François le premier apporta,  
 Brûle comme le feu de l'antique Vesta.  
 Ce temple, cher Ducis, l'ouvre son sanctuaire;  
 Ta gloire t'y précède, & l'ombre de Voltaire  
 Déterminant son choix si long-tems suspendu,  
 Te regarde & t'appelle à son rang qui t'est dû.  
 Viens, ami, c'est à toi de célébrer ton maître.  
 Apprends-nous à sentir, apprends-nous à connoître  
 Cet homme aux traits divers qui brille à tous les rangs.  
 Comme aux champs de Memphis les voyageurs errans  
 Par-delà les rochers qui menacent les nues,  
 Vont découvrir du Nil les sources inconnues;  
 Approche de Voltaire, & comme eux vas chercher  
 La source où son génie en vain croit se cacher.  
 Et montrant le berceau dont elle s'est formée,  
 Parcours, en l'admirant, sa vaste renommée.  
 Le plus noble triomphe a comblé tes desirs.  
 Mais le génie encor veut de plus doux plaisirs.  
 Simple, avant qu'on l'admire, il souhaite qu'on l'aime.  
 Comme la bienfaisance il jouit de lui-même,  
 Pour nous servir comme elle il descendit des cieux.  
 Aimant à tempérer son éclat à nos yeux,  
 Il remplit sans orgueil sa noble destinée,  
 Et sa gloire modeste est même pardonnée.  
 Tels sont les sentimens qui t'animent toujours.  
 Ah ! puisse-je de loin, guidé par ton secours,  
 Te suivre, & mériter une gloire épurée  
 Que l'intrigue, jamais, n'aura déshonorée,  
 Dont je puisse sans honte à mes yeux me couvrir,  
 Qui consacre mon nom, & le fasse chérir !

Par M. DE FONTANES.

EPITAPHE

## ÉPITAPHE DE DAVID GARRICK, (\*)

*Célebre Comédien Anglois.*

Aussi louable Citoyen  
 Que célèbre Comédien,  
 Ci gît Garrick, dont le talent suprême

(\*) Mort à Londres le 20 janvier 1779, âgé de 62 ans, & universellement regretté.

Il descendoit d'un bon gentilhomme Normand, dont le nom étoit *la Garrigue*, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, ayant passé en Angleterre à la suite du maréchal de Schomberg, sous lequel il servit & se distingua à la bataille de la Boyne, avoit cru, par des raisons de politique, devoir *angliciser* son nom.

L'auteur de l'épithaphe ci-dessus, qui se fera toujours honneur d'avoir été l'ami de cet homme unique dans son espèce, eut le plaisir de le faire dîner, il y a quelques années à Paris, & sans que d'abord il en fût rien, avec *M. le chevalier de la Garigue*, maréchal-de-camp, celui qui s'étoit acquis tant d'honneur dans la défense de Belle-Isle, & qui fut enchanté de retrouver dans Garrick un parent & un François aussi estimable par les qualités de l'esprit & du cœur, que par la célébrité de ses talens.

C'est au retour de Garrick à Londres, où cette anecdote venoit d'être répandue, que Mylord\*\*\*, qui étoit fort de ses amis, lui proposa, attendu que la profession de Comédien ne déroge point en Angleterre, de se mettre sur les rangs pour obtenir l'entrée au parlement, en qualité de représentant du bourg ou du comté de\*\*\*. Et c'est à cette occasion que Garrick fit en proie cette réponse aussi gaie que philosophique, mise depuis en vers par *M. D. L. P.* & qui fut insérée dans les papiers anglois.

*Qui moi ! prétendre au parlement ? . . .*

*Tome IV.*

**M**

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Jamais ne dût rien qu'à lui-même.

Qui peignant tour-à-tour la tendresse & l'horreur,  
Le vieillard décrépît, le fringant petit-mâitre,  
Sut plier la nature à son art enchanteur,  
Et fut, à tous les yeux, tout ce qu'il voulut être !

Par M. DE LA PLACE.

---

### V E R S

*QUI ont été adressés à madame la comtesse de B\*\*\*. par M. DE VOLTAIRE, en réponse à des vers que cette dame lui avoit envoyés sur le bruit qui courut à Paris, il y a environ dix ans, que ce grand-homme étoit mort (\*).*

**A**IMABLE fille d'une mere  
Qui vous transmet ses agrémens,  
Jeune héritière des talens  
De la sensible Deshoulière;  
Avec deux beaux yeux & vingt-ans,  
Quoi, vous daignez, bonne Glycère,  
Vous occuper des vieilles gens,

---

*Non : c'est mon jardin (1) seulement,  
Qu'après ma femme, j'idolâtre :  
Et Garrick, content de son lot,  
Craindrait sur ce nouveau théâtre  
De jouer le rôle d'un sot.*

[ 1 ] Il avoit une maison de campagne près de Londres, & des jardins qui faisoient ses délices.

(\*) Ces vers viennent d'être imprimés pour la première fois, & nous sommes assurés qu'on les lira avec plaisir.



Et des fleurs de votre printems  
 Parer ma tête octogénaire!  
 Oui, grace au Dieux je suis, ma chère,  
 Encore au nombre des vivans;  
 Vous l'ignorez : je vous entends,  
 C'est qu'on l'ignore aux lieux charmans  
 Où les belles & les amans  
 Font leur résidence ordinaire;  
 Vous tenez le sceptre à Cythere :  
 Et je fais que depuis long-tems,  
 On n'y dit plus que *feu Voltaire*.

---

## V E R S

*Sur les réjouissances faites le 26 décembre 1778,  
 à l'occasion de la naissance de MADAME.*

J'AI vu dans tous les cœurs l'amour & l'allégresse,  
 J'ai vu la ville en feu signaler sa tendresse,  
 François, peuple volage & constant à la fois,  
 Que j'aime ta brillante ivresse!  
 Il est donc vrai qu'on peut te fixer quelquefois,  
 Et si tu changes de maîtresse,  
 Tu restes fidèle à tes rois.

---

## L'ACADÉMIE DES ANIMAUX,

## F A B L E.

MA foi, vive les gens d'esprit,  
 Disoit un jour, non pas un docte Aréopape,  
 Mais quelques animaux citoyens d'un bocage,

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Gens fort savans, dit-on, sans avoir rien écrit.  
L'orgueil un jour chez eux devint épidémie,

Et l'on cria tout d'une voix  
Qu'il falloit au milieu des bois  
Etablir une académie.

Les fauteuils sont au plus haut prix ;  
Chacun les demande à grands cris.  
Sire Lion, prince des plus habiles,  
Convoqua tous les beaux-esprits,

Reptiles,

Volatiles,

Et le scrutin choisit en plein conseil d'état  
Les membres du nouveau sénat.  
Chacun des récipiendaires

Lut son remerciement qui fit battre des mains,  
Et chaque discours n'étoit gueres  
Qu'un compliment pour ses confreres  
Et pour nous tous, pauvres humains,  
Une satire. La séance  
Devoit s'employer ce jour-là

A démontrer sur nous leur presséance ;  
Et Dieu fait si chacun doctement étala  
Son académique éloquence.

L'ABEILLE, d'un air semillant,  
Par ces mots prononcés, j'ignore en] quelle langue,  
D'un débit rapide & saillant

En petite-maîtresse acheva sa harangue :

» Les hommes sont ma foi plaisans !

En vérité ce sont d'habiles gens !

Leur divine raison, dont on bat nos oreilles,

Les peut-elle égaler à nous, filles du ciel ?

Jamais l'un d'eux, en ses savantes veilles,

A-t-il su, comme les abeilles,

Composer un rayon de miel ?

L'un d'eux a-t-il jamais fait une once de cire ?

Les pauvres gens ! d'honneur ils me font tiré

De croire que rien n'est pareil

A leur esprit, & que sous le soleil  
Il soumet tout à leur empire. «

L'ASEILLE se tut, & soudain  
Le ver-à-soie aussi vint parler de sa gloire,  
Ayant prié le singe son voisin  
De vouloir bien le prendre & poser sur sa main,  
Pour être au moins vu par son auditoire.

Le ver académicien  
Avait l'air plus modeste & parloit aussi bien.  
Je ne fais pas, dit-il, si je m'en fais accroire ;  
Mais je crois qu'épuisant l'esprit & la raison ,  
Tous ces hommes savans, que l'homme déifie,  
Sur un mûrier en feuille iroient passer leur vie ,  
Qu'ils n'y fileroient pas un seul petit cocon.

Le coursier à ces mots leve sa tête altière ,  
Sans écume & sans frein , secoue en frémissant ,  
Le long poil ondoyant de sa libre crinière ,  
Frappe du pied la terre, & trois fois hennissant :  
Qu'il vienne donc , dit-il , ce monarque puissant ,  
Opposer, s'il se peut, un rival à ma gloire ,  
Qui sache , retardant , précipitant ses pas ,  
Ou porter un héros au milieu des combats ,  
Ou traîner un char de victoire !  
Que si l'un d'eux , séduit par un espoir trompeur ,  
Se fait de m'imiter une étude indiscrete ,  
Qu'arrive-t-il ? On croit que c'est lui faire honneur  
Que de lui confier une vile brouette ;  
Encore est-il d'un gauche à faire mal au cœur !

IL dit, & l'araignée en un clin-d'œil s'apprête  
Pour haranguer d'en-haut son savant auditeur.  
De ses vingt bras tendus le subtil orateur  
Monte sur un branchage élevé sur leur tête ,  
Comme un cable, d'en-haut lance un fil conducteur ,  
Tombe, & tout en volant le poursuit & le file ,  
A deux brins de gazon l'attache en bas, soudain

## 270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Remontant tout le long de sa trame subtile ,  
S'arrête au beau milieu pour commencer enfin :  
On diroit d'un fauteur agile ,  
Qui dans les airs d'un pied léger ,  
Foulant une corde mobile ,  
Se dispose à courir , sauter & voltiger.

L'HOMME , à l'ouïr , dit enfin l'araignée ,  
( Et je ne l'entends point sans en être indignée )  
Possède seul les arts. D'abord pour les juger  
J'ai couru leurs manufactures ,  
Pour la soie & pour les dorures ;  
Elles m'ont fait pitié. Que dire plus ? J'admets  
Le juge qu'ils voudront ; qu'on le nomme & qu'il vienne ;  
Fût-ce un vrai quinze-vingt , il faudra qu'il convienne  
Que leur toile n'a pu jamais  
En finesse égaler la mienne.  
Il faut donc conclure , en un mot ,  
Que je suis fort habile , & que l'homme est un sot.

CETTE conclusion prit fort , quoique nouvelle  
Ainsi qu'un refrain de chanson ,  
Chaque orateur l'amène en sa péroration ,  
Tant elle a paru naturelle.  
Elle devint proverbe , & courut les forêts ,  
De Boston à Pékin , de Versailles à Rome ;  
Et pour dernière injure on disoit désormais :  
En vérité , ce chien est plus bête qu'un homme.

MA fable en plusieurs sens pourroit s'interpréter ;  
Il est bon qu'ici je m'explique.  
Quelque charitable critique  
Croiroit , diroit au moins que je veux insulter  
Quelque sénat académique.  
Non , voici mon but en deux mots :  
Je veux prouver que l'amour-propre aux sots ,  
Toujours pour se louer , offre quelque matière ,  
Et qu'on voit un fat bien souvent ,

Parce que sur un point il a plus de lumière,  
 Se préférer en tout au plus savant;  
 Mais l'un garde toujours la gloire toute entière,  
 L'autre est gros Jean comme devant.

Par M. IMBERTS.

## Q U A T R A I N

*Sur la prise du corsaire la Grambi, armé  
 par les dames de Londres.*

**S**UR un corsaire armé par des femmes,  
 Vous vous flattiez en vain d'obtenir des succès.  
 Anglois, tout ce qui tient aux belles,  
 Appartient de droit aux François,

## PLAINTES AMOUREUSES.

**D**Ouce mélancolie!... O toi qu'amour inspire!  
 Instans de mon bonheur... qu'êtes vous devenus?  
 Accablé par le sort, quand mon cœur se déchire,  
 Je cherche ton tendre délire,  
 Et je ne le retrouve plus.

Seule tu me restois; tu charmois, dans l'absence,  
 Les tourmens de mon ame & sa triste langueur :  
 Les Dieux t'auront ravie, envieux qu'en souffrance  
 Mon cœur eût une jouissance  
 Préférable à leur froid bonheur.

Aimable déité! Dans ma douleur extrême,  
 Pourquoi ne plus parler, hélas! comme autrefois?  
 Par de tendres soupirs tu me disois que j'aime;

## 272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Tu ne me le dis plus de même ;  
Je ne reconnois plus ta voix.

De mon cœur oppressé rien de doux ne s'exhale.  
Les plus cruels transports, les plus amers soupirs  
Tout me prouve aujourd'hui qu'une étoile fatale,  
D'une amour pure & sans égale,  
En maux à changé les plaisirs.

Lorsque dans mes soucis, contre toi je déclame,  
Amour, hélas! tu fais si je fuis tes douleurs :  
Par un soupir de moins, si tu talmois mon ame,  
Tu retrancherois de ma flamme. . . .  
Je dirois, garde tes faveurs.

O toi par qui je souffre, & que j'appelle encore !  
Amour ! s'il te restoit quelques traits de douleurs,  
Epuise-les sur moi ! par pitié, je t'implore :  
Respecte celle que j'adore ;  
Pour un n'accable pas deux cœurs.  
*Par M. le C. D.*



---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

## I.

*ACADÉMIE des sciences , arts & belles lettres de  
Dijon.*

*PRIX fondés par M. le marquis du TERRAIE,  
& par Madame DE CRUSSOL D'UZÈS , son  
épouse , à présent duchesse DE CAYLUS , pro-  
posés par l'académie.*

**L'**ACADÉMIE propose pour le prix de 1780 :  
*de donner la théorie des Vents.*

Plusieurs physiciens très-célebres se sont déjà occupés de ce problème , mais sans le résoudre d'une manière à ne rien laisser à désirer. Les connoissances que , de nos jours , l'on a acquises sur la nature de l'air & sur l'électricité de l'atmosphère , en multipliant les données qui peuvent conduire à sa solution , font espérer à l'académie que les efforts des physiciens seront plus heureux.

M. 5.

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Elle verroit avec plaisir les auteurs tirer de leurs principes quelques conséquences relatives à l'influence de ces météores sur les corps sublunaires, & indiquer quelques nouveaux moyens d'en juger la direction & d'en estimer la force ; mais elle ne l'exige point.

Cette compagnie distribuera deux prix en 1781.

*L'Eloge de Claude Saumaise*, qu'elle avoit proposé pour 1778, fera le sujet d'un de ces prix.

Celui de l'autre sera : *l'Eloge de Sébastien Leprêtre de Vauban, maréchal de France.*

Indépendamment des prix ordinaires, annoncés pour 1780 & 1781, elle en adjugera encore un extraordinaire dans chacune de ces années.

Elle demande pour le prix extraordinaire de 1780 : *Que l'on détermine la nature du charbon malin, connu en Bourgogne ; & dans quelques provinces voisines, sous le nom de pustule maligne ; qu'on en désigne les causes ? & qu'on établisse, sur l'observation, la méthode la plus sûre à suivre dans le traitement de cette maladie.*

Elle propose pour sujet de celui qui sera adjugé en 1781 : *de désigner les plantes venimeuses & les inutiles qui infectent souvent les prairies en cette province, & diminuent leur fertilité ; & d'indiquer les moyens les plus avantageux d'en substituer de salubres & d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine & abondante.*

Tous les ouvrages destinés au concours se-



ront envoyes, avec les formalités accoutumées, à M. Maret, secrétaire perpétuel; ceux qui devront concourir pour les prix ordinaires, avant le premier avril; & les autres, avant le premier janvier des années dans lesquelles ces prix seront adjugés.

La distribution des premiers se fera, suivant l'usage, dans la séance publique du mois d'août; les autres seront distribués dans la première séance du cours public de chymie.

Chacun de ces prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant d'un côté l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier, fondateur de l'académie; & de l'autre, la devise de cette société littéraire.

( *Gazette universelle de littérature.* )

## I I.

### *SOCIÉTÉ royale d'agriculture de Lyon.*

La société propose pour la présente année 1779, un prix qui sera d'une médaille d'or de 300 livres, donnée à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet ci-après :

*Chaque paroisse ne pourroit-elle pas, pour prévenir la mendicité, occuper ses pauvres? Quel en seroit le moyen? Quel seroit celui de donner aux mendiants valides ou invalides, de l'un & de l'autre sexe, renfermés dans les dépôts, des occupations qui pussent les rendre utiles à la société lorsqu'ils y rentrent?*

Aucuns mémoires ne seront reçus, passé le

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

premier août de la présente année ; ils seront adressés, francs de port, à M. de Juis, secrétaire perpétuel de la société, ou envoyés sous l'enveloppe de M. de Fleffelles, intendant de Lyon.

( *Mercur de France.*

### I I I.

*L'ACADÉMIE royale des sciences, belles-lettres  
& arts de Lyon.*

L'académie tint, le 1<sup>er</sup>. novembre de l'année dernière, une séance publique; M. le Camus, directeur, en fit l'ouverture par un discours *sur les avantages que les sciences & les arts retirent de la chymie, qui est, selon lui, la science par excellence, & qui dirige toutes nos connoissances en éclairant nos observations du flambeau de l'expérience.* Ensuite, après avoir annoncé que l'académie avoit adjugé au sieur Jacques Lafont, teinturier de Lyon, le prix proposé par M. de Fleffelles pour la perfection de la *teinture noire de la soie*, il rendit compte des travaux des académiciens ordinaires & associés, depuis l'assemblée publique du mois de mai précédent; ces ouvrages sont, entr'autres, 1<sup>o</sup>. des *observations* de M. Jars, *sur les mines d'étain de l'Angleterre*; 2<sup>o</sup>. une machine à plonger, inventée par M. Zacharie; 3<sup>o</sup>. des *réflexions phitographiques & médicinales* de M. Willemet, *sur la nature & les propriétés de l'agaric de chêne*; 4<sup>o</sup>. l'*examen anatomique & physiologique d'une ossification*

*extraordinaire de la vésicule du fiel*, par M. Grandchamp, chirurgien-major de la Charité ; 5°. *la lithologie sicilienne*, par M. le comte de Borch ; 6°. *l'éloge de M. de Chamouffet*, par M. le comte d'Albon ; 7°. un *mémoire de M. Soufflot, sur l'identité du goût & des regles dans l'art de l'architecture*.

M. le directeur annonça également les dons faits à l'académie, tels qu'une jambe antique de cheval, trouvée dans la Saône, par M. de la Tourette, secrétaire-perpétuel de l'académie pour la classe des belles-lettres ; 88 volumes de *mathématique*, de *physique*, &c. par feu M. l'abbé de Valernod ; les deux derniers volumes des *Elémens de Chymie*, par M. de Morveau, &c. Enfin, M. le Camus lut les *éloges* de MM. de Voltaire & de Challe, associés morts dans le cours de l'année.

A cette lecture succéda celle d'un *discours* de M. Jars, *sur la fabrication de la céruse en Hollande & en Angleterre*. L'auteur indique les moyens de procurer à la France cet article de commerce, en l'y fabriquant. M. l'abbé de Castillon, nommé pour remplacer dans la classe des belles-lettres feu M. Bertholon de Broffes, lut aussi son discours de réception, où il essaya de prouver que *les sciences & les lettres sont unies entr'elles*, 1°. *par leurs principes & par leur nature* ; 2°. *par la fin qu'elles se proposent, savoir : le bien de l'humanité*. M. de Sozzi fit ensuite lecture d'un *mémoire sur les causes de la mendicité & sur les moyens de la faire cesser* ; il desireroit qu'il fût défendu de donner

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

l'aumône *manuellement* , sans qu'aucun prétexte , aucune circonstance pussent l'autoriser.

M. de Bory termina la séance par la lecture d'une ode *sur l'immortalité de l'ame*,

( *Journal encyclopédique.* )

### I V.

#### *SOCIÉTÉ royale des sciences & des beaux-arts de Metz.*

La société avoit proposé en 1774 , pour le concours de 1776 , la question suivante.

» Lorsque la ville de Metz se gouvernoit  
» en république , a-t-elle été commerçante &  
» manufacturiere ? Si elle l'a été , quand , com-  
» ment & pourquoi a-t-elle cessé de l'être ?  
» Quels obstacles s'opposent aujourd'hui , soit  
» à l'établissement , soit au rétablissement du  
» commerce & des manufactures de cette vil-  
» le ; & quels seroient les moyens de dimi-  
» nuer ces obstacles , s'il est possible de les  
» anéantir tout-à-fait ».

Cette question , bien traitée , étoit d'autant plus importante , qu'en rappelant ce que la ville de Metz fut autrefois , par rapport au commerce & aux manufactures , elle jettoit en même-tems un grand jour sur cette question que l'académie proposa en 1776 , pour le concours de 1778 , & dont voici l'énoncé.

» La foire qui se tient à Metz , au mois de  
» mai de chaque année , est-elle avantageuse au  
» commerce , & ne seroit-il pas plus utile ,

» pour le bien de cette ville, de donner à  
» cette foire les privileges & franchises dont  
» jouissent celles établies dans les villes de  
» grand commerce «.

Mais le défaut de mémoires satisfaisans sur la premiere de ces deux questions, obligea la société royale d'en intervertir l'ordre naturel ; & de remettre celle qui auroit dû passer la premiere au concours de 1779, parce que celle qui concerne la foire de mai, étoit proposée, pour la premiere fois, au concours de 1778.

Cette question concernant la foire de mai, qui n'a pas été suffisamment développée, n'a valu qu'un prix de deux cens livres, par forme d'encouragement, à l'auteur d'un mémoire qui avoit pour épigraphe : » le commerce  
» semblable à la lumiere ne crée rien, mais  
» donne la vie à tout «.

La couronne destinée à ce concours n'ayant pas été décernée, les deux questions rentrent dans l'ordre que l'académie leur avoit primitivement assigné.

Celle qui a pour objet » l'état du commerce  
» & des manufactures à Metz, lorsque cette  
» cité, ville libre & impériale, se gouvernoit  
» par ses propres loix «, fera le sujet du concours de 1779, dont le prix est une médaille d'or de la valeur de quatre cens livres «.

Celle qui concerne » l'avantage ou le préjudice de convertir la foire de mai, à Metz ;  
» en foire franche & privilégiée, comme cel-

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» les des villes de grand commerce « , est remise au concours de 1780.

Et pour mettre les auteurs qui voudront concourir , à portée d'atteindre plus directement le but de la proposition , l'Académie désireroit qu'ils examinassent :

1°. L'influence des foires franches & privilégiées sur le commerce & les manufactures des villes & provinces où elles sont établies.

2°. Qu'après avoir posé des principes à ce sujet , ils en fissent l'application aux foires franches qui pourroient être établies à Metz , en place de celle de mai , qui n'a ni privilèges ni franchises.

3°. Qu'ils entraissent dans le détail de la nature des privilèges & franchises qu'il conviendrait d'accorder aux foires de Metz , pour les faire prospérer , & sur-tout qu'ils indiquassent les moyens de concilier les franchises de ces foires avec le revenu municipal.

4°. Qu'ils indiquassent l'effet que ces foires franches produiroient à Metz , tant sur le débit & la consommation des productions du territoire & de l'industrie de la province , que sur le commerce d'entrepôt , dont la capitale des Trois-Evêchés paroît susceptible.

Pour ne pas gêner les auteurs , en circonscrivant leurs mémoires dans l'espace limité d'une demi-heure au moins , ou d'une heure au plus de lecture , la société royale déclare qu'elle ne fera aucune attention à l'étendue des mémoires , pourvu que toujours dans le sujet , il n'y ait ni longueurs ni superfluités.

Et pour exciter davantage le zèle & les efforts des concurrens qui voudront entrer en lice , la société royale déclare que la couronne qu'elle destine au vainqueur est une médaille d'or de la valeur de six cens livres.

Elle prévient qu'elle n'admettra pour ces concours , que des mémoires bien lisibles & non surchargés de ratures , de corrections & de phrases interlinéaires qui n'ont l'air & ne peuvent être en effet que des brouillons que les auteurs doivent garder pour eux.

Elle exige que les mémoires qui seront présentés à ces concours , soient remis ou adressés , francs de port , à M. Dupré Geneste , secrétaire-perpétuel , avant le premier jour de juin de l'année du concours , pour lequel les auteurs auront travaillé.

Les auteurs auront aussi la plus grande attention de ne se faire connoître directement ni indirectement : mais seulement d'écrire leurs noms , qualités & demeures dans un billet fermé & tenant sous cachet à leur mémoire. Ce billet fera souscrit de la même épigraphe ou devise qu'ils auront mise en tête de leur mémoire. Il n'y aura que celui du vainqueur qui sera ouvert.

( *Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.* )

*ACADEMIE établie à Rouen , sous le titre de l'Immaculée Conception.*

Cette société, vénérable par son antiquité, & par les travaux utiles dont elle s'occupe, méritera toujours une place distinguée parmi les académies, si multipliées en Europe. Depuis quelques années, sur-tout, elle a tâché de proposer des sujets qui pussent également intéresser l'homme-de-lettres, le politique, le philosophe & le chrétien.

*Le danger de la lecture des livres contre la religion, par rapport à la société.*

*L'indécence & le danger de la raillerie en matière sérieuse, & particulièrement en matière de religion.*

*L'utilité & les avantages d'une société académique consacrée en même-tems à la religion & aux lettres.*

*La religion élève l'ame & agrandit l'esprit.*

Tels ont été entr'autres les sujets des discours proposés par l'académie depuis 1769, c'est-à-dire, à une époque où il étoit nécessaire de s'opposer plus que jamais à cette foule de productions dangereuses publiées contre la religion & contre les mœurs. Mais ce qui distingue encore l'académie, c'est l'impartialité avec laquelle elle porte ses jugemens sur les discours qui lui sont adressés, & la publicité qu'elle donne aux motifs qui lui font admettre



ou rejeter les pieces envoyées au concours. Il seroit bien à desirer que cet exemple fût suivi par toutes les sociétés littéraires qui ont des prix à distribuer. Il en résulteroit des avantages que nous ne pouvons mieux faire connoître qu'en transcrivant la feuille où se trouve le récit de ce qui s'est passé à la séance publique tenue par l'académie, le mardi 22 décembre de l'année dernière.

» Dans un discours préliminaire, le secrétaire a établi les principes, adoptés par l'académie, pour l'examen des ouvrages de prose & de poésie, soumis à ses décisions. Cette discussion a été suivie d'un extrait de l'éloge historique de M. Louis Bretel de Gremonville, archevêque d'Aix, prince de l'académie en 1622. (\*) Après la lecture de cet extrait, on a rendu un compte raisonné des ouvrages envoyés au concours. Les prix ont été distribués, selon l'ordre prescrit dans le programme de l'année précédente.

1°. L'académie avoit proposé un prix ex-

(\*) M. de Bretel naquit à Rouen à la fin du seizieme siecle, de Louis Bretel de Gremonville, président à Mortier au parlement de Rouen, & de François le Roux du Bourgtheroulde, tous deux d'une famille ancienne & connue dans la province. Il fut conseiller au parlement de Rouen, successivement chanoine & doyen des églises de Lisieux & de Rouen, abbé de S. Victor en Caux, enfin archevêque d'Aix. Cet éloge est dû à M. Guiot, académicien vétéran, chanoine régulier de l'abbaye de S. Victor, à Paris.

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

traordinaire , & remis une troisieme fois , pour un poëme François , ou latin , de 200 vers environ , sur *l'inauguration d'un monument érigé à Vienne en Autriche par l'empereur Ferdinand III , en l'honneur de l'immaculée conception*. Deux poëmes ont fixé l'attention de la compagnie. L'un , de plus de 200 vers françois , annonce , par sa devise , la grandeur du sujet : *magnum opus aggredior. Anti-Lucr.* L'autre , également en vers François , a la moitié moins d'étendue. Son épigraphe indique que l'auteur se présente au combat pour la seconde fois :

*Iterum cano franca per oppida carmen  
Austriacum.*

Par l'analyse exacte & suivie de ces deux ouvrage , il a été facile de reconnoître qu'outre le mérite de la versification , le premier des deux poëmes l'emportoit encore par le judicieux emploi des fictions poétiques. L'académie a sur-tout accueilli un plan ingénieux & conduit avec adresse. L'auteur , favorisé par les circonstances , en a su habilement profiter. Point de moment plus heureux , pour célébrer les vertus & le zele religieux de l'illustre maison d'Autriche. Nous lui devons une reine chérie , dont la précieuse fécondité , en cimentant le bonheur de la génération présente , deviendra pour nos descendans le gage d'une prospérité durable. En conséquence , après avoir fait disparaître une prolixité proscrire par les loix du programme , l'académie s'est portée , avec un zele patriotique , à couronner des vers , con-

sacrés à la mémoire des glorieux ancêtres de notre auguste souveraine. Le poëme est agréablement terminé par le tableau prophétique des qualités héroïques & touchantes de Marie-Thérèse, de Joseph II, & de Marie-Antoinette. L'auteur est M. l'abbé Taverne, maître des jeux floraux, à Toulouse.

2°. Comme prince actuel de l'académie, M. le duc de Harcourt avoit offert un prix de 300 liv. à l'émulation des poëtes & des orateurs. Ce protecteur éclairé des lettres & des arts a lui-même puisé le sujet du prix dans les annales de la province : *la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste ; & la constante fidélité de cette province à son roi, comme à ses ducs*. Ce programme, inspiré par le patriotisme, demande à être traité avec la noblesse & la chaleur d'une énergique précision. L'académie n'a pas vu sans peine que, des différens auteurs entrés dans la lice, aucun n'a mérité la couronne. L'importance de la matiere, les égards dus au public & au prince auquel le prix & le sujet appartiennent, tout engage à attendre qu'enfin il paroisse un ouvrage digne de réunir les suffrages. Pour offrir un champ plus vaste, on a jugé que la prose devoit être admise en concurrence avec la poésie. Dès l'année dernière, de l'aveu de M. le duc de Harcourt, l'académie avoit ouvert cette double carrière. En faisant toujours des vœux pour obtenir un bon poëme François, elle est également persuadée que l'on pourroit se flatter du succès, & faire un excellent ouvrage dans la même langue, si l'on vouloit

## 286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

traiter en prose ( \* ) l'histoire de la révolution ; occasionnée par le meurtre du jeune Arthur, duc de Bretagne. On exhorte les auteurs à s'emparer d'une matière riche en portraits, & qui prête de toutes parts au feu de l'imagination. Nous aurions un morceau précieux pour l'histoire de la province. Le discours ne doit point excéder, autant qu'il sera possible, les bornes d'une demi-heure de lecture. Si c'est un poëme, il sera de 200 vers environ.

3°. Depuis trois années, l'académie demandoit aux orateurs la solution de cette importante question : *quels sont, outre l'inspiration, les caracteres qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes ?* Jusqu'à présent, les mémoires qu'on lui avoit adressés, n'avoient point répondu à ses desirs. Cette année, elle a reçu un ouvrage, où la question est présentée dans son véritable point de vue ; un ouvrage, qui annonce un écrivain nourri de la lecture des livres saints, & orné de l'érudition des livres profanes. En lui décernant le prix, l'on a plutôt considéré la bonté, le choix, le nombre, la solidité des preuves, que la manière dont elles étoient énoncées ; & l'académie a trouvé tout-à-la-fois la justification de l'estime qu'elle avoit conçue pour l'auteur du

---

( \* ) Plusieurs écrivains anciens & modernes ont travaillé dans ce genre de littérature. On se contentera de citer Salluste : *conjuratiôn de Catilina ; guerre de Jugurtha.*

mémoire , & l'excuse des défauts qu'elle auroit pu reprocher à son style , lorsqu'elle a connu qu'un étranger , un théologien , peut-être plus familier avec les langues grecque & hébraïque , qu'avec la nôtre , *M. Ancillon , pasteur de l'église Françoisè , à Berlin* , lui avoit envoyé ce discours , avec l'épigraphe : *cedite romani scriptores , cedite graii*. Si l'on rencontre , dans l'ouvrage couronné , des tours , des expressions , capables de blesser les oreilles délicates , il n'est pas moins vrai qu'il offre un genre d'éloquence nerveux , abondant , majestueux , rapide. Quoique l'auteur s'appuie sur des preuves étranges à la révélation , on peut dire qu'il en publie le triomphe. Il l'écarte sans l'anéantir ; en sorte qu'il marche sagement entre deux écueils , celui d'user d'une arme , qui lui est interdite par la nature du combat , & celui de la dédaigner. Si les bornes de cette feuille permettoient d'entrer dans les beautés de détail , nous citerions les savans paralleles établis par l'auteur entre la littérature sacrée & la profane. Nous nous bornerons à celui-ci : Virgile a dit :

*Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.*

Horace s'est écrié :

*Eheu ! quantus equis , quantus adest viris  
Sudor !* Od. l. 1. od. xv.

» Mais Débora voit la corne des pieds des che-  
» vaux se briser & voler en éclats , par la  
» force dont ils frappent la terre : & quelle  
» poésie d'expression dans le texte hébreu ! La

» maniere dont elle décrit l'effet du clou que  
 » Jahel enfonce dans la tempe de Sisara , fait  
 » frissonner. On voit d'abord tout son corps  
 » se soulever , en se repliant sur lui-même , par  
 » le sentiment de la douleur , comme un ver  
 » que l'on pique ; retomber ensuite , par son  
 » propre poids , sur la terre , & y rester éten-  
 » du.... « Ce que l'on doit résumer de ce dis-  
 cours , dont on ne peut donner ici une analyse  
 suivie , c'est que tout homme , qui fera usage  
 de sa seule raison , sera forcé d'admettre les  
 preuves de supériorité présentées par M. An-  
 cillon. Mais si l'on y joint l'inspiration , nous  
 cessons d'être étonnés des merveilles inconceva-  
 bles que Moïse & ses successeurs ont opérées  
 & écrites. Tout devient simple , naturel , con-  
 séquent , lorsque nous sommes instruits , que  
 Dieu étoit leur ame unique , universelle. La  
 raison , dans ce discours , conduit l'homme à  
 la foi.

4°. L'académie avoit ajouté un autre prix  
 pour un discours , ou dissertation oratoire , dans  
 laquelle on fixeroit clairement *quels sont les*  
*moyens les plus conformes à la religion , à l'hu-*  
*manité & à la politique , pour faire cesser la men-*  
*dicité dans la province de Normandie ?* La com-  
 pagnie n'ignoroit pas qu'avant elle , des socié-  
 tés littéraires avoient secondé les vues pater-  
 nelles du gouvernement , en demandant des  
 mémoires sur les *moyens d'extirper la mendicité*  
 dans toute l'étendue du royaume. Elle a cru  
 qu'en divisant le sujet , les moyens devenus  
 plus praticables , en seroient mieux senti , qu'ap-  
 pliqué

pliqué à une vaste province, telle que la Normandie, il pourroit devenir comme neuf, & suggérer l'idée de chercher pour chacune des autres provinces des remèdes analogues à leur constitution. On auroit désiré que les ouvrages, envoyés sur cette intéressante matière, eussent rempli avec plus d'exactitude le vœu de l'académie. Dans un mémoire, estimable d'ailleurs, distingué par ce passage grec :

Πτωχοὶ εὐαγγελίζονται. (\*)

elle a trouvé les vues trop générales, des moyens insuffisans, & sans application particulière à la Normandie.... Celui dont la devise est tirée du Deutéronome : & *omnino indigens & mendicus non erit inter vos* (\*\*), a, comme le premier, le défaut radical de ne point traiter immédiatement des besoins & des ressources de la province. Comme le premier, il a puisé tout le fond du discours, dans l'ordonnance de 1777, concernant la mendicité. Il a développé, mieux que le premier, les moyens de l'exécuter. Trois lettres circulaires & ostensibles, émanées du ministre des finances, établissent des bureaux de charité dans les villes & les campagnes de chaque province du royaume. Elles mettent ces bureaux sous l'inspection d'une commission provinciale, régie elle-même par une commission générale, résidente à Paris. Nous sommes forcés de nous

---

(\*) *Pauperes evangelizantur*, Luc 7, 22.

(\*\*) Deutér. XV, 4.

réduire à cet aperçu d'un système, fondé sur la confiance dans les bontés d'un monarque, pere de tous ses sujets..... Les suffrages se sont réunis en faveur d'un troisième mémoire, avec l'épigraphe : *ne sit inops aut mendicus inter vos.* (\*) Il a pour auteur M. de Mende, ancien procureur du roi de la sénéchaussée de Marseille, membre de l'académie des belles-lettres, sciences & arts de la même ville. Dans la première partie, on traite des ressources que renferme la fertile Neustrie, pour le soulagement des pauvres invalides : variété de ses cultures & de ses productions; nombre prodigieux de ses ateliers & de ses manufactures; la navigation, la pêche, &c. Il faut avoir recours à l'ouvrage même, pour bien connoître les vues de l'auteur, toujours dirigées vers la Normandie. Il observe judicieusement, » qu'une loi » générale... un plan de police uniforme pour » toutes les provinces, n'opérera jamais aussi » infailliblement le bien, que des réglemens » partiels & locaux, que chaque pays, chaque » province doit approprier à sa situation, à ses » besoins, à ses ressources, & modifiera suivant les circonstances ». La seconde partie a pour objet les mendiants valides. Après des recherches savantes & rapides sur la mendicité vagabonde, depuis les loix sanguinaires de Dracon, l'indulgente clientèle des Romains, la sévérité des Germains contre les fainéans, jus-

---

(\*) Deutéron. XV.



qu'au tems de Justinien & des ordonnances de nos rois, l'auteur rentre dans son sujet, & fournit des moyens d'employer en Normandie les mendians valides, entr'autres celui de rendre la Sarthe navigable, dans la partie de cette riviere comprise entre Alençon & les frontieres de la province.

5<sup>e</sup>. Les prix de poésie étoient au nombre de trois : savoir un prix, pour un poëme françois qui n'a point été remporté ; un prix pour des stances françoises ; un prix pour une allégorie, ou poëme latin. Parmi les différentes pieces, qui disputoient la couronne, outre une *Ode sur le bonheur*, on a encore distingué des stances intitulées : *le regne de la bienfaisance*. C'est le tableau de l'heureux gouvernement de notre jeune monarque, uniquement occupé du bonheur de ses peuples. Une *épître d'un gouverneur à son élève* a concouru pour le poëme françois. Ce sujet philosophique, susceptible des ornemens de la poésie, ne paroît point avoir reçu de l'auteur le degré de perfection dont il étoit susceptible. La palme a été déferée à M. M. d. C. d. R. Il a présenté des stances avec cette devise : *fecisti nos ad te Domine*. Elles ont pour titre : *Sentimens d'une ame qui retourne à Dieu*. Cette piece, remplie d'une onction intéressante, a pour mérite d'exprimer des sentimens très religieux, avec autant de netteté que de précision.

L'abus que l'on a fait dans notre siecle de la poésie françoise, nous a procuré un poëme, en très-bons vers latins ; *in licentiam nos-*

## 292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*træ poeseos.* Il a été couronné d'une voix unanime. L'auteur, M. Formage, maître-ès-arts & docteur agrégé de l'université de Paris, a choisi pour épigraphe ces vers de Boileau :

*Un auteur vertueux , dans ses vers innocens ,  
Ne corrompt point le cœur , en chatouillant les sens.*

Le poète accuse aussi la peinture d'avoir contribué à la dépravation générale des mœurs :

*Nec sola poesis  
Incustoditas animorum adrepiit in arcus ;  
Hanc pictura soror juvat auxiliaribus armis.*

Les pierres elles-mêmes semblent oublier leur dureté , pour seconder les efforts d'un coupable ciseau :

*Inflectit durum obsequiosa rigorem ,  
Arte jubente , filix ; sculptâ que libidine flagrat  
Saxea materies.*

Ces deux citations suffisent pour justifier les éloges donnés aux talens de l'auteur.

L'académie a désiré que l'on fit mention d'une autre piece latine, en vers iambes. Le sujet est vraiment patriotique : *In naufragos Bussardi pietas.* Personne n'ignore le dévouement de cet ami des hommes , du citoyen de la ville de Dieppe , actuellement connu sous le nom du *brave homme*. Il semble que l'auteur a choisi une mesure de vers (\*) peu favorable au suc-

---

(\*) *Alternis aptum sermonibus . . . & natum rebus agendis.* HOR. de arte poet.

cès de son ouvrage. Le vers héroïque devoit naturellement s'offrir à sa muse. Le vers alcaïque , ou asclépiade , auroit aussi répandu plus de chaleur & d'intérêt, soit dans la description terrible du naufrage, soit dans la peinture touchante du généreux sacrifice d'un héros de l'humanité.

L'académie aura cinq prix à distribuer dans la séance publique du mois de décembre 1779.

1°. Un prix de la valeur de 300 liv. remis au concours, & proposé par M. le duc de Harcourt, gouverneur de la province & prince actuel de l'académie. Le sujet, qui pourra être traité, en prose françoise ou en vers françois (\*), est *la réunion de la Normandie à la couronne de France, & la constante fidélité de cette province à son roi comme à ses ducs.*

2°. Un prix d'éloquence; l'orateur développera cette maxime, aussi vraie qu'intéressante : *la religion fait le bonheur des empires, & celui des particuliers.*

3°. Deux prix de poésie françoise, le premier pour une *Idylle*; le second pour une *Ode*.

4°. Un prix de poésie latine pour une *Ode*. Les sujets de ces trois prix de poésie seront au choix des auteurs. On les exhorte à choisir des matieres intéressantes par le piquant de la nouveauté; par des traits de bienfaisance; par des découvertes utiles à la société. L'académie n'admettra point au concours toute composition satyrique, ou tirée de la mythologie. Les ouvra-

---

(\*) Selon qu'il a été expliqué ci-dessus.

## 294 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ges seront envoyés doubles, & francs de port, au R. P. Prieur des Carmes, trésorier de l'académie. Les auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune de ces copies, & de renfermer leur nom, avec une sentence ou devise, dans un billet cacheté. Cette sentence sera répétée au bas de la piece & sur l'adresse du billet «.

### I V.

#### *SOCIÉTÉ royale de Londres.*

M. Banks, qui a fait le tour du monde avec le docteur Solander, à bord du vaisseau commandé par le capitaine Cook, vient d'être élu président de la société royale. Le nombre des voix qu'il a eues pour cette élection a été au-delà de deux cens cinquante; ce qui est très-extraordinaire. Tous les membres de la société, lords & autres, s'y sont trouvés. Il en est même venu de trente à quarante milles de Londres; M. Banks s'est adonné à toutes les sciences qu'il possède généralement, mais particulièrement à l'histoire-naturelle. Aussi sa maison est-elle devenue, depuis quelques années, le rendez-vous de tous les savans & de tous les voyageurs distingués.

(*Nouvelles de la république des lettres & des arts.*)

*ACADÉMIE des Arcades de Rome.*

Le jeudi vingt-huit janvier dernier, l'académie s'assembla en grande pompe dans la salle *del Serbatojo*, magnifiquement ornée par les soins du garde-général, pour célébrer la fête de la nativité du Sauveur. Les cardinaux Visconti, Archinto & Ghilini, attirés par ce pieux motif, assistèrent à la séance avec l'élite de la prélature, de la noblesse & de la littérature romaines. Monfig. Gabbrielli en fit l'ouverture par un discours analogue à la circonstance, qui lui attira un sonnet très-flatteur de M. le comte Ignace Ondedei, l'un des douze collègues du garde-général. Ensuite divers membres de l'académie chanterent la solemnité du jour dans des poésies de différent genre; M. l'abbé Petrucci, professeur de belles lettres au college romain, dans une élégie; M. l'abbé Louis Godard, dans une piece de vers *Sciolti*; le pere lecteur Ange de la Mirandole, mineur observantin, dans une anacréontique; M. l'abbé Antoine Mariotti, bénéficié de la Basilique du Vatican, dans une églogue; M. l'abbé Louis Lega, dans une ode; M. l'abbé Vincent Monti, dans une élégie, comme le premier. Ces pieces furent entre-mêlées de plusieurs sonnets que réciterent d'autres academiciens, & M. l'abbé Joachim Pizzi, garde-général, termina la séance par un *Capitolo*, intitulé : *la Fuite en Egypte*.

( *Notizie del Mondo.* )

N 4

---

# S P E C T A C L E S.

---

## P A R I S.

### O P É R A.

**L**E mardi 23 février, l'académie royale de musique a donné la premiere représentation de la huitieme reprise de *Thésée*, tragédie-lyrique en cinq actes, paroles de Quinault, musique de Lully. Cet opéra fut représenté, pour la premiere fois, le 3 février 1676, devant Louis XIV, à Saint-Germain-en-Laie. Depuis cette époque, il a toujours joui du succès le plus brillant, toutes les fois qu'on l'a remis sur le théâtre. Mais depuis quelque tems notre goût en musique a bien changé. Il étoit à craindre que nos oreilles accoutumées aux *fredons de l'Italie*, fissent moins d'attention aux graces; au naturel, à la simplicité de Lully, qu'à son peu de force & d'énergie, & qu'elles ne trouvassent sa musique monotone & traînante. Ce n'est pas à nous de décider jusqu'à quel point ces assertions peuvent être fondées; il nous suffira de dire que cet opéra de *Thésée* est encore applaudi, & qu'il l'a sur-tout été à la seconde représentation, où l'on a été mieux à por-

tée de juger de tout l'effet qu'il peut produire.

L'ouverture & presque tous les airs de danse ne sont point de Lully , mais on a respecté tout ce qui tient à la scène. La musique des paroles , ainsi que les accompagnemens , sont entièrement de lui , à l'exception du seul morceau qui termine le second acte. C'est le superbe monologue de *Médée* , dont l'accompagnement est de M. Grenier , directeur de l'académie royale de musique. Cet accompagnement a produit beaucoup d'effet ; c'est le moment où *Médée* se livre pour la première fois à ses transports jaloux & projette la perte de sa rivale.

Dépit mortel , transports jaloux ,

Je m'abandonne à vous.

Et toi , meurs pour jamais , tendresse trop fatale !

Que le barbare amour , que j'avois cru si doux ,

Se change dans mon cœur en furie infernale !

Dépit mortel , &c.

Inventons quelque peine affreuse & sans égale ;

Préparons avec soin nos plus funestes coups.

Ah ! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux ,

Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale !

Dépit mortel , &c.

L'orchestre exprime la violence des mouvemens dont est agité le cœur de *Médée*. Le premier & le second acte présentent un spectacle brillant. Le chœur , *ô Minerve savante* & l'hommage militaire qui l'accompagne , ont été très-applaudis. Le ballet des différens âges a

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

parfaitement réussi. Les troisième & quatrième actes n'ont pas eu à beaucoup près le même succès, on y a trouvé des longueurs, & plusieurs morceaux ont été sifflés à la première représentation; on ne fait à cet égard si c'est la faute du poëte ou du musicien.

Si l'entrepreneur de ce spectacle a eu le dessein, comme il l'a annoncé, de mettre les connoisseurs à portée de juger les progrès de l'art sur le théâtre, on ne peut que lui savoir gré d'une aussi louable intention; mais plusieurs prétendent qu'il seroit dangereux de prononcer dans ce moment, parce qu'on a perdu les traces de l'exécution; ils assurent que dans les anciennes partitions, on ne rencontre dans le récitatif ni trilles, ni cadences, ni port de voix. Nous n'avons aucune certitude à cet égard; mais il est constant que dans cette supposition, ce récitatif seroit & beaucoup plus rapide & plus naturel; on seroit d'autant plus porté à le croire, que Lully a toujours été regardé par les plus fameux compositeurs comme ayant beaucoup d'esprit & notant parfaitement le dialogue. Il y auroit un moyen de s'en assurer, ce seroit de tenter de supprimer ces agrémens qui forment contre-sens & fatiguent les gens de goût. Si cette suppression se faisoit avec facilité & sans nuire à la phrase musicale, on pourroit supposer avec raison qu'ils y sont étrangers, dans le cas contraire, on les laisseroit subsister.

Le superbe appareil de cet opéra, la pompe qu'il étale, la supériorité des ballets dans le



plan & dans l'exécution, la marche des guerriers au premier acte, un pas de deux au quatrième, &c. ne laissent rien à desirer pour l'agrément & la variété.

( *Affiches & annonces de Paris; journal de Paris; mercure de France.* )

## COMÉDIE FRANÇOISE:

Après la troisième représentation des *Muses Rivales*, lorsque l'auteur a cru son ouvrage suffisamment assuré de la protection publique, il a jugé à propos de se faire connoître; on doit cette jolie production à M. de la Harpe. Le sujet en est à peu-près le même que celui d'une piece de vers de M. Chab\*\*. que nous avons annoncée dans ce Journal. Dans la piece de M. de la Harpe, les Muses se disputent à qui présentera Voltaire à Appollon; chacune expose ses titres. *Uranie* & *Thalie* n'insistent pas beaucoup sur les leurs; *Melpomene* l'emporte à la fin; *Momus* & les Graces assistent à la fête comme ayant aussi inspiré Voltaire; & *Mercury* qu'on lui a député pour l'amener de l'Elysée, vient annoncer qu'il a voulu rester auprès du héros de sa *Henriade* :

Ayant trop peu vécu sous le jeune Louis,  
Je demeure à jamais auprès de son modele.

Appollon ayant mis d'accord les Muses & les Graces, ordonne la fête en l'honneur de Voltaire. A sa voix un buisson de laurier laisse

## 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

voir le buste de cet homme célèbre ; tous les acteurs qui n'étoient pas en scène paroissent , chacun vêtu du costume du personnage qu'il remplit dans les pieces de Voltaire ; MM. Brizard en *Brutus*, accompagné du cortège de la dignité consulaire ; La Rive en *Zamore*, suivi d'une troupe d'Américains ; Dugazon en *Fierensfat* ; madame Drouin en *Comtesse d'Olban*, &c. &c. Ils marchent deux à deux au bruit des fanfares, & Melpomene couronne de laurier le Poëte qu'elle a si souvent inspiré.

Ce petit ouvrage, dont l'objet & l'intention ont fait le mérite & le succès, a été exécuté avec un soin qui fait honneur au zèle des comédiens pour la mémoire de Voltaire.

( *Journal de Paris ; mercure de France.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le mardi 9 février, on a donné à ce théâtre la première représentation des *Deux Billets*, comédie en un acte & en prose.

Arlequin & Scapin aiment Argentine, mais le premier est l'amant préféré. Après deux ans d'épreuve, sa maîtresse lui a fait par écrit l'aveu de son amour. Il lit sans cesse cette lettre charmante depuis qu'il l'a reçue : à l'arrivée de Scapin il la met dans sa poche. Celui-ci veut, dit-il, rester son ami malgré leur rivalité. Arlequin refuse son amitié, & veut sortir pour aller voir tirer la loterie, à laquelle il a mis un terne sec. Scapin lui apprend que la loterie est tirée, & lui montre la liste.

Les trois numéros d'Arlequin sont sortis : dans l'ivresse de sa joie, il montre son billet à Scapin. Celui-ci projette de s'en emparer, & vient à bout de lui prendre un papier dans la même poche où Arlequin vient d'en cacher un devant lui. Ce billet est la lettre d'Argentine. Il se promet d'en tirer avantage, & la présente à celle-ci, comme l'ayant retirée des mains de gens à qui elle avoit été remise par une demoiselle Violette, maîtresse d'Arlequin, qui veut, ajoute-t-il, lui sacrifier Argentine. L'amante d'Arlequin au désespoir, le reçoit fort mal quand il revient; elle lui déclare que l'homme qui a son billet sera son mari. Arlequin sûr de l'avoir reçu, le cherche & ne le trouve plus; Scapin le montre. Le premier veut s'excuser; Argentine sort en l'accablant de reproches. Le malheureux pleure sur son sort, & aimeroit mieux avoir tout perdu que le billet de sa maîtresse. Scapin lui propose de l'échanger contre son billet de loterie. Arlequin accepte, & vole chez Argentine. Après quelques difficultés, elle consent à descendre & à l'écouter. Leur conversation bannit les soupçons de l'amante, & découvre la fourberie de Scapin. Ce n'est pas tout, il faut tâcher de reprendre le billet de loterie; Argentine s'en charge. Elle dit à Scapin qu'elle lui tiendra sa parole, mais qu'elle veut savoir, ce que c'est qu'un billet qu'il tenoit à sa main lorsqu'il est revenu, & dont elle prend de l'ombrage. Scapin lui présente le billet de loterie, elle s'en saisit, appelle Arlequin, qu'elle

## 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avoit fait cacher chez elle , accable Scapin de reproches , donne sa main devant lui à son rival , & le laisse accablé de honte & du chagrin d'avoir manqué en un même jour d'épouser une femme riche , & de gagner une somme considérable.

Cette bagatelle , qui est d'un jeune militaire , est très-ingénieusement intriguée. L'action est bien suivie , le style est plein de gaieté & d'esprit. Ce coup d'essai doit engager l'auteur à suivre une carrière où il a débuté si heureusement.

( *Mercur de France.* )

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

On a joué dernièrement sur ce théâtre une tragédie nouvelle , intitulée : *LA LOI DE LOMBARDIE* , qui paroît avoir eu du succès. Les personnages sont : le Roi de Lombardie ; Bireno , duc de Lombardie ; Palladore , chevalier Anglois ; Lucio ; Ascanio ; Sophie , princesse de Lombardie ; Alinda , suivante de Sophie , &c. &c.

Palladore , jeune chevalier Anglois , attaché au service du roi de Lombardie , est amoureux de Sophie , fille de ce prince , à laquelle il a eu le bonheur de sauver la vie , & qui n'a pas payé ce service d'ingratitude. Le secret de leurs amours est ignoré du roi , qui ouvre la pièce , en déclarant l'intention où il est de marier sa fille au duc Bireno. Celui-ci maltraité par la

princesse, trop préoccupée de son cher Palladore, a recours à un artifice très-peu honnête, pour détruire une liaison si fatale à son ambition. Il invektive d'abord en présence de Palladore, contre la perfidie du beau-sexe, & ensuite il fait tomber la conversation sur Sophie, qu'il peint comme une jeune coquette qui peut faire une maîtresse passable, (*a tolerable mistress*, dit un journaliste) mais qui n'a aucune des vertus qu'on exige dans une femme. Palladore prend feu à ce discours, & traite le duc de calomniateur; mais Bireno lui offre de le convaincre par des preuves évidentes, de la vérité de ce qu'il vient d'avancer, & lui donne rendez-vous pour le soir, dans le jardin du palais. Ils se séparent & se rejoignent à l'heure prescrite & au lieu indiqué. Bireno commence par apprendre à Palladore, qu'il y a en Lombardie une loi qui condamne à la mort toute fille accusée d'avoir manqué à la chasteté, à moins que quelque chevalier ne prenne sa défense, & ne prouve son innocence, en tuant son accusateur en combat singulier. Sous ce prétexte, il fait promettre à son rival de ne jamais parler de ce qu'il va lui révéler, & de quitter la Lombardie aussi-tôt qu'il sera convaincu de l'infidélité de sa maîtresse. Palladore lui fait tous les sermens qu'il exige, & alors le duc lui montre une lettre qu'il a reçue de Sophie, avec le portrait de cette princesse. Il fait ensuite un signal, & d'une des fenêtres de l'appartement de Sophie, tombe une échelle de corde, au moyen de laquelle le duc s'intro-

## 304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

duit chez elle , à la grande confusion & au grand étonnement de Palladore , qui , dans son désespoir , prend la résolution de partir sur l'heure & de s'exiler pour jamais de la Lombardie.

Cependant Bireno parvenu par la trahison d'Alinda , qu'il a séduite , à compromettre ainsi l'honneur de la princesse , éloigne sur le champ cette femme , complice & témoin de ses manœuvres coupables. Il assemble ensuite le conseil d'état , accuse la princesse d'un commerce criminel avec Palladore , dont la fuite laisse un champ libre à ses calomnies , & pour garant de son accusation , jette son gant , que personne n'ose relever. Le conseil déclare la princesse coupable ; on l'enlève des bras du roi son pere , & on la conduit en prison.

La scene change alors & représente une campagne , où l'on voit Alinda , que deux satellites du duc font périr par son ordre , pour ensevelir avec elle toutes les traces de son crime ; mais à peine ont-ils porté le coup mortel à cette malheureuse , qu'ils tombent eux-mêmes sous ceux de Palladore , qui , ayant pris cette route , arrive à l'endroit du meurtre , au moment où il se commet. Alinda mourante , recueille le reste de ses forces , pour faire à Palladore la confession de sa perfidie. Elle lui apprend que sa maîtresse est innocente , que c'est elle qui , sans sa participation , & par un abus criminel de sa confiance , a introduit dans son appartement , le duc de Lombardie , qui lui a remis le portrait de la princesse , & qui ,

après avoir effacé l'adresse d'une lettre écrite par la même, au chevalier son amant, y a substitué l'adresse de Bireno. Palladore enchanté de trouver sa maîtresse innocente, retourne aussi-tôt sur ses pas, bien résolu de la défendre & de rendre à sa vertu une justice éclatante. Dans le même tems, Bireno instruit des aveux qu'Alinda vient de faire à Palladore, dépêche une troupe de scélérats à ses ordres, pour se mettre en embuscade sur son chemin, & presse le supplice de Sophie. Mais une multitude de citoyens, conduite par Lucio, force la prison de la princesse, & veut la mettre en liberté. La princesse refuse avec une fermeté héroïque, de se sauver par un tel moyen, & ne veut point d'une vie souillée par le déshonneur; pendant ce pour-parler, des gardes envoyés par Bireno, dissipent les séditieux, & aussi-tôt on conduit la princesse à l'échaffaud. L'accusateur s'avance suivant l'usage, & défie en combat singulier, au son d'une trompette, tout chevalier qui voudra prendre la défense de l'accusée; tout-à-coup une autre trompette se fait entendre, un écuyer paroissant aussi-tôt, ramasse le gant de Bireno, & Palladore armé, se présente sur le champ de bataille; joie inexprimable de Sophie, embarras de Bireno, *qui, se mourant de peur, fait comme il peut semblant d'avoir du cœur*; enfin, il est tué, l'honneur de la princesse est rétabli, & le roi apprenant ces heureuses nouvelles, accourt embrasser le libérateur de sa fille, & unit les deux amans.

Et de Milan les dévotes familles

Bénissent Dieu qui prend pitié des Filles.

## 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On trouve dans cette piece quelques situations qui rappellent la tragédie de Tancrede ; Sophie est Aménaïde, le roi est Argire, Palladore se bat comme Tancrede, pour sauver la vie de sa maîtresse, mais avec cette différence qu'il est sûr de sa fidélité. A l'égard du rôle de Bireno, il paroît que l'auteur en a puisé l'idée dans un autre ouvrage de Voltaire, qui n'est pas une tragédie ; ce duc de Lombardie ressemble beaucoup à son compatriote l'archevêque, & au brave champion de ce prélat, le terrible Sacrogorgon.

L'auteur est M. Jephson, connu par une autre tragédie intitulée : *Braganza* ; on loue beaucoup l'art avec lequel sa piece est conduite, le pathétique qu'il y a répandu, le naturel du dialogue, la correction du style, l'élégance, la poésie, &c.

( *Universal-magazine.* )

*S U I T E des scenes tirées du cinquieme acte  
de BUTHRED, &c. (\*)*

( *Osbright & Buthred entrent sur la scene suivis  
de soldats.* )

O S B R I G H T.

Comme ils se sont subitement dissipés ! ces brigands n'ont d'audace que lorsqu'ils peuvent accabler leur ennemi par surprise, semblables

---

(\*) Voyez le journal du mois dernier, page 298.



à ces tourbillons impétueux qui ne se font sentir qu'au moment de leurs ravages.

B U T H R E D.

Le glaive de la vengeance ensanglantera leur fuite. Elgar les poursuit, Elgar dont le courage rapide, semblable au vent du couchant, a déjà balayé dans la mer ces insectes (\*) dévorans répandus sur la côte de Deira.

ELWIN , *entrant blessé , soutenu par un soldat.*

Aidez-moi , conduisez-moi aux pieds de mon souverain !... Seigneur vous m'avez ordonné de chercher la mort , & je l'ai trouvée.... Ciel ! le comte Buthred avec lui !... Je rends grâces au fort du coup qui m'a frappé , puisque l'ombre de la mort va m'envelopper & me dérober cette vue que je ne puis soutenir.... O mon roi , pourrez-vous oublier.... soutenez-moi... un moment , ciel , accorde-moi encore un moment... Pourrez-vous oublier , ô mon roi , le coupable abus que j'ai fait de votre confiance ? Buthred voudra-t-il me pardonner , & faire luire un rayon d'espoir pour mon ame tremblante ?... (*Il meurt.*)

B U T H R E D.

La miséricorde du ciel s'étend également sur tous les hommes.

(*Morcar entre avec Rena & Ela.*)

---

(\*\*) Le texte porte *ces sauterelles* , expression qui seroit ridicule en françois,

M O R C A R.

Comte Buthred , je vous rends votre aimable dépôt. Que ce moment soit pour tous d'un heureux augure ! Puisse votre bonheur n'être plus troublé par aucun orage.

B U T H R E D.

Notre premier pere ne reçut pas avec plus de joie , de la main du créateur , la modeste compagne qu'il lui donna dans sa bienfaisance pour que rien ne manquât aux merveilles de la création & au bonheur du paradis.

R E N A.

Et elle n'embrassa pas avec plus de joie , de reconnoissance & de respect , le seigneur de sa vie , dont sa beauté réfléchissoit seulement les charmes. . . .

O S B R I G H T.

Pourrois-je troubler une telle harmonie , ou tenter de rompre une union scellée dans le ciel ? Morcar , appelez vos soldats , nous irons joindre le comte Elgar , & renforcer sa poursuite. Les féroces Danois , si je puis les atteindre , se repentiront de leurs insolentes menaces. . . . Maintenant , comte Buthred , je suis ici pour vous donner toute la satisfaction que votre honneur peut exiger de moi . . . . L'offense que je t'ai faite , Buthred , est pour moi un sujet de honte & de chagrin. . . .

B U T H R E D.

Généreux Osbright ! mes affronts sont effacés. Le crime qu'un aveugle desir de vengeance m'a fait commettre, vous dégage envers votre sujet ; après avoir osé prendre les armes contre mon souverain, je n'ai plus le droit de m'en plaindre ; & le service que vous avez rendu à Rena, en l'arrachant à un péril auquel mon imprudence l'avoit exposée, répare également tous vos torts auprès d'elle.

O S B R I G H T.

Mon devoir étoit de la secourir ; un service que tout autre homme auroit dû à son sexe, n'est pas suffisant pour expier mes projets sacrileges ; mais si vous saviez avec quelle adresse mon cœur a été surpris, par quels artifices il a été séduit, je vous paroîtrois sans doute excusable.

B U T H R E D.

L'offense a été lavée dans le sang de son auteur. Perdons - en à jamais le souvenir.... qu'Osbright daigne pardonner...

O S B R I G H T.

Puisse mon ami oublier... (*Ils s'embrassent.*)

M O R C A R.

C'est ici que l'espérance insensée des Danois, est venue se briser : *Les Bretons réunis entre eux peuvent défier les armes de tout l'univers.*

Si jamais le ciel dans sa colere allume chez nos descendans le flambeau de la discorde , puissent les blessures de la guerre civile se guérir aussi promptement , les nœuds sacrés de l'union se resserrer , & la vengeance commune tomber avec plus de force sur l'ennemi qui aura pris le masque de l'amitié pour accélérer la ruine des deux partis.

( *Universal Magazine.* )

## N A P L E S.

Le mercredi 10 janvier dernier, anniversaire de la naissance de sa majesté catholique, le théâtre de S. Charles fut superbement illuminé, & on y donna une nouvelle représentation de *l'Ifigenia*, précédée d'un prologue relatif à la fête. Le jeudi onze février, leurs majestés, le roi & la reine de Naples, de retour de Caserta, assistèrent à une autre représentation de la même piece qui jouit d'un succès soutenu.

Le vendredi 19 du même mois, une société de *Dilettanti*, ou d'amateurs, représenta au palais, le drame intitulé, *le Déserteur*.

( *Notizie del mondo.* )

---

---

# HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

### CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

#### I.

*MÉMOIRE sur la préparation du phosphore , par M. NICOLAS , démonstrateur royal de Chymie, &c.*

*Sur la découverte du phosphore.*

**N**OUS devons à l'Alchymie la découverte du phosphore. Un de ses sectateurs, nommé Brant, natif d'Hambourg, travaillant en 1667, sur des matieres animales, dans le dessein de découvrir la pierre philosophale, fut fort étonné de voir le produit d'une de ses distillations, s'enflammer de lui-même à l'air libre, & répandre une lumière vive & brillante dans l'obscurité. Il chercha à se rappeler sa composition, & répéta son expérience. Satisfait du résultat, il vint en Angleterre, & en proposa l'acquisition à un nommé Krafft, qui s'en réserva la vente exclusive. Dans le même tems,

Kunckel, célèbre chymiste anglois, ayant découvert que le phosphore se retiroit de l'urine, se mit à analyser cette matiere, & par un travail aussi éclairé que soutenu, il parvint à faire du phosphore; & se hâta de publier sa découverte; c'est donc à juste titre que nous devons lui en faire honneur.

Quoiqu'il soit possible de faire du phosphore, suivant le procédé de Kunckel, cette opération n'en est pas moins laborieuse & désagréable. M. Margraff, à la vérité, en a aplani quelques difficultés, mais la manipulation qu'exige cette expérience, n'en est pas moins dégoûtante & dispendieuse.

Ce sont ces considérations qui ont engagé les chymistes modernes à travailler de nouveau sur cette matiere.

M. Scheele, illustre chymiste Suédois, vient de découvrir l'acide phosphorique dans les os, & nous a donné les moyens de l'en extraire. D'après lui, messieurs les académiciens de Dijon, & M. Rouelle, nous ont aussi donné leurs méthodes : mais comme les chymistes ne sont pas entrés dans tous les détails relatifs & nécessaires à la réussite & au meilleur produit de cette opération, je vais tâcher d'y suppléer.

*Préparation du phosphore.*

Je fais calciner des os de pieds de mouton; non pas jusqu'au blanc, comme on le recommande, mais seulement jusqu'à ce que la matiere animale soit réduite à l'état charbonneux.

Je

Je n'emploie à cet effet, qu'un feu très-moderé; je pulvérise ensuite ces os, & je fais passer la poudre à travers un tamis de crin, je jette six livres de cette poudre dans une terrine de terre vernissée, je verse par dessus quatre livres d'huile de vitriol du commerce, & environ quatre pots d'eau bouillante; il se fait une vive effervescence. La matiere acquiert en peu de tems un degré d'épaississement considerable; je place la terrine sur un feu bien doux, je l'entretiens ainsi pendant dix à douze heures, après quoi, je verse encore quatre pots d'eau bouillante dans la terrine, pour bien délayer la matiere, ensuite je jette le tout sur une toile ferrée, soutenue par un carrellet: quand toute la liqueur est filtrée, je verse à plusieurs reprises de l'eau chaude sur le résidu jusqu'à ce que j'aie enlevé tout l'acide phosphorique; ce dont on peut s'assurer quand l'eau de la dernière lotion, versée sur l'eau de chaux, ne la blanchit plus. Je mêle toutes les lotions ensemble, & je fais filtrer la liqueur à travers un papier gris, je la soumets ensuite à l'évaporation dans des vaisseaux de terre vernissée. Lorsqu'elle a acquis un certain degré d'épaississement & de concentration, il faut changer les vaisseaux évaporatoires, & en substituer d'autres d'une manière plus dense; je me fers d'une terrine de porcelaine, (une de grès peut suffire); je la place sur un bain de sable que j'échauffe d'abord peu-à-peu; je pousse ensuite le feu assez violemment, & je l'entretiens en cet état jusqu'à la fin de l'éva-

poration. Quand toute la liqueur est réduite à environ deux pots, je la filtre de nouveau pour la séparer du précipité séléniteux : je lave ce précipité, puis je fais évaporer toute la liqueur jusqu'à siccité, ce qui est assez long ; car lorsque la liqueur est parvenue à un certain rapprochement, elle devient huileuse & se desseche difficilement. Quand elle est dans un état de solidité, je la jette dans un grand creuset de Hesse, que je place dans un fourneau, je l'entoure de charbon embrasé, en observant de ne lui faire essuyer d'abord qu'un coup de feu léger, dans la crainte de perdre la matiere, qui ne manqueroit pas de s'élever par-dessus les bords du creuset ; quand elle ne répand plus d'odeur pénétrante, analogue à l'acide sulphureux volatil, je laisse refroidir le creuset, j'en sépare ensuite la matiere qui a acquis alors une forme nitreuse : elle doit peser peu-près une livre & demie ; je pulvérise promptement cette masse, car elle attire l'humidité de l'air ; je la mêle ensuite avec le tiers de son poids de charbon en poudre ; je fais entrer le tout dans une bonne cornue de Hesse lutée, je la place dans un fourneau de réverbere, au dôme duquel je substitue celui du fourneau de lithogéognosie de M. Macquer, afin de pouvoir jeter du charbon sur la cornue par l'ouverture supérieure : je lute à la cornue un grand ballon tubulé, à moitié rempli d'eau, j'éleve un petit mur en briques, entre le fourneau & le ballon, pour le garantir de la chaleur. Tout étant ainsi disposé, je commence la distillation par



un feu doux ; je l'augmente ensuite peu-à-peu jusqu'à la dernière violence , je le soutiens en cet état jusqu'à la fin de l'opération , qui dure environ cinq heures. Le premier produit de la distillation est un peu d'acide sulphureux volatil , provenant de la décomposition de la sélénite par le phlogistique : cet acide est suivi d'une matière phosphorique très-volatile , qui passe en vapeurs & donne par la tubulure du récipient un jet de lumière vive de la plus grande beauté. Quand la cornue est poussée au rouge blanc , une partie du phosphore distille goutte à goutte & se fige dans l'eau du récipient , sous la forme d'une cire un peu rougeâtre , l'autre partie passe en vapeurs , qui se condensent à la superficie de l'eau du ballon , ce qui forme une peau plus ou moins épaisse , de couleur rouge. La distillation finie , je laisse tomber le feu : quand les vaisseaux sont refroidis , je délute le ballon , je fais tomber dans l'eau du récipient ce qui s'étoit attaché à son col & à celui de la cornue , je verse ensuite tout ce qui est contenu dans le ballon dans une terrine de terre ; je fais entrer le phosphore , qui surnage sur l'eau , & celui qui est sous la forme de cire , dans une bouteille à moitié remplie d'eau : je mets un bouchon de papier sur la bouteille , je la place ensuite dans un bain-marie , dont l'eau ne doit pas être poussée jusqu'à l'ébullition ; je laisse la bouteille dans l'eau chaude pendant près de deux heures , pendant lequel tems le phosphore s'y liquéfie & se réunit en masse ; je le verse en cet état dans une

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

terraine remplie d'eau , en observant de plonger le col de la bouteille dans l'eau avant de verser le phosphore : sans cette précaution , il s'enflammeroit , & on courroit risque d'en être étropié. Le phosphore se fige aussi-tôt , je le découpe dans l'eau avec des ciseaux en petits morceaux longs & déliés , que je fais entrer dans des tubes de verre remplis d'eau , & dont une de leurs extrémités est bouchée avec du liege. Quand tous les tubes sont remplis de phosphore ; je les place au bain-marie dans une cucurbite de verre ; je fais chauffer l'eau presque jusqu'à l'ébullition , je l'entretiens dans cet état pendant quatre à cinq heures. Dans cette opération , le phosphore se liquéfie & se réunit en masse dans le fond des tubes. Comme la matière phosphorique est plus lourde que les hétérogénéités avec lesquelles elle est unie , elle s'en débarrasse peu-à-peu , ce qui produit la purification du Phosphore. En effet , on trouve à la partie supérieure des tubes une matière rouge , qui est du Phosphore à demi-décomposé par la combustion , unie à une petite portion de fer ; tandis que le phosphore pur , transparent & presque sans couleur , occupe la partie inférieure. Lorsque tous les tubes sont refroidis , j'en fais sortir le phosphore qui a pris la forme de petits cylindres. Cette opération produit ordinairement cinq onces de phosphore de la plus grande beauté , & environ deux onces de phosphore de couleur rouge , chargé d'hétérogénéité.

*Remarques.*

1°. Il n'est pas indifférent d'employer à la préparation du phosphore indistinctement les os de tous les animaux. J'ai remarqué que ceux des adultes ne donnoient pas autant d'acide phosphorique que ceux d'un animal fait. M. *ROUELLE* a reconnu que la corne de cerf en fournissoit plus que les os. Pour moi je donne la préférence aux os de pieds de mouton, non-seulement, parce qu'il est très-aisé de s'en procurer, même à vil prix, mais aussi parce que l'expérience m'a démontré qu'ils étoient abondamment pourvus d'acide phosphorique.

2°. Il faut apporter quelque précaution dans la calcination des os dont on veut extraire l'acide phosphorique. C'est mal-à-propos qu'on a recommandé de les pousser jusqu'au blanc, car en leur faisant éprouver un coup de feu violent, une partie de leur acide phosphorique, passant à l'état de phosphore, se dissipe par la combustion, comme j'ai eu occasion de le remarquer. Faisant, un jour, calciner une assez grande quantité d'os sous la cheminée de ma cuisine, un de mes élèves, fort effrayé, vint me dire que le feu étoit à la cheminée, j'accourus, & après avoir examiné l'intérieur de la cheminée, je remarquai que la flamme n'étoit point le produit de la combustion de la suie, mais qu'elle étoit due à l'acide phosphorique des os, lequel venant à rencontrer du phlogistique dans la calcination passe à l'état

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de phosphore , s'enflamme ensuite en répandant une lumière vive & légère de couleur de l'iris. C'est pour éviter cette perte , que je conseille de ne faire que légèrement calciner les os , à un feu modéré , & seulement capable de détruire la substance animale.

3°. La propriété que j'ai reconnue à l'acide phosphorique , de précipiter l'eau de chaux , en m'offrant un moyen sûr de reconnoître quand la matière osseuse est épuisée de cet acide , m'a aussi fait faire quelque réflexion sur sa nature. L'analogie de cet acide avec l'étincelle électrique , avec cet esprit minéral des eaux acidules , & avec ce que les chymistes pneumatiques appellent air fixe , vient à l'appui de ce que j'ai avancé sur le gas , dans mon traité des eaux minérales de la Lorraine.

4°. Je me suis assuré que les hétérogénéités qui se trouvent dans le phosphore , & qui constituent sa couleur rouge , étoient dues à une portion de fer réduit dans l'état de chaux , par la combustion inévitable d'un peu de phosphore pendant sa distillation. Pour cet effet , j'ai fait enflammer du phosphore coloré dans un petit creuset avec un peu d'alkali , pour saturer l'acide phosphorique , j'ai ensuite jeté un peu d'huile sur le résidu , j'ai laissé brûler l'huile , après quoi , ayant présenté un barreau aimanté à la matière , une partie en a été attirée.

5°. La matière restée dans la cornue après la distillation du phosphore , pesoit environ sept onces & demie , elle avoit une couleur noire ,

& contenoit quelques petits morceaux de sélénite dans l'état de vitrification. Cette matiere noire , jettée sur les charbons ardents , donnoit encore quelques signes de la présence du phosphore , elle n'avoit plus la propriété de brûler avec la flamme , comme la poudre du charbon ordinaire , ce qui prouve la décomposition du charbon par l'acide phosphorique qui le réduit presque à l'état terreux.

6°. J'ai fait sécher la matiere osseuse dont j'avois retiré l'acide phosphorique par le moyen de l'acide vitriolique , elle s'est trouvée peser neuf livres & demie ; poussée à la calcination & délayée ensuite dans l'eau , elle a pris corps à la maniere du plâtre , ce qui est propre aussi à la sélénite calcaire.

7°. On peut encore tirer parti de cette sélénite calcaire , en la faisant bouillir dans une lessive chargée d'alkali fixe , l'acide vitriolique ayant plus d'affinité avec l'alkali , qu'il n'en a avec la terre des os , abandonne cette dernière pour s'unir à l'alkali avec lequel il forme le tartre vitriolé , la terre devenue libre , étant bien lavée , peut être employée à faire des coupelles.

(*Journal de Lorraine & Barrois ; journal de physique.*)



## I I.

*EXPÉRIENCES faites à Montmorenci, sur un grain de chenevi isolé qui a produit des graines fécondes ; par M. COTTE.*

La gazette de France du 13 avril 1778, N<sup>o</sup>. 30, annonça que M. Dagoty, anatomiste & botaniste, pensionné du roi, avoit réussi à faire produire de la graine féconde à un pied de chanvre isolé, en lui procurant une abondante végétation. (On fait que le chanvre est du nombre des plantes dont les individus mâles & femelles sont séparés, & que la réunion de ces individus dans un même champ a été toujours regardée comme nécessaire pour obtenir des graines fécondes).

Curieux de répéter cette expérience, je mis, le 20 avril de cette année (1778), un grain de chenevi dans un pot plein de terreau. Je plaçai ce pot sur ma fenêtre dans une cuvette que j'avois soin de tenir toujours pleine d'eau. Mon grain ne tarda pas à lever ; ses progrès furent lents d'abord, sans doute parce que les racines se formoient, mais il crût ensuite avec une rapidité incroyable ; il parvint à cinq pieds de hauteur ; il étoit garni dans sa longueur de 24 branches, dont les inférieures avoient 18 pouces & deux pieds de longueur, & les autres à proportion. Chaque branche & le haut de la tige, dans la longueur d'un pied, étoient couverts d'une prodigieuse quantité de fleur à

étamines; c'étoit par conséquent un pied de chanvre mâle. (Je me conforme au langage exact des botanistes qui appellent, avec raison, mâles les plantes que le peuple appelle femelles, & *vice versa*). Cette plante ne devoit point produire de graine, puisqu'elle ne portoit point de pistilles, du moins on ne les appercevoit pas. Tous ceux qui ont vu mon pied de chanvre admiroient sa brillante végétation. Le bas de la tige avoit 22 lignes de circonférence; jamais je n'ai vu de chanvre aussi fort ni aussi beau. Je n'avois point à craindre le voisinage d'autres chanvres, parce qu'on n'en cultive point dans ce pays-ci.

Cette plante commençoit à dépérir en septembre; je coupai exactement toutes les branches, je recherchai avec grand soin toutes les graines qu'elle contenoit, & j'ai recueilli 320 grains beaux & très-propres à donner de nouvelles productions. J'en ai la preuve actuellement sous les yeux. Chaque bouquet de fleur contenoit à sa base deux grains, le reste étoit chargé de petits embryons qui portoient les étamines, & qui, dans un climat plus chaud & dans une terre encore plus abondante en suc, feroient peut-être devenus autant de grains féconds. J'arrachai le pied qui étoit garni d'une prodigieuse quantité de racines, de manière que le terreau qui remplissoit le pot, en commençant l'expérience, n'en remplissoit plus que le quart lorsqu'elle fut finie.

Cette expérience me paroît décisive en faveur de l'annonce de M. Dagoty, & c'est à

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ce savant que l'on est redevable de la découverte de ce point intéressant de physique.

( *Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.* )

I I I.

*OBSERVATIONS sur l'article précédent , par M.  
TROCHEREAU DE LA BERLIERE.*

MONSIEUR ,

Je ne puis me dispenser de vous faire part du singulier étonnement où m'a jetté l'exposé *des expériences faites à Montmorenci sur un grain de chenevi isolé qui a produit des graines fécondes.*

Eh , bon Dieu ! m'écriai-je , que va devenir le système sexuel , ce système si fécond , si lumineux , si analogue à la marche simple & uniforme de la nature , ce système aperçu par Hérodote , Théophraste , Pline ; système qui a acquis une nouvelle existence sous les yeux des Gesner , des Camerarius , des Burckhard , des Vaillant , & développé avec tant de sagacité par Linnæus , ce Newton de la botanique ; système , en un mot , consacré par l'antiquité & par des observations de plus de deux siècles ?

Je me suis recueilli sur moi-même , & je me suis dit : mais l'observation a-t-elle été faite avec toute l'exactitude nécessaire , car souvent les yeux les plus exercés ne peuvent saisir l'existence des parties sexuelles , qu'à l'aide



de la loupe & du microscope ? *Nunquam natura major, quam in minimis.*

Ce n'est certainement qu'avec bien de la répugnance qu'on ose jeter quelques doutes sur la certitude des assertions d'un savant aussi éclairé que M. Cotte. Mais admettons que le fait qu'il raconte soit conforme à la plus exacte vérité, qu'en résultera-t-il ?

Le *cannabis* qui a été placé jusques à présent dans la *dioccia tetrandria*, au lieu d'être toujours *dioïque*, seroit quelquefois *monoïque*.

Dans ce cas, la nouvelle découverte ne porteroit aucune atteinte au système sexuel qui est appuyé sur des fondemens trop solides, pour être ébranlé par une simple observation. De ce qu'on a découvert des graines parfaites sur un pied de chanvre garni d'étamines, il ne s'ensuit nullement qu'il ne s'y soit pas rencontré des fleurs femelles ; les semences que ce pied a produites sont une preuve du contraire. J'invoque ici tous les botanistes de l'univers : *deffendit numerus junctoque umbone phalanges.*

D'ailleurs nous avons beaucoup d'exemples de ce jeu de la nature. Quelques individus de l'*acer negando* sont *monoïques*, c'est-à-dire, qu'on trouve sur le même arbre des fleurs mâles & des fleurs femelles séparées, tandis que d'autres individus du même genre sont *dioïques*, c'est-à-dire, que les fleurs mâles sont portées sur un pied, & que les fleurs femelles sont sur un autre. Alors il faut nécessairement que les pieds femelles soient fécondés par les pieds mâles ;

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le *gleditsia triacanthos* , & plusieurs autres plantes sont dans la même catégorie.

J'ajouterai qu'on a fait , il y a long-tems , des expériences sur les épinards (*spinacia oleracea* , *dioecia tetrandria*. Linn.) On n'a d'abord rien apperçu sur les pieds femelles que les attributs du sexe féminin ; mais après les avoir tournés , retournés & examinés dans tous les sens , on est parvenu à découvrir avec le microscope quelques étamines éparées , il est vrai en petit nombre , mais suffisantes pour opérer la fécondation. On auroit donc eu tort de conclure précipitamment & sans avoir recours à un examen plus rigoureux , voilà des pistiles , j'ai beau chercher , je ne trouve point d'étamines.

M. Cotte me permettra de lui observer que , s'il eût examiné bien scrupuleusement son pied de chenevi , il auroit probablement découvert les stigmates qui terminent l'embrion.

Il fait mieux que personne , qu'en physique ; une observation négative ne conclut rien ; il faut une somme d'observations prépondérantes pour détruire des preuves affirmatives.

» Je crois , me mande un observateur très-  
 » éclairé à qui j'avois communiqué mes dou-  
 » tes , que la culture qu'on a administrée à ce  
 » pied de chanvre qui a été planté dans du  
 » terreau arrosé souvent , & qui recevoit par  
 » conséquent une nourriture très-abondante &  
 » très-substancieuse , a pu enfanter ce phéno-  
 » mene qui ne se perpétuera pas dans sa pro-  
 » géniture future si on l'abandonne en plein  
 » champ ».

A propos de botanique, permettez, Monsieur, que je communique aux amateurs quelques observations qui ne leur déplairont pas.

Vous connoissez le *dirca palustris* (*oetandria monogynia*, *Linnaei species*.) Cet arbrisseau, encore peu commun dans nos jardins de botanique, croît naturellement dans les lieux humides du nord de l'Amérique. Il semble tenir de près à la famille des *mezereum*; ses fleurs paroissent au printems avant les feuilles; elles sont petites, tubuleuses & d'une couleur légèrement herbacée; ses feuilles sont ovales, douces au toucher, & d'un verd pâle. On trouve cet arbrisseau désigné dans les catalogues anglois sous la dénomination de *leather-wood* ou *bois de cuir*. On lui a donné cette dénomination à cause de la légèreté de son écorce & de la propriété que cette écorce a de s'étendre comme du cuir. C'est sans doute pour la même raison que nos botanistes les plus instruits, ayant égard seulement à la ductilité de l'écorce du *dirca palustris*, l'appellent *bois de plomb*.

Je pourrai par la suite, vous faire part de quelques recherches sur l'origine primitive & sur les progrès successifs du système sexuel. J'ai l'honneur d'être, &c. **TROCHEREAU DE LA BERLIÈRE**, de l'académie des belles-lettres, sciences & arts de Rouen, ancien commissaire de la marine.

## I V.

*RÉPONSE de M. COTTE aux observations & aux réflexions de M. TROCHEREAU DE LA BERLIERE.*

J'ai autant de respect pour le système de *Linnaeus* que M. Trochereau ; je n'ai pas prétendu y donner atteinte en rapportant un fait ; j'ai dit que je n'avois point apperçu de pistille , mais je n'ai point dit qu'il n'y en eût pas ; j'ai même ajouté , en expliquant ce phénomène , que j'attribuois le développement de ces graines fécondes à la force de la végétation qui avoit développé des parties qui seroient restées invisibles & nulles dans une végétation ordinaire. Or ces parties sont bien évidemment les parties femelles de la plante dans celle dont il s'agit ici. COTTE , *prêtre de l'oratoire.*

## V.

*S U C C È S des épiceries à l'Isle de France.*

Nous avons annoncé dans le journal du mois de septembre 1777 , ( pag. 320 ) , le succès complet des épiceries à l'isle de France. Nous y disions que c'est aux vues patriotiques , aux talens de M. Poivre , ancien intendant des Isles de France & de Bourbon , à la vigilance & aux soins de M. Céré de Belleau , administrateur du jardin royal de Montplaisir , qu'on est

redevable de ces nouvelles productions, qui feront une époque mémorable pour notre siècle. Un événement aussi intéressant est bien fait pour intéresser la curiosité du public. Nous pouvons la satisfaire, en rapportant ici une lettre de M. Céré de Belleau à un de ses amis à Paris, en date du 23 juillet 1778.

» Le jardin du roi prend toujours tout mon  
 » tems ; aussi récompense-t-il mes soins, &  
 » complete-t-il le triomphe de notre bon ami,  
 » M. Poivre. Il y a maintenant sur un musca-  
 » dier six muscades nouées depuis la fin de  
 » février, grosses présentement comme des  
 » œufs de poule, que nous cueillerons mûres  
 » à la fin de novembre. Trente gérosliers sont  
 » chargés de clous ; un seul aura plus de mille  
 » panécules ou bouquets, & tous recortables  
 » sous deux mois d'ici. Vous voyez que cet  
 » arbre est destiné par sa nature à être aussi  
 » abondant que riche. Le jardin du roi con-  
 » tient déjà plus de cinq cens gérosliers créo-  
 » les, plus forts, plus vigoureux à deux mois  
 » que ceux provenus à deux baies. Il contient  
 » aussi de jeunes ravenefaras créoles, arbre à  
 » épicerie de Madagascar. Tout y prospère &  
 » fait merveilles : c'est l'endroit le plus riche  
 » & le plus curieux de notre petit globe ».

( *Affiches & avis divers de Paris.* )

---

---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

---

## I.

*OBSERVATION sur une très-longue abstinence  
d'alimens.*

Tous les phénomènes qui arrivent dans l'organisation des animaux & de l'homme, méritent l'attention des savans. C'est à ce titre que je viens en offrir un à l'académie des sciences, par l'organe d'un des membres de ce corps respectable. C'est celui d'une personne qui depuis quatre ans , presque révolus , ne prend absolument aucune nourriture solide , & qui , si l'on en excepte quelque tems pendant lequel elle a un peu usé de vin , ne vit absolument que d'eau pure , encore avec des circonstances singulieres. Ce cas déjà observé , consigné même dans les *mémoires de l'académie* , ne comprend pas , à beaucoup près , un espace de tems si considérable.

Louise Guffie , habitante très-pauvre de la paroisse d'Angle-fort , en Bugey , boîteuse , mais assez robuste , célibataire , travaillant comme ses autres freres & sœurs , tomba malade tout-à-coup à la fin de l'année 1769. Elle n'a pas su me définir le caractère de sa maladie. Elle dit

seulement qu'elle avoit un grand mal de tête, avec un affoiblissement de forces considérable. Elle se mit au lit, & pendant un mois, elle mangea, & but assez souvent, malgré son mal. Au bout de ce tems, elle cessa insensiblement de prendre de la nourriture, & ses parens qui crurent qu'elle mourroit bientôt, firent cuire, selon l'usage des payfans de la montagne, le pain de son enterrement. Enfin, elle eut un dégoût si grand, qu'elle n'avaloit plus que de l'eau. Le curé du lieu appelé pour l'administrer, voyant qu'elle étoit sans ressource & d'une foiblesse extrême, lui conseilla de tâcher d'avalier quelques gouttes de vin. Elle se fit violence & suivit son avis. Elle s'en trouva bien, & pendant un mois, depuis la Saint-André, c'est-à-dire, depuis le commencement de décembre 1769, jusqu'à la fin de ce même mois, elle ne vécut absolument que de vin sans eau, dont elle buvoit tous les jours jusqu'à la valeur d'un pot. Après les fêtes de Noël, le dégoût du vin survint. Une fièvre plus violente qu'auparavant s'en mêla, & il ne lui fut plus possible d'avalier autre chose que de l'eau.

Au commencement de janvier 1770; la fièvre prit une marche réglée & se caractérisa en tierce. Elle eut donc alternativement vingt-quatre heures de fièvre & de tranquillité. La fièvre s'annonçoit le matin par un mal de tête terrible. On la voyoit devenir noire par degrés, par la force des douleurs. Sa mère, ses freres & sœurs qui étoient forcés d'aller travailler pour vivre, mettoient auprès d'elle un grand chaudron plein d'eau fraîche, qu'elle buvoit presque tout entier. Le mal cessoit insensiblement, & lui laissoit une trêve de pareille durée, pendant laquelle elle ne prenoit absolument rien.

Elle subsista ainsi jusqu'à la Saint-André de la même année 1770, époque remarquable, où d'elle-même, elle redemanda du vin, qu'elle but pendant trois mois, le jour seul de son accès, mais très-affoibli par l'eau & en très-petite quantité, & rarement pur. Enfin, le dégoût du vin reparut au commencement de mars 1771, & n'a plus cessé. Le caractère de la fièvre changea subitement. De tierce qu'elle étoit, elle devint quarte, & elle n'a plus varié. Après vingt-quatre heures d'une fièvre très-forte, qui s'annonce par des maux de tête violens, pendant lesquels elle devient rouge & noire par degrés, elle a quarante-huit heures de repos, où elle ne souffre absolument point. Son mal naît & se dissipe par gradations : elle sent un feu dévorant par-tout son corps. Elle boit pour le calmer autant d'eau qu'on peut lui en fournir, ce qui s'évalue à cinq bouteilles par jour. Elle en boiroit davantage, si une sœur, habituée à la servir, n'en modérait la quantité. Les premiers verres ont peine à passer dans l'œsophage, mais ensuite elle avale facilement. Pendant les quarante-huit heures suivantes, elle ne prend absolument rien. J'écris ceci vers le milieu d'août 1773, & il semble que la malade devrait être extrêmement affoiblie par un régime de vie si austère : point du tout. Son ton de voix est fort & plein ; ses membres sont musculeux & nourris, & pendant les deux jours d'intervalle, elle se leve & se promène autour de la maison, sans autre secours que celui d'un bâton : elle quitte même souvent le lit le jour de son accès.

On sent aisément que dans un état qui exige si peu de réparation, il y a très-peu de déperdition de substance. En effet, depuis l'instant où elle n'use que de liquide, c'est-à-dire, de-



puis la fin de 1769, les regles sont absolument supprimées. Elle ne sue jamais, & l'on n'apperçoit pas la moindre moiteur, même le jour de son accès, où la peau est brûlante, mais très-seche. Elle ne crache point, & il lui semble que sa bouche est pleine de sable, ce qui vient d'un palais très-desséché. Elle se sert ordinairement de l'expression dont j'use ici. Les glandes ne fournissent point de salive. La foiblesse des organes la rend très-facile à pleurer, ce qui lui arrivoit souvent à la vue de l'extrême misere où étoit réduite sa famille qui, le plus souvent, manquoit de pain dans ces dernières années; mais elle ne versoit que peu de larmes : elle leur souhaitoit son état, qui eût été pour eux une consolation. Elle se mouche à peine deux fois dans le mois, en très-petite quantité. Elle ne va jamais à la selle, & sa seule évacuation consiste dans les urines, qu'elle rend aussi claires que l'eau qu'elle a bu, & presque en aussi grande quantité.

Au surplus, elle ne sent aucune espece de mal-aise dans tout son corps, excepté les maux de tête du jour de son accès, & un resserrement à l'extrémité supérieure de l'œsophage; elle ne se plaint d'aucune douleur d'estomac ni du reste du corps, même la plus légère. Elle est seulement très-foible, ou plutôt c'est une espece de lassitude qu'elle ressent. Son teint est clair & dépouillé, ses yeux vifs, point affoiblis, & sa tête est très-saine. L'organe de l'ouïe fait pareillement bien ses fonctions. Les deux jours où elle est libre, son pouls est aussi fort & aussi plein que celui de l'homme le mieux constitué.

L'on ne peut soupçonner aucun charlatanisme dans ce phénomène. La maison qu'elle habite

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est une pauvre cabane , sur la croupe d'une montagne rapide , hors de la portée des curieux , où l'art de tromper n'a jamais pénétré , & où cette ruse ne procureroit pas six sols d'aumône par an. Une fontaine claire est dans le voisinage. C'est là où l'on puise l'eau dont elle use , & qui vient confirmer l'idée bien reçue , que l'eau renferme en soi un principe de nutrition. On ne peut la soupçonner d'être chargée d'aucune particule minérale. Elle est limpide , inodore , sans aucun goût , ayant , en un mot , les qualités de l'eau la plus propre à l'usage habituel de l'homme. Plus elle est froide , plus elle la boit avec plaisir , ce qui vient du grand feu & de ce desséchement intérieur qu'occasionne ce violent accès périodique. L'hiver même , quoique le climat soit très-froid , elle souffre impatiemment le voisinage de la cheminée. Elle se tient toujours auprès de la porte , qu'elle tient ouverte pour jouir de l'air libre qui la rafraîchit. Au reste , la nature a agi ici en pleine liberté sans être contrariée dans sa marche. Aucun médecin ni chirurgien n'a jamais été appelé auprès d'elle , & jamais elle n'a été ni saignée ni purgée pendant & avant tous les accidens , dont je donne ici le détail.

Sa famille est très-saine , bien portante , & elle-même , quoique boîteuse , avoit joui jusqu'à l'âge de quarante-deux ans , où cette révolution survint en elle , d'une bonne santé , quoique naturellement d'un tempérament assez délicat.

J'ai cru qu'une assemblée de savans ne sauroit pas mauvais gré à un jeune amateur de la nature de lui présenter cette ombre dans le tableau changeant de l'humanité. C'est à eux à développer comment tant de facultés ont pu ,

pour ainsi-dire , être tout-à-coup suspendues , soit dans la nutrition , soit dans les sécrétions , & comment les ressorts si prodigieusement multipliés d'une machine organisée , telle que celle de l'homme , peuvent s'entretenir , sans un dépérissement sensible , avec des secours aussi foibles. Je crains bien que ceci ne soit encore un de ces secrets de la nature , dont la science humaine parviendra bien difficilement à fonder la profondeur. Je le soumets avec respect à la discussion de ceux à qui j'ai l'honneur d'adresser ces observations , avec beaucoup de confiance en leur indulgence.

( *Journal de physique.* )

*A C T E S de médecine en Allemagne.*

I I.

A Iena , le 29 août 1778 , M. Heinrich a publié sa these en 8 pag. de *specifico Americano nuperrimè celebrato* : du spécifique Américain dernièrement vanté contre la goutte. Ce spécifique est la gomme de gayac dissoute dans du tafia ou de l'eau-de-vie de sucre. M. Heinrich expose en raccourci ce qu'on a depuis peu publié touchant ce remède : il prouve par le témoignage des anciens écrivains que toutes les vertus du gayac qu'on suppose nouvellement découvertes , leur étoient connues. Il fait le dénombrement des maladies dans lesquelles ils s'en sont servis. Massa , Hutten , Lobera , Ferrus , Fontana , Fallopius , l'ont employé contre les maladies des nerfs sous différentes formes,

Le nouveau remede est fort dégoûtant. Le tafia y est inutile, l'esprit-de-vin étant aussi bon & aussi propre à dissoudre la gomme. Ce remede est chaud, & dessiccatif; il ne convient ni aux phlegmatiques, ni aux colériques, ni dans les accès. Ses effets seroient puissans, si réellement la goutte étoit un mal vénérien déguisé. Au reste on ne connoît encore rien de meilleur que les conseils de Sydenham pour soulager les gouteux.

## I I I.

A Wurzburg, M. Heilmann a soutenu le 4 juillet 1778 sa these en 38 pag. intitulée : *observatio de injectione per nares*, où il prouve qu'en certains cas il est plus facile d'injecter des liquides par le nez que par la bouche.

## I V.

A Gottingen, à la fin de juillet, M. Reitemeyer de Brunsvic, a défendu sa these pour les degrés : *de cautelis circa remediorum præcipue evacuantium in morbis fientibus vel sub initio morborum*. Il s'élève contre les abus des vomitifs, des purgatifs & même des saignées au commencement des fievres, avant que l'espece en soit assez déclarée pour autoriser à employer l'un ou l'autre de ces remedes. Les fievres sont si diversifiées & leur premiere apparence est si semblable qu'un médecin raisonnable ne peut

douter des dangereuses conséquences d'un même moyen pour toutes.

## V.

Aussi à Gottingen, le 4 août, M. Siemerling de Strelitz, a publié son écrit probatoire du 4 août, *de colicâ ejusque speciebus*. Il compte 25 especes de coliques de boyaux selon leurs symptômes ou leurs causes, telles que du sang ramassé, de la sérosité, des humeurs scorbutiques, goutteuses, rhumatismales, bilieuses, vénériennes, des vins acides, du plomb, &c. Sur tous ces objets on indique la guérison.

## V I.

On ne doit pas oublier la these de M. Reuf, *de sale sedativo Hombergii*, aussi publiée à Gottingen, 1778, dans laquelle il analyse & compare le sel sédatif de Homberg; ni celle de M. Pezold de Nordhausen, du 14 août, *de amputatione membrorum*.

## V I I.

Toujours à Gottingen, M. Jafsby de Hanau, a publié son écrit probatoire intitulé: *Tentamina cum aere fixo in ægrotis instituta*: c'est-à-dire; expériences de l'air fixe, faites sur des malades. La premiere partie est une relation historique des nouveaux auteurs qui ont prétendu que l'administration de l'air fixe intérieurement étoit

utile pour guérir plusieurs maladies : & on rapporte dans la seconde partie sept expériences de l'auteur même , qui ne sont pas si favorables à l'air fixe que les louanges qui lui ont été prodiguées par les auteurs.

## V I I I.

*CONSIDÉRATIONS physiques sur le danger des gouttieres de plomb dans les villes de la Basse-Allemagne ; par M. le baron DE HUPSCH.*

De la maniere dont on a depuis long-tems coutume de construire les édifices dans les Pays-Bas , les toits sont souvent garnis de gouttieres & de tuyaux de plomb qui conduisent les eaux de pluie & de neige dans diverses especes de réservoirs pour les besoins journaliers. Cependant l'usage intérieur du plomb étant un poison pour tous les corps organisés, il est sans doute très-contraire à la santé de s'abreuver des eaux qui en contiennent une forte dissolution, telles que sont celles qui ont lavé par leur passage les gouttieres exposées aux alternatives du froid, du chaud & de l'humidité. On fait que l'air & les changemens de tems sont comptés entre les plus puissans dissolvans de la nature. Ils rongent les métaux, détruisent les pierres & changent continuellement la surface de la terre. Il en arrive de même à la superficie du plomb exposé aux attaques de l'air, il s'en détache des particules  
que

que l'eau atténue & qu'elle charie avec elle dans les réservoirs , où elles s'y mêlent de plus en plus indivisiblement.

Une expérience démontre évidemment l'effet des vicissitudes continuelles de l'atmosphère sur le plomb. Qu'on essuie une assiette de plomb qui aura été quelques jours exposée à l'air libre avec un linge blanc , ou seulement avec les doigts , le linge ou les doigts seront marqués d'une salissure noire qui n'est autre chose que les particules de plomb dissoutes & détachées qui font un poison lent. Ce n'est point un paradoxe de soutenir que la plupart des consommations fréquentes dans nos villes , proviennent de l'usage intérieur des eaux de pluie , gâtées par leur passage & leur séjour dans le plomb. Le goût & l'odeur devroient les interdire. A quelle autre cause cachée pourroit-on aussi attribuer tant d'éthiesies , de cachexies , de coliques , &c.

Les ouvriers qui travaillent aux différentes fontes de plomb où ils sont exposés à la vapeur de ce métal , encourent des phithisies , des paralysies , des pâleurs , des vertiges , des tremblemens de membres , des chûtes des dents & d'autres accidens auxquels la médecine n'a point encore pu opposer de remedes infailibles. Si ces ouvriers échappent à ces maladies , il est néanmoins rare qu'ils parviennent à un grand âge. Le plomb peut donc à bon droit passer pour un arsénic métallique dont la vapeur est un poison dangereux. C'est pourtant avec une dissolution de plomb dans de l'eau de pluie

### 338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'on prépare si souvent les alimens dans les grandes villes, sans qu'on puisse convaincre ni les meres de famille, ni les domestiques que cet abus abrege au moins la vie de plusieurs années. Il leur suffit que le stocfish, les limaçons, les pois, les fèves, les lentilles, l'orge, &c. cuisent plus mollement & plus vite dans l'eau de pluie que dans l'eau de puits ou de fontaine. Peu leur importe que toute une famille ou toute une communauté s'en trouve bien ou mal.

On ne sauroit trop répéter le conseil de se servir d'eau de source par préférence en boisson & pour les alimens. D'ailleurs en été, l'eau de pluie n'est pas trop saine, parce qu'elle est plus sujette à se corrompre ; parce qu'elle est remplie d'insectes avec leurs œufs, parce qu'en cette saison elle est plus chargée des particules sulfureuses & minérales.

La police devoit ne pas souffrir que les fondeurs d'étain employassent une aussi grande quantité qu'ils font d'alliage de plomb dans les vaisseaux de leur fabrique : ce qui va quelquefois jusqu'à la moitié. Il seroit salutaire que les gouvernemens, amis de l'humanité, confiaient à des physiciens éclairés le soin de leur faire observer à cet égard les loix anciennes & nouvelles.

*Cet article est extrait du journal encyclopédique de Cologne, Koelnisches encyclopedisches, journal, dont à commencer du mois de janvier dernier, il doit paroître tous les mois un cahier d'au moins cinq feuilles in-8vo. d'impression. On souf-*



A V R I L , 1779. 339

prit à Cologne chez l'éditeur, M. Eichhoff, au prix  
de 3 florins ou 2 rthlr. pour les 12 cahiers de  
l'année pris à Cologne. On souscrit aussi en Alle-  
magne dans tous les bureaux des postes, & chez  
tous les libraires,



---

# AGRICULTURE

## ÉCONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

---

## I.

*MOYEN très-simple & très-économique de se procurer , sans le secours d'une pompe , une quantité d'eau suffisante à un petit ménage , par la seule action du soleil , dans les pays chauds , ou par celle du feu de l'âtre ou des fournaux , dans les pays froids ou tempérés. Extrait des mémoires manuscrits de M. PINGERON sur les arts utiles & agréables.*

ON suppose que le puits d'où l'on veut tirer l'eau n'ait pas plus de 30 pieds de profondeur ; on y établit un tuyau de plomb d'un bon pouce de diamètre , garni d'un clapet ouvrant de bas en haut , qui tombe dans un gros globe de cuivre étamé intérieurement , & fort mince , sur lequel le soleil peut donner pendant toute la journée. Sous le globe est adapté un second tuyau , qui forme le col de cigne en-

dessous, & qui se relève verticalement jusqu'à un réservoir où il porte l'eau : ce tuyau est garni, comme le premier, d'un clapet qui s'ouvre de bas en haut : lorsque la chaleur du soleil, ou celle du feu, raréfie l'air contenu dans le globe creux, l'eau du puits monte par le tuyau aspirant, & tombe dans le globe : comme la raréfaction continue toujours, l'eau soulève le clapet du tuyau qui aboutit au réservoir, & se porte dans le petit réservoir. Lorsque l'action du soleil cesse, l'eau du puits monte dans le globe pour remplir le vuide d'air, & celle qui est dans le réservoir ne peut plus redescendre. Si l'on fait usage du feu de la cheminée, ou d'un fourneau, il faudra se servir d'un globe de fer fondu, tel qu'une grosse bombe.

(*Gazette d'agriculture, &c.*)

*MACHINES exposées à l'assemblée ordinaire des savans & des artistes, chez M. Pahin de la Blancherie.*

# I I.

*UN lit mécanique pour les malades, revêtu des suffrages de toutes les académies, par le sieur GARAT, maître menuisier, rue des Poitevins, à Paris.*

Les propriétés de ce lit sont d'asseoir le malade, d'élever à son gré sa tête ou ses pieds, de le mettre sur le bassin, de le coucher tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche, de l'enlever dans une situation horizontale, à

## 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

une assez grande hauteur ; pour que l'on puisse faire son lit, changer les draps, sans le transporter ailleurs & même le toucher : tous les mouvemens, que ces différentes positions rendent nécessaires, s'exécutant sans bruit, sans la moindre secousse, & par le secours d'une seule personne, & même d'un enfant de dix ans.

### I I I.

*Un modèle de voiture qui a été présenté au roi & à la famille royale, & à l'académie, par le sieur CALIPPE, mécanicien, rue Dauphine.*

Par cette voiture, on auroit, selon l'auteur, l'avantage d'arrêter à volonté la voiture & les chevaux, dans le cas où ces animaux prennent le mors aux dents. On pourroit aussi prévenir leur départ en l'absence du cocher, & éviter, par ce moyen, tous les malheurs qui arrivent journellement par l'abattement des chevaux, en montant ou en descendant une montagne. Dans cette voiture seroient également deux marchepieds qui auroient la propriété de se déplier, replier, & de se renfermer dans l'épaisseur du plancher, par un seul mouvement de la portiere ; ce mécanisme se faisant sans ressort, rouage, poulie ni corde, & tous ces avantages pouvant être adaptés à un cabriolet.

### I V.

*UN modèle de coche de terre, par M. de BERNIERES, contrôleur des ponts & chaussées, & membre de plusieurs académies royales.*

Dans ce modèle de coche, sur lequel on a fait plusieurs coches pour Versailles, il n'y a

point de flèche ; elle est remplacée par un double blancard de berlino , par-dessous lequel passent librement les roues de devant ; ainsi cette voiture , toute immense qu'elle est , puisqu'elle contient jusqu'à vingt-deux personnes , tourne avec autant de facilité qu'un carrosse bourgeois.

Pour rendre cette voiture peu sujette à verser , l'auteur en a suspendu le corps par de faux blancards sur lesquels sont assis les voyageurs , leurs jambes étant placées dans une espee de cave qu'on voit au-dessous , entre les deux faux blancards. Cette disposition tient le centre de gravité beaucoup plus bas dans cette voiture , que dans les anciennes , d'où résulte sa plus grande stabilité.

L'auteur a supprimé le magasin de derriere , où se mettoient ci-devant les paquets , & a reculé le corps du coche , pour donner plus de place au magasin de devant , qui par-là , devenu beaucoup plus grand , admet seul plus de paquets que n'en pouvoient contenir les deux anciens magasins ; & qui , ayant son ouverture précisément au dos du cocher , ne permet pas aux filous d'y voler.

L'auteur a pensé qu'en reculant le corps du coche vers les roues de derriere , la voiture seroit beaucoup plus roulante , & que les quatre chevaux qui y sont attelés , traîneroient avec moins de fatigue les vingt-deux personnes , qu'ils n'en trainoient seize , que les anciennes voitures admettent seulement , parce que les roues de derriere sont d'un diametre plus grand que celles de devant , & qu'à charge égale une grande roue procure plus d'aisance qu'une petite.

Cette nouvelle voiture paroît aussi mieux suspendue que les anciennes , & doit être plus douce qu'elles pour les voyageurs , à cause des grands

ressorts en bois, auxquels sont accrochées les chaînes du devant, qui forcent les brancards eux-mêmes à faire ressort en leur milieu.

Les roues de devant sont beaucoup plus grandes que ne sont les roues ordinaires, & elles doivent contribuer aussi de leur côté à rendre la voiture plus roulante & moins pénible pour les chevaux.

(*Nouvelles de la république des lettres & des arts.*)

## V.

### *VELOURS de nouvelle fabrique.*

M. de Terfac, curé de la paroisse de S. Sulpice, à Paris, le sieur du Perron, des académies-royales de Rouen & de Caen, & la dame veuve Pallouis, de la ville de Lyon, ont fait exécuter un tapis de parade ou couvre-pied en velours rose de leur invention, destiné à couvrir le berceau de madame, fille du roi. C'est le fruit du premier travail des enfans pauvres rassemblés en ateliers de charité par les soins paternels de M. le curé de Saint-Sulpice.

La fabrication de ce nouveau velours, ainsi que la soie galette qui en forme entièrement le tissu (\*), se fait, à Paris, grande rue du faux-

---

(\*) La fabrication de cette soie, concentrée dans la Suisse depuis plus de cent ans, coûtoit à la France annuellement plus de deux millions.

bourg S. Denis , sous la protection du gouvernement. Ces deux découvertes avoient été annoncées à l'académie-royale des sciences , par le sieur du Perron , comme un des moyens de prévenir la mendicité , en procurant aux pauvres un travail facile & fructueux.

L'expérience a confirmé la théorie. Cette soie , filée par des enfans de six à sept ans , est employée à fabriquer un velours dont la qualité l'a fait juger propre à remplacer avec avantage le velours soie & le damas pour tentures , le velours coton pour habits , & le velours poil de chèvre ou d'Urreck pour voitures & pour meubles.

( *Journal de Paris.* )

## V I.

*NOUVELLES machines pyrrhiques , pour servir d'illuminations , inventées par le sieur DE LA VARRINIERE , artificier du roi.*

La difficulté de faire porter la lumiere , sans danger pour les ouvriers , dans toutes les parties d'une illumination fort élevée ; la nécessité d'employer un tems assez long , pour allumer une quantité considérable de lampions ; les frais enfin , qu'exigent la construction & l'acquisition des décorations qui deviennent inutiles lorsque la fête , qui leur a donné l'existence , est passée , sont autant d'obstacles qui rendent les illuminations publiques peu intéressantes , & les illuminations particulières très-rares.

## 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Suivant la nouvelle méthode du sieur de la Variniere , la décoration & l'illumination ne sont plus deux objets séparés ; elles ne font qu'un seul & même corps , dont le résultat est tel , que la lumière se communique à telle quantité de lampions qu'on desire , dans un espace si court , qu'une demi-minute peut suffire pour allumer dix mille lampions & plus.

L'académie des sciences a nommé des commissaires pour examiner cette invention nouvelle : il a été constaté qu'elle est la plus parfaite de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent sur cet objet , & qu'elle méritoit l'approbation de l'académie.

C'est d'après un pareil suffrage que le sieur de la Variniere , de concert avec le sieur Geofroy , chandelier illuminateur , a entrepris d'établir une fabrique de ces illuminations nouvelles pour le service de toutes les personnes qui voudront les employer.

A la faveur de cet établissement , on n'aura plus besoin de faire faire des décorations toujours très-dispendieuses , & qui étoient indispensables en suivant l'ancienne méthode ; les illuminations seront fournies toutes montées. Il suffira de choisir l'espace qu'on desire , d'après des plans de tout genre que les entrepreneurs ont fait dresser , comme temples , pyramides , façades de palais , camps & fortifications , perspectives de Jardins & autres-objets , susceptibles d'être représentés en illuminations.

Les entrepreneurs fourniront en tout tems des illuminations ou machines pyrrhiques de



toutes especes , pour bouquets , naissances , mariages , convalescences , retours de voyages , promotions & autres événemens qui peuvent donner lieu à des fêtes & à des réjouissances publiques ou particulieres.

*Le sieur de la Variniere , artificier du roi , demeure rue Saint-Honoré , au coin de la rue d'Anjou , à Paris.*

*Et le sieur Geoffroy , fils , chandelier illuminateur , rue Croix-des-petits-champs , près la rue Coquilliere , vis-à-vis la rue Baillif.*

*( Journal de littérature , des sciences & des arts. )*

## V I I.

### P O R T R A I T S E c r i t s .

M. Bernard , auteur de la musique de l'*A-dieu d'Abeilard à Héloïse* , a eu l'honneur de présenter au roi , les portraits de leurs majestés , de la hauteur d'environ trois pieds , en traits de plume à *main levée* , sans calque ni remplissage. Les ombres y sont fondues & adoucies , & le clair-obscur rendu avec un art , dont on n'auroit pas cru que des traits de plume fussent susceptibles. Sa majesté a honoré ces portraits de l'accueil le plus flatteur , & les a fait placer dans ses appartemens. L'auteur prévient le public que les personnes qui voudroient avoir leurs portraits dans le même genre , peuvent envoyer leur adresse chez M. *Beraud* , au bureau d'effers à vendre , rue S.

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Honoré , vis-à-vis S. Roch. M. Bernard ne prend qu'un louis , & ne demande qu'une séance de demi-heure. Ces portraits , depuis quelques mois , ont beaucoup de vogue à Versailles , où l'on se dit : *Madame , vous êtes-vous fait écrire ?* Comme on se demandoit auparavant : *vous êtes-vous fait peindre ?*



---

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

## I.

**N**OTRE auguste reine s'est refusée à toutes les fêtes par lesquelles la nation desiroit faire éclater sa joie. Une partie de l'argent destiné à ces vaines pompes a été employé, par l'ordre de leurs majestés, à faire cent mariages entre des filles pauvres & vertueuses, & d'honnêtes artisans, qui ayant par leur travail des ressources contre l'extrême misère, ne pouvoient cependant, sans contracter des dettes, faire les premiers frais nécessaires à un établissement. On a pris les précautions les plus propres à éviter les abus, & à préparer le bonheur à venir de ces nouvelles familles. M. l'archevêque a mandé les quarante-trois curés de Paris. Le nombre des mariages a été réparti sur chaque paroisse, en priant MM. les curés de ne se déterminer par aucune recommandation, ou aucun autre motif de simple faveur. La reine a fait déposer cinq cens livres entre les mains des curés pour la dot de cha-

### 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cune de ces filles. Cet argent sera employé seulement à l'achat d'un métier , d'une maîtrise , ou de tout autre moyen de subsistance , & l'on a porté l'attention jusqu'à donner la préférence aux époux qui se connoissent depuis long-tems , & dont quelques-uns même n'attendoient pour s'unir qu'une circonstance favorable. Les maris & les femmes ont eu un habit complet ; & la reine paiera les mois de nourrice du premier enfant qui naîtra de ces mariages , en accordant à la mere qui donnera son propre lait une layette , & un tiers au-dessus de la rétribution ordinaire. Tous ces époux ont reçu la bénédiction nuptiale des mains de M. l'archevêque ou de leurs curés ; le lundi 8 de février , jour que leurs majestés ont choisi pour rendre à Dieu leurs actions de grâces , en l'église cathédrale de Notre-Dame. Ces cent couples réunis , ont fait jouir leurs majestés du spectacle de leurs bienfaits , en joignant leurs vœux à ceux de toute la France.

La reine a fait ajouter au spectacle touchant des cent mariages dotés par la bienfaisance , celui de deux vieillards unis depuis cinquante ans , qui ont obtenu les mêmes faveurs que les jeunes époux , & qui , suivant un ancien usage , ont reçu une seconde bénédiction nuptiale ; leurs enfans , petits-enfans , & arriere-petits-enfans assistèrent à la cérémonie ; des distinctions si flatteuses , accordées à une longue vie passée dans la paix & dans l'honnêteté , en intéressant toutes les ames sensibles , donnerent

aux nouveaux mariés la plus éloquente des leçons.

(*Journal de Paris.*)

I I.

L'archiconfrérie royale du S. Sépulchre a fait chanter dans l'église des grands Cordeliers, un *Te Deum* en action de grâces de l'heureux accouchement de la reine. Elle a délivré vingt-cinq prisonniers pour dettes; ils ont été conduits du grand Châtelet aux Cordeliers par les tambours & la musique des chevaliers de l'Arc. A leur arrivée il y a eu une décharge de boîtes, qui a été répétée au *Sanctus* du *Te Deum*, & au *Domine salvum fac Regem*. Mgr. l'évêque d'Égée, qui a officié pontificalement à cette cérémonie, a prononcé un discours sur l'acte de bienfaisance exercé par l'archiconfrérie royale envers les infortunés qu'il avoit sous ses yeux, & sur les vertus qui rendent la famille royale si chère à tous les François.

supplément à l'Année I I I.

J'ai été le témoin, Messieurs, d'un acte de bienfaisance & d'humanité qui mérite d'être connu. Le 24 du mois de janvier dernier M. Brion, curé de S. Léger, en Ivelines, près de Montfort-l'Amaury, a donné un repas à quatre vieillards, l'un de 86 ans, l'autre de 85, le troisième de 84, le plus jeune étoit de 82 ans. Ce respectable curé avoit assemblé

chez lui ces quatre vieillards pour leur distribuer la pension annuelle que leur accorde S. A. S. Mgr. le D. de P\*\*\*, si connu par sa bonté & par les secours en tout genre qu'il fait donner aux pauvres de ses terres. C'étoit un spectacle bien attendrissant pour une âme sensible, de voir ces quatre vieillards bénir à chaque instant la main bienfaisante qui les secouroit. M. le curé, en me faisant l'honneur de m'admettre au dîner, a bien voulu me laisser la satisfaction de faire le partage de l'argent dont il étoit le dépositaire. J'admirois & la joie de mes convives & les marques d'attachement que le pasteur leur donnoit. Les mœurs de celui ci, sa bonté & sa charité méritent bien d'être connus, il a acquis des droits à l'estime publique par ses talens, & à la reconnoissance de ses paroissiens par son zèle. J'ai l'honneur d'être, &c.

MONTPLANQUA , Médecin.

## I V.

Les sujets de l'académie royale de musique ne pouvant donner au Waux-Hall de la foire St. Germain, la fête qu'ils avoient préparée relativement aux deux époux qu'ils dotent pour l'heureux accouchement de la reine, préviennent le public, par la voie du *journal de Paris*, que les personnes qui voudront reprendre l'argent de leur souscription, pourront l'envoyer retirer chez M. Rouen, notaire : & si quelques-uns de MM. les souscripteurs consentent

à laisser leurs fonds, ils peuvent être assurés qu'ils seront employés au profit du premier enfant qui naîtra de ce mariage, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier journal. (page 353.).

## V.

*COPIE de la lettre écrite à Versailles le 7 octobre 1778, par M. DE SARTINE, ministre & secrétaire d'état, à M. DUCASSON, ci-devant capitaine du corsaire le Furet, & actuellement du Dugué-Trouin, du Havre.*

» J'ai rendu compte au roi, M., de la brave  
» vure que vous avez montrée en vous em-  
» parant à l'abordage du navire Anglois *la Bet-*  
» *sy*, venant du Sénégal, de la présence d'es-  
» prit avec laquelle vous avez empêché le ca-  
» pitaine de jeter ses papiers à la mer, & du  
» zele vraiment patriotique qui vous a déter-  
» miné à ne point accepter la rançon qui vous  
» a été proposée, quoique supérieure à la valeur  
» réelle de cette prise. Sa majesté me charge  
» de vous faire connoître sa satisfaction, &  
» de vous envoyer une épée dont elle veut  
» bien vous faire présent, persuadée que vous  
» l'emploierez avec distinction contre ses en-  
» nemis. J'espère que votre exemple & la ré-  
» compense que sa majesté vous accorde, ser-  
» viront d'encouragement aux citoyens zélés  
» qui sauront se rendre utiles à leur roi & à  
» leur patrie.

Je suis entièrement à vous. Signé, DE SARTINE.

Sur l'épée est écrit : *Premium virtutis Natæ*, avec les armes du roi.

## V I.

Nous avons annoncé l'année dernière le bel ordre d'administration établi à Paris , dans la paroisse de Saint-Sulpice pour le soulagement des pauvres ; on vient de rendre compte des succès qu'il a eu. Les personnes riches se sont empressées de seconder le zèle de M. de Tersac , & de contribuer à l'exécution de ses vues bienfaisantes. Les aumônes ont été abondantes ; depuis le premier octobre 1777 , jusqu'au premier octobre de l'année dernière , on a distribué aux pauvres 140,000 liv. , tant pour les layettes , les mois de nourrice , les écoles gratuites , les apprentissages , les habillemens , que pour le bois , les lits , les dépenses des malades. La quantité de pain distribué pendant l'hiver , a été d'environ 126,000 livres pesant. On a fourni du travail aux pauvres qui en manquoient ; le magasin de filasse établi rue de Bourbon-ville-neuve , par la sagesse du magistrat qui préside à la police , a valu aux pauvres de la paroisse qui se sont occupés à filer du chanvre & du lin , environ 20,000 liv. La broderie , qui est le seul talent de beaucoup de filles & de femmes , n'a produit que 4300 liv. , parce que l'usage de la dentelle & du filet a prévalu. La communauté des sœurs de l'instruction , rue pot-de-fer , s'est chargée de recevoir toutes les couturieres , munies d'un billet de la paroisse , qui peuvent s'y



rendre lorsqu'elles n'ont pas d'occupation , & où on en voit 50 dans une salle commune , occupées de leur travail & des exercices de piété qui leur conviennent. Un inspecteur de la police a employé à la propreté des rues les hommes que la paroisse lui a adressés , en leur payant 14 sous par jour. Il y a 4 maisons destinées à élever les enfans que leurs parens sont hors d'état d'élever ; on leur apprend à lire , à écrire , à calculer , & on leur enseigne des métiers. A tous ces établissemens , on a joint un hospice pour les malades, dont nous avons déjà parlé. Nous revenons avec plaisir sur cet ordre d'établissement qu'on ne sauroit trop louer , & qu'il seroit à désirer qu'on imitât dans toutes les autres paroisses.

( *Mercur de France.* )

## V I I.

On mande de Stockholm une anecdote qui nous en rappelle une plus ancienne , qui s'y lie naturellement & qui ajoute à l'intérêt de la dernière. Le voyage du roi de Suede , dans l'intérieur du royaume à la fin de 1772 , fut marqué par divers traits, les uns singuliers , les autres touchans , que l'histoire omettra sans doute , mais dont on sera bien aise à présent d'être instruit. Ils peignent les sentimens du peuple pour le monarque ; ce témoignage général , qui se manifeste sous tant de formes différentes , ne sauroit être plus flatteur. Lorsque le roi reconnoissoit les environs du Swine-

Sund Norvégien, le batelier Lars, le même qui avoit transporté sur la rive Suédoise les habitans de Norwege, qui avoient désiré voir le souverain, se présenta aussi devant lui & le harangua avec cette franchise qu'on appellera peut-être familiarité dans les pays où l'on n'approche pas des rois, & où on ne les regarde qu'avec le respect froid qu'inspire leur grandeur. » V. M. a passé trop près de mon » habitation pour qu'elle trouve mauvais que » je lui souhaite la bienvenue. J'ai amené avec » moi ma femme, deux de mes fils & ma » belle-sœur, pour partager ma joie & le » bonheur de la voir : j'ose espérer qu'elle le » leur permettra. « Le monarque, dans ce discours, auquel un autre, sans être roi, auroit trouvé peut-être au-dessous de lui de répondre, ne vit qu'un empressement qui le flat- ta; il y répondit avec son affabilité & sa sensibilité ordinaires; & le batelier, pendant qu'il envoyoit chercher sa famille, continua d'entretenir le prince. Il y a long tems, lui dit-il, que votre famille occupe le trône; il y a 300 ans que la mienne est en possession de l'emploi de batelier du Sund. Le roi lui demanda s'il comptoit laisser cet emploi à son fils : sans doute, lui répondit-il, l'aîné de ma maison a toujours pris la rame aussi tôt que ses forces le lui ont permis, pour aider son pere : j'ai rendu ce service au mien; mon fils me le rendra à son tour. Le roi fit approcher l'enfant & le caressa; les entrailles du pere s'émurent, & dans un moment d'enthousiasme il s'écria :

je mourrois content si je pouvois un jour rendre à Gustave l'honneur & le plaisir qu'il me fait. Que n'avez-vous un fils que je puisse caresser à mon tour ! Le batelier Lars est venu à Stockholm depuis la couche de la reine ; le roi l'a aperçu se promenant aux environs du château ; il l'a reconnu , & se rappelant l'anecdote que nous venons de rapporter , & le vœu qu'il avoit formé en 1772 , il s'est empressé de le remplir à la fin de 1778 ; il l'a fait venir , & l'a conduit auprès du prince royal : voilà mon fils ; lui a-t-il dit , tu desirois lui rendre les caresses que j'ai faites au tien ; embrasse-le. Le batelier est tombé à genoux , & a imploré les bénédictions du ciel sur le pere & sur le fils.

## V I I I.

On peut se rappeler la sentence portée contre M. Bischi , cet ancien administrateur de la chambre de l'Année à Rome , lequel a été dépouillé de tous ses biens. Le roi d'Espagne vient de le nommer gentilhomme de sa chambre avec une pension de 1500 écus. Le duc de Grimaldi , en lui annonçant cette agréable nouvelle , lui mande » que le roi , son maître , » considérant les étroites relations qu'il a eues » avec Clément XIV , pour la mémoire duquel » S. M. conservera toujours la plus profonde » vénération , s'est déterminé , de son propre » mouvement , à lui accorder toutes ces grâces. «

( *Journal encyclopédique.* )

## I X.

M. Léonard Euler ayant publié un ouvrage en françois sur la construction & la manœuvre des vaisseaux, il en parvint un exemplaire à M. Turgot, alors contrôleur-général des finances. Ce ministre en parla au roi comme d'une production intéressante pour le genre humain, & dont l'auteur méritoit la reconnaissance de tous ceux qui sont à la tête des sociétés. Le monarque ordonna qu'on fît remettre de sa part, à M. Euler un présent de 5000 liv. & M. Turgot y joignit la lettre la plus obligeante.

Le même ouvrage vient d'être traduit en langue russe. M. de Domaschnew, directeur de l'académie impériale des sciences de St. Pétersbourg, a présenté cette traduction à l'auguste Catherine, lui a fait connoître le mérite de l'ouvrage, tellement accueilli qu'on l'a introduit dans toutes les écoles de marine, & a raconté ce qui s'étoit passé en France à ce sujet. S. M. Impériale a ordonné tout de suite de payer à M. Euler 2000 roubles, qu'il a reçues dès le lendemain; M. Gollowin, adjoint de l'académie, & qui est l'auteur de cette traduction, a été gratifié de 100 ducats.

## X.

M. Dentan, citoyen de Geneve & membre de l'académie des sciences de Harlem,

vient de communiquer dans une lettre écrite de La Haye, le trait suivant, dont il a été le témoin. A la naissance du fils du grand-duc de Russie, les ministres de cet empire dans les différentes cours de l'Europe, reçurent une somme destinée à célébrer par quelque fête cet heureux événement. M. le prince de Gallitzin, ministre plénipotentiaire de S. M. Impériale à La Haye, crut ne pouvoir mieux répondre aux vues de sa bienfaisante souveraine, qu'en destinant les 2000 roubles qu'il avoit reçues au soulagement de quelques infortunés, plutôt qu'à une de ces fêtes où la pompe n'appelle pas toujours le plaisir; mais cet argent versé en aumônes sur un grand nombre de pauvres l'eût probablement été sur quelques personnes indignes de secours, & n'auroit produit pour aucune d'elles un bien-être long & sensible: le prince & sa respectable épouse résolurent donc de diminuer la sphere à laquelle s'étendroient les secours, afin de les rendre plus efficaces pour ceux qui mériteroient d'en être l'objet; ils viennent en conséquence d'employer cette somme à l'acquisition d'un fonds de terre pour une famille honnête & indigente; à l'achat de deux fonds de boutique pour deux autres familles vertueuses, qu'ils mettent à portée d'exercer leur industrie; à procurer une retraite honorable à une jeune demoiselle noble & pauvre; à donner un état à un jeune homme que ses parens ne pouvoient pas élever; à conserver un de ces malheureux fruits de la séduction, que l'indigence étouffe au berceau,

ou y pervertit quelquefois pour la vie entière ;  
 enfin à d'autres usages indiqués par une charité éclairée. » La récompense de la vertu, je  
 » le fais (ajoute M. Dentan), est dans le  
 » cœur de celui qui la pratique ; c'est dans le  
 » silence qu'il en jouit ; aussi l'aurois-je ref-  
 » pecté, ce silence, si je ne sentoie qu'il est  
 » des circonstances où il est permis au témoin  
 » d'une belle action d'être indiscret & de la  
 » raconter aux hommes, pour animer en eux  
 » le penchant à bien faire «.

## X I.

Lorsque le roi de Prusse avoit son quartier-général à Frankenstein, il se rendit chez une dame de condition, & fut introduit dans une salle où étoient les portraits de six fils de cette dame tous tués à son service. S. M. jettant les yeux sur le troisieme, dit : *Si celui-là vivoit encore, il seroit aujourd'hui général.* Je ne regrette point mes six fils, répondit la mere, puisqu'ils sont morts glorieusement ; mais je suis très-inquiete du sort de mes deux filles, que je vois sans ressource, parce que j'ai tout sacrifié pour leurs freres, & même contracté des dettes. Au sortir de-là, le roi s'étant assuré de la vérité de ces circonstances, envoya à la dame une somme de 6000 ducats.

## X I I.

Un corsaire Anglois s'est emparé d'un navire

vire marchand françois qui revenoit de l'isle S. Domingue. M. l'abbé Raynal, l'un des intéressés, avoit son neveu sur ce navire, qui a été conduit à Portsmouth. Le lord Germaine ayant appris qu'un parent de M. l'abbé Raynal étoit un des prisonniers faits sur ce bâtiment, a voulu donner à ce célèbre abbé des marques de son estime particuliere, en rendant à ce neveu sa liberté. M. l'abbé Raynal, en écrivant à ce lord pour lui témoigner sa reconnaissance, lui demandoit encore la liberté du capitaine de ce bâtiment; le lord Germaine lui a fait cette réponse laconique : *Le capitaine n'est point le neveu de M. l'abbé Raynal.*

(*Journal Encyclopédique.*)



---

## A N E C D O T E S. S I N G U L A R I T É S.

---

### I.

UN homme d'esprit étant allé à Ferney ; Voltaire lui dit , à propos des drames sombres : *Monsieur , sur les théâtres de Paris , joue-t-on encore à la boule avec des têtes de morts ?*

### I I.

Piron dînant chez Mde. de \*\*\* , se livra à quelques sarcasmes violens qui déplurent : *Vous êtes un cheval* , lui dit cette dame. Le poète se leve de table , tenant sa serviette à la main. --- Où allez-vous donc ? --- A l'écurie. --- Vous n'avez donc pas besoin de serviette.

### I I I.

M. Wilkes proposa à la chambre des communes de retirer le bill déclaratoire & tous les actes dont l'Amérique a cru avoir sujet de se plaindre. Il saisit cette occasion pour faire un tableau très-vif de l'état de la Grande-



Bretagne, qu'il compara à un corps dont toutes les veines sont ouvertes & prêt à périr par l'effusion de son sang : la capitale , ajouta-t-il , est dans le même cas. Elle fait des pertes de toutes les espèces, par exemple.... *Par exemple* , lui dit aussi-tôt un de ses voisins , *la pension qu'elle vous fait.*

## I V.

L'activité de M. de Haller pour le travail ; & son ardeur pour écrire , étoient si grandes , qu'ayant eu le bras droit cassé , il apprit en une nuit à écrire assez bien de la main gauche pour pouvoir se passer de son autre bras , s'il falloit y renoncer.

## V.

On a reçu depuis peu une lettre de Vienne dans laquelle se trouve l'anecdote suivante.

Un étudiant en droit , enrôlé contre son gré dans les nouvelles recrues , s'étant figuré que son titre devoit lui tenir lieu d'exemption , s'avisa de présenter un placet à l'empereur , où il alléguoit , entre autres raisons , » qu'étant » sur le point de recevoir le bonnet de docteur , il se flattoit d'être en état de rendre » beaucoup plus de services à la patrie , comme » gradué , que comme soldat «. S. M. I. soupçonnant que cet étudiant , ainsi que tant d'autres , n'avoit songé à devenir docteur , que pour se dispenser du service militaire & des

### 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

autres charges publiques auxquelles il pourroit être assujéti, s'il restoit dans un état ordinaire, le fit venir & lui dit : » Mon ami, vous n'ignorez pas sans doute que j'ai aussi un procès de conséquence à terminer avec le roi de Prusse, que je ne puis vuider moi seul, & qu'ainsi j'ai besoin de gens tels que vous pour me seconder dans cette affaire : allez, voici 12 ducats dont je vous fais présent, conduisez-vous bien, & je vous promets de vous avancer «.

#### V I.

Un certain marquis, connu par ses singularités, vantoit à la feue reine de France un remède dont il avoit le secret, & qu'il disoit avoir fait prendre à un de ses amis, fort malade. --- L'a-t-il guéri, demanda la reine ? « » --- Madame, dès le lendemain, j'allai pour le voir ; il étoit parti. --- Comment, déjà parti ! --- Oui, Madame, il étoit allé se faire enterrer à Saint-Sulpice «.



---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### I T A L I E.

FRANCISCI *Xaverii Allegrii*, Americani Veracrucentis Homeri Ilias latino carmine expressa, cui accedit ejusdem alexandrias sive de expugnatione Tyri ab Alexandro Macedone, libri quatuor. Tom. II, in-8vo. Bononiæ, typis Ferdinandi Pisarri.

CETTE traduction de l'Iliade a paru dans le même tems que celle de M. l'abbé Cunich(\*), mais elle n'est pas parvenue plutôt à notre connoissance. Elle est dédiée à S. E. le cardinal Boncompagni, & précédée d'un court avis au lecteur, dans lequel l'auteur, après avoir parlé de la maniere dont les traducteurs d'Homere anciens & modernes, ont procédé dans leur travail, rend compte du sien en ces termes : *poetarum igitur principis mentem, non verba, latinis versibus exprimere conati, Virgilium Manorem, Homeri, inquam, optimum, & pulcherrimum interpretem, ducem sequimur, in quo plura ex Homero fere ad*

---

(\*) *Esprit des Journaux*; mars 1777, page, 362.

### 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*verbum expressa , plurima levi quâdam immutatione detorta , innumera , immo totus quotus Mæro est , ad Homeri imitationem compositus. Ubi ergo Virgilius pene ad litteram Homerum expressit , nos eadem Virgiliî carmina omnino , aut fere nihil immutata , lectori dabimus , nec enim aut ab ullo mortalium elegantius efferri potuisse quisquam crediderit , aut vitio , plagioque nobis verti poterit , si ubicumque inventam homericam supellestilem , ipso jure clamante , vero domino restituamus. Ubi autem Virgilius , Virgilius inquam , ipse non nullas græci vatis locutiones , & loca latine.*

*Desperans tractata nitescere posse , relinquit.*

*Nos autem relinquemus. Habet enim una quæque lingua lepores quosdam suos , ad dignitatem , decoremque verborum , &c.*

En annonçant la traduction de M. Cunich , nous avons cité la description d'une bataille qui se trouve au quatrieme livre ; on peut la comparer avec celle-ci , tirée de la traduction nouvelle.

*Jamque acies insensa virûm simul utraque in unum ,  
Convenere locum , pede pes , densusque viro vir ,  
Et clypei urgentur clypeis , tum pulvere cæco  
Armorumque simul strepitu , gemituque cadentum  
Mars utrimque furit , fluit atri sanguinis unda.  
Atque velut rapidus montano vertice torrens  
In cava Saxa ruens , atræque voraginis alveum ,  
Sternit agros , sternit sata læta , boumque labores ,  
Præcipitesque trahit sylvas ; stupet inscius alto  
Accipiens sonitum Saxi de vertice pastor.  
Haud aliter turmis pugnantibus , undique clamor  
Exoritur que virûm , & fremitus crebrescit equorum.*

On voit que tout ce morceau n'est presque entièrement composé que de vers & d'hémisti-

ches de Virgile, & que l'auteur a très-bien profité du droit naturel qu'il avoit de prendre dans ce poëte tout ce qu'Homere peut y revendi-quer. Mais comme cette citation ne peut donner qu'une idée fort imparfaite de son talent personnel, nous croyons devoir y en ajouter une autre plus propre à faire connoître sa maniere. Nous choisirons les plaintes touchantes d'Achille sur la mort de Patrocle.

*Plangoribus altis*

*Interea Patroclum circum plebs luget achivum ,  
In mediis luctum ingentem exorditur Achilles ,  
Mortiferasque manus geminas super ille jacentis  
Corde tenens gemit , & lacrimis rigat ora profusus.  
Ut leo , cui saltu Catulos venator in alto  
Abstulit ; ablatos fera sub nocte revertens ,  
Ille dolens fremit horrendum , colles que supinos  
Convalles que cavas cursat , vestigia si qua  
Ulla viri inveniat : cæcum dolor , iraque raptat.  
Myrmidones inter luget sic mæstus Achilles.  
Et non ista tibi dederam promissa , Menæti ,  
Quondam , ait , in patriâ quum te complexus Opunte ,  
Regressurum iterum prædâque & honoribus audum  
Aiebam gnatum perituræ ablittore Trojæ.  
At non terrigenum vota omnia perficit æquus  
Jupiter-Iliacis utrumque occumbere campis  
Fata volunt , neque me genitor , neque diva creatrix  
Excipiet reducem , atque eadem mox terra tenebit.  
Nunc , tua quandoquidem video jam fata superstes ,  
Care comes , cineri solvam non justa , priusquam  
Interfectoris caput , & rapta Hectoris arma  
Huc tulero , bissexque virum cervice revulsâ  
Trojugenum tristes perfundam sanguine flammâ  
Interea mihi apud naves , sic care , jaceto.  
Te circum Iliades , & passis mæstâ capillis  
Dardanidum turba hic flebit noctemque diemque ,*

### 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Quas ambo dextra & longis quæſivimus hæſtis  
Agminibus fuſis , vaſtatiſque urbibus olim.*

Les journaliſtes de Rome annoncent cette traduction avec de grands éloges, & il ne nous appartient pas de les contredire ; mais il nous ſemble que la verſification de M. Allegri pourroit être plus élégante & plus harmonieufe, & nous ſommes portés à lui préférer celle de M. l'abbé Cunich.

Cette traduction eſt ſuivie de l'*Alexandriade*, poème en quatre chants, dont le ſujet eſt la priſe de Tyr par Alexandre. Ce poème eſt un ouvrage de la jeuneſſe de l'auteur.

(*Efemeridi di Roma.*)

EPHEMERIDES æſtronicæ anni 1779, ad meridianum Mediolanenſem ſupputatæ ab *Angelo de Cæſaris* : accedit appendix *Franciſci Reggio*. In-8vo. Mediolani, 1778.

L'appendice ajouté à ces éphémérides contient des obſervations æſtronomiques très-intéreſſantes de M. l'abbé Reggio, au moyen deſquelles l'auteur releve une erreur des tables lunaires de Mayer, établit la ſituation reſpectiue des méridiens de Padoue & de Milan, calcule la durée de la révolution du ſoleil autour de ſon axe, & les degrés d'inclinaïſon de l'équateur ſolaire à l'égard de l'écliptique, &c. Les réſultats de ces calculs ſont un peu différens de ceux qu'ont donnés Skeiner, Caſſini, de l'Iſle, & les autres æſtronomes.

(*Efemeridi di Roma.*)

LE Canzoni di Carlo Frugoni ſcelte, &c. *Choix de Canzoni de Charles Frugoni, publié par M.*

Joseph Marotti, professeur d'éloquence & de langue grecque au college romain, Tom. II. Rome, chez Michel-Ange Barbiellini.

Les poésies contenues dans ce second volume, sont en partie sérieuses, & en partie de ce genre burlesque, ou bouffon (*Bernesco*) dont les Italiens font beaucoup plus de cas que nous. Les pieces sérieuses sont en général de véritables odes, pleines de feu, d'images & de verve lyrique. Les pieces burlesques sont pleines de gaité. Les principales sont des chansons sur un cafetier de Parme, nommé Bazzicottino, que l'abbé Frugoni avoit pris pour objet de ses saillies bouffonnes. Il paroîtra dans peu un troisieme volume qui complètera cette édition. (*Esfemeridi di Roma.*)

DISSERTAZIONE storico critica, &c. *Dissertation historique & critique sur le concile de Sirmium, & sur la chute fabuleuse du pape S. Liberius, & du grand évêque de Cordoue, Osius; par M. Josaphat Massari, clerc-régulier de la congrégation de la mere de Dieu. In-4to. Rome, 1778.*

Cette dissertation est divisée en trois parties. Dans la premiere partie l'auteur cherche à fixer la véritable époque du concile de Sirmium, & embrasse l'opinion du défunt archevêque de Lucques, Jean Dominique Mansi, qui prétend que ce concile fut tenu vers la fin de l'an 358. Ce sentiment a été attaqué par divers savans; mais M. Massari le soutient ici avec beaucoup de force, & répond aux principales objections des adversaires de l'archevêque de Lucques. Cette époque lui est en effet fort utile dans la seconde partie de sa dissertation, où il prouve que ce

## 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que les historiens ecclésiastiques ont raconté concernant la chute du pape Liberius est une fable ridicule. On prétend que ce pape exilé dans la Thrace par les intrigues des Ariens , se laissa abattre par sa disgrâce , & pour se délivrer de la persécution & des ennuis de l'exil , souscrivit par une foiblesse coupable à l'une des deux professions de foi rédigées par les Ariens & les Semiariens dans les conciliabules qui suivirent le concile de Sirmium ; or le concile de Sirmium s'étant tenu l'an 358 , ce conte tombe de lui-même , puisque le pontife étoit revenu de son exil un an auparavant , c'est-à-dire , l'an 357. Il est vrai que S. Jérôme lui-même a parlé de la chute du pape Liberius ; mais notre auteur fait voir qu'on ne doit pas ajouter beaucoup de foi au témoignage de ce pere de l'église , qui recueilloit sans réflexion tous les bruits populaires. Un témoignage bien plus positif est celui de S. Athanase , qui , dans sa seconde apologie , dit en parlant de Liberius & d'Osius : *Extrema pati maluerunt quam aut veritatem aut causam nostram prodere* , & ajoute plus bas , *exemplar posteris inscriptum , ut ad mortem pro veritate depugnent*. Ce passage pouvoit suffire à la justification d'Osius ; mais notre auteur consacre la troisième partie de sa dissertation à laver ce S. évêque de Cordoue du même reproche dont il vient de défendre le pape Liberius. Il cite encore S. Athanase , qui après avoir fait une mention honorable de tous les évêques persécutés pour la bonne cause , fait un éloge encore plus grand d'Osius : *Nam & de magno & gravissimo ætatis viro eodemque confessore Osio , qui vere osius est , id est sanctus , superfluum arbitror mentionem facere , cum nullus fortasse sit , qui cognitum non habeat , cum ab*



*istis quoque in exilium missum esse.* A cet éloge le saint en ajoute encore d'autres, & finit par dire qu'Osus ne s'est pas laissé séduire par les artitices des Ariens : *Ipforum insidiis noluit suscribere.* Il est bien vrai que ces paroles sont suivies d'un passage dans lequel S. Athanase semble dire tout le contraire ; mais notre auteur prouve par cela même que ce passage est visiblement interpolé. Il est vrai aussi que S. Hilaire, dans son livre des synodes, reproche à Osus une chute encore plus grave que celle du pape Liberius ; mais notre auteur oppose à ce témoignage d'autres témoignages ; & il conclut que S. Hilaire qui étoit alors exilé en Phrygie, & qui ignoroit, comme il l'avoue lui-même, l'état des choses en occident, s'est trompé sur ce point en ajoutant foi trop légèrement aux calomnies que les Ariens avoient intérêt de répandre contre la mémoire d'Osus.

Cette dissertation fait partie d'une histoire des hérésies que l'auteur a terminée & se propose de publier au plutôt.

( *Efemeridi di Roma.* )

BOLOGNA riconoscente, &c. *Bologne reconnoissante aux pieds du trône de Pie VI. Grand in-fol.* Bologne, chez Lelio Della Volpe.

C'est le titre d'une *Canzone*, que M. le docteur Pesci, l'un des secrétaires du sénat de Bologne, a adressée au souverain pontife en reconnaissance des bienfaits qu'il a répandus sur cette ville. Voici quelques strophes de cette ode écrite avec beaucoup d'élégance.

A dimandar non vegno  
De' mali miei mercede;

## 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Mercè di Pio nel regno  
 Previene, e non si chiede.  
 Pe' cari doni immensi,  
 Che la tua man m'imparte,  
 Vengo a spiegar ti i sensi,  
 Del grato core in parte.  
 Quando elevar ti piace  
 Tant'alto i figli miei,  
 Madre d'amor verace,  
 Come tacer potrei ?

Piu donna non mi credo  
 D'angoscia, & di dolore,  
 Or che madre mi vedo  
 Del prence, & del pastore.

Pour l'intelligence de ces deux dernières strophes, il faut savoir que les cardinaux Buoncompagni & Giovanetti, l'un légat, & l'autre archevêque de Bologne, sont tous les deux de cette ville.

(*Efemeridi di Roma.*)

RIFLESSIONI sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale, &c. *Réflexions sur les moyens de perfectionner la philosophie morale, par le R. P. Innocent Ansaldi, de l'ordre des prêcheurs, professeur émérite dans l'université de Turin. In-8vo. Turin, 1778.*

Cet ouvrage contient moins un système particulier que la réfutation de tous les systèmes que les philosophes modernes ont proposés, pour perfectionner la morale. Le pere Ansaldi réfute ceux qui veulent qu'on étudie l'homme moral dans l'homme physique ; & ceux qui procèdent par l'analyse métaphysique des sensations ; &

ceux qui pensent que la morale universelle doit résulter de la comparaison du moral des individus; & ceux qui prétendent qu'en morale comme en toute autre science, l'observation des phénomènes particuliers doit conduire à la théorie, &c. En un mot le pere Anfaldi rejette tout système de morale purement humain, & n'admet que le système théologique; ce qui est assez naturel dans un théologien.

LETTERA scritta al sig. ab. Francesco Zacchi-  
roli, &c. *Lettre écrite à M. l'abbé François  
Zacchiroli, par M. le marquis Albergati Ca-  
pacelli, chevalier de l'ordre-royal de St. Sta-  
nislus, gentilhomme de la chambre, & adjudant-  
général de S. M. le roi de Pologne. Venise,  
1778.*

Cette lettre est très-courte, & ne paroît pas avoir été écrite pour être rendue publique. Elle n'en fait que plus d'honneur au goût & aux principes de M. le marquis Albergati. Il s'élève assez vivement dans un endroit de sa lettre contre le mauvais système qui prévaut depuis long-tems dans les spectacles d'Italie, & qui, malheureusement, commence à gagner dans d'autres pays.

» Vous voudriez, dit-il, à son ami, que je  
» publiasse mon ouvrage sur le théâtre. A quoi  
» cela serviroit-il? La plus grande partie de ceux  
» qui fréquentent aujourd'hui le théâtre, n'y  
» portent que des yeux & des oreilles, & lais-  
» sent chez eux leur esprit & leur ame, s'ils en  
» ont. Pour ces gens-là il faut des chants, des  
» danses, des décorations, & rien de plus : je  
» ne dirai jamais un mot sur de pareils specta-  
» cles, qui même ne me verroient jamais, s'il

## 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» y avoit à ma proximité un coin de terre où  
 » je pusse entendre des tragédies & des comé-  
 » dies bien faites & bien représentées; ce que le  
 » systême qui prévaut généralement dans tous  
 » nos spectacles, a rendu impossible. Les tre-  
 » dons & les cabrioles ont tout absorbé, ils  
 » ont étouffé le bon goût, le bon sens, & la  
 » délicatesse ».

Nous citerons encore un autre morceau de  
 cette lettre intéressante. Ce sont des réflexions  
 sur les voyages.

» Quant à moi, dit M. Albergati, je vous  
 » avoue que je me plais infiniment dans ma  
 » maison, soit de ville, soit de campagne, quand  
 » j'y vois à mes côtés une épouse que j'aime  
 » tendrement, un fils de huit ans, & une fille  
 » d'un an que j'aime avec une égale tendresse.  
 » Le soin de plaire à l'une, & de la rendre heu-  
 » reuse, celui d'élever les autres, & sur-tout  
 » la douce occupation de les caresser, me font  
 » passer dans la journée bien des heures déli-  
 » cieuses. Ce n'est pas, je crois, un spectacle  
 » si commun, que de voir, comme chez nous,  
 » une femme sans amant, un mari sans maîtres-  
 » se, un fils sans précepteur. Mais à Dieu ne  
 » plaise que j'ose me citer comme un modèle,  
 » & encore moins que je m'ingère de parler d'é-  
 » ducation, moi qui n'ai jamais voyagé. Il y  
 » a des gens qui croient qu'un homme qui ne  
 » voyage point reste toujours un stupide. Eh  
 » bien, je n'ai point voyagé, & ainsi j'ai été  
 » privé d'un des plus grands plaisirs; cependant  
 » si je suis resté un stupide, je ne crois pas que  
 » ce soit pour n'avoir pas voyagé; car je ne  
 » mets pas les voyages entre les choses utiles,  
 » mais plutôt entre les choses agréables à la  
 » fois & dangereuses. Dans ce siècle éclairé par

» la plus saine philosophie, & par la circulation  
 » des connoissances au moyen de l'imprimerie,  
 » dans un siecle où tous les secrets des gouver-  
 » nemens sont dévoilés, où toutes les sources  
 » du commerce sont ouvertes, où toutes les dé-  
 » couvertes, tous les traits d'histoire civile ou  
 » naturelle, se communiquent rapidement par  
 » des annonces promptes & multipliées, on peut  
 » assurer sans crainte, que la prétendue néces-  
 » sité de voyager, cette nécessité dont on parle  
 » tant, est devenue une pure chimere. Pour quel-  
 » ques sujets qui retirent de leurs voyages quel-  
 » ques avantages, bien compensés par les dan-  
 » gers, les désagrémens & les dépenses, la plu-  
 » part des jeunes gens n'en retirent d'autre fruit  
 » que de contracter les préjugés des nations  
 » étrangères. Quiconque est doué d'un entende-  
 » ment sain & d'une certaine pénétration d'es-  
 » prit, & fait profiter de ses lectures en y met-  
 » tant de la réflexion, de l'ordre, & de la com-  
 » binaison, peut, sans sortir de son cabinet, &  
 » sans autre secours que la conversation des gens  
 » instruits, devenir un très-habile voyageur &  
 » un excellent cosmopolite. Il seroit donc à pro-  
 » pos de retrancher de l'éducation l'article des  
 » voyages comme superflu, ou du moins facile  
 » à remplacer, &c. M. l'abbé Zacchiroli, à qui  
 » cette lettre est adressée, est connu par des poé-  
 » sies, qui lui ont fait une réputation distinguée en  
 » Italie.

(*Efemeridi di Roma.*)

JOSEPHI *Pratolongi* animadversiones in *Kermes*  
*mineralis apologiam ex historiâ morbi illustris*  
 & exc. Dom. Bartholomæi Lomellini senatoris  
 Genuensis, auctore *William Batt, M. D.*  
 Genuæ, 1778.

## 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La controverse qui a donné lieu à cette brochure , ressemble assez à la fameuse dispute du médecin *Tantpis* & du médecin *Tant mieux*. M. Lomellini étant attaqué d'une inflammation de poitrine , M. Prarolonghi , son médecin , le traita d'abord suivant la méthode ordinaire , par la saignée & les remèdes huileux ; un autre médecin appelé ensuite , proposa le Kermès minéral , & en fit prendre au malade plusieurs doses qui produisirent des effets fort heureux , comme de rendre le ventre plus libre. Cependant au bout de cinquante jours M. Lomellini mourut ; & peu de tems après le médecin au kermès minéral fit imprimer à Turin une apologie de son remède , dans laquelle il prétendit que c'étoit ce remède qui avoit débarrassé le ventre de son excellence , & qui l'auroit probablement sauvée si on l'avoit plutôt administré. M. Prarolonghi répond qu'il étoit impossible que le kermès tirât son malade d'affaire , qu'il a même été malgré l'apparence , plus funeste qu'utile , comme on l'a reconnu à l'ouverture du corps , & que pour lui il avoit pronostiqué la mort de son excellence , dès le commencement de sa maladie.

(*Efemeridi di Roma.*)

**ANALISI della memoria idrometrica , &c.** *Analyse du mémoire hydrométrique sur l'Arno , publié à Florence l'an 1778. In-8vo.* Pescia , 1778 , chez Jean-Thomas Masi & Comp.

Le mémoire dont il est ici question , est celui de M. Belloni , couronné l'an 1777 , par l'académie des *Georgijli* de Florence , imprimé l'année suivante dans cette ville , & annoncé par nous dans notre journal de février dernier , page 379. L'auteur anonyme de cette analyse le con-

trédit presque sur tous les points, & prétend que l'ancienne méthode des digues & des levées est préférable à l'entière liberté du cours des fleuves, & sur-tout de l'Arno, ce qu'il prouve par plusieurs raisons dont le détail seroit trop long.

( *Novelle letterarie.* )

CASERTA, &c. *Caserte*, poëme endécasyllabique d'Euchire Ercolanense, berger Arcadien. In-4to. Naples, 1778.

Caserte est la maison de Plaisance de S. M. le roi de Naples; l'art & la nature concourent à en faire un des lieux les plus charmans de l'univers; la situation en est délicieuse; le palais bâti par le roi d'Espagne, actuellement regnant, ci-devant roi de Naples, est un édifice magnifique; il reçoit ses eaux d'une distance de vingt-huit milles, par le moyen d'un superbe aqueduc qu'on prendroit pour un ouvrage des Romains, & près de-là est le *Casiro di San Leucio*, autre lieu de plaisance, entouré d'un beau parc où le roi va souvent se promener. Ces objets ont échauffé la verve de l'auteur de ce poëme qui contient de très-belles descriptions, & dont le style est plein de fraîcheur, de graces & d'harmonie. Il est dédié à Mde. la comtesse de Tescé, qui, quoique françoise, a beaucoup cultivé la langue & la poésie italiennes, & de l'aveu des Italiens mêmes, en connoît parfaitement les regles & les délicatesses.

( *Novelle letterarie.* )

STORIA della vita, azioni e virtù di Clemente XIV, &c. *Histoire de la vie, des actions & des vertus de Clément XIV, souverain pont-*

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*tife de glorieuse mémoire ; enrichie de nouvelles inscriptions , médailles & autres monumens. In-8vo. Florence, 1778 , chez Gaetan Cambiagi, imprimeur du grand-duc.*

Il ne faut pas confondre cette vie de Clément XIV avec la traduction italienne de celle que M. Caraccioli a publiée en françois. Nous avons annoncé dans le tems cette dernière. Celle que nous annonçons maintenant est l'ouvrage d'un anonyme, & n'a pas moins de vogue que l'autre. Le nom seul de Ganganelli a fait le succès de tout ce qu'on a écrit sur ce grand-homme.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que la traduction italienne de la vie de Ganganelli , par M. Caraccioli , en est à sa cinquième édition ; & la traduction des *Lettres* à sa quatrième. On ne dit pas qu'aucun libraire d'Italie propose une édition des diatribes *clémentines*.

( *Novelle letterarie.* )

OBSERVATIONES syderum habitæ Pisis in speculâ academicâ ab anno LXXIV ad annum LXXVIII vertentis sæculi XVIII. Jussu & auspiciis R. C. Petri Leopoldi M. E. D. in lucem editæ a *Josepho Slop de Cadeuberg* , in Pisanâ academiâ publico astronomiæ professo-  
re & Bononiensis scientiarum instituti socio.  
*In-folio.* Pisis , 1778 , excudebant fratres Pizzorni.

M. Slop qui occupe depuis long-tems , avec distinction , la chaire d'astronomie de Pise , a déjà publié les observations astronomiques qu'il a faites dans cette ville , depuis l'an 1769 jusqu'à l'an 1774. Celles ci font suite aux premie-



res. Elles sont divisées en trois parties ; l'une contenant les observations relatives à la longitude du méridien & à l'obliquité de l'écliptique ; l'autre, les observations sur les planetes ; & la troisième, celles qui ont pour objet les éclipses de soleil & de lune, les occultations des étoiles fixes sous le disque lunaire, & les éclipses des satellites de Jupiter. Un pareil ouvrage n'est pas susceptible d'analyse. Nous extrairons seulement un passage curieux de la préface, sur quelques différences observées pendant les solstices, dans l'obliquité de l'écliptique. *Mirum astronomis videri fortasse poterit, eclipticæ obliquitatem ex observationibus nostris æstivo solstitio decem circiter secundis majorem, quam duobus solstitiis brumalibus colligi. Dissensus hic, utrum alicui observationum defectui, vel errori in fixarum quibus cum sol comparatur, declinationibus determinandis illapso tribuendus sit, sub sequentibus solstitiis investigabimus. Interea tamen non abs re erit animadvertere, superiorem solis limbum tubo sex pedum optico ad quadrantem muralem tam æstivo quam hybernis solstitiis observatum a nobis esse ; ejus vero limbi declinationi additam, vel subductam solis semidiametrum ex Mayeri tabulis deductam, & ab illustri astronomo perfectiori longe telescopia facile dimensam optica legibus & experimento consentaneum videtur, solis diametrum radiorum lucis, qua circumdatur, veluti productione, auctam, majorem minori & minus perfecto, & contra minorem majori inspectam telescopia, magisque exquisito apparituram, quod scilicet telescopia hoc apparentis productionis annulum illo magis imminuat. Solis itaque diameter inspecta quadrantis nostri telescopia, simplici lente objectiva instructo, majorem illa, quæ ex tabulis desumpta, spectatoris oculo sese ostendere debebat.*

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Si jam radiorum lucis apparens annulus quadrantis tubo quinque minutis secundis plusquam Mayeri tabulis productus ponatur, solis semidiameter juxta easdem tabulas quinque pariter secundis minor illa erit, quæ ad quadrantem visa. Ex hisce sequitur æstivi solstitii tempore, cum ab observata solis limbi superioris declinatione solaris tabularum semidiameter subducta fuit, solis centri declinationem & obliquitatem eclipticæ quinque secundis majorem vera colligi debuisse, & contra quinque secundis vera minorem cum solis declinationem, tum eclipticæ obliquitatem deductam fuisse, tempore hyemalium solstitiorum, quibus limbi superioris observatæ declinationi eadem semidiameter ex tabulis eruta addita fuit. Unde hybernis solstitiis obliquitas eclipticæ decem secundis minor, quam æstivo in hac hypothese observari debuit, mediaque inter utramque erit obliquitas vera. Descripta modo theoria ad severius examen, quod in posterum fiet, facillime revocabitur. Si enim superior solis limbus æstivo, & inferior hyemali solstitio observetur, eclipticæ obliquitates æquales quidem, sed vera majores; at si æstivo solstitio inferior, & brumali superior limbus sumatur, obliquitates denuo æquales, vera autem minores colligentur.* (Nouvelle letterarie.)

### A N G L E T E R R E.

VILLARE cantianum, or Kent surveyed, &c.  
Description du comté de Kent; par Thomas Philippott, écuyer. Seconde édition corrigée. In-folio. Londres, chez Baldwin.

Il n'y a point de province d'Angleterre qui ait été plus souvent décrite que le comté de Kent. L'évêque Nicolson, dans son histoire de la bibliographie angloise, cite les ouvrages sui-

vans qui avoient été publiés de son tems sur cette province : *Itinerarium Cantiae*, par Leland; *Promenade dans le pays de Kent*, par Lambarde, 1579; *Villare Cantianum*, par Philippot, 1659, 1664. *Description du pays de Kent*, par Kilburn, 1659. *Antiquités de Cantorbery*, par Somner, 1640, &c. à l'égard du *Villare Cantianum*, le même auteur prétend que cet ouvrage n'est pas de Thomas Philippot, dont il porte le nom; mais de Jean Philippot son pere, à qui le premier attribue seulement l'histoire des grands sçheriffs du comté de Kent, ajoutée à la description. Que ce soit Jean ou Thomas qui soit l'auteur de cet ouvrage, cela est heureusement assez indifférent pour les lecteurs, qui trouveront ici une grande érudition & des recherches très-curieuses, mais présentées d'une maniere peu agréable.

( *Critical Review.* )

AN harmony of the gospels, &c. *Harmonie des évangiles, dans laquelle le texte original est disposé généralement suivant la maniere adoptée par le Clerc; avec diverses leçons tirées de l'édition grecque, in-folio, de Wetstein, & placées au bas des pages. On a ajouté diverses observations tendant à fixer le lieu & le tems des événemens, à établir la suite des faits, & à faire disparaître les contradictions apparentes; par M. William Newcome, docteur en théologie, évêque d'Ossory. In-folio. Londres, chez Cadell.*

Le principe général sur lequel cette harmonie est fondée, est que S. Matthieu a négligé l'ordre chronologique plus que tous les autres évangélistes, & que c'est S. Luc qui l'a observé le

plus exactement. Le texte de ce dernier est donc celui auquel M. l'évêque d'Osford rapporte les autres qui sont placés à côté sur des colonnes parallèles ; & il a suivi en cela le Clerc , qui a suivi lui-même l'archevêque Richardson. Cette harmonie est rédigée conformément à l'édition de Wettstein , & l'auteur a mis au bas des pages , les différentes leçons proposées par ce savant éditeur.

( *Critical Review.* )

LETTERS from Henrietta to Morvina , &c.

*Lettres d'Henriette à Morvina ; contenant des anecdotes historiques & amusantes , sur les différentes cours & les différens pays par où elle a passé. Le tout fondé sur les faits. II. vol. in-12. Londres , chez Bew.*

Ces lettres se font lire avec assez de plaisir , & contiennent réellement quelques anecdotes intéressantes , quoique contées un peu longuement. En voici une sur le Czar Pierre I.

» Pour ne pas toujours vous entretenir d'a-  
 » necdotes de couvent , je vous envoie cette  
 » fois-ci une anecdote de cour ; la cour qui me  
 » la fournit , n'est pas moins que la cour de  
 » Russie , & l'homme qu'elle concerne , n'est pas  
 » moins que ce Pierre Ier. si justement surnom-  
 » mé le Grand. Vous l'aurez sans préface , car  
 » les préfaces ne servent qu'à mettre à l'épreuve  
 » la patience du lecteur , & à absorber infruc-  
 » tueusement une attention qu'il faut réserver  
 » pour l'histoire elle-même. Le fait que je vais  
 » vous conter est su de tout le monde ; je  
 » ferai mes commentaires dessus après mon  
 » récit , & je vous dirai comment je l'ai appris.  
 » Sachez donc que ce prince si supérieur à tou-

„ tes les autres foibleſſes, ce guerrier invinci-  
„ ble les armes à la main, n'étoit pas à l'abri  
„ des traits de l'amour & des atteintes de deux  
„ beaux yeux. Ceux de la fille d'un officier de  
„ ſes armées, firent à ſon cœur une bleſſure,  
„ qu'aucun remede ne put guérir, & qui triom-  
„ pha de la fermeté & du courage admirable  
„ que ce grand-homme avoit déployés dans  
„ toutes les actions de ſa vie. Cet objet ſi dan-  
„ gereux étoit une jeune perſonne parfaitement  
„ belle, & elle avoit un extérieur de vertu,  
„ qui, de l'aveu même de l'empereur, avoit  
„ plus contribué à l'enflammer que tous les  
„ autres charmes dont elle étoit douée : *Telle eſt,*  
„ *diſoit-il depuis, la nature indéſiniſſable de*  
„ *l'homme ! Je ne pouvois m'empêcher d'ado-*  
„ *rer cette même vertu, dont je cherchois à triom-*  
„ *pher par tous les genres de ſéduction.* Mais hé-  
„ las ! tous ſes efforts pour la ſéduire, furent  
„ long-tems inutiles.... Cependant il n'avoit  
„ point de rival, au moins déclaré, qui pût  
„ traverser ſes deſirs.... Il attaqua d'abord la  
„ vanité de ſa maîtreſſe, perſuadé que c'étoit  
„ la paſſion dominante de toutes les femmes ;  
„ mais quoiqu'il lui offrit tout ce qu'il croyoit  
„ capable de la flatter ( excepté le don de ſa main  
„ qui n'étoit pas en ſon pouvoir ) il eut la  
„ mortification de ſe trouver au bout de quel-  
„ ques mois de ſiege, auſſi peu avancé que le  
„ premier jour. Il voulut la prendre enſuite par  
„ l'avarice, mais ſans plus de ſuccès. Il attaqua  
„ ainſi ſucceſſivement toutes les paſſions qui ont  
„ quelque empire ſur le cœur humain, & tou-  
„ jours infructueuſement. Enfin, au moment,  
„ où deſeſpéré de l'inutilité de ſes tentatives,  
„ il alloit renoncer à une conquête qu'il regar-  
„ doit comme impoſſible, la belle ſe rendit,

### 384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ en l'assurant que les combats qui s'étoient passés  
 „ dans son cœur entre la vertu & l'amour ( amour  
 „ pour le moins égal à celui que sa majesté lui  
 „ avoit témoigné d'une manière si flatteuse ) lui  
 „ avoient causé à elle-même un tourment ini-  
 „ niment plus grand que celui qu'il avoit éprouvé  
 „ de sa longue résistance . . . Le monarque ajouta  
 „ une foi implicite à ces protestations , & se crut  
 „ le plus heureux des hommes. Il vécut pen-  
 „ dant plusieurs années avec sa modeste maîtresse ,  
 „ dans la plus parfaite union , jusqu'à ce qu'en-  
 „ fin le tems & le hasard qui découvrent tant  
 „ de choses cachées , le convinquirent qu'il avoit  
 „ été dupe. On venoit d'achever une forteresse  
 „ que l'empereur avoit fait construire au milieu  
 „ de la mer à Pétersbourg , pour y enfermer les  
 „ prisonniers d'état ; & ce prince y donnoit un  
 „ grand dîner aux ministres étrangers , résidens  
 „ à sa cour. Après le dîner , où l'on avoit beau-  
 „ coup bu , l'ambassadeur de Pologne voulant  
 „ regagner son bateau pour retourner chez lui ,  
 „ se laissa tomber dans l'eau & se noya. L'em-  
 „ pereur au désespoir de cet accident , voulut  
 „ par égard , pour le caractère du mort , qu'on  
 „ vuידât les poches de ses habits en présence  
 „ des autres ministres. Quelque chose tomba  
 „ par terre durant cette opération , & le Czar  
 „ s'étant baissé pour ramasser ce qui étoit tom-  
 „ bé , fut fort étonné de voir que c'étoit le  
 „ portrait de sa maîtresse. Cette découverte le  
 „ rendit plus curieux , & ayant reconnu l'écrit-  
 „ ture de plusieurs lettres , il les ouvrit en assu-  
 „ rant les assistants , qu'elles n'avoient aucun rap-  
 „ port aux affaires d'état. Convaincu par ces  
 „ lettres , de son malheur , il prit aussi-tôt le che-  
 „ min de Moscou , où il avoit laissé sa maîtresse ,  
 „ fit une diligence incroyable , & alla descendre  
 „ chez

„ chez une amie de cette infidelle, qu'il envoya  
 „ chercher aussi-tôt. Il lui demanda en la voyant,  
 „ de quel style elle écrivoit à l'ambassadeur de  
 „ Pologne: sa premiere réponse fut de nier  
 „ qu'elle lui eût jamais écrit; mais le Czar la  
 „ convainquit de sa perfidie, en lui montrant  
 „ ses lettres, & en lui racontant comment elles  
 „ lui étoient parvenues. La nouvelle inattendue  
 „ de la mort de son amant, frappa davantage  
 „ cette femme que la colere du Czar; elle  
 „ éclata en cris, en gémissemens & en larmes,  
 „ & le Czar de son côté, non moins agité qu'elle,  
 „ l'accabla de tous les reproches que put lui  
 „ dicter sa rage. A la fin, il fit un effort sur  
 „ lui-même, & prenant un air calme, Ma-  
 „ dame, lui dit-il, vous me faites sentir bien  
 „ cruellement, combien il est difficile de vain-  
 „ cre une passion invétérée. Tout outragé que  
 „ je suis par vous, je ne puis vous haïr; mais  
 „ je serois méprisable à mes propres yeux, si  
 „ je continuois de vivre avec vous. Vous ne  
 „ manquerez jamais des douceurs que la richesse  
 „ peut procurer, s'il est encore quelques douceurs  
 „ au monde pour une ame livrée aux remords &  
 „ à la honte; mais je ne vous verrai plus. Il  
 „ lui tint parole; & cette femme s'étant con-  
 „ solée peu-à-peu de la perte de son amant,  
 „ épousa dans la suite un officier Russe, que  
 „ l'empereur qui l'aimoit, gratifia d'un emploi  
 „ considérable qui le tint éloigné de la cour.

( *Critical Review.* )

CHRISTIANI Scholtz Grammatica Egyptiaca,  
 utriusque dialecti, quam breviavit, illustravit,  
 edidit, Carolus Godofredus Voide. S. A. S. in-4to.  
 Oxonii, 1778, e typographia Clarendoniano.

Lexicon Egyptiacum latinum, ex veteribus il-  
 Tome IV.

R

lius linguæ monumentis summo studio collectum , a *Maturino Vessiere de la Croze*, &c. In-4to. Oxonii , 1778 , e typographio Clarendoniano.

La littérature égyptienne étoit très-négligée en Europe avant le dernier siècle ; ce fut dans ce siècle qu'un savant voyageur nommé *de la Valle*, apporta d'Egypte à Rome, entre autres curiosités, quelques manuscrits égyptiens ou coptes, dont il donna communication à Athanase Kircher, écrivain très-volumineux, mais superficiel & connu pour peu véridique. Cependant Kircher a le mérite d'avoir publié le premier un livre relatif à la littérature égyptienne, intitulé: *Lingua Ægyptiaca restituta*, qu'il compila dans les manuscrits de *de la Valle*. *Théodore Petraeus* rapporta d'Egypte dans le même siècle plusieurs autres manuscrits d'un grand prix, & comme il entendoit fort bien la langue égyptienne, il auroit probablement fait faire de grands progrès à cette branche d'érudition, s'il avoit eu des encouragemens ; mais il ne fut accueilli qu'à Londres, où il fit imprimer pour essai le premier psaume de David en langue égyptienne, & il n'alla pas plus loin. Heureusement ses manuscrits furent vendus à l'électeur de Brandebourg, qui les plaça dans sa bibliothèque à Berlin.

Le docteur Vilkins, Allemand, & le François la Croze, se sont distingués au commencement du siècle dans ce genre de littérature. Le premier trouva des encouragemens en Angleterre, & publia à Oxford, l'an 1716, le Nouveau-Testament en dialecte copte ou bas-égyptien. Il fit aussi imprimer à Londres, l'an 1731, le Pentateuque dans la même langue. Mais



comme il ignoroit le dialecte sahidique ou haut égyptien, il tomba dans des erreurs grossières relativement aux manuscrits sahidiques de la bibliothèque Bodleienne, qu'il prit pour des copies fautives d'un texte copte. La Croze étant bibliothécaire du roi de Prusse, & en cette qualité ayant à sa disposition les manuscrits de *Petræus*, s'en servit pour composer un très-bon dictionnaire qu'il acheva l'an 1722. Il fut beaucoup aidé dans son travail par le docteur Jablonsky, savant professeur de Francfort, qui recueillit pour lui divers matériaux dans la bibliothèque Bodleienne, & dans celle du roi à Paris. Ce fut aussi le même qui apprit à la Croze qu'outre le dialecte copte, il y en avoit un autre nommé sahidique ou thébaïdique, qui se parloit dans la haute-Egypte; il lui fit passer une copie d'un manuscrit en cette langue, de *Mysteriis litterarum græcarum*, conservé dans la bibliothèque Bodleienne, & la Croze en tira, un supplément à son dictionnaire, qu'il intitula *Collectionem vocum quarumdam sahidicarum*.

Jablonski ayant dans ses voyages copié plusieurs manuscrits égyptiens, les communiqua à son beau-frère, M. Scholtz, chapelain ordinaire du roi de Prusse, qui à l'aide de ces manuscrits, de ceux de Berlin, & du dictionnaire de la Croze, composa en 1750, une grammaire égyptienne, contenant les deux dialectes & formant deux volumes in-4to. Plusieurs savans desiroient de voir paroître à la fois la grammaire & le dictionnaire; mais on ne trouvoit point d'imprimeurs qui fussent fournis de caractères égyptiens, ou qui voulussent hasarder les avances nécessaires pour s'en procurer. A la fin cependant, l'université d'Oxford, animée du noble desir de contribuer au progrès des sciences,

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

s'est chargée de cette grande entreprise. Tandis qu'on imprimoit le dictionnaire de la Croze , les savans qui présidoient à l'édition , prièrent M. Voide de faire quelques additions à cet ouvrage ; mais comme il étoit déjà plus qu'à moitié imprimé , M. Voide ne put faire que sur trois lettres le travail qui lui étoit proposé. Il avoit toutetois recueilli avec des peines incroyables dans la bibliothèque du roi , la Bodleienne , & d'autres , les matériaux nécessaires pour ce travail ; & on fait espérer que ces supplémens utiles seront imprimés séparément.

On avoit projeté d'abord de faire imprimer la grammaire de M. Scholtz , en deux volumes in-4to. immédiatement après le dictionnaire ; mais cette grammaire ayant été trouvée trop volumineuse , M. Voide l'a abrégée avec beaucoup de discernement , & l'ouvrage , loin d'y perdre , n'a fait qu'y gagner beaucoup , par les corrections que l'abbreviateur y a faites , au moyen de plusieurs manuscrits inconnus à M. Scholtz , dont le catalogue raisonné occupe une partie de la préface. Il faut même observer que tout ce qu'on trouve dans cette grammaire concernant le dialecte sahidique , a été ajouté par M. Voide.

Deux choses sur-tout rendent cette grammaire utile & intéressante ; premièrement , toutes les règles y sont accompagnées d'exemples tirés des manuscrits dont on vient de parler ; en second lieu , elle traite de deux dialectes différens , l'un desquels avoit été jusqu'ici entièrement inconnu. Feu M. Swinton d'Oxford s'étoit proposé d'ajouter à cet ouvrage une dissertation *De numis Copto-Pheniciis* ; mais on n'a pu en imprimer qu'une partie , qui est tout ce qu'on a retrouvé dans ses papiers.

M. Voide nous apprend qu'il y a dans le dialecte de la Haute-Egypte, outre plusieurs autres manuscrits précieux, une version du Nouveau-Testament qui mérite attention. Il promet d'en rendre compte par la suite. Il promet aussi de publier dans peu une dissertation sur la langue égyptienne & ses caractères, qui ne peut manquer de plaire aux savans.

(*Monthly Review.*)

ELEMENTS of general history, &c. *Elémens d'histoire générale, traduits du françois de M. l'abbé Millot. Part. I, histoire ancienne, 2 vol. in-8vo. Londres, chez Cadell.*

Ces élémens d'histoire, dit un journaliste anglois, sont particulièrement recommandables par l'esprit de recherches, & le sage scepticisme qui paroît avoir guidé l'auteur. C'est un des meilleurs livres qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse; & le traducteur de cet ouvrage a rendu un véritable service à sa patrie.

(*Critical Review.*)

THE light of nature pursued, by Edward Search, &c. *La lumière de la nature suivie par Edouard Search, écuyer; ouvrage posthume d'Abraham Tucker, écuyer; publié d'après ses manuscrits, tel que l'auteur lui-même le destinoit pour la presse. III vol. in-8vo. Londres, chez Payne.*

Cet ouvrage, quoique annoncé en trois volumes, est réellement divisé en sept, dont trois ont été publiés en 1768, par M. Tucker lui-même. Il seroit trop long d'énoncer en détail tous les objets dont il traite; c'est un amas de dissertations & de digressions, sur la morale,

la religion naturelle , & la théologie , le tout écrit du style de Gulliver & de Tristram Shandy. Par exemple , voici comment M. Tucker s'exprime pour prouver que lorsqu'on pense à Dieu , il faut bien se garder de mêler cette grande idée à de petits objets.

„ Un grain de poussière tombant dans l'œil  
 „ d'un homme qui se bat , peut causer sa mort ;  
 „ quelques particules de rouille sur le rouet  
 „ d'une arquebuse , ou quelques atômes liqui-  
 „ des dans le bassinet , peuvent sauver la vie  
 „ d'un homme ; une guêpe qui lâche prise en  
 „ rampant sur les bords d'un vase , peut être  
 „ avalée par un homme que son aiguillon tue-  
 „ ra ; une jeune fille , par un heureux assorti-  
 „ ment de rubans , peut se procurer l'entrée  
 „ d'une famille où elle deviendra mère d'une  
 „ race de héros. Cependant nous ne pouvons  
 „ imaginer sans impiété que Dieu suive tous  
 „ les atômes terrestres ou liquides flottans dans  
 „ l'air , faisisse l'occasion de faire broncher un in-  
 „ secte rampant , ou assiste à la toilette d'une jeune  
 „ étourdie. La raison & la foi nous enseignent  
 „ bien que de ces moineaux dont on a deux pour  
 „ un liard , aucun n'est sur la terre sans l'opéra-  
 „ tion de notre père céleste , & que les che-  
 „ veux de notre tête sont comptés ; mais où  
 „ est l'homme pieux qui ayant arraché en se  
 „ peignant deux ou trois cheveux , ou ayant  
 „ laissé échapper un moineau de sa cage , re-  
 „ connoitra dans ces accidens , le doigt de la  
 „ providence ? Ne serions-nous pas choqués  
 „ comme d'une profanation , d'entendre dire à un  
 „ homme qui trouveroit au piège la queue d'une  
 „ souris , ou qui auroit manqué d'attraper une  
 „ puce , que la volonté de Dieu étoit qu'elles  
 „ s'échappassent ? &c.

( *Critical Review.* )

DISCOURSES on several subjects an occasions, &c.

*Discours sur divers sujets & pour différentes occasions ; par M. George Horne, docteur en théologie , 2 vol. in-8vo. Londres, chez P. Robinson.*

Ces discours sont en général instructifs , & contiennent quelquefois des tirades éloquentes , ce qui est assez rare dans les sermons anglois. Telle est cette apostrophe aux Déistes dans un discours sur la dispersion des Juifs.

„ Vous demandez des preuves visibles de l'ac-  
 „ complissement des prophéties ; en voici une  
 „ sous vos yeux , dans l'exemple le plus frap-  
 „ pant de la justice divine. Il a été souvent pré-  
 „ dit, dans l'ancien & le Nouveau-Testament ,  
 „ que pour punition du meurtre du Messie, les  
 „ Juifs seroient dispersés dans toutes les contrées  
 „ de la terre , qu'ils ne seroient jamais confon-  
 „ dus avec leurs vainqueurs , & qu'ils forme-  
 „ roient jusqu'à la fin des siècles , un peuple sé-  
 „ paré. Dieu a déclaré par la bouche de Jéré-  
 „ mie , que les peuples oppresseurs des Juifs  
 „ auroient leur terme fatal , mais que le peu-  
 „ ple opprimé ne seroit jamais détruit. Vous ne  
 „ direz pas que cette prédiction a été faite  
 „ après l'événement ; & certainement rien ne  
 „ pouvoit se prédire de plus singulier , de moins  
 „ probable. Dans le cours des choses humaines  
 „ qui a jamais entendu dire rien de pareil , qui  
 „ a rien vu de semblable ? Cependant ce fait  
 „ est certain. Les puissantes monarchies des As-  
 „ syriens , des Perses , des Grecs , & des Ro-  
 „ mains , ont disparu de dessus la terre , elles  
 „ se sont évanouies comme les ombres du soir  
 „ & les fantômes de la nuit. On les cherche

„ dans les lieux où elles existoient, & on ne  
 „ les trouve plus, il n'est resté d'elles que leurs  
 „ noms; tandis que ce petit peuple, ce peuple  
 „ méprisable, car c'est ainsi que vous appelez  
 „ les Juifs, reste debout sans soutien & sans ap-  
 „ pui, sur les ruines des empires, & par-tout  
 „ opprimé, persécuté, pros crit par les loix, ha-  
 „ rassé par l'autorité, livré aux flammes & au  
 „ glaive des bourreaux, échappe sans cesse à  
 „ la destruction qui le menace, & survit par-  
 „ tout à ses persécuteurs. Vous demandez pour  
 „ croire, des signes & des miracles; eh bien,  
 „ voyez ce signe, ce miracle continu que vous  
 „ offrez l'accomplissement d'une prophétie! voyez  
 „ le buisson de Moïse environné de flammes,  
 „ toujours brûlant, & jamais consumé! &c.

Quelquefois aussi l'auteur donne dans les *con-*  
*cetti*, comme dans le morceau suivant, d'un  
 sermon pour le jour des Innocens.

„ Nous pouvons observer le choix judicieux  
 „ que l'église a fait, dans les fêtes qui suivent  
 „ la commémoration de la naissance de Jesus,  
 „ d'une compagnie convenable pour ce divin  
 „ enfant. Elle a choisi S. Etienne, S. Jean, &  
 „ les Innocens. Jesus étoit né pour souffrir; c'est  
 „ pourquoi la fête de sa Nativité est suivie im-  
 „ médiatement des fêtes de ceux qui ont souf-  
 „ fert pour lui. S. Etienne fut le premier mar-  
 „ tyr en volonté & en effet; S. Jean le disci-  
 „ ple bien-aimé, fut martyr, non pas en effet,  
 „ mais en volonté, *ayant été préservé miraculeu-*  
 „ *sément de la mort sous Domitien.* Les Innocens  
 „ furent martyrs en effet, mais non en volon-  
 „ té, à cause de leur âge tendre. C'est de ces  
 „ derniers que le prince des martyrs voulut avoir  
 „ sa suite composée, lorsqu'il fit son entrée dans  
 „ le monde; une suite d'enfans étoit convenable

„ au Sauveur enfant ; un troupeau d'innocens  
 „ doit accompagner l'agneau sans tache , &c.

Ce morceau est digne d'un prédicateur du quinzième siècle. Il n'y a rien de plus propre à affaiblir le respect qu'on doit aux mystères de la religion , que ces sortes d'allusions puériles ; sur-tout dans un ciel tel que le nôtre , où l'on est plus éclairé & plus difficile que jamais en matière de goût.

M. Horne est auteur d'un commentaire sur les psaumes , que nous avons annoncé dans le tems (\*) & sur lequel nous avons eu occasion de faire des observations semblables.

(Critical Review)

THE history and topographical survey of the county of Kent , &c. *Histoire & description topographique du comté de Kent , contenant le tableau de son état ancien & actuel , civil & ecclésiastique ; tiré des meilleures sources , actes publics & livres manuscrits & imprimés ; avec des cartes & des vues des monumens d'antiquité , & des habitations de la noblesse , &c. par M. Edouard Hasted , de Cantorbéry , écuyer. Vol. I. In-folio. Cantorbéry , 1778 , chez Simmons & Kirkby.*

Voilà encore un nouvel ouvrage sur le comté de Kent ; il est particulièrement intéressant pour la noblesse de ce pays , car l'auteur s'est beaucoup plus étendu sur les menus détails de l'histoire des familles , que sur l'histoire de la contrée ; & si l'on ôtoit de son livre les généalogies , les naissances , les morts , les mariages , & la

---

(\*) *Esprit des Journaux* , août 1776 , pag. 385.

partie héraldique , il resteroit très-peu de chose. M. Haſted a eu ſes raiſons pour agir ainſi , & les voici.

„ On me trouvera peut-être trop prolix dans  
 „ les généalogies des familles ; mais j'avoue que  
 „ je ne les ai point conſidérées ſous le point de  
 „ vue trivial & infructueux , ſous lequel on a  
 „ coutume de les enviſager. Les hommes dont  
 „ les ancêtres ſe ſont rendus célèbres par leurs  
 „ vertus & leur patriotiſme , par les grandes  
 „ actions qu'ils ont faites pour le ſervice de leur  
 „ ſouverain & de leur pays , ou par leurs pro-  
 „ grès dans la philoſophie , les ſciences , ou les  
 „ beaux-arts , ne peuvent guere en entendre  
 „ parler , ſans ſe ſentir excités à imiter des  
 „ exemples ſi glorieux. La honte de dégénérer  
 „ de la gloire d'une famille reſpectée , ( ſi toute-  
 „ fois il reſte encore quelque honte dans ce ſie-  
 „ cle d'effronterie ) les empêche ſouvent de  
 „ commettre des actions indignes du ſang qui  
 „ coule dans leurs veines. „

Le motif de l'auteur eſt ſans contredit très-  
 louable ; mais l'expérience ne prouve que trop  
 que tous les vices honteux peuvent s'allier avec  
 l'orgueil d'une naiſſance illuſtre. Qui ſont les  
 flatteurs des rois , les oppreſſeurs des peuples ,  
 les ennemis des miniſtres vertueux , les auteurs  
 de tous les grands ſcandales ? Ne ſont-ce pas  
 pour la plupart des gens de qualité ? Et dans  
 cette claſſe d'hommes privilégiés , ſont-ce les plus  
 eſtimables qui tirent le plus de vanité des héros  
 qu'a produits autrefois leur race ? D'ailleurs ,  
 quand cette influence des grands exemples do-  
 meſtiques ſeroit auſſi réelle , qu'elle paroît en  
 général chimérique , toutes les familles nobles  
 de l'Europe , comptent-elles dans leur généalo-  
 gie , des héros ou des grands hommes ?



Cependant au milieu des inutilités ou des choses peu intéressantes, dont cet ouvrage est rempli, il y a des choses curieuses & instructives. On y trouve quelques recherches utiles, & quelques articles d'histoire-naturelle qui peuvent plaire aux amateurs de cette science. Voici ce que l'auteur dit des eaux minérales de *Tunbridge*, qui sont avec celles de Bath, les plus célèbres de l'Angleterre.

„ Le voisinage de *Tunbridge-Wells* abonde en  
 „ sources d'eau minérale; elles ont toutes à-peu-  
 „ près les mêmes qualités, mais il y en a deux  
 „ qui jouissent, depuis la découverte de ces eaux,  
 „ d'une réputation particulière.

„ Ces deux sources sont encloses d'un beau  
 „ mur de pierre triangulaire; deux bassins de  
 „ pierre de Portland, en reçoivent les eaux  
 „ qui sont très-claires. Leur goût est piquant  
 „ & ferrugineux (steely) mais n'est nullement  
 „ désagréable. Elles n'ont presque point d'o-  
 „ deur, si ce n'est dans un air fort dense, où  
 „ leurs exhalaisons ferrugineuses sont très-sensi-  
 „ bles. Elles conservent toujours invariable-  
 „ ment la même température, car elles sour-  
 „ dent dans la terre à une telle profondeur, que ni  
 „ la chaleur de l'été, ni le froid de l'hiver ne  
 „ peuvent influencer sur elles.

„ Quand on prend de cette eau dans un  
 „ grand verre, elle n'éprouve aucune altération  
 „ jusqu'à ce qu'elle se soit échauffée à-peu-près  
 „ au même point que l'atmosphère. Alors on  
 „ observe quelques globules aériens, qui com-  
 „ mencent à se diviser, & à s'attacher aux  
 „ bords du verre; & en peu d'heures on voit  
 „ une légère écume de couleur de cuivre, flot-  
 „ ter sur la surface du verre, au fond duquel  
 „ tombe ensuite un sédiment ochreux.

## 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ Les longues pluies donnent à cette eau une  
 „ couleur de lait , mais ne l'affectent pas d'ail-  
 „ leurs sensiblement.

„ Il paroît par les expériences que divers  
 „ médecins ont faites sur cette eau , qu'elle est  
 „ composée de particules d'acier , de sels ma-  
 „ rins , d'une matiere huileuse , d'une substance  
 „ ochreuse , d'eau simple , & d'un esprit volatil  
 „ vitriolique , trop subtil pour être soumis à  
 „ aucune analyse chymique. Elle est de quatre  
 „ grains sur sept onces & un quart , plus légère  
 „ que l'eau de Spa , sur qui elle l'emporte à  
 „ cet égard , & de dix grains plus légère que  
 „ l'eau commune. Pour lui conserver ses vertus  
 „ en la transportant , il faut y mettre , sur une  
 „ pinte [ a quart ] cinq gouttes d'huile de sou-  
 „ fre , ou d'élixir de vitriol.

„ On prétend que cette eau est une impré-  
 „ gnation d'eau de pluie , qui filtre dans les  
 „ montagnes voisines & très-abondantes en mines  
 „ de fer , où elle se charge encore de sels ma-  
 „ rins & des autres ingrédiens qui en font une  
 „ eau ferrée très-pure , très-légère & très-salutaire  
 „ au corps humain ; elle s'insinue dans toutes  
 „ les parties de notre machine , rechauffe & rat-  
 „ fermit les constitutions affoiblies , redonne du  
 „ ton & de l'élasticité aux fibres relâchées ,  
 „ détruit les obstructions auxquelles les petits  
 „ vaisseaux sont sujets , & est par conséquent un  
 „ excellent remède pour les maladies froides  
 „ & chroniques , l'abattement d'esprits , les mau-  
 „ vaises digestions , & les maux de nerfs , &c. «

( *Monthly Review.* )

PRESENT state of husbandry in Scotland , &c.  
*Etat actuel de l'agriculture en Ecosse , &c. II*

*Vol. in-8vo. Edimbourg, 1778, & se trouve à Londres, chez Cadell.*

Cet ouvrage a trois parties. La première contient le tableau de l'état actuel de différentes baronnies, dont l'administration est entre les mains des commissaires des domaines réunis en Ecosse, avec des réflexions sur la manière de les améliorer. La seconde partie offre des détails intéressans sur la pratique de plusieurs gentils-hommes & fermiers, dans les comtés de Fife, Forfar, Kincardine, Perth, Clackmannan, East-Lothian, Berwick, Roxburg, Dumfries & Tweeddale. La troisième partie, en forme de supplément, a pour objet, les améliorations faites par le Lord Kaims à sa terre de Blairdrummond, & contient diverses réflexions de ce seigneur sur l'agriculture. Cet ouvrage est curieux & instructif, mais très-systématique.

*(Monthly Review.)*

## A L L E M A G N E.

SCHEMA introductionis in universam theologiam christiano-catholicam; continens definitiones, axiomata, theoremata, confectaria & corollaria, una cum discursu præliminari de origine, mutatione ac fati theologię christianę. *Essai d'introduction à une théologie catholique, &c. In-4to. de 160 pag. sans nom d'auteur & d'imprimeur.*

Nous trouvons cet ouvrage annoncé dans les *Göttingische Anzeigen*, n°. 2. du 15 février, sous l'article de *Bruchsal*. C'est, y dit-on, le fruit des changemens survenus à Spire dans l'ins-

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

truction théologique, depuis la suppression des Jésuites ; & nous avons la permission de faire connoître qu'il est de M. Brandmeier, sous-régent au séminaire de Bruchsal. Il a partagé en trois classes ces leçons préliminaires. Dans la première, il place la doctrine générale touchant la religion & l'église ; dans la seconde, il pose les maximes de la théologie révélée ; la troisième contient une savante histoire de la théologie. Comme il aime la méthode mathématique, il en a porté dans son livre la clarté & la précision. Il soutient que les évêques sont établis de droit divin : que l'infailibilité n'appartient pas à une personne unique, mais à tout le college épiscopal : que le gouvernement ecclésiastique est une monarchie limitée par l'aristocratie : que les conciles généraux ne peuvent point faire de nouveaux articles de foi. Il se plaint qu'on manque de zèle pour se débarrasser des entraves de la scholastique, née au sixième siècle des contestations sur la personne de J. C. Il loue Petau & sur-tout Rothfischer d'avoir été le premier qui ait osé tenter d'introduire dans l'église romaine la méthode mathématique de traiter la théologie.

On apprend que ce livre vient d'être défendu dans l'évêché de Spire, & avec justice, puisqu'un livre de religion est suspect par la seule clandestinité de son impression. La véritable doctrine n'est point captive dans les églises catholiques.

LEBEN... eines... vierjærigen kindes, &c. *Vies, actions, voyages & mort de Christian-Henri Heinek, de Lubec, écrite par Christian de Schoeneich, son précepteur. Seconde édition corrigée. A Gottingen, chez la veuve Vandenhoek, 1779. In-8vo. de 227 pag.*

La vie de ce petit prodige a été publiée pour la première fois en 1726. S'il n'est point flatté, il savoit plus d'histoire, de géographie, de droit, de théologie, d'anatomie, de françois & de latin à quatre ans qu'il est mort, que beaucoup de savans. Il ne pouvoit point mâcher, & a toujours pris le sein de sa nourrice, rejetant tout autre aliment.

M. Jer. Dav. Reuff, unterbibliothecars, bescreibung einiger handschriften, &c. *Description de quelques Mss. de l'université de Tubingen, par M. Reuff, sous-bibliothécaire.* A Tubingen, 1778, in-8vo. de 182 pag. avec 2 planches figurées.

Ces deux Mss. sont un fragment du nouveau-Testament, & plusieurs fragmens des livres de Polybe qu'on a perdus. M. Reuff compare les fragmens de Polybe, non-seulement avec les éditions d'Ernesti, d'Herwag & de Casaubon, mais encore avec le Ms. d'Augsbourg, & les *animadvers.* de Reiske, &c.; en sorte que c'est un service rendu aux savans qui ont besoin de Polybe. Le fragment du N<sup>o</sup>. T. est tiré du 1er. chap. de l'Evang. de St. Jean, versets 38-50. L'extérieur en est exactement décrit, & l'échantillon de l'intérieur représenté en gravure.

BEYTRÄGE zur mineralgeschichte verschiedenes länders. *Mémoire pour servir à l'histoire minérale de divers pays; par M. Ferber.* Ier. vol. A Mittau, chez Hinz, 1778, in-8vo. de 462 pag. avec fig.

Cet ouvrage est riche en instructions utiles, & neuves sur plusieurs matières dont on avoit

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fait jusques-là un secret, & dont la communication assure à l'auteur la vive reconnoissance des minéralistes, des chymistes & de tous ceux qui y ont intérêt. Une grande partie en est destinée à l'histoire minérale de Bohême, de Saxe, d'Angleterre & d'Ecosse que M. Ferber n'accompagne pas seulement de ses propres observations, mais encore de celles des écrivains les plus sûrs, de ses amis, & particulièrement de M. Odeltierna, ci-devant conseiller des mines de Suède, & de M. Fabricius, professeur de Kiel.

M. Ferber ayant mis au jour, il y a quelques années, l'histoire des mines de Bohême, il y fait ici quelques additions ; il décrit les mines de bleu en Bohême & la préparation de la couleur bleue, les veines des mines d'Aberdam, la meilleure maniere d'exploiter celles de Joachimsthal, les différentes couches de terre & de mine qui s'y rencontrent, l'étain cuivreux de Muckenberg, qu'on fait servir préféablement à l'étamage du cuivre, peut-être au préjudice de la santé.

Les observations concernant les mines de Saxe, fortifient ce qu'en a écrit M. Charpentier, dans sa géographie minérale des terres électORALES de Saxe. Seulement M. Ferber est entré dans des détails que M. Charpentier a passés, parce qu'ils étoient étrangers à son plan. Ceux touchant les constructions des carrieres, marinieres, mines de charbon & de tourbes ; le nombre des ouvriers qu'elles exigent ; la maniere de fondre ; celle de tirer le soufre, de brûler la chaux, de faire bouillir le vitriol, l'alun & le sel ; le calcul des frais de tous ces articles pendant plusieurs années, sont propres à diriger les entrepreneurs. Il en est de même des signes auxquels on apprend à connoître les divers genres de minerai

& de l'indication des lieux où on les a reconnus. Depuis que Jean-Géorge-Stadt a été bâti en 1654, jusqu'en 1766, les différentes mines lui ont rapporté 3,550,000 reichthalers. Dans le recensement des lieux célèbres par les mines, on donne une relation exacte de celles de Saalfeld; & à l'article des mines d'Angleterre, on voit que l'Amérique-Septentrionale a du cuivre dans la Nouvelle-Jersey, de l'argent à Stoughton non loin de Boston, & des fonderies de fer dans le Maryland. Ce qui est rapporté des mines d'Angleterre propre, est en grande partie tiré de M. Fabricius. Mais aussi l'auteur qui y a voyagé, a été en état de décrire d'après ses propres observations, plusieurs travaux qu'on y pratique, tels que ceux dont la matiere est le cuivre revêtu d'argent, ce qu'on appelle en françois argent haché; & beaucoup d'ouvrages fabriqués avec toute sorte d'alliages de fer, de cuivre & autres métaux dans les proportions indiquées. M. Roebuck se sert du sel lessiviel minéral & du régule d'antimoine, pour assouplir le cuivre blanc. L'art de vernir & peindre la tole, & d'émailler les vaisseaux de cuivre, tel qu'on le fait en Angleterre, est aussi enseigné, ainsi que la préparation du sel amer qui se fait à Epsom, au moyen d'une lessive-mere de sel de cuisine; en y ajoutant de la chaux de vitriol brûlé à rouge. On se sert aussi de la même chaux de vitriol pour rendre plus agréable l'eau-de-vie de grain. Il y a à Leith en Écosse, une fabrique de rouge, fait avec le *lichen saxatilis*.

On ne sauroit trop recommander la lecture du chapitre des fabriques de chymie, parce que M. Ferber en décrit sans réserve, les fourneaux, les vaisseaux & les manipulations, dont

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la jalousie des artistes a fait des mysteres ; & qu'il dévoile & apprend à découvrir nombre d'infidélités fort communes. Il explique encore une méthode particuliere de distiller en grand l'huile de vitriol, de préparer l'eau de départ , les esprits de salpêtre & de sel , les fleurs de soufre , le cinnabre souvent falsifié avec de la poudre de brique, du safran de mars, du vitriol de mars, calciné à rouge , & même de l'arsenic ; il n'oublie point le vermillon , ni une autre couleur rouge , faite avec du safran de mars & de la brique pulvérisée , ni le raffinage du borax & du camphre , à Amsterdam , ni une fabrique de *lacmus* , non loin d'Amsterdam , où on le prépare tantôt avec le *croton tinctorium* , tantôt avec le *lichen roccella* , tantôt avec le *lichen parellus* , &c.

BEOBACHTUNGEN an einer neuendeckten zwit-  
terphalaene , &c. *Observations sur un papil-  
lon hermaphrodite de l'espece nommée Bombyx  
Crataegi ; par M. Esper. A Erlang, chez Wal-  
ther, 1778, in-4to. de 20 pag.*

Ce papillon est examiné dans tous ses états de métamorphoses qui sont représentées sur une planche enluminée.

PHARMACA simplicia mineralia juxta pharmaco-  
poeam Austriaco-provincialem Bohemiæ regno  
indigena proposita , &c. *Remedes simples tirés  
des minéraux de Bohême suivant la pharmaco-  
pée Austriaco-provinciale, proposés par M. Hoe-  
zer. A Prague , chez Gerle, 1778, in-8vo. de  
69. pag.*

M. Hoezer ne fait rien de plus sur chaque



minéral que de décrire les différentes préparations qui sont en usage dans les pharmacies.

A. Georg. Ignat. de Metzburg.... *Institutiones mathematicæ, &c. Leçons de mathématiques par M. de Metzburg, professeur de mathématiques dans l'université de Vienne. A Vienne, chez le noble de Trattner, en 3 petits tomes, 1775 & suiv.*

Ce livre est très-bon par sa nature, quoiqu'il n'ait rien de particulier que la description des travaux de l'auteur en Gallicie, qu'il a insérée dans la géométrie pratique.

EXERCITATIONES analytico-syntheticæ in mathesi purâ, &c. *Exercices d'analyse synthétique par M. Zumkley, directeur du collège Paulin, & professeur des hautes mathématiques à Munster. 1779. A Munster, chez Aschendorf, imprimeur de l'université, in-8vo. avec 6 planches.*

On y trouve la solution de plusieurs problèmes très-propres à exercer l'esprit solidement.

ANFANGSGRUNDE der naturgeschichte. *Elémens d'histoire-naturelle par M. Bergmann, 3eme. partie contenant le regne animal. A Mayence, chez Waillandt, 1778, in-8vo.*

Dès 1774 l'auteur a commencé de publier ses élémens d'histoire-naturelle en donnant d'abord le regne minéral, qui a été suivi en 1777 du végétal, & enfin en 1778 de l'animal, il s'at-

## 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tache à Linné , Muller , & Erxleben , sans négliger Buffon , Haller , Klein & Briffon , desquels cependant il se garde d'adopter les hypothèses ingénieuses comme des vérités décidées. Il croit qu'il y a eu autrefois des nations de géans. Cet ouvrage fait honneur à son zèle pour l'instruction de son académie.

OPUSCULA academica & scholastica denuo recognita , &c. *Opuscules académiques & classiques revus par M. Krebs, recteur pour la 3eme. fois du college de Moldan. A Leipzig , chez Jacobæer, 1778 , grand in-8vo. de 542 pag.*

Le nom de M. Krebs est fort estimé des humanistes auxquels ce recueil ne peut manquer de plaire. L'antiquité grecque & latine lui est supérieurement connue , témoins ses traités des éphètes & des stélites d'Athenes , des assesseurs de justice à Rome & du préfet de la ville , entr'autres d'un ordre différent où il traite de l'appel de St. Paul à l'empereur ; des vues malignes de Lucien contre la religion chrétienne ; de l'avantage de joindre l'étude de la théologie à la littérature ; de la précipitation à ôter les jeunes gens des études : tous articles dans lesquels il ne signale pas moins son savoir que son zèle pour la religion & la discipline classique.

Les deux derniers cahiers du neuvième volume de la *Bibliothèque physique & économique* de M. le professeur Beckmann , en Allemand ; se distribuent à Gottingen. On y remarque une belle description de Nuremberg par M. de Murr , auteur du journal , pour servir à l'histoire des arts en Allemand ; un extrait de la topographie de la Livonie & de l'Estonie , par M. Hapel ,

Justement prisee ; ainsi que la description de Berlin & de Postdam.

M. le professeur Koppe prépare chez Weidmann & Reich à Leipzig une traduction en Allemand en 3 vol. in-8vo. de l'ouvrage anglois du docteur Lowth, évêque de Londres, sur Isaïe, augmentée de traités particuliers & de notes de sa façon.

## S U E D E.

**SAMMANDRAG af Swea-Rikes historia, &c. Abrégé de l'histoire de Suede, depuis la plus haute antiquité jusqu'aux tems les plus modernes ; par M. Lagerbring, professeur d'histoire à Lund. A Stockholm, chez Nordstroem, 1778, 2 part. grand in-8vo.**

M. Lagerbring, à qui le roi de Suede a accordé la noblesse pour les services qu'il a rendus à l'histoire de Suede, a composé cet abrégé à la priere de M. Gjoerwel. Ce n'est point un extrait de son histoire du royaume de Suede, *Swea Rikes historia*, dont la troisieme partie publiée en 1776, n'atteint encore que l'an 1394. L'abrégé a sur toutes les histoires suédoises l'avantage de comprendre les événemens les plus nouveaux jusqu'en 1772. Suivant la préface, M. Gjoerwel avoit résolu, il y a plusieurs années, de faire travailler à de courtes histoires anciennes & modernes à l'usage de la jeunesse de Suede, dont l'éducation est encore très-défectueuse, surtout en cette partie.

Conformément à ce dessein, l'histoire de Suede a paru en 1775 ; celle de Danemarck est aussi faite ; & un neveu de M. Lagerbring est chargé de l'histoire de Russie & de Pologne qu'il ne fera pas long-tems attendre. Cette histoire de

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Suede remonte à Formoter, & est suivie dans les races de Oden, Ynglinga, Ivarvidfadme & les enfans de ses filles, Sigurd, Stenkil, Swerker, Erich, Folkmag, les rois de l'union & la maison de Vasa, la Palatine & de Holstein. Elle contient plus de politique que les histoires communes. Dès 1776, M. le professeur Moeller en avoit donné à Greifswald une traduction allemande, ayant pour titre : *Abriß der Schwedischen Reichs historie*, &c. Elle reparoit aujourd'hui travaillée de nouveau & augmentée d'observations politiques. Cette politique forme la premiere partie de la présente édition ; la seconde partie purement historique, va jusqu'à Gustave Vasa. La 3me. qui s'étend jusqu'en 1654, ne tardera pas.

La premiere partie peut être considérée dans cette édition comme un ouvrage tout nouveau. Il n'y a point de citations, c'est pourquoi l'auteur n'a pas manqué dans la préface de faire connoître exactement ses sources. Quant au traité de politique, on y expose avec ordre la grandeur du royaume comparé avec les autres états pour l'étendue du territoire, les productions, l'agriculture, les forêts & la population de chaque province ; les moyens d'augmenter la population, de secourir les villes en décadence, & de perfectionner le commerce intérieur & extérieur, ou d'importation & d'exportation, & celui des indes, les manufactures, les monnoies, les revenus publics, le change, l'économie, les corps, l'armée, les fortifications, la flotte & toute la marine, les ordres de chevalerie & le clergé. Il n'est dit que deux mots de la forme du gouvernement depuis 1772 : parce qu'en effet c'est une tâche fort difficile, tant qu'il n'est pas bien décidé si c'est le réglemeut de Gustave-Adolphe, ou ce-

lui de Gustave Vasa, ou celui de 1658, ou celui de 1679 qu'on devra suivre. Cette réflexion est des annonces de Gottingen.

On remarque que depuis 1618, il ne s'est point exporté de bleds hors de Suede. Au contraire on y consomme annuellement 500,000 tonnes de grain étranger, la plupart pour le brandevin. La Suede & la Finlande avoient doublé en 1769 le nombre des habitans que Charles XII y avoit laissés. On y compte 2,571,825 ames, ce qui fait 267 hommes par mille quarré de Suede; tandis que le Danemarck en a 1210 par mille quarré Danois qui est plus petit. Stockholm a 80,000 habitans. On n'a point encore recommencé de travailler au grand canal projeté. Depuis 1770 jusqu'en 1774 on a fabriqué 4130 ducats d'or de Smaland; mais avec perte. Les mines d'argent de Salberg en ont fourni 1817 marcs en 1773. Les marchandises des indes orientales ont rapporté en 1776 cinq millions 115,473 dahlers d'argent.

M. Lagerbring a publié presque en même-tems, aussi en Suédois, un abrégé de l'*histoire de Danemarck*, en 14 feuell. in-8vo. Dans la préface il marque les sources à consulter pour se bien instruire de l'histoire & de la politique de ce royaume. Depuis le regne de Frédéric III, il n'a fait presque que copier Suhm.

L'introduction est un tableau de la présente situation. Suivant M. Lagerbring, l'antipathie nationale entre les Suédois & les Danois n'est pas encore détruite; mais elle diminue beaucoup, & il y a à espérer que la continuation de la paix en anéantira tous les vestiges. Le nombre du peuple de Norwege est de deux millions: ce qu'on induit des registres des paroisses où

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'on trouve annuellement 50,000 morts. Coppenhague a entre 75 & 80 mille habitans. La bibliotheque royale contient 60,000 vol. imprimés : celle de l'université, 32,000 : celle du comte Thott au-delà de cent mille. Les revenus de la couronne sont estimés à six millions de thalers, argent courant de Danemarck, en ce compris plus de 300,000 thalers du péage du Sund. L'accise de Coppenhague va à 500,000 thalers ; elle est assez considérable pour qu'il en coûte à des familles d'une fortune médiocre 100 thalers par an pour leur consommation. La force militaire du Danemarck & du Holstein est de 32,523 hommes : celle de Norwege de 26,706 hommes. La marine est forte de 30 vaisseaux de ligne, 16 frégates & 50 galeres.

Cette histoire de Danemarck raccourcie dans les anciens tems, & plus étendue à mesure qu'elle approche de notre âge, est parsemée de réflexions qui n'en interrompent point le fil & ne demandent qu'un coup-d'œil. Elle remonte jusqu'à l'arrivée d'Oden ou Othin dans le Nord, & descend jusqu'au roi regnant inclusivement. L'auteur n'est pas favorable au gouvernement Danois qu'il qualifie de domination asiatique, & il regarde ce changement comme une tache à la mémoire de Frédéric III ; quoiqu'il convienne que le royaume en est devenu rapidement plus fort & plus puissant. Il s'efforce de justifier Ulfeld, & met sa condamnation au rang des actions qu'il prétend n'avoir pas fait honneur au caractère du monarque. Il veut bien accorder à Frédéric IV une place entre les plus grands rois du monde.

Le dernier chapitre est celui qui fixe le plus l'attention, parce qu'il touche l'administration présente du Danemarck. Au commencement du regne

regne de Christian VII, le royaume tomboit en décadence , & perdoit , par son commerce avec les étrangers , environ 210, 070 thalers. On n'en étoit pas plus économe , puisque certains emplois procuroient 30, 000 thalers d'appointemens annuels. Struensée ne manqua pas d'habileté ; mais il manqua d'expérience. Fier & présomptueux , il ignoroit l'art de gouverner. Cependant il entreprit d'acquitter en peu de tems 4, 259, 250 thalers de dettes , & se chargea seul des affaires capables d'occuper plusieurs personnages éclairés qui y avoient vieilli. Son aveuglement étoit si excessif qu'il vouloit abolir la langue du pays , plutôt que de se donner la peine de l'apprendre. Il s'étoit flatté d'endormir le peuple par des divertissemens & des spectacles pour lesquels il dépensoit par an 120, 000 thalers , malgré le poids des dettes ; mais le peuple ne se laissa pas endormir & desira sa chute. Le soulèvement de la Norwege éclata sans qu'il y eût de sa faute ; mais il faillit en ce qu'il n'employa pas incontinent les moyens efficaces d'ôter les causes du mécontentement. Elles venoient de ce qu'on ne vouloit accorder aux Norvégiens ni banque , ni académie , ni college de commerce , & de ce que les Danois exerçoient le monopole des bleds & du poisson dans les deux tiers de la Norwege : ce qui en faisoit sortir l'argent ; ensorte qu'en y joignant les grosses sommes qui passaient en Danemarck pour le paiement des impôts , des emplois , des propriétaires des fonds & des mines sans aucun retour , il arriva en Norwege une disette générale d'espèces qui porta le peuple appauvri à la fermentation. Il s'en faut bien que M. Lagerbring soit partisan de Struensée , qu'il traite d'homme sans conscience , qui ne croyoit point l'immortalité

#### 410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de l'ame , & qui lui paroît avoir affecté l'autorité d'un maire de palais. Il pense qu'il eût mieux valu adoucir son jugement de condamnation , & celui de Brand , en les laissant simplement décapiter. Struensée s'est défendu avec bon sens. La défense de Brand est extravagante.

TAL om de nyaſte foerklaringar af norrskenet , &c. *Discours sur les plus nouvelles explications de l'aurore boréale.* A Stockholm , chez Lang , 1778 , in-8vo. de 110 pag.

Ce discours a été lu en présence du roi , dans l'assemblée de l'académie , par M. Wilke , en quittant la place de président qu'on change quatre fois par an. Il déduit d'abord le système de Mairan sur ce phénomène , & ensuite celui qui le fait dériver de l'électricité. Les Lapons ont le secret , au moyen de deux morceaux de fer qu'ils frottent ensemble , d'attirer en bas l'aurore boréale , & de la répandre dans la campagne. Cependant M. Wilke semble douter qu'on puisse monter un fil de fer à la hauteur de l'aurore boréale pour servir de conducteur , comme on fait à la matiere de l'orage. Il expose aussi les opinions d'Euler , de Wolf & de Silberschlag ; mais nous ne voyons point qu'il ait connu les recherches physiques de Mr. le Baron de Hupſch , sur les causes de l'aurore boréale , qu'il a publiées en Allemand dès 1757 , & dont il vient de paroître une nouvelle édition augmentée , à Cologne , chez Odendall , 1778 , in-8vo. de 58 pages.

COLLECTIO GJORWELLIANA , &c. C'est un ouvrage périodique en Suédois , dont la teneur ſuivante des deux premiers cahiers de 20 feuil.



in-8vo. fera connoître l'objet. Du moment que M. Gjorwell a eu la charge de bibliothécaire du roi, il a commencé de rassembler un grand nombre de matériaux, tant des lettres qui lui ont été adressées, que d'autres Mss. concernant les affaires de Suede depuis 1719, la famille royale, la topographie de la Suede, la bibliographie, la biographie, l'histoire, l'état de la ville de Stockholm, la bibliotheque royale & le conseil : il veut rendre aux curieux de l'histoire Suédoise, le service de leur communiquer sa collection. Il y fera aussi entrer par parties l'extrait de l'histoire de Gustave-Adolphe, par M. le professeur Mauvillon, en y corrigeant plusieurs erreurs, sur-tout de chronologie. Déjà il en donne la préface, l'introduction, & conduit l'histoire même depuis sa naissance jusqu'en 1612. Le second article a une étroite liaison avec le premier, puisque c'est un catalogue dressé par M. Warmholz, de tous les écrits qui regardent le roi Gustave-Adolphe, & qui peuvent servir à compléter en cette partie la *Bibliotheca Historia Sveo-Gothica*. Le 3eme. est un mémoire de M. Ekholm sur les versions Suédoises des psaumes : plusieurs lettres terminent ce premier cahier.

Outre la suite du catalogue de M. Warmholz & du mémoire de M. Ekholm, le second cahier contient des lettres adressées à M. Gjorwel & d'autres écrits curieux, tels qu'une description des ruines qui se trouvent à Udine, dressée en 1764, par M. Molinari, consul de Suede à Tunis ; une relation du ministre de Suede à la paix d'Osnabruc, adressée en 1656, au chancelier Oxenstiern ; une relation des études de Charles XII en 1697 ; la vie de M. Bagge, prévôt de Marstrand ; des lettres écrites de Ver-

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

faillies remplies d'anecdotes de la cour de France, de la ville & de la littérature, depuis 1775 jusqu'en 1777; l'arbre généalogique du chevalier de Linné, avec des remarques &c.

M. Gjorwell nous apprend dans la préface, qu'il a intention de discontinuer la feuille hebdomadaire qui l'occupoit depuis 1754, pour se livrer tout entier à des ouvrages plus considérables, notamment à l'encyclopédie Suédoise & à un *Thesaurus Sveo-Gothicus* à l'usage des étrangers.

## L I E G E.

*LES maximes de l'honnête-homme ou de la sagesse ; avec des réflexions morales & historiques, utiles aux jeunes gens & aux autres personnes, pour se conduire sagement & avec honneur dans le monde ; nouvelle édition, revue avec soin, & augmentée considérablement ; par M. l'abbé Blanchard. A Liege, Jean-François Baffompierre, imprimeur de son altesse, au Moriane, vis-à-vis Ste. Catherine. 3 vol. in-12. 1779.*

La première édition de cet ouvrage utile, qui parut sous le titre de *Poëte des Mœurs*, ne tarda pas à être épuisée ; & dès-lors on pressa l'auteur d'en donner une nouvelle, qui n'a été différée jusqu'à ce jour, que pour rendre l'ouvrage plus digne des suffrages du public. On connoît un petit poëme moral, attribué à l'illustre auteur du *Télémaque*, & qui a pour titre les *Maximes de la Sagesse*. Chacune de ces maximes a fourni à M. l'abbé Blanchard, l'occasion d'un commentaire dans lequel il a répandu beaucoup d'intérêt & de varié. » Nous nous sommes proposé, » dit l'auteur, de former les mœurs de la jeunesse, & de rendre les hommes plus vertueux

„ & plus sages. . . . . En faisant apprendre par  
„ cœur aux jeunes gens les vers des *Maximes*,  
„ on pourra leur faire lire attentivement les  
„ réflexions qui les expliquent, & leur en faire  
„ rendre compte. On pourra faire la même chose  
„ pour les traits d'histoire, qu'ils retiendront  
„ encore plus facilement que la morale. Par-là,  
„ ils s'accoutumeront à raconter avec grace,  
„ & avec aisance une histoire, une anecdote,  
„ un bon mot. . . . Ils apprendront aussi à ré-  
„ fléchir sur leurs lectures. . . . Quoique la jeu-  
„ nesse ait été le principal objet de cet ouvra-  
„ ge, il ne sera peut-être pas inutile aux au-  
„ tres personnes, & il leur plaira certainement  
„ davantage, parce qu'elles ont l'esprit plus for-  
„ mé. L'enfance n'aime guere que l'amusement,  
„ la jeunesse ne cherche que le plaisir, l'âge mûr  
„ préfère le solide & l'utile. Mais si l'on veut  
„ plaire long-tems & mériter tous les suffrages,  
„ il faut, à l'utilité mêler l'agrément. Nous  
„ avons donc cru devoir égayer la sagesse.  
„ Nous avons tempéré sa gravité austère, pour  
„ la rendre plus aimable, pour lui concilier plus  
„ de cœurs. La *vertu* sans attrait est un *hameçon*  
„ sans appât. Les préceptes seuls auroient bien-  
„ tôt ennuyé : les exemples fréquens que nous  
„ y avons mêlés, attacheront. Une morale trop  
„ continue fatigue : des traits frappans, semés  
„ de distance en distance, délassent l'esprit &  
„ le raniment. On oublie d'ailleurs les plus sa-  
„ ges conseils, mais les beaux exemples ne  
„ s'effacent point : ils se gravent profondément  
„ dans l'esprit, y impriment avec eux les maxi-  
„ mes, & les rappellent. „

Dans la première édition, l'auteur s'étoit at-  
taché à multiplier les traits d'histoire, les anec-  
dotes, & il faut convenir qu'il n'y avoit pas

toujours mis assez de choix : aussi a-t-il retranché beaucoup de ces traits qui n'étoient pas assez ingénieux ni assez intéressans. Ils ont été remplacés par d'autres puisés la plupart dans nos meilleurs écrivains , quoiqu'on puisse reprocher encore à M. l'abbé Blanchard , de n'avoir pas été toujours assez difficile dans le choix des anecdotes, dont plusieurs paroîtront hasardées , & d'autres peut-être déplacées dans un commentaire sur les maximes de la sagesse , & destiné pour les jeunes gens. Par exemple , l'auteur remarque qu'il y a des personnes qui ne devroient jamais se mêler de reprendre & de corriger , parce qu'elles le font toujours mal. Les gens vifs, dit-il , ne se possèdent pas assez : les esprits durs ne ménagent rien. On lit ensuite cette anecdote. » Un confesseur » d'un caractère dur , vit , dit-on , un jour » approcher de son tribunal un sergent d'infanterie , qui avoit sa hallebarde , & qui la » posa à côté de lui , ce pénitent débuta par » lui dire , qu'il s'accusoit de s'être donné au diable : *Reprenez votre hallebarde* , reprit brusquement le confesseur , & *allez-vous-en servir votre maître* : le sergent se retira plein de honte » & de colere , & ne manqua pas d'y envoyer » aussi le confesseur. »

A la vérité , M. Blanchard observe qu'il y avoit beaucoup d'humeur & de dureté , pour ne rien dire de plus , dans une pareille conduite ; ce dont personne ne s'avisera de douter : mais cette historiette n'en paroîtra pas moins déplacée aux âmes pieuses si promptes à s'allarmer lorsqu'elles apperçoivent un sujet de scandale en matière de religion. Au reste les taches légères qu'on découvre dans cet ouvrage sont peu de chose , en comparaison des beautés qui s'y trou-

vent. Mais ce qui lui conciliera les lecteurs, c'est la méthode que M. l'abbé Blanchard emploie pour persuader les incrédules, & pour prémunir les jeunes gens contre les dangers auxquels les expose la lecture des livres dangereux ou suspects. Lorsqu'on écrit d'après les maximes du vertueux Fénélon, on doit imiter sa douceur, & c'est ce qui distingue les réflexions de M. l'abbé Blanchard.

Le premier volume est terminé par des *réflexions sur l'éducation*, où l'on traite de l'éducation physique & de l'éducation morale; du choix du précepteur ou gouverneur; des exercices propres à perfectionner l'éducation; & de l'éducation des filles. Il est difficile de dire quelque chose de neuf sur ces objets, & l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblé les préceptes de nos meilleurs écrivains sur l'éducation.

Dans le troisième volume on a placé le *portrait de l'honnête homme & du sage*, morceau qui nous a paru bien fait; il est suivi d'un *discours sur la mendicité* qui a obtenu le second *accessit* à l'académie de Châlons-sur-Marne, & qui fait honneur à la sensibilité & aux connoissances de l'auteur.

---

## PEINTURES, SCULPTURES, GRAVURES.

Les héritiers de M. le comte Fede à Tivoli, font faire à leurs frais dans la belle maison de plaisance, dite *la Villa-Adriana*, une fouille dont on espere le succès le plus heureux. On a déjà déterré un superbe morceau de mosaï-

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que , représentant un gladiateur qui combat contre deux lions , l'un de ces lions paroît tué par le gladiateur qui est près de tuer l'autre , & plus loin est un tigre , qui effrayé de ce spectacle , s'enfuit & grimpe sur un arbre. Ce morceau est d'un travail achevé.

En poursuivant la même fouille dans un endroit où l'on suppose qu'étoit la galerie d'Adrien , on a trouvé un superbe morceau de mosaïque , du même genre que les trois qu'on voit chez le cardinal Marefoschi. Ce morceau faisoit partie du plancher d'une des chambres de la galerie. Il a douze palmes en quarré ; il est entouré d'une bordure qui a une palme & un tiers de large , & qui représente des festons de fleurs , d'herbes & de feuilles de vignes , entrelassés par une bande de quatre couleurs qui tourne autour du cadre à ses quatre angles ; le *champ* est verd & rouge. Dans ce cadre verd , qui renferme un tableau où sont représentés aux naturels quatre masques scéniques ou *personæ* , symboles de la comédie grecque & latine , entourés de cistres à quatre cordes , de trompettes & d'autres instrumens familiers au théâtre ; ce morceau est parfaitement conservé.

Quelques amateurs d'antiquité ayant fait fouiller à Rome , dans les collines *Viminale* , & *Esquiline* , on a découvert plusieurs chambres peintes de main de maître avec beaucoup de goût , & ornées de figures qu'on a jugées dignes d'attirer l'attention du public , & qu'on doit en conséquence faire graver & enluminer avec tout le soin possible. C'est M. le chevalier Mengs , célèbre artiste , qui est chargé de ce travail. Il y aura quinze estampes , deux desquelles ont déjà paru tant en noir qu'enluminées ; celle-ci se vendent cinq sequins piece , & les autres six paoli.

Le saint pere a acheté dernièrement aux héritiers du feu chevalier Piranesi, deux sphinx ailés, antiques, d'un travail exquis, pour en orner le museum clémentin.

( *Notizie del mondo.* )

Il vient de paroître deux estampes de même grandeur, dont l'une représente *Cléopâtre expirante* ; l'autre *la Fortune répandant ses trésors sur la surface du globe & retenue par un Amour* ; l'une & l'autre gravées d'après deux beaux tableaux du Guide. Les figures sont entièrement nues, dessinées avec la grace & l'élégance noble qui distingue les compositions d'un des plus grands maîtres de l'école d'Italie. Les têtes sont d'un caractère intéressant & agréable. Ces deux estampes, gravées d'une manière grande, ferme & brillante, d'un effet très-riche & très-piquant, sont dignes du burin de M. Strange, graveur du roi, connu de tous les amateurs par la multitude de belles gravures qu'il a déjà publiées. Elles se vendent à Paris chez l'auteur, rue d'enfer, vis-à-vis la rue Saint-Thomas. Prix 8 liv. chacune.

*Diane & Endymion*, peint par Montaigne, gravé par Savard. A Paris, chez l'auteur, quai S. Bernard, hôtel Chamouffet. Prix 2 livres, 8 sols.

*Carte topographique des Pays-Bas Autrichiens*, qui comprend les duchés de Brabant, de Luxembourg, de Limbourg & de Gueldres ; des comtés de Flandre, de Hainaut, & de Namur, du Tournesin, de la Seigneurie de Malines, & des principautés de Liege & de Stavelo, &c.

M. le comte de Ferrari, lieutenant-général de leurs majestés impériales & royale, a fait

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

lever cette carte dans le plus grand détail , sur la même échelle que celles de la France , publiées par l'académie, dont elle fait exactement la suite : elle est composée de vingt-cinq feuilles , & se vend avec privilege du roi , à Paris chez Vignon , marchand de cartes de géographie , rue Dauphine , vis-à-vis celle d'Anjou.

Le prix est de 96 livres en papier.

*Collection des ports de France , commencée par M. Vernet , continuée par M. Cochin.*

Le public ayant paru desirer la continuation de cette collection intéressante , MM. Cochin & le Bas , graveurs du roi , ont cherché à satisfaire ce desir. M. Cochin a dessiné le port du Havre & celui de Rouen ; ce dernier en deux dessins sous deux aspects différens.

Le port de Dieppe est gravé d'après M. Vernet.

En livrant cette 1<sup>re</sup>. estampe , ils ont ouvert une souscription pour les 3 autres qui en sont la suite. Les conditions de la souscription sont qu'en recevant le port de Dieppe , on donne 18 liv. c'est-à-dire , 12 liv. pour l'estampe , & 6 liv. à compte sur les suivantes ; en recevant la seconde , ( le port du Havre ) on donnera 12 liv. enfin en recevant successivement les deux du port de Rouen , on donnera 9 liv. pour chacune. Total 48 liv.

Les personnes qui n'auront point souscrit , paieront chacune de ces estampes 15 liv.

On souscrit chez M. le Bas , rue de la Harpe , & chez M. Cochin , aux galeries du Louvre.

MM. de Cassini , de Montigni & Perronet , ont présenté au roi cinq nouvelles feuilles de la France , qui comprennent les villes de Cas-



res, Lodeve, Alby, Milhaut & Carcassonne. Cette dernière feuille est la 115<sup>e</sup>. des 175 qui formeront l'atlas complet de la France : les 60 feuilles qui restent sont levées en partie ; il en paroîtra au moins 10 dans le courant de cette année. La loi que MM. les directeurs se sont imposée de ne publier aucune carte qui n'ait été vérifiée sur les lieux, & approuvée par les seigneurs, curés & autres habitans de chaque province, a retardé beaucoup la publication des cartes ; mais le nombre de celles qui ont paru, & de celles que nous annonçons comme prêtes à paroître, dont il ne reste plus à lever que la Bretagne, doit faire juger au public qu'il jouira bientôt des fruits d'une entreprise qu'il regardoit d'abord comme impossible, ou au moins d'une si longue durée, que l'exécution lui en paroîssoit trop éloignée : c'est par cette raison que les souscriptions ont été peu nombreuses. MM. les directeurs espèrent que l'empressement du public à se procurer les cartes qui ont paru, les mettra en état de publier bientôt ce qui reste à paroître.

*Ulysse enlevant le fils d'Andromaque*, estampe d'environ treize pouces de haut, sur onze de large, gravée par M. Schmuzer, d'après le dessin de S. A. R. le prince de Saxe-Teschen.

Les sujets puisés dans la mythologie fournissent souvent des caractères vigoureusement prononcés, qui servent à développer les passions, & à les exprimer dans toute leur énergie. Le sujet de cette estampe en est sur-tout une preuve : Ulysse enleve Astianax à sa mere ; d'une main il repousse Andromaque, & de l'autre lui ravit son fils. La tendresse maternelle semble donner à la veuve d'Hector de nouvelles

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

forces pour défendre ce fils, & l'arracher des bras du ravisseur. Astianax effrayé regarde sa mère, & semble implorer son secours. On trouve dans cette belle composition beaucoup de vérité, de mouvement & d'expression ; mais ce qui contribue encore à rendre cet ouvrage intéressant, c'est qu'il est exécuté, en gravure, d'après le dessin d'un prince cher à sa patrie, dont il est la gloire & l'appui ; cher aux arts qu'il protège avec goût & discernement, & qu'il cultive lui-même d'une manière distinguée, comme un délassement de ses travaux militaires.

On connoît le burin libre, hardi, pur & brillant de M. Schmuze, auteur de cette estampe. Ce nouveau sujet ne peut qu'ajouter encore à la réputation de l'artiste, qui a fait hommage de cette gravure à S. A. R. l'archiduchesse de Saxe-Teschén. Le tableau original, peint par le Calabrois, est au château de Presbourg. L'estampe se trouve à Vienne, chez l'auteur, graveur de la cour ; & à Paris, chez M. Aliamet, de l'académie royale de peinture, rue des Mathurins, vis-à-vis la rue des Maçons. Prix 6 liv.

*Rivage près de Tivoli*, gravé d'après M. Vernet, par M. Aliamet, graveur du roi & de leurs majestés impériales & royale. Prix 6 liv.

Cet estampe, qui a vingt pouces de long, présente non-seulement une marine, des vaisseaux à la voile sur plusieurs plans, un vaisseau dans le port, un débarquement, une pêche, mais encore des antiquités, des ruines, des rochers, une fontaine, un grand nombre de figures qui ont beaucoup d'expression. Le talent du peintre & celui du graveur sont déjà si connus dans le public, qu'il suffit pour l'éloge de cette

estampe, de dire que c'est ici une de leurs productions.

*Carte Topographique de l'isle de la Dominique; levée en 1773, traduite de l'anglois. A Paris, 1778, chez le Rouge, ingénieur-géographe du roi, rue des grands Augustins. Prix 1 liv. 10 sols.*

Cette carte manque dans les meilleurs atlas.

## M U S I Q U E.

*OBSERVATIONS sur l'alto-viole, ou dessus de viole monté en haute-contre, par M. Lendormy.*

L'Auteur de ces observations a composé & arrangé pour ce nouvel instrument, différentes pieces, qu'il a publiées sous le titre de *Mélanges, d'airs choisis, ariettes, &c. pour être exécutés en solo ou avec la basse; par un alto-viole, ou par l'alto, précédés d'observations sur l'alto-viole, & sur la maniere de jouer cet instrument.*

Le premier recueil de ces airs, avec les observations, se trouve aux adresses ordinaires de musique. Prix, 3 liv. 12 sols.

Le corps de l'alto-viole (\*) est le même que

(\*) Il seroit à souhaiter qu'on désignât ce nouvel instrument par un autre nom. Celui d'alto-viole a trop de ressemblance avec le mot Italien *alto-violà*, qui est le nom propre de l'instrument, qu'on appelle simplement aujourd'hui *alto*. Mais puisqu'on a ainsi abrégé le mot *alto-violà*, qui est-ce qui assurera que dans moins de cinq à six ans, on n'abrégera pas de même celui d'alto-viole? On n'aura donc plus alors que le mot *alto* pour désigner un instrument à touches, & fait comme une viole, ou un instrument sans touches, & fait comme un violon?

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

celui du dessus de viole , & il a des touches comme celui-ci , mais il en differe par le nombre de ses cordes , & par la maniere dont il est accordé.

Le dessus de viole a six cordes , qui sont , en commençant par la plus basse , *ré* , *sol* , *ut* , *mi* , *la* , *ré* , accordées , comme on voit , par quarts , excepté la corde *mi* , qui est à la tierce d'*ut* ; au lieu que l'alto-viole , avec moins de cordes , a un ton de plus d'étendue du côté du bas. Ses cordes sont *ut* , *sol* , *ré* , *sol* , *ut* ; les premières s'accordent par quintes , & les deux extrêmes par quarts.

Entre les divers avantages qui résultent de cet accord , & de la suppression d'une corde , pour la qualité du son de l'instrument , on a encore celui de pouvoir , au moyen de l'*ut* d'en bas , jouer la partie de l'alto , qu'on fait être devenue une partie souvent très-intéressante depuis quelque tems , ce qu'on ne peut faire avec le dessus de viole , borné par en bas. Le recueil d'airs que vient de publier l'auteur , prouve d'ailleurs qu'on joue des pieces sur cet instrument , & il assure que les ariettes , ainsi que les chants tendres & affectueux , y font le plus grand effet.

Cet instrument paroît convenir particulièrement aux femmes , soit par la douceur de ses sons , la facilité que lui procure son accord , soit encore par la maniere de conduire l'archet , & de tenir l'instrument , qui est la même que pour le par-dessus de viole. Ses principes sont également les mêmes ; ainsi les personnes qui jouent du par-dessus seront bientôt en état de jouer de l'alto-viole.

Pour ce qui regarde la maniere de fixer le ton sur cet instrument , comme il n'a point de

corde *la*, on le monte sur le *sol*, & l'on a pour cela deux *sol*, l'un au grave, l'autre à l'aigu, selon la nature des instrumens dont on prend le ton. L'auteur remarque dans ses observations que l'alto-viole se monte aussi haut que l'on veut, & que peu d'instrumens fatiguent moins les cordes que celui-ci, avantage qu'on n'a point avec le par-dessus de viole, qu'il est bien difficile d'affortir de chanterelles qui puissent se monter au très-haut des concerts d'aujourd'hui.

*Méthode de harpe*, pour apprendre seul, & en peu de tems, à jouer de cet instrument, avec un principe très-simple pour l'accorder; par M. Corbelin, élève de M. Patouart, fils, dédiée à Mademoiselle Claudine-Louise d'Estampes de Mauny. Prix, 12 liv. A Paris, chez l'auteur, place S. Michel, maison du Chandelier; au cabinet littéraire, pont Notre-Dame; chez Naderinan, Luthier, rue d'Argenteuil, Butte S. Roch; Mademoiselle Castagnery, rue des Prouvaires; à Versailles, chez Blaisot, libraire de la reine, rue Satory, & aux ordinaires de musique.

Le succès de la méthode de guitare, qu'à publiée M. Corbelin il y a deux ans, avoit fait desirer qu'il s'occupât à travailler pour d'autres instrumens; la harpe, cet instrument si harmonieux, devenant tous les jours plus à la mode, avoit fait naître un préjugé qui effrayoit la plupart des amateurs; c'étoit l'idée qu'il étoit très-difficile à apprendre. Manquant de méthode qui contint des principes faciles à saisir, cet instrument, cher par lui-même, avoit encore contre lui la cherté des maîtres, souvent moins occupés du soin de bien enseigner, que de celui de paroître habiles à exécuter des difficultés. L'au

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

teur de l'ouvrage que nous annonçons voulant détruire un préjugé si nuisible au progrès de l'art, & applanir les difficultés qui paroissent insurmontables pour bien des personnes, a disposé son travail d'une manière très-simple ; les principes clairement exposés ne fatiguent point l'attention, l'explication étant toujours à côté de l'exemple ; l'écolier mené, comme par la main, se trouve conduit à la connoissance de la chose sans presque s'appercevoir du travail. L'intelligence qu'on exige pour travailler avec succès sur cette méthode, se réduit, comme le dit l'auteur dans l'introduction, » à savoir lire » la musique sur la clef de *sol* & sur la clef de » *fa*, encore cette dernière s'apprend-elle par » l'ouvrage même ; à pouvoir saisir le sens des » mots que l'on lit ; enfin à avoir l'envie d'ap- » prendre & la patience de suivre pas à pas les » principes contenus dans l'ouvrage. « Cette méthode est divisée en deux parties, la première traite de la connoissance en général de l'instrument & des principes pour jouer les accompagnemens, & contient pour leçons de jolis airs avec accompagnement ; la seconde partie contient les principes nécessaires pour jouer ces pièces de harpe, & pour leçons de jolies pièces de facile exécution.

*Journal d'ariettes italiennes, des plus célèbres compositeurs.*

Ce journal sera composé chaque année de 24 ariettes. La basse sera sous le chant avec la traduction françoise des paroles italiennes. Les parties seront gravées séparément.

Il paroîtra deux ariettes au commencement de chaque mois, elles seront livrées exactement à chaque époque. Le prix de l'abonnement sera

de 36 liv. pour Paris , & 42 liv. pour la province, franc de port. Ceux qui ne seront point abonnés payeront chaque ariette 48 sols.

On souscrit à Paris chez le sieur Bailleux , marchand de musique ordinaire du roi & de la famille royale, rue S. Honoré, vis-à-vis celle des Bourdonnois, à la regle d'or, & chez les principaux marchands de musique de l'Europe.

*Journal de musique pour le cistre, ou guitare allemande, par M. Pollet l'aîné.*

Ce journal est composé de quatre recueils chaque année, qui paroissent de trois mois en trois mois; chaque recueil, de 24 planches in-folio, contient les ariettes les plus jolies, avec accompagnement de cistre, des airs variés pour le cistre seul, & une sonate, ou un duo pour le même instrument.

Le prix de l'abonnement est de 16 liv. pour Paris, & de 18 liv. pour la province, franc de port. On souscrit à Paris, chez l'auteur, cloître S. Merry, maison de M. Gerbet.



---

# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- L** E T T R E S physiques & morales sur les montagnes & sur l'histoire de la terre & de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne, par J. A. de Luc. Pag. 3
- Diſtionnaire historique des ordonnances & des tribunaux de la Lorraine & du Barrois, dédié à M. le marquis de Miromenil, &c. par Pierre Dominique-Guillaume de Rogéville. 25
- Bibliothèque orientale, ou diſtionnaire universel, contenant tout ce qui fait connoître les peuples de l'Orient ; leurs histoires & traditions, tant fabuleuses que véritables ; leurs gouvernemens, politique, loix, mœurs, coutumes, & les révolutions de leurs empires, &c. &c. &c. Par M. d'Herbelot. Tomo II. F. --- M. 41
- Lettre d'un jeune homme à son ami, sur les François & les Anglois, relativement à la frivolité reprochée aux uns, & la philosophie attribuée aux autres ; ou essai d'un parallèle à faire entre ces deux nations. 61
- La destruction des vaisseaux de Fernand Cortès, poème lyrique, qui a remporté le prix de l'aca-



- demie Espagnole , le 13 août 1778 ; par dom Joseph-Maria Vaca de Gusman , &c. traduit de l'Espagnol sur l'édition de Madrid.* 69
- Louis XIV, ou la guerre de 1701, poëme en quinze chants , par M. de Mixouze.* 72
- Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon , relativement à la nation hollandaise ; traduites du Hollandois de M. le baron Onno Swier de Haren.* 98
- Traité des maladies & des opérations réellement chirurgicales de la bouche & des parties qui y correspondent , suivi de notes , d'observations & de consultations intéressantes , tant anciennes que modernes ; par M. Jourdain.* 108
- Eloge de M. le maréchal du Muy , qui a remporté le prix , au jugement de l'académie de Marseille , le 25 août 1778 ; par M. le Tourneur* 113
- Précis historique sur la vie & les ouvrages de M. Passemant , ingénieur du roi , pour servir de supplément à l'article qui le concerne dans le dictionnaire des artistes , avec une notice de plusieurs artistes anciens , omis dans cet ouvrage , suivie de quelques notes sur le supplément à la France littéraire ; par M. Sue.* 127
- Vers sur Voltaire ; par M. Chab.\*\*.* 143
- Introduction à la connoissance des livres , par M. Denis. Second extrait.* 150
- Isaïe , traduction nouvelle , avec une dissertation préliminaire , des notes critiques & philosophiques , & des éclaircissmens ; par M. Robert Lowth.* 200

## M Ê L A N G E S.

<i>Idées sur la réformation des cimetières.</i>	222
<i>Très-humble requête au tribunal d'éducation.</i>	238
<i>Lettre de M. de Voltaire , sur les plus célèbres auteurs du siècle de Louis XIV.</i>	241
<i>Lettre de J. J. Rousseau à M. R***.</i>	243
<i>Lettre de M. B. . . avocat au parlement , adressée à l'auteur de la gazette des tribunaux ;</i>	245
<i>Lettre à un des auteurs de la bibliothèque Hollandoise des sciences &amp; des beaux-arts.</i>	248

## P O É S I E S F U G I T I V E S.

<i>Épître à M. Ducis , sur la tragédie d'Œdipe chez Admète ; par M. de Fontanès.</i>	258
<i>Épithaphe de David Garrick , célèbre comédien Anglois ; par M. de la Place.</i>	265
<i>Vers qui ont été adressés à Mde. la comtesse de B. par M. de Voltaire , en réponse à des vers que cette dame lui avoit envoyés , sur le bruit qui courut à Paris , il y a environ dix ans , que ce grand homme étoit mort.</i>	266
<i>Vers sur les réjouissance faites le 26 décembre 1778 à l'occasion de la naissance de Madame.</i>	267
<i>L'académie des animaux. Fable , par M. Imbert</i>	ibid.
<i>Quatrain sur la prise du corsaire la Gramby , armé par les dames de Londres.</i>	271
<i>Plaintes amoureuses ; par M. le C. D.</i>	ibid.

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie des sciences, arts &amp; belles-lettres de Dijon.</i>	273
II.	<i>Société royale d'agriculture de Lyon.</i>	275
III.	<i>Académie royale des sciences, belles-lettres &amp; arts de Lyon.</i>	276
IV.	<i>Société royale des sciences &amp; des beaux-arts de Metz.</i>	278
V.	<i>Académie établie à Rouen, sous le titre de l'Immaculée Conception.</i>	282
VI.	<i>Société royale de Londres.</i>	294
VII.	<i>Académie des arcades de Rome.</i>	295

SPECTACLES.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	288
	<i>Comédie Française.</i>	292
	<i>Comédie Italienne.</i>	276
LONDRES.	<i>Drury-lane</i>	302
NAPLES		310

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.  
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Mémoire sur la préparation du phosphore ; par M. Nicolas , démonstrateur royal de Chymie.</i>	311
II.	<i>Expériences faites à Montmorenci , sur un grain de chenevi isolé qui a produit des graines fécondes ; par M. Cotte.</i>	320

- III. *Observations sur l'article précédent ; par M. Troschereau de la Berliere.* 322
- IV. *Réponse de M. Cotte , aux observations & aux réflexions de M. Trochereau de la Berliere.* 326
- V. *Succès des épiceries à l'isle de France. ibid.*

## M É D E C I N E. C H I R U R G I E.

- I. *Observation sur une très-longue abstinence d'alimens.* 328
- II. III. IV. V. VI. VII. *Actes de médecine en Allemagne.* 333
- VIII. *Considérations physiques sur le danger des gouttières de plomb dans les villes de la Basse Allemagne ; par M. le baron de Hupfch.* 336

A G R I C U L T U R E. E C O N O M I E. I N D U S T R I E.  
C O M M E R C E.

- I. *Moyen très-simple & très-économique de se procurer , sans le secours d'une pompe , une quantité d'eau suffisante à un petit ménage , par la seule action du soleil , dans les pays chauds , ou par celle du feu de l'âtre ou des fourneaux dans les pays froids ou tempérés. Extrait des mémoires manuscrits de M. Pingeron , &c.* 340
- II. *Lit mécanique pour les malades , revêtu des suffrages de toutes les académies ; par le sieur Garat , menuisier.* 341
- III. *Modele de voiture qui a été présenté au roi*

DES MATIERES.	431
& à la famille royale , & à l'académie ; par le sieur Calippe , mécanicien.	342
IV. Modele de coche de terre ; par M. de Bernieres.	Ibid.
V. Velours de nouvelle fabrique.	344
VI. Nouvelles machines pyrrhiques pour servir d'illuminations , inventées par le sieur de la Variniere , artificier du roi.	345
VII. Portraits écrits	347
TRAITS DE BIENFAISANCE DE PATRIOTISME , DE COURAGE , DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	349
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	359
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	365
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	380
ALLEMAGNE.	397
SUEDE.	405
LIEGE.	412
PEINTURES. SCULPTURES.	
GRAVURES.	415
MUSIQUE.	421

---

### ERRATA.

Dans le journal de mars, pag. 122 , lig. 26;  
en 1785 , lisez en 1685.

## A V I S.

*Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne, ou Mémoires disposés en ordre alphabétique pour servir à l'histoire de cette Science, &c. par M. CLOY, Conseiller-Médecin ordinaire de S. A. R. Monseigneur le Duc CHARLES de Lorraine & de Bar, 4 vol. in-4to. A Mons, chez H. Hoyoïs, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef.*

Ledit Libraire reçoit exactement les meilleures Nouveautés de Paris & des Pays étrangers; il remplit avec soin les commissions dont on le charge en tout genre de Littérature. Il distribue *gratis* le Catalogue complet de ses Livres, dans lequel on trouve une quantité d'Ouvrages enrichis de figures des meilleurs Maîtres, ainsi qu'un grand nombre d'autres anciens & rares, principalement concernant les Pays-Bas. Il n'a rien épargné pour la reliure des principaux. Ils sont dorés sur tranche, filet sur plat, reliés en veau-fauve, veau-écaillé, ou marbre-Allemand. Il procure les Ouvrages périodiques les plus estimés.

J. J. TUTOT, Imprimeur-Libraire, près S. Hubert, à Liege, vient de mettre en vente un Ouvrage intitulé : *Supplément aux Erreurs de Voltaire, ou Réfutation complète de son Traité sur la Tolérance, précédé d'une Lettre Polémique sur la Tolérance Chrétienne; Ouvrage destiné à prémunir les Esprits contre les Ecrits Philosophiques; par un Ecclésiastique du Diocèse de Reims.* Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris, chez Valade; Gand, chez Begyn; Bruxelles, chez Vandenberghe; Anvers, chez Marcour; Ypres, chez Remy; Luxembourg, chez Bruck; Bruges, chez Vanpraet; Tournai, chez Cuynet; Louvain, chez Jacobs; Mons, chez Hoyoïs; Herve, chez Deltrappe, Libraire du Collège Royal; & chez tous les Libraires des principales Villes des Pays-Bas, &c. &c.



